COLLECTION

COMPLETTE

DES

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

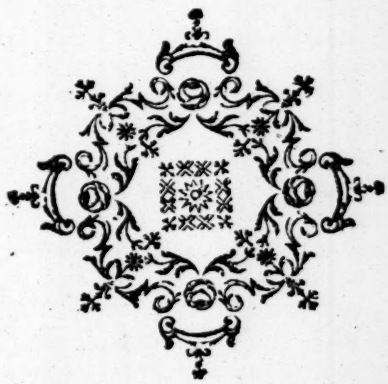
TOME IV.



99 620

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES,
LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES
DE
M. DIDEROT.

TOME IV.



LONDRES.

M. DCC. LXXIII.

LES

BIJOUX INDISCRETS.

Z
entret
guette
prene
on ſu
votre
Non
Tanz
oreill
V
glaé
vrage
dites-
Tand
être
muſo
tures
me f
ſent
& m
leure
plus
c'eſt
& de
Z

AZIMA.

ZIMA, profitez du moment. L'Aga Narkis entretient votre mere, & votre Gouvernante guette ſur un balcon le retour de votre pere; prenez, liſez; ne craignez rien. Mais quand on ſurprendroit les Bijoux indiſcrets *derriere votre toilette, penſez-vous qu'on s'en étonnât? Non, Zima, non: on ſait que* le Sopha, le Tanzaï, *& les* Confeſſions *ont été ſous votre oreiller.*

Vous héſitez encore? Apprenez donc qu'Aglaé n'a pas dédaigné de mettre la main à l'Ouvrage que vous rougiſſez d'accepter. » *Aglaé, dites-vous, la ſage Aglaé!* « . . . *Elle-même. Tandis que Zima s'ennuyoit, ou s'égaroit peut-être avec le jeune Bonze Alléluia, Aglaé s'amuſoit innocemment à m'inſtruire des Aventures de Zaïde, d'Alphane, de Fanni, &c. . . . me fourniſſoit le peu de traits qui me plaiſent dans l'Hiſtoire de Mangogul, la revoyoit, & m'indiquoit les moyens de la rendre meilleure; car, ſi Aglaé eſt une des femmes les plus vertueuſes & les moins édifiantes du Congo, c'eſt auſſi une des moins jalouſes de bel eſprit & des plus ſpirituelles.*

Zima croiroit-elle à préſent avoir bonne

grace à faire la ſcrupuleuſe ? Encore une fois, Zima, prenez, liſez, & liſez tout. Je n'en excepte pas même les diſcours du Bijou Voyageur, *qu'on vous interprétera, ſans qu'il en coûte à votre vertu ; pourvu que l'Interprete ne ſoit ni votre Directeur, ni votre Amant.*

LES BIJOUX INDISCRETS.

CHAPITRE PREMIER.

Naiſſance de Mangogul.

HIAOUF-Zélès-Tanzaï regnoit depuis long-tems dans la grande Chéchianée, & ce Prince voluptueux continuoit d'en faire les délices. Acajou, Roi de Minutie, avoit eu le ſort prédit par ſon pere. Zulmis avoit vécu. Le Comte De.... vivoit encore. Splendide, Angola, Miſapouf & quelques autres Potentats des Indes & de l'Aſie étoient morts ſubitement. Les peuples, las d'obéir à des Souverains imbécilles, avoient ſecoué le joug de leur poſtérité, & les deſcendans de ces Monarques malheureux erroient inconnus, & preſqu'ignorés dans les Provinces de leurs Empires. Le petit-fils de l'illuſtre Scheerazade s'étoit ſeul affermi ſur le trône; & il étoit obéi dans le Mogol, ſous le nom de Shach-baam,

lorſque Mangogul naquit dans le Congo. Le trépas de pluſieurs Souverains fut, comme on voit, l'époque funeſte de ſa naiſſance.

Erguebzed, ſon pere, n'appella point les Fées autour du berceau de ſon fils, parce qu'il avoit remarqué que la plupart des Princes de ſon tems, dont ces Intelligences femelles avoient fait l'éducation, n'avoient été que des ſots. Il ſe contenta de commander ſon horoſcope à un certain Codindo, perſonnage meilleur à peindre qu'à connoître.

Codindo étoit chef du College des Aruſpices de Banza, anciennement la capitale de l'Empire. Erguebzed lui faiſoit une groſſe penſion, & lui avoit accordé à lui & à ſes deſcendans, en faveur du mérite de leur grand-oncle, qui étoit excellent cuiſinier, un château magnifique ſur les frontieres du Congo. Codindo étoit chargé d'obſerver le vol des oiſeaux & l'état du ciel, & d'en faire ſon rapport à la Cour; ce dont il s'acquittoit aſſez mal. S'il eſt vrai qu'on avoit à Banza les meilleures pieces de théatre, & les ſalles de ſpectacles les plus laides qu'il y eût dans toute l'Afrique, en revanche, on y avoit le plus beau college du monde, & les plus mauvaiſes prédictions.

Codindo, informé de ce qu'on lui vouloit au Palais d'Erguebzed, partit fort embarraſſé de ſa perſonne; car le pauvre homme ne ſavoit non plus lire aux aſtres que vous & moi: on l'attendoit avec impatience. Les principaux Seigneurs de la Cour s'étoient rendus dans l'appartement de la grande Sultane. Ses femmes, parées magnifiquement, environnoient le berceau de l'enfant. Les courtiſans s'empreſſoient à féliciter Erguebzeb ſur les grandes choſes qu'il alloit ſans doute apprendre de ſon fils. Erguebzed étoit pere, & il

trouvoit tout naturel qu'on diſtinguât dans les traits informes d'un enfant, ce qu'il ſeroit un jour. Enfin, Codindo arriva. » Approchez, lui dit Er- » guebzed : lorſque le ciel m'accorda le Prince » que vous voyez, je fis prendre, avec ſoin, » l'inſtant de ſa naiſſance, & l'on a dû vous en » inſtruire. Parlez ſincérement à votre maître, & » annoncez-lui hardiment les deſtinées que le ciel » réſerve à ſon fils.

Très-magnanime Sultan, répondit Codindo, le Prince, né de parens non moins illuſtres qu'heureux, ne peut en avoir que de grandes & de fortunées ; mais j'en impoſerois à votre Hauteſſe, ſi je me parois devant elle d'une ſcience que je n'ai point. Les aſtres ſe levent & ſe couchent pour moi comme pour les autres ; & je n'en ſuis pas plus éclairé ſur l'avenir, que le plus ignorant de vos ſujets.

» Mais, reprit le Sultan, n'êtes-vous pas Aſ- » trologue ? " Magnanime Prince, répondit Codindo, je n'ai point cet honneur.

» Eh ! que diable êtes-vous donc, lui repliqua » le vieux, mais bouillant Erguebzed ? Aruſpice. » Oh ! parbleu, je n'imaginois pas que vous en » euſſiez eu la penſée. Croyez-moi, Seigneur Co- » dindo, laiſſez manger en repos vos poulets ; » & prononcez ſur le ſort de mon fils, comme » vous fites derniérement ſur le rhume de la per- » ruche de ma femme.

A l'inſtant Codindo tira de ſa poche une loupe, prit l'oreille gauche de l'enfant, frotta ſes yeux, tourna & retourna ſes beſicles, lorgna cette oreille, en fit autant du côté droit, & prononça : » que le regne du jeune Prince ſeroit heu- » reux, s'il étoit long.

» Je vous entends, reprit Erguebzed : mon fils

» exécutera les plus belles choſes du monde, s'il » en a le tems. Mais, morbleu, ce que je veux » qu'on me diſe, c'eſt s'il en aura le tems. Que » m'importe à moi, lorſqu'il ſera mort, qu'il eût » été le plus grand Prince du monde, s'il eût vé- » cu. Je vous appelle pour avoir l'horoſcope de » mon fils, & vous me faites ſon oraiſon fune- » bre.

Codindo répondit au Prince, qu'il étoit fâché de n'en pas ſavoir davantage; mais qu'il ſupplioit ſa Hauteſſe de conſidérer que c'en étoit bien aſſez pour le peu de tems qu'il étoit Devin. En effet, le moment d'auparavant, qu'étoit Codindo?

CHAPITRE II.

Éducation de Mangogul.

Je paſſerai légérement ſur les premieres années de Mangogul. L'enfance des Princes eſt la même que celle des autres hommes, à cela près, qu'il eſt donné aux Princes de dire une infinité de jolies choſes avant que de ſavoir parler. Auſſi le fils d'Erguebzed avoit à peine quatre ans, qu'il avoit fourni la matiere d'un Mangogulana. Erguebzed, qui étoit homme de ſens, & qui ne vouloit pas que l'éducation de ſon fils fût auſſi négligée que la ſienne l'avoit été, appella de bonne heure auprès de lui, & retint à ſa Cour, par des penſions conſidérables, ce qu'il y avoit de grands hommes en tout genre dans le Congo, Peintres, Philoſophes, Poëtes, Muſiciens, Architectes, Maîtres de danſe, de Mathématiques, d'Hiſtoire, Maîtres en fait d'armes, &c. Grace aux heureuſes

diſpoſitions de Mangogul & aux leçons continuelles de ſes Maîtres, il n'ignora rien de ce qu'un jeune Prince a coutume d'apprendre dans les quinze premieres années de ſa vie, & fut à l'âge de vingt ans, boire, manger & dormir auſſi parfaitement qu'aucun Potentat de ſon âge.

Erguebzed, à qui le poids des années commençoit à faire ſentir celui de la couronne, las de tenir les rênes de l'Empire, effrayé des troubles qui le menaçoient, plein de confiance dans les qualités ſupérieures de Mangogul, & preſſé par des ſentimens de religion, pronoſtics certains de la mort prochaine ou de l'imbécillité des Grands, deſcendit du trône pour y placer ſon fils; & ce bon Prince crut devoir expier dans la retraite les crimes de l'adminiſtration la plus juſte, dont il fût mémoire dans les annales du Congo.

Ce fut donc l'an du monde 1500000003200001, de l'Empire du Congo le 39000007000, que commença le regne de Mangogul, le 1234500 de ſa race, en ligne directe. Des conférences fréquentes avec ſes Miniſtres, des guerres à ſoutenir, & le maniement des affaires, l'inſtruiſirent en fort peu de tems de ce qui lui reſtoit à ſavoir au ſortir des mains de ſes Pédagogues; & c'étoit quelque choſe.

Cependant Mangogul acquit, en moins de dix années, la réputation de grand homme. Il gagna des batailles, força des Villes, agrandit ſon Empire, pacifia ſes Provinces, répara le déſordre de ſes Finances, fit refleurir les Sciences & les Arts, éleva des Édifices, s'immortaliſa par d'utiles établiſſemens, raffermit & corrigea la Légiſlation, inſtitua même des Académies; &, ce que ſon Univerſité ne put jamais comprendre, il acheva tout cela ſans ſavoir un ſeul mot de latin.

Mangogul ne fut pas moins aimable dans ſon Serrail, que grand ſur le Trône. Il ne s'aviſa point de regler ſa conduite ſur les uſages ridicules de ſon pays. Il briſa les portes du Palais habité par ſes femmes; il en chaſſa ces gardes injurieux de leur vertu; il s'en fia prudemment à elles-mêmes de leur fidélité: on entroit auſſi librement dans leurs appartemens que dans aucun Couvent de Chanoineſſes de Flandres, & on y étoit ſans doute auſſi ſage. Le bon Sultan que ce fut! Il n'eut jamais de pareil que dans quelque roman François. Il étoit doux, affable, enjoué, galant, d'une figure charmante, aimant les plaiſirs, fait pour eux, & renfermoit dans ſa tête plus d'eſprit qu'il n'y en avoit eu dans celles de tous ſes prédéceſſeurs enſemble.

On juge bien qu'avec un ſi rare mérite, beaucoup de femmes aſpirerent à ſa conquête: quelques-unes réuſſirent. Celles qui manquerent ſon cœur, tâcherent de s'en conſoler avec les Grands de ſa Cour. La jeune Mirzoza fut du nombre des premieres. Je ne m'amuſerai point à détailler les qualités & les charmes de Mirzoza: l'ouvrage ſeroit ſans fin; & je veux que cette Hiſtoire en ait une.

CHAPITRE III.

Qu'on peut regarder comme le premier de cette Hiſtoire.

MIRZOZA fixoit Mangogul depuis pluſieurs années. Ces amans s'étoient dit & répété mille fois tout ce qu'une paſſion violente ſuggere aux perſonnes qui ont le plus d'eſprit. Ils en étoient ve-

nus aux confidences, & ils ſe ſeroient fait un crime de ſe dérober la circonſtance de leur vie la plus minutieuſe. Ces ſuppoſitions ſingulieres : » Si le » ciel, qui m'a placé ſur le trône, m'eût fait naître » dans un état obſcur, euſſiez-vous daigné deſcen- » dre juſqu'à moi, Mirzoza m'eût-elle couronné ? » Si Mirzoza venoit à perdre le peu de charmes » qu'on lui trouve, Mangogul l'aimeroit-il tou- » jours « ? Ces ſuppoſitions, dis-je, qui exercent les amans ingénieux, brouillent quelquefois les amans délicats, & font mentir ſi ſouvent les amans les plus ſinceres, étoient uſées pour eux.

La Favorite, qui poſſédoit au ſouverain degré le talent ſi néceſſaire & ſi rare de bien narrer, avoit épuiſé l'hiſtoire ſcandaleuſe de Banza. Comme elle avoit peu de tempérament, elle n'étoit pas toujours diſpoſée à recevoir les careſſes du Sultan, ni le Sultan toujours d'humeur à lui en propoſer. Enfin, il y avoit des jours où Mangogul & Mirzoza avoient peu de choſes à dire, preſque rien à faire, & où, ſans s'aimer moins, ils ne s'amuſoient guere. Ces jours étoient rares ; mais il y en avoit, & il en vint un.

Le Sultan étoit étendu nonchalamment ſur une Ducheſſe, vis-àvis de la Favorite, qui faiſoit des nœuds ſans dire mot. Le tems ne permettoit pas de ſe promener. Mangogul n'oſoit propoſer un piquet, & il y avoit près d'un quart-d'heure que cette ſituation mauſſade duroit, lorſque le Sultan dit en bâillant, à pluſieurs repriſes : » Il faut avouer que Geliotte a chanté comme un Ange. » Et que votre Hauteſſe s'ennuie à périr, ajouta la Favorite. » Non, Madame, reprit Mangogul, en » bâillant à demi, le moment où l'on vous voit » n'eſt jamais celui de l'ennui. » Il ne tenoit qu'à vous que cela fût galant, repliqua Mirzoza ; mais

vous rêvez, vous êtes diſtrait, vous bâillez. Prince, qu'avez-vous ? » Je ne ſais, dit le Sultan. « Et moi, je devine, continua la Favorite. J'avois dix-huit ans, lorſque j'eus le bonheur de vous plaire. Il y a quatre ans que vous m'aimez. Dix-huit & quatre font vingt-deux. Me voilà bien vieille. Mangogul ſourit de ce calcul. Mais ſi je ne vaux plus rien pour le plaiſir, ajouta Mirzoza, je veux vous faire voir du moins que je ſuis très-bonne pour le conſeil. La variété des amuſemens qui vous ſuivent, n'a pu vous garantir du dégoût. Vous êtes dégoûté. Voilà Prince, votre maladie. » Je ne con-» viens pas que vous ayez rencontré, dit Mango-» gul ; mais en cas que cela fût, y ſauriez-vous » quelque remede » ? Mirzoza répondit au Sultan, après avoir rêvé un moment, que ſa Hauteſſe lui avoit paru prendre tant de plaiſir au récit qu'elle lui faiſoit des aventures galantes de la Ville, qu'elle regrettoit de n'en plus avoir à lui raconter, ou de n'être pas mieux inſtruite de celles de ſa Cour ; qu'elle auroit eſſayé cet expédient, en attendant qu'elle imaginât mieux. » Je le crois bon, » dit Mangogul ; mais qui ſait les hiſtoires de tou-» tes ces folles ; & quand on les ſauroit, qui me » les réciteroit comme vous » ? Sachons-les toujours, reprit Mirzoza. Qui que ce ſoit qui vous les raconte, je ſuis ſûre que votre Hauteſſe gagnera plus par le fonds, qu'elle ne perdra par la forme. » J'imaginerai avec vous, ſi vous voulez, les aven-» tures des femmes de ma Cour, fort plaiſantes, » dit Mangogul ; mais le fuſſent-elles cent fois » davantage, qu'importe, s'il eſt impoſſible de les » apprendre » ? Il pourroit y avoir de la difficulté, répondit Mirzoza ; mais je penſe que c'eſt tout. Le Génie Cucufa, votre parent & votre ami, a fait des choſes plus fortes. Que ne le conſultez vous ?

» Ah, joie, de mon cœur, s'écria le Sultan ! vous » êtes admirable. Je ne doute point que le Génie » n'emploie tout ſon pouvoir en ma faveur. Je » vais de ce pas m'enfermer dans mon cabinet, & » l'évoquer ».

Alors Mangogul ſe leva, baiſa la Favorite ſur l'œil gauche, ſelon la coutume du Congo, & partit.

CHAPITRE IV.

Évocation du Génie.

LE Génie Cucufa eſt un vieil hypocondriaque, qui, craignant que les embarras du monde & le commerce des autres Génies ne fiſſent obſtacle à ſon ſalut, s'eſt réfugié dans le vuide, pour s'occuper tout à ſon aiſe des perfections infinies de la grande Pagode, ſe pincer, s'égratigner, ſe faire des niches, s'ennuyer, enrager & crever de faim. Là, il eſt couché ſur une natte, le corps couſu dans un ſac, les flancs ſerrés d'une corde, les bras croiſés ſur la poitrine, & la tête enfoncée dans un capuchon, qui ne laiſſe ſortir que l'extrêmité de ſa barbe. Il dort; mais on croiroit qu'il contemple. Il n'a, pour toute compagnie, qu'un hibou qui ſommeille à ſes pieds, quelques rats qui rongent ſa natte, & des chauve-ſouris qui voltigent autour de ſa tête. On l'évoque, en récitant, au ſon d'une cloche, le premier verſet de l'office nocturne des Bramines; alors il releve ſon capuce, frotte ſes yeux, chauſſe ſes ſandales, & part. Figurez-vous un vieux Camaldule, porté dans les airs par deux gros chats-huants, qu'il tiendroit par les pattes. Ce fut dans cette équipage que Cucufa apparut au Sul-

tan. »Que la bénédiction de Brama ſoit céans, dit-il, » en s'abattant «. *Amen*, répondit le Prince. » Que » voulez-vous, mon fils? « Une choſe fort ſimple, dit Mangogul, me procurer quelque plaiſir aux dépens des femmes de ma Cour. » Eh! mon » fils, répliqua Cucufa, vous avez à vous ſeul » plus d'appétit que tout un Couvent de Brami» nes. Que prétendez-vous faire de ce troupeau » de folles? « Savoir d'elles les aventures qu'elles ont, & qu'elles ont eues; & puis c'eſt tout. » Mais » cela eſt impoſſible, dit le Génie. Vouloir que » des femmes confeſſent leurs aventures; cela n'a » jamais été, & ne ſera jamais. « Il faut pourtant que cela ſoit, ajouta le Sultan. A ces mots le Génie ſe grattant l'oreille, & peignant, par diſtraction, ſa longue barbe avec ſes doigts, ſe mit à rêver. Sa méditation fut courte. »Mon fils, dit-il » à Mangogul, je vous aime; vous ſerez ſatisfait". A l'inſtant il plongea ſa main droite dans une poche profonde, pratiquée ſous ſon aiſelle, au côté gauche de ſa robe, & en tira, avec des images, des grains bénits, de petites pagodes de plomb, des bonbons moiſis, un anneau d'argent, que Mangogul prit d'abord pour une bague de ſaint Hubert. » Vous voyez bien cet anneau, dit-il au » Sultan. Mettez-le à votre doigt, mon fils. Tou» tes les femmes ſur leſquelles vous en tourne» rez le châton, raconteront leurs intrigues à » voix haute, claire, & intelligible. Mais n'allez » pas croire au moins que c'eſt par la bouche » qu'elles parleront «. Et par où donc, ventre-ſaint-gris, s'écria Mangogul, parleront-elles donc? » Par la partie la plus franche qui ſoit en elles, » & la mieux inſtruite des choſes que vous deſi» rez ſavoir, dit Cucufa; par leurs Bijoux «. Par leurs Bijoux! reprit le Sultan, en s'éclatant de

tire : en voilà bien d'une autre. Des Bijoux parlants ! Cela eſt d'une extravagance inouïe. » Mon » fils, dit le Génie, j'ai bien fait d'autres prodi» ges en faveur de votre grand-pere ; comptez » donc ſur ma parole. Allez, & que Brama vous » béniſſe. Faites un bon uſage de votre ſecret, » & ſongez qu'il eſt des curioſités mal placées «. Cela dit, le Cafard hochant de la tête, ſe raffubla de ſon capuchon, reprit ſes chats-huants par les pattes, & diſparut dans les airs.

CHAPITRE V.

Dangereuſe Tentation de Mangogul.

A PEINE Mangogul fut-il en poſſeſſion de l'Anneau myſtérieux de Cucufa, qu'il fut tenté d'en faire le premier eſſai ſur la Favorite. J'ai oublié de dire qu'outre la vertu de faire parler les Bijoux des femmes ſur leſquelles on en tournoit le châton, il avoit encore celle de rendre inviſible la perſonne qui le portoit au petit doigt. Ainſi Mangogul pouvoit ſe tranſporter, en un clin d'œil, en cent endroits où il n'étoit point attendu, & voir de ſes yeux bien des choſes qui ſe paſſent ordinairement ſans témoin. Il n'avoit qu'à mettre ſa bague, & dire je veux être là ; à l'inſtant il y étoit. Le voilà donc chez Mirzoza.

Mirzoza, qui n'attendoit plus le Sultan, s'étoit fait mettre au lit. Mangogul s'approcha doucement de ſon oreiller, & s'apperçut, à la lueur d'une bougie de nuit, qu'elle étoit aſſoupie. Bon, » dit-il, elle dort. Changeons vîte l'Anneau de » doigt, reprenons notre forme, tournons le châ-

» ton ſur cette belle dormeuſe, & réveillons un » peu ſon Bijou .... Mais, qu'eſt-ce qui m'arrê- » te ? .... Je tremble .... Se pourroit-il que » Mirzoza... Non, cela n'eſt pas poſſible, Mirzoza » m'eſt fidelle. Eloignez-vous, ſoupçons injurieux ; je ne veux point, je ne dois point vous » écouter «. Il dit & porta ſes doigts ſur l'anneau ; mais les en écartant auſſi promptement que s'il eût été de feu, il s'écria en lui-même. » Que fais- » je, malheureux ! Je brave les conſeils de Cucufa. Pour ſatisfaire une ſotte curioſité, je vais » m'expoſer à perdre ma Maîtreſſe & la vie ... » Si ſon Bijou s'aviſoit d'extravaguer, je ne la » verrois plus, & j'en mourrois de douleur. Et » qui ſait ce qu'un Bijou peut avoir dans l'ame « ? L'agitation de Mangogul ne lui permettoit guere de s'obſerver : il prononça ces dernieres paroles un peu haut, & la Favorite s'éveilla ... » Ah ! » Prince, lui dit-elle, moins ſurpriſe que charmée de ſa préſence, vous voilà. Pourquoi ne » vous a-t-on point annoncé ? Eſt-ce à vous d'attendre mon réveil « ?

Mangogul répondit à la Favorite en lui communiquant le ſuccès de l'entrevue de Cucufa, lui montra l'anneau qu'il en avoit reçu, & ne lui cacha rien de ſes propriétés. » Ah ! quel ſecret dia- » bolique vous a-t-il donné là, s'écria Mirzoza ? » Mais, Prince, comptez-vous en faire quelque » uſage « ? Comment, ventre-bleu, dit le Sultan, ſi j'en veux faire uſage ? Je commence par vous, ſi vous me raiſonnez. La Favorite, à ces terribles mots, pâlit, trembla, ſe remit, & conjura le Sultan par Brama & par toutes les Pagodes des Indes & du Congo, de ne point éprouver ſur elle un ſecret qui marquoit peu de confiance en ſa fidélité. » Si j'ai toujours été ſage, continua-t-elle, » mon

» mon Bijou ne dira mot, & vous m'aurez fait » une injure que je ne vous pardonnerai jamais. » S'il vient à parler, je perdrai votre eſtime & » votre cœur, & vous en ſerez au déſeſpoir. Juſ- » qu'à préſent vous vous êtes, ce me ſemble, » aſſez bien trouvé de notre liaiſon ; pourquoi » s'expoſer à la rompre ? Prince, croyez-moi. » Profitez des avis du Génie, il a de l'expérience, » & les avis de Génies ſont toujours bons à ſui- » vre. . . . «

C'eſt ce que je me diſois à moi-même, lui répondit Mangogul, quand vous vous êtes éveillée. Cependant, ſi vous euſſiez dormi deux minutes de plus, je ne ſais ce qui en ſeroit arrivé.

» Ce qui en ſeroit arrivé, dit Mirzoza, c'eſt » que mon Bijou ne vous auroit rien appris, & » que vous m'auriez perdue pour toujours «.

Cela peut être, reprit Mangogul ; mais à préſent que je vois tout le danger que j'ai couru, je vous jure, par la Pagode éternelle, que vous ſerez exceptée du nombre de celles ſur leſquelles je tournerai ma Bague.

Mirzoza prit alors un air aſſuré, & ſe mit à plaiſanter d'avance aux dépens des Bijoux que le Prince alloit mettre à la queſtion. » Le Bijou de » Cydalyſe, diſoit-elle, a bien des choſes à ra- » conter ; & s'il eſt auſſi indiſcret que ſa Maîtreſſe, » il ne s'en fera guere prier. Celui d'Haria n'eſt » plus de ce monde, & votre Hauteſſe n'en ap- » prendra que des contes de ma grand'mere. » Pour celui de Glaucé, je le crois bon à conſul- » ter. Elle eſt coquette & jolie «. Et c'eſt juſtement par cette raiſon, repliqua le Sultan, que ſon Bijou ſera muet. » Adreſſez-vous donc, repartit » la Sultane, à celui de Phédime, elle eſt galante » & laide . . . « Oui, continua le Sultan ; & ſi lai-

de, qu'il faut être auſſi méchante que vous pour l'accuſer d'être galante. Phédime eſt ſage: c'eſt moi qui vous le dis, & qui en ſais quelque choſe. » Sage tant qu'il vous plaira, reprit la Favorite; » mais elle a de certains yeux gris, qui diſent le » contraire «. Ses yeux en ont menti, répondit bruſquement le Sultan. Vous m'impatientez avec votre Phédime. Ne diroit-on pas qu'il n'y ait que ce Bijou à queſtionner? » Mais peut-on, ſans of- » fenſer votre Hauteſſe, ajouta Mirzoza, lui de- » mander quel eſt celui qu'elle honorera de ſon » choix «? Nous verrons tantôt, dit Mangogul, au cercle de la Manimonbanda (c'eſt ainſi qu'on appelle dans le Congo la grande Sultane). Nous n'en manquerons pas ſi-tôt; & lorſque nous ſe- rons ennuyés des Bijoux de ma Cour, nous pour- rons faire un tour à Banza. Peut-être trouverons- nous ceux des Bourgeoiſes plus raiſonnables que ceux des Ducheſſes. » Prince, dit Mirzoza, je » connois un peu les premieres, & je peux vous » aſſurer qu'elles ne ſont que plus circonſpectes «. Bientôt nous en ſaurons des nouvelles: mais je ne peux m'empêcher de rire, continua Mango- gul, quand je me figure l'embarras & la ſurpriſe de ces femmes aux premiers mots de leurs Bi- joux, ah, ah, ah. Songez, délices de mon cœur, que je vous attendrai chez la grande Sultane, & que je ne ferai point uſage de mon Anneau, que vous n'y ſoyez. » Prince, au moins, dit Mirzoza, je » compte ſur la parole que vous m'avez donnée «. Mangogul ſourit de ſes allarmes, lui réitéra ſes pro meſſes, y joignit quelques careſſes, & ſe re- tira.

CHAPITRE VI.

Premier Eſſai de l'Anneau.

ALCINE.

MANGOGUL ſe rendit le premier chez la grande Sultane ; il y trouva toutes les femmes occupées d'un Cavagnol. Il parcourut des yeux celles dont la réputation étoit faite, réſolu d'eſſayer ſon anneau ſur une d'elles, & il ne fut embarraſſé que du choix. Il étoit incertain par qui commencer, lorſqu'il apperçut dans une croiſée une jeune Dame du Palais de la Manimonbanda. Elle badinoit avec ſon époux, ce qui parut ſingulier au Sultan ; car il y avoit plus de huit jours qu'ils étoient mariés : ils s'étoient montrés dans la même loge à l'Opéra, & dans la même caleche au petit Cours, ou au Bois de Boulogne ; ils avoient achevé leurs viſites, & l'uſage les diſpenſoit de s'aimer, & même de ſe rencontrer. » Si ce Bijou, » diſoit Mangogul en lui-même, eſt auſſi fou que » ſa Maîtreſſe, nous allons voir un monologue » réjouiſſant «. Il en étoit là du ſien, quand la Favorite parut. » Soyez la bien venue, lui dit le » Sultan à l'oreille. J'ai jetté mon plomb en vous » attendant «. Et ſur qui, lui demanda Mirzoza ? » Sur ces gens que vous voyez folâtrer dans cette » croiſée, lui répondit Mangogul du coin de » l'œil «. Bien débuté, répondit la Favorite.

Alcine, c'eſt le nom de la jeune Dame, étoit vive & jolie. La Cour du Sultan n'avoit guere de femme plus aimable, & n'en avoit aucune de plus galante. Un Emir du Sultan s'en étoit entêté. On

ne lui laiſſa point ignorer ce que la chronique avoit publié d'Alcine; il en fut allarmé, mais il ſuivit l'uſage : il conſulta ſa Maîtreſſe ſur ce qu'il en devoit penſer. Alcine lui jura que ces calomnies étoient les diſcours de quelques fats qui ſe ſeroient tus, s'ils avoient eu des raiſons de parler ; qu'au reſte, il n'y avoit rien de fait, & qu'il étoit le maître d'en croire tout ce qu'il jugeroit à propos. Cette réponſe aſſurée convainquit l'Emir amoureux de l'innocence de ſa Maîtreſſe. Il conclut, & prit le titre d'époux d'Alcine avec toutes ſes prérogatives.

Le Sultan tourna ſa bague ſur elle. Un grand éclat de rire, qui étoit échappé à Alcine, à propos de quelques diſcours ſaugrenus que lui tenoit ſon époux, fut bruſquement ſyncopé par l'opération de l'Anneau, & l'on entendit auſſi-tôt murmurer ſous ſes jupes. » Me voilà donc titrée. Vraiment, j'en ſuis fort aiſe. Il n'eſt rien tel que d'avoir un rang. Si l'on eût écouté mes premiers avis, on m'eût trouvé mieux qu'un Emir ; mais un Emir vaut encore mieux que rien «. A ces mots, toutes les femmes quitterent le jeu, pour chercher d'où partoit la voix. Ce mouvement fit un grand bruit. » Silence, dit Mangogul, cecy mérite attention «. On ſe tut, & le Bijou continua. » Il faut qu'un époux ſoit un hôte bien important, à en juger par les précautions que l'on prend pour le recevoir. Que de préparatifs ! Quelle profuſion d'eau de myrte ! Encore une quinzaine de ce régime, & c'étoit fait de moi. Je diſparoiſſois, & Monſieur l'Emir n'avoit qu'à chercher gîte ailleurs, ou qu'à m'embarquer pour l'Iſle Jonquille «. Ici mon Auteur dit, que toutes les femmes pâlirent, ſe regarderent ſans mot dire, & tinrent un ſérieux, qu'il attribue à la crainte que

la converſation ne s'engageât & ne devînt générale. » Cependant, continua le Bijou d'Alcine, il m'a ſemblé que l'Emir n'avoit pas beſoin qu'on y fît tant de façon ; mais je reconnois ici la prudence de ma Maîtreſſe. Elle mit les choſes au pis-aller, & je fus traité pour Monſieur comme pour ſon petit Ecuyer «.

Le Bijou alloit continuer ſes extravagances, lorſque le Sultan s'appercevant que cette ſcene étrange ſcandaliſoit la pudique Manimonbanda, interrompit l'orateur en retournant ſa bague. L'Emir avoit diſparu aux premiers mots du Bijou de ſa femme. Alcine, ſans ſe déconcerter, ſimula quelque tems un aſſoupiſſement : cependant, les femmes chuchetoient qu'elle avoit des vapeurs. » Eh oui, dit un petit-Maître, des vapeurs ! Cicogne les nomme hiſtériques ; c'eſt comme qui diroit, des choſes qui viennent de la région inférieure. Il a pour cela un élixir divin : c'eſt un principe, principiant, principié, qui ravive..... qui.... Je le propoſerai à Madame «. On ſourit de ce perſifflage, & notre Cynique reprit : » Rien n'eſt plus vrai, Meſdames. J'en ai uſé, moi qui vous parle, pour une déperdition de ſubſtance «. Une déperdition de ſubſtance, Monſieur le Marquis ! reprit une jeune perſonne ; & qu'eſt-ce que cela ? » Madame, répondit le Marquis, c'eſt un de ces petits accidens fortuits qui arrivent..... Eh ! mais tout le monde connoît cela «.

Cependant, l'aſſoupiſſement ſimulé finit. Alcine ſe mit au jeu auſſi intrépidement, que ſi ſon Bijou n'eût rien dit, ou que s'il eût dit les plus belles choſes du monde. Elle fut même la ſeule qui joua ſans diſtraction. Cette ſéance lui valut des ſommes conſidérables. Les autres ne ſavoient ce qu'elles faiſoient, ne reconnoiſſoient plus leurs

figures ; oublioient leurs numéros, négligeoient leurs avantages, arroſoient à contre-tems, & commettoient cent autres bévues, dont Alcine profitoit. Enfin le jeu finit, & chacun ſe retira.

Cette aventure fit grand bruit à la Cour, à la Ville, & dans tout le Congo. Il en courut des épigrammes. Le diſcours du Bijou d'Alcine fut publié, revu, corrigé, augmenté, & commenté, par les agréables de la Cour. On chanſonna l'Emir : ſa femme fut immortaliſée. On ſe la montroit aux Spectacles. Elle étoit courue dans les promenades. On s'attroupoit autour d'elle, & elle entendoit bourdonner à ſes côtés : » Oui, la voilà ; c'eſt elle-même : ſon Bijou a parlé pendant plus de deux heures de ſuite «. Alcine ſoutint ſa réputation nouvelle avec un ſens froid admirable. Elle écouta tous ces propos & beaucoup d'autres, avec une tranquillité que les autres femmes n'avoient point. Elles s'attendoient à tout moment à quelque indiſcrétion de la part de leurs Bijoux ; mais l'aventure du chapitre ſuivant acheva de les troubler.

Lorſque le cercle s'étoit ſéparé, Mangogul avoit donné la main à la Favorite, & l'avoit remiſe dans ſon appartement. Il s'en manquoit beaucoup qu'elle eût cet air vif & enjoué, qui ne l'abandonnoit guere. Elle avoit perdu conſidérablement au jeu, & l'effet du terrible Anneau l'avoit jettée dans une rêverie dont elle n'étoit pas encore bien revenue. Elle connoiſſoit la curioſité du Sultan, & elle ne comptoit pas aſſez ſur les promeſſes d'un homme moins amoureux que deſpotique, pour être libre de toute inquiétude. » Qu'avez-vous, délices de mon cœur, lui dit Mangogul ? Je vous trouve rêveuſe". J'ai joué, lui répondit Mirzoza, d'un guignon qui n'a point d'exem-

ple. J'ai perdu la poſſibilité. J'avois douze tableaux, je ne crois pas qu'ils aient marqué trois fois. » Cela eſt déſolant, répondit Mangogul ; mais que penſez-vous de mon ſecret « ? Prince, lui dit la Favorite, je perſiſte à le tenir pour diabolique. Il vous amuſera ſans doute ; mais cet amuſement aura des ſuites funeſtes. Vous allez jetter le trouble dans toutes les maiſons, détromper des maris, déſeſpérer des amans, perdre des femmes, déshonorer des filles, & faire cent autres vacarmes. Ah ! Prince, je vous conjure. . . » Eh, jour de Dieu, dit Mangogul, vous moraliſez comme Nicole ! Je voudrois bien ſavoir à propos de quoi l'intérêt de votre prochain vous touche aujourd'hui ſi vivement. Non, Madame, non ; je conſerverai mon Anneau. Et que m'importe, à moi, ces maris détrompés, ces amans déſeſpérés, ces femmes perdues, ces filles déshonnorées, pourvu que je m'amuſe ? Suis-je donc Sultan pout rien ? A demain, Madame ; il faut eſpérer que les ſcenes qui ſuivront ſeront plus comiques que la premiere, & qu'inſenſiblement vous y prendrez goût «. Je n'en crois rien, Seigneur, reprit Mirzoza. » Et moi, je vous réponds que vous trouverez des Bijoux plaiſans, & ſi plaiſans, que vous ne pourrez vous défendre de leur donner audience. Et où en ſeriez-vous donc, ſi je vous les députois en qualité d'Ambaſſadeurs ? Je vous ſauverai, ſi vous voulez, l'ennui de leurs harangues ; mais pour le récit de leurs aventures, vous l'entendrez de leur bouche ou de la mienne. C'eſt une choſe décidée ; je n'en peux rien rabattre. Prenez ſur vous de vous familiariſer avec ces nouveaux Diſcoureurs «. A ces mots, il l'embraſſa, & paſſa dans ſon cabinet, réfléchiſſant

ſur l'épreuve qu'il venoit de faire, & remerciant dévotieuſement le Génie Cucufa.

CHAPITRE VII.

Second Eſſai de l'Anneau.

LES AUTELS.

IL y avoit pour le lendemain un petit ſouper chez Mirzoza. Les perſonnes nommées s'aſſemblerent de bonne-heure dans ſon appartement. Avant le prodige de la veille, on s'y rendoit par goût ; ce ſoir on n'y vint que par bienſéance. Toutes les femmes eurent un air contraint, & ne parlerent qu'en monoſyllabes. Elles étoient aux aguets, & s'attendoient à tout moment que quelque Bijou ſe mêleroit de la converſation. Malgré la démangeaiſon qu'elles avoient de mettre ſur le tapis la méſaventure d'Alcine, aucune n'oſa prendre ſur ſoi d'en entamer le propos. Ce n'eſt pas qu'on fût retenu par ſa préſence : quoique compriſe dans la liſte du ſouper, elle ne parut point ; on devina qu'elle avoit la migraine. Cependant, ſoit qu'on redoutât moins le danger, parce que de toute la journée on n'avoit entendu parler que des bouches, ſoit qu'on feignît de s'enhardir, la converſation qui languiſſoit s'anima, les femmes ſuſpectes compoſerent leur maintien, jouerent l'aſſurance, & Mirzoza demanda au courtiſan Zégris, s'il n'y avoit rien d'intéreſſant. » Madame, répondit Zégris, on vous avoit fait part du prochain mariage de l'Aga Chazour avec la jeune Sibérine : je vous annonce que tout eſt

rompu «. A quel propos, interrompit la Favorite ? » A propos d'une voix étrange, continua Zégris, que Chazour dit avoir entendue à la toilette de la Princeſſe. Depuis hier, la Cour du Sultan eſt pleine de gens qui vont prêtant l'oreille, dans l'eſpérance de ſurprendre, je ne ſais comment, des aveux qu'aſſurément on n'a nulle envie de leur faire «.

Mais cela eſt fou, repliqua la Favorite. Le malheur d'Alcine, ſi c'en eſt un, n'eſt rien moins qu'avéré. On n'a point encore approfondi. . . . .

» Madame, interrompit Zelmaïde, je l'ai entendue très-diſtinctement. Elle a parlé ſans ouvrir la bouche. Les faits ont été bien articulés ; & il n'étoit pas trop difficile de deviner d'où partoit ce ſon extraordinaire. Je vous avoue que j'en ſerois morte à ſa place «.

» Morte ! reprit Zégris : on ſurvit à d'autres accidens. Comment ! s'écria Zelmaïde, en eſt-il un plus terrible que l'indiſcrétion d'un Bijou ? Il n'y a donc plus de milieu. Il faut, ou renoncer à la galanterie, ou ſe réſoudre à paſſer pour galante «.

En effet, Mirzoza, l'alternative eſt cruelle. Non, Madame, non, reprit une autre, vous verrez que les femmes prendront leur parti. On laiſſera parler les Bijoux tant qu'ils voudront, & l'on ira ſon train ſans s'embarraſſer du qu'en-dira-t-on. Et qu'importe, après tout, que ce ſoit le Bijou d'une femme, ou ſon Amant qui ſoit indiſcret ? En ſait-on moins les choſes «.

Tout bien conſidéré, continua une troiſieme, ſi les aventures d'une femme doivent être divulguées, il vaut mieux que ce ſoit par ſon Bijou, que par ſon Amant.

L'idée eſt ſinguliere, dit la Favorite : & vraie, reprit celle qui l'avoit haſardée : car prenez garde,

que, pour l'ordinaire, un Amant eſt mécontent, avant que de devenir indiſcret, & dès-lors tenté de ſe venger en outrant les choſes ; au lieu qu'un Bijou parle ſans paſſion, & n'ajoute rien à la vérité.

» Pour moi, reprit Zelmaïde, je ne ſuis point de cet avis. C'eſt moins ici l'importance des dépoſitions qui perd le coupable, que la force du témoignage. Un Amant qui déshonore par ſes diſcours l'Autel ſur lequel il a ſacrifié, eſt une eſpece d'impie, qui ne mérite aucune croyance ; mais, ſi l'Autel éleve la voix, que répondre «.

Que l'Autel ne ſait ce qu'il dit, repliqua la ſeconde. Monima rompit le ſilence qu'elle avoit gardé juſques-là, pour dire d'un ton traîné & d'un air nonchalant: » Ah! que mon Autel, puiſqu'Autel il y a, parle ou ſe taiſe ; je ne crains rien de ſes diſcours «.

Mangogul entroit à l'inſtant, & les dernieres paroles de Monima ne lui échapperent point. Il tourna ſa Bague ſur elle, & l'on entendit ſon Bijou s'écrier : » N'en croyez rien, elle ment «. Ses voiſines, s'entreregarderent, ſe demanderent à qui appartenoit le Bijou qui venoit de répondre. Ce n'eſt pas le mien, dit Zelmaïde ; ni le mien, dit Monima ; ni le mien, dit le Sultan. Chacune, & la Favorite comme les autres, ſe tint ſur la négative.

Le Sultan profitant de cette incertitude, & s'adreſſant aux Dames : » Vous avez donc des Autels, leur dit-il ? Eh bien, comment ſont-ils fêtés » ? Tout en parlant, il tourna ſucceſſivement, mais avec promptitude, ſa bague ſur toutes les femmes, à l'exception de Mirzoza. Chaque Bijou répondant à ſon tour, on entendit ſur différens tons: » Je ſuis fréquenté, délabré, délaiſſé, parfumé,

fatigué, mal ſervi, ennuyé, &c. Tous dirent leur mot, mais ſi bruſquement, qu'on n'en put faire au juſte l'application. Leur jargon, tantôt ſourd & tantôt glapiſſant, accompagné des éclats de rire de Mangogul & de ſes Courtiſans, fit un bruit d'une eſpece nouvelle. Les femmes convinrent, avec un air très-ſérieux, que cela étoit fort plaiſant. » Comment, dit le Sultan ; mais nous ſommes trop heureux que les Bijoux veuillent bien parler notre langue, & faire la moitié des frais de la converſation. La Société ne peut que gagner infiniment à cette duplication d'organes. Nous parlerons auſſi peut-être, nous autres hommes, par ailleurs que par la bouche. Que ſait-on ? Ce qui s'accorde ſi bien avec les Bijoux pourroit être deſtiné à les interroger & à leur répondre : cependant mon Anatomiſte penſe autrement «.

CHAPITRE VIII.

Troiſieme Eſſai de l'Anneau.

LE PETIT SOUPER.

ON ſervit, on ſoupa ; on s'amuſa d'abord aux dépens de Monima : toutes les femmes accuſoient unanimement ſon Bijou d'avoir parlé le premier ; & elle auroit ſuccombé ſous cette ligue, ſi le Sultan n'eût pris ſa défenſe. » Je ne prétends point, » diſoit-il, que Monima ſoit moins galante que » Zelmaïde ; mais je crois ſon Bijou plus diſcret. » D'ailleurs, lorſque la bouche & le Bijou d'une » femme ſe contrediſent, lequel croire « ? Seigneur, répondit un Courtiſan, j'ignore ce que les Bijoux diront par la ſuite ; mais, juſqu'à préſent,

ils ne ſe ſont expliqués que ſur un chapitre qui leur eſt très-familier. Tant qu'ils auront la prudence de ne parler que de ce qu'ils entendent, je les croirai comme des oracles. » On pourroit, dit Mirzoza, » en conſulter de plus ſûrs «. Madame, reprit Mangogul, quel intérêt auroient ceux-ci de déguiſer la vérité? Il n'y auroit qu'une chimere d'honneur qui pût les y porter; mais un Bijou n'a point de ces chimeres; ce n'eſt pas là le lieu des préjugés. » Une chimere d'honneur, dit Mirzoza! Des » préjugés! Si votre Hauteſſe étoit expoſée aux » mêmes inconvéniens que nous, elle ſentiroit » que ce qui intéreſſe la vertu n'eſt rien moins » que chimérique «. Toutes les Dames, enhardies par la réponſe de la Sultane, ſoutinrent qu'il étoit ſuperflu de les mettre à de certaines épreuves; & Mangogul, qu'au moins ces épreuves étoient preſque toujours dangereuſes.

Ces propos conduiſirent au vin de Champagne; on s'y livra, on ſe mit en pointe, & les Bijoux s'échaufferent : c'étoit l'inſtant où Mangogul s'étoit propoſé de recommencer ſes malices. Il tourna ſa bague ſur une jeune femme, fort enjouée, aſſiſe aſſez proche de lui, & placée en face de ſon époux; & l'on entendit s'élever de deſſous la table un bruit plaintif, une voix foible & languiſſante, qui diſoit : » Ah que je ſuis harraſſé! je n'en puis plus, » je ſuis ſur les dents «. Comment, de par la Pagode Pongo Sabiam, s'écria Huſſeim, le Bijou de ma femme parle, & que peut-il dire?..... Nous allons entendre, répondit le Sultan..... » Prince, » vous me permettrez de n'être pas du nombre » de ſes auditeurs, répliqua Huſſeim; & s'il lui » échappoit quelques ſottiſes, votre Hauteſſe » penſe-t-elle.... « Je penſe que vous êtes fou, répondit le Sultan, de vous allarmer pour le ca-

quet d'un Bijou. Ne ſait-on pas une bonne partie de ce qu'il pourra dire, & ne devine-t-on pas le reſte ? Aſſeyez-vous donc, & tâchez de vous amuſer.

Huſſeim s'aſſit, & le Bijou de ſa femme ſe mit à jaſer comme une pie. » Aurai-je toujours ce » grand Flandrin de Valanto, s'écria-t-il ? J'en ai » vu qui finiſſoient; mais celui-ci.....« A ces mots Huſſeim ſe leva comme un furieux, ſe ſaiſit d'un coûteau, s'élança à l'autre bord de la table, & perçoit le ſein de ſa femme, ſi ſes voiſins ne l'euſſent retenu. » Huſſeim, lui dit le Sultan, vous » faites trop de bruit; on n'entend rien. Ne di- » roit-on pas que le Bijou de votre femme ſoit le » ſeul qui n'ait pas le ſens commun ? Et où en ſe- » roient ces Dames, ſi leurs maris étoient de vo- » tre humeur ? Comment ! vous voilà déſeſpéré » pour une miſérable petite aventure d'un Va- » lanto qui ne finiſſoit pas. Remettez-vous à vo- » tre place; prenez votre parti en galant homme. » Songez à vous obſerver, & à ne pas manquer » une ſeconde fois à un Prince qui vous admet » à ſes plaiſirs «.

Tandis qu'Huſſeim, diſſimulant ſa rage, s'appuyoit ſur le dos d'une chaiſe, les yeux fermés, & la main appliquée ſur le front, le Sultan tournoit ſubtilement ſon Anneau, & le Bijou continuoit : » Je m'accommoderois aſſez du jeune Page de Va- » lanto; mais je ne ſais quand il commencera. En » attendant que l'un commence, & que l'autre » finiſſe, je prends patience avec le Bramine Egon. » Il eſt hideux, il faut en convenir; mais ſon ta- » lent eſt de finir & de recommencer. Oh qu'un » Bramine eſt un grand homme «!

Le Bijou en étoit à cette exclamation, lorſqu'Huſſeim rougit de s'affliger pour une femme

qui n'en valoit pas la peine, & ſe mit à rire avec le reſte de la compagnie; mais il la gardoit bonne à ſon épouſe. Le ſouper fini, chacun reprit la route de ſon hôtel, excepté Huſſeim, qui conduiſit ſa femme dans une maiſon de Filles voilées, & l'y renferma. Mangogul inſtruit de ſa diſgrace, la viſita. Il trouva toute la maiſon occupée à la conſoler, mais plus encore à lui tirer le ſujet de ſon exil. » C'eſt pour une vétille, leur diſoit-elle, que » je ſuis ici. Hier, à ſouper, chez le Sultan, on » avoit fouetté le Champagne, ſablé le Tocay; » on ne ſavoit plus guere ce que l'on diſoit, lorſ- » que mon Bijou s'eſt aviſé de babiller. Je ne ſais » quels ont été ſes propos; mais mon époux en » a pris de l'humeur «.

Aſſurément, Madame, il a tort, lui répondoient les Nonains; on ne ſe fâche point ainſi pour des bagatelles..... Comment, votre Bijou a parlé! Mais parle-t-il encore? Ah! que nous ſerions charmées de l'entendre! Il ne peut s'exprimer qu'avec eſprit & grace. Elles furent ſatisfaites, car le Sultan tourna ſon Anneau ſur la pauvre Recluſe, & ſon Bijou les remercia de leurs politeſſes; leur proteſtant au demeurant, que, quelque charmé qu'il fût de leur compagnie, il s'accommoderoit mieux de celle d'un Bramine.

Le Sultan profita de l'occaſion, pour apprendre quelques particularités de la vie de ces filles. Sa Bague interrogea le Bijoux d'une jeune Recluſe, nommée Cléanthis, & le Bijou prétendu virginal confeſſa deux Jardiniers, un Bramine & trois Cavaliers; & raconta comme quoi, à l'aide d'une médecine & de deux ſaignées, elle avoit évité de donner du ſcandale. Zéphirine avoua, par l'organe de ſon Bijou, qu'elle devoit au petit commiſſionnaire de la maiſon, le titre honorable de

mere. Mais une choſe qui étonna le Sultan, c'eſt que, quoique ces Bijoux ſéqueſtrés s'expliquaſſent en termes fort indécens, les vierges à qui ils appartenoient, les écoutoient ſans rougir; ce qui lui fit conjecturer, que ſi l'on manquoit d'exercice dans ces retraites, on y avoit, en revanche, beaucoup de ſpéculation.

Pour s'en éclaircir, il tourna ſon Anneau ſur une Novice de quinze à ſeize ans. » Flora, répond dit ſon Bijou, a lorgné plus d'une fois, à travers la grille, un jeune Officier. Je ſuis ſûr qu'elle avoit du goût pour lui. Son petit doigt me l'a dit «. Mal en prit à Flora. Les anciennes la condamnerent à deux mois de ſilence & de diſcipline, & ordonnerent des prieres pour que les Bijoux de la Communauté demeuraſſent muets.

CHAPITRE IX.

État de l'Académie des Sciences de Banza.

MANGOGUL avoit à peine abandonné les Recluſes, entre leſquelles je l'avois laiſſé, qu'il ſe répandit à Banza, que toutes les filles de la Congrégation du Coccix de Brama parloient par le Bijou. Ce bruit, que le procédé violent d'Huſſeim accréditoit, piqua la curioſité des Savans. Le phénomene fut conſtaté, & les eſprits-forts commencerent à chercher dans les propriétés de la matiere l'explication d'un fait qu'ils avoient d'abord traité d'impoſſible. Le caquet des Bijoux produiſit une infinité d'excellens ouvrages; & ce ſujet important enfla les recueils des Académies de pluſieurs Mémoires, qu'on peut regarder comme les derniers efforts de l'eſprit humain.

Pour former & perpétuer celle des Sciences de Banza, on avoit appellé, & l'on appelloit, ſans ceſſe, ce qu'il y avoit d'hommes éclairés dans le Congo, le Monoémugi, le Béléguanze & les Royaumes circonvoiſins. Elle embraſſoit, ſous différens titres, toutes les perſonnes diſtinguées dans l'Hiſtoire Naturelle, la Phyſique, les Mathématiques, & la plupart de celles qui promettoient de s'y diſtinguer un jour. Cet eſſaim d'abeilles infatigables travailloit, ſans relâche, à la recherche de la vérité, & chaque année le Public recueilloit, dans un volume rempli de découvertes, les fruits de leurs travaux.

Elle étoit alors diviſée en deux factions, l'une compoſée de Vorticoſes, & l'autre des Attractionnaires. Olibri, habile Géometre & grand Phyſicien, fonda la ſecte des Vorticoſes. Circino, habile Phyſicien & grand Géometre, fut le premier Attractionnaire. Olibri & Circino ſe propoſerent l'un & l'autre d'expliquer la Nature. Les principes d'Olibri ont, au premier coup d'œil, une ſimplicité qui ſéduit : ils ſatisfont en gros aux principaux phénomenes; mais ils ſe démentent dans les détails. Quant à Circino, il ſemble partir d'une abſurdité; mais il n'y a que le premier pas qui lui coûte. Les détails minutieux, qui ruinent le ſyſtême d'Olibri, affermiſſent le ſien. Il ſuit une route obſcure à l'entrée, mais qui s'éclaire à meſure qu'on avance; celle, au contraire, d'Olibri, éclaire à l'entrée, va toujours en s'obſcurciſſant. La philoſophie de celui-ci demande moins d'étude que d'intelligence. On ne peut être diſciple de l'autre, ſans avoir beaucoup d'intelligence & d'étude. On entre ſans préparation dans l'école d'Olibri, tout le monde en a la clef. Celle de Circino n'eſt ouverte qu'aux premiers Géometres. Les tourbillons

tourbillons d'Olibri ſont à la portée de tous les eſprits. Les forces centrales de Circino ne ſont faites que pour les Algébriſtes du premier ordre. Il y aura donc toujours cent Vorticoſes contre un Attractionnaire, & un Attractionnaire vaudra toujours cent Vorticoſes. Tel étoit auſſi l'état de l'Académie des Sciences de Banza, lorſqu'elle agita la matiere des Bijoux indiſcrets.

Ce phénomene donnoit peu de priſe : il échappoit à l'attraction ; la matiere ſubtile n'y venoit guere. Le Directeur avoit beau ſommer ceux qui avoient quelques idées de les communiquer, un ſilence profond regnoit dans l'aſſemblée ; enfin, le Vorticoſe Perſiflo, dont on avoit des traités ſur une infinité de ſujets qu'il n'avoit point entendus, ſe leva, & dit : » Le fait, Meſſieurs, pourroit bien » tenir au ſyſtême du monde : je le ſoupçonnerois » d'avoir en gros la même cauſe que les marées : » en effet, remarquez que nous ſommes aujourd'hui dans la pleine Lune de l'Equinoxe ; mais » avant que de compter ſur ma conjecture, il faut » entendre ce que les Bijoux diront le mois prochain «.

On hauſſa les épaules. On n'oſa pas lui repréſenter qu'il raiſonnoit comme un Bijou ; mais comme il a de la pénétration, il s'apperçut tout d'un coup qu'on le penſoit.

L'Attractionnaire Réciproquo prit la parole, & ajouta : » Meſſieurs, j'ai des tables déduites d'une » théorie ſur la hauteur des marées dans tous les » ports du Royaume. Il eſt vrai que les obſervations donnent un peu le démenti à mes calculs ; mais j'eſpere que cet inconvénient ſera » réparé par l'utilité qu'on en retirera, ſi le caquet des Bijoux continue de quadrer avec les » phénomenes du flux & reflux «.

Un troiſieme ſe leva, s'approcha de la planche, traça ſa figure, & dit : Soit un Bijou A. B. &.....

Ici l'ignorance des Traducteurs nous a fruſtré d'une démonſtration que l'Auteur Africain nous avoit conſervée ſans doute. A la ſuite d'une lacune de deux pages ou environ, on lit : Le raiſonnement de Réciproquo parut démonſtratif, & l'on convint, ſur les eſſais qu'on avoit de ſa Dialectique, qu'il parviendroit un jour à déduire que les femmes doivent parler aujourd'hui par le Bijou, de ce qu'elles ont entendu de tout tems par l'oreille.

Le Docteur Orcotome, de la tribu des Anatomiſtes, dit enſuite : » Meſſieurs, j'eſtime qu'il ſe» roit plus à propos d'abandonner un phénome» ne, que d'en chercher la cauſe dans des hypo» theſes en l'air. Quant à moi, je me ſerois tu, » ſi je n'avois eu que des conjectures futiles à » vous propoſer ; mais j'ai examiné, étudié, ré» fléchi. J'ai vu des Bijoux dans le Paroxiſme, & » je ſuis parvenu, à l'aide de la connoiſſance des » parties & de l'expérience, à m'aſſurer que celle » que nous appellons en Grec le *Delphus*, a tou» tes les propriétés de la Trachée, & qu'il y a » des ſujets qui peuvent parler auſſi-bien par le » Bijou que par la bouche. Oui, Meſſieurs, le » *Delphus* eſt un inſtrument à corde & à vent, » mais beaucoup plus à corde qu'à vent. L'air ex» térieur qui s'y porte, fait proprement l'office » d'un archet ſur les fibres tendineuſes des aîles, » que j'appellerai ruban ou cordes vocales. C'eſt » la douce colliſion de cet air & des cordes vo» cales, qui les oblige à frémir ; & c'eſt par leurs » vibrations, plus ou moins promptes, qu'elles » rendent différens ſons. La perſonne modifie ces » ſons à diſcrétion, parle, & pourroit même » chanter.

» Comme il n'y a que deux rubans ou cordes » vocales, & qu'elles ſont ſenſiblement de la mê- » me longueur, on me demandera, ſans doute, » comment elles ſuffiſent pour donner la multi- » tude des tons graves & aigus, forts & foibles, » dont la voix humaine eſt capable. Je réponds, » en ſuivant la comparaiſon de cet organe aux » inſtrumens de muſique, que leur allongement » & accourciſſement ſuffiſent pour produire ces » effets.

» Que ces parties ſoient capables de diſtention » & de contraction, c'eſt ce qu'il eſt inutile de dé- » montrer dans une aſſemblée de Savans de votre » ordre : mais qu'en conſéquence de cette diſten- » tion & contraction, le *Delphus* puiſſe rendre des » ſons plus ou moins aigus, en un mot, toutes les » inflexions de la voix & les tons du chant ; c'eſt » un fait que je me flatte de mettre hors de doute. » C'eſt à l'expérience que j'en appellerai. Oui, Meſ- » ſieurs, je m'engage à faire raiſonner, parler, & » même chanter devant vous, & *Delphus* & Bi- » joux «.

Ainſi harangua Orcotome, ne ſe promettant pas moins que d'élever les Bijoux au niveau des tra- chées d'un de ſes confreres, dont la jalouſie avoit attaqué vainement les ſuccès.

CHAPITRE X.

Moins ſavant & moins ennuyeux que le précédent. Suite de la Séance Académique.

Il parut aux difficultés qu'on propoſa à Orco- tome, en attendant ſes expériences, qu'on trou- voit ſes idées moins ſolides qu'ingénieuſes. » Si les

Bijoux ont la faculté naturelle de parler, pour-quoi, lui dit-on, ont-ils tant attendu pour en faire uſage ? S'il étoit de la bonté de Brama, à qui il a plu d'inſpirer aux femmes un ſi violent deſir de parler, de doubler en elles les organes de la parole, il eſt bien étrange qu'elles aient ignoré ou négligé ſi long-tems ce don précieux de la Nature. Pourquoi le même Bijou n'a-t-il parlé qu'une fois? Pourquoi n'ont-ils parlé tous que ſur la même matiere ? Par quel méchaniſme ſe fait-il qu'une des bouches ſe tait forcément, tandis que l'autre parle ? D'ailleurs, ajoutoit-on, à juger du caquet des Bijoux par les circonſtances dans leſquelles la plupart d'entr'eux ont parlé, & par les choſes qu'ils ont dites, il y a tout lieu de croire qu'il eſt involontaire, & que ces parties auroient continué d'être muettes, s'il eût été dans la puiſſance de celles qui les portoient, de leur impoſer ſilence «.

Orcotome ſe mit en devoir de ſatisfaire à ces objections, & ſoutint que les Bijoux ont parlé de tout tems ; mais ſi bas, que ce qu'ils diſoient étoit quelquefois à peine entendu, même de celles à qui ils appartenoient ; qu'il n'eſt pas étonnant qu'ils aient hauſſé le ton, de nos jours ; qu'on a pouſſé la liberté de la converſation au point qu'on peut, ſans impudence & ſans indiſcrétion, s'entretenir des choſes qui leur ſont les plus familieres ; que s'ils n'ont parlé haut qu'une fois, il ne faut pas en conclure que cette fois ſera la ſeule ; qu'il y a bien de la différence entre être muet & garder le ſilence ; que s'ils n'ont tous parlé que de la même matiere, c'eſt qu'apparemment c'eſt la ſeule dont ils aient des idées ; que ceux qui n'ont point encore parlé, parleront ; que s'ils ſe taiſent, c'eſt qu'ils n'ont rien à dire, ou qu'ils ſont mal conformés, ou qu'ils manquent d'idées ou de termes.

En un mot, continua-t-il, prétendre qu'il étoit de la bonté de Brama d'accorder aux femmes le moyen de ſatisfaire le deſir violent qu'elles ont de parler, en multipliant en elles les organes de la parole ; c'eſt convenir que ſi ce bienfait entraînoit à ſa ſuite des inconvéniens, il étoit de ſa ſageſſe de les prévenir, & c'eſt ce qu'il a fait, en contraignant une des bouches à garder le ſilence, tandis que l'autre parle. Il n'eſt déja que trop incommode pour nous, que les femmes changent d'avis d'une inſtant à l'autre : qu'eût-ce donc été, ſi Brama leur eût laiſſé la facilité d'être de deux ſentimens contradictoires en même tems ? D'ailleurs, il n'a été donné de parler que pour ſe faire entendre : or, comment les femmes qui ont bien de la peine à s'entendre avec une ſeule bouche, ſe ſeroient-elles entendues en parlant avec deux ?

Orcotome venoit de répondre à beaucoup de choſes ; mais il croyoit avoir ſatisfait à tout : il ſe trompoit. On le preſſa, & il étoit prêt à ſuccomber, lorſque le Phyſicien Cimonaze le ſecourut. Alors, la diſpute devint tumultueuſe. On s'écarta de la queſtion, on ſe perdit, on revint, on ſe perdit encore, on s'aigrit, on cria, on paſſa des cris aux injures, & la ſéance académique finit.

CHAPITRE XI.

Quatrieme Eſſai de l'Anneau.

L'ÉCHO.

TANDIS que le caquet des Bijoux occupoit l'Académie, il devint dans les cercles la nouvelle

du jour, & la matiere du lendemain, & de plusieurs autres jours. C'étoit un texte inépuiſable. Aux faits véritables, on en ajoutoit de faux ; tout paſſoit : le prodige avoit rendu tout croyable. On vécut dans les converſations plus de ſix mois là-deſſus.

Le Sultan n'avoit éprouvé que trois fois ſon Anneau : cependant, on débita dans un cercle de Dames, qui avoient le tabouret chez la Manimonbanda, le diſcours du Bijou d'une Préſidente, puis celui d'une Marquiſe ; enſuite on releva les pieux ſecrets d'une Dévote ; enfin ceux de bien des femmes qui n'étoient pas là ; & Dieu ſait les propos qu'on fit tenir à leurs Bijoux. Les gravelures n'y furent pas épargnées. Des faits on en vint aux réflexions. » Il faut avouer, dit une des Dames, que ce ſortilege (car c'en eſt un jetté ſur les Bijoux) nous tient dans un état cruel. Comment ! être toujours en appréhenſion d'entendre ſortir de ſoi une voix impertinente « ! Mais, Madame, lui répondit une autre, cette frayeur nous étonne de votre part. Quand un Bijou n'a rien de ridicule à dire, qu'importe qu'il ſe taiſe ou qu'il parle ? » Il importe tant, reprit la premiere, que je donnerois ſans regret la moitié de mes pierreries, pour être aſſurée que le mien ſe taira ». En vérité, lui repliqua la ſeconde, il faut avoir de bonnes raiſons de ménager les gens, pour acheter ſi cher leur diſcrétion. » Je n'en ai pas de meilleures qu'une autre, repartit Céphiſe : cependant, je ne m'en dédis pas. Vingt mille écus pour être tranquille, ce n'eſt pas trop : car je vous dirai franchement, que je ne ſuis pas plus ſûre de mon Bijou, que de ma bouche : or, il m'eſt échappé bien des ſottiſes en ma vie. J'entends tous les jours tant d'aventures incroyables dévoilées, atteſtées, détaillées, par des

Bijoux, qu'en en retranchant les trois quarts, le reſte ſuffiroit pour déshonorer. Si le mien étoit ſeulement la moitié auſſi menteur que tous ceux-là, je ſerois perdue. N'étoit-ce donc pas aſſez que notre conduite fût en la puiſſance de nos Bijoux, ſans que notre réputation dépendît encore de leurs diſcours « ? Quant à moi, répondit vivement Iſmene, ſans m'embarquer dans des raiſonnemens ſans fin, je laiſſe aller les choſes leur train. Si c'eſt Brama qui fait parler les Bijoux, comme mon Bramine me l'a prouvé, il ne ſouffrira point qu'ils mentent. Il y auroit de l'impiété à aſſurer le contraire. Mon Bijou peut donc parler quand & tant qu'il voudra. Que dira-t-il, apres tout ?

On entendit alors une voix ſourde, qui ſembloit ſortir de deſſous terre, & qui répondit comme par écho : » *Bien des choſes* ». Iſmene ne s'imaginant point d'où venoit la réponſe, s'emporta, apoſtropha ſes voiſines, & fit durer l'amuſement du cercle. Le Sultan, ravi de ce qu'elle prenoit le change, quitta ſon Miniſtre, avec qui il conféroit à l'écart, s'approcha d'elle, & lui dit : » Prenez garde, Madame, que vous n'ayez admis autrefois dans votre confidence quelqu'une de ces Dames, & que leurs Bijoux n'aient la malice de rappeller des hiſtoires dont le vôtre auroit perdu le ſouvenir «.

En même tems, tournant & retournant ſa bague à propos, Mangogul établit entre la Dame & ſon Bijou, un dialogue aſſez ſingulier. Iſmene, qui avoit toujours aſſez bien mené ſes petites affaires, & qui n'avoit jamais eu de confidente, répondit au Sultan, que tout l'art des médiſans ſeroit ici ſuperflu. » *Peut-être*, répondit la voix inconnue «. Comment ! peut-être, reprit Iſmene, piquée de ce doute injurieux..... Qu'aurai-je à

craindre d'eux ? .... *Tout, s'ils en ſavoient autant que moi* «. Et que ſavez-vous ? *Bien des choſes, vous dis-je.* » Bien des choſes ! Cela annonce beaucoup, & ne ſignifie rien. Pourriez-vous en détailler quelques-unes ? *Sans doute* «. Et dans quel genre, encore ? A-je eu des affaires de Cour ? » *Non* «. Des intrigues ? Des aventures. » *Tout juſtement* «. Et avec qui, s'il vous plait ? Avec des Petits-Maîtres, des Militaires, des Sénateurs ? *Non.* Des Comédiens ? » *Non* «. Vous verrez que ce ſera avec mes Pages, mes Laquais, mon Directeur, ou l'Aumônier de mon mari. » *Non* «, Monſieur l'impoſteur, vous voilà donc à bout ? *Pas tout-à fait.* » Cependant, je ne vois plus perſonne avec qui l'on puiſſe avoir des aventures. Eſt-ce avant, eſt-ce après mon mariage ? Répondez donc, impertinent » ? *Ah Madame, tréve d'invectives, s'il vous plaît. Ne forcez point le meilleur de vos amis à quelques mauvais procédés* ». Parlez, mon cher ; dites, dites tout. J'eſtime auſſi peu vos ſervices, que je crains peu votre indiſcrétion. Expliquez-vous, je vous le permets, je vous en ſomme. » *A quoi me réduiſez-vous, Iſmene ?* ajouta le Bijou, en pouſſant un profond ſoupir ? » A rendre juſtice à la vertu «. *Eh bien, vertueuſe Iſmene, ne vous ſouvient-il plus du jeune Oſmin, du Sangiac Zégris, de votre Maître de danſe Alaziel, de votre Maître de Muſique Almoura* « ? Ah ! quelle horreur s'écria Iſmene ! J'avois une mere trop vigilante pour m'expoſer à de pareils déſordres ; & mon mari, s'il étoit ici, atteſteroit qu'il m'a trouvée telle qu'il me deſiroit. *Eh oui*, reprit le Bijou, *grace au ſecret d' lcine votre intime* «.

Cela eſt d'un ridicule ſi extravagant & ſi groſſier, répondit Iſmene, qu'on eſt diſpenſée de le repouſſer. Je ne ſais, continua-t-elle, quel eſt le

Bijou de ces Dames qui ſe prétend ſi bien inſtruit de mes affaires : mais il vient de raconter des choſes dont le mien ignore juſqu'au premier mot. » Madame, lui répondit Céphiſe, je puis vous » aſſurer que le mien s'eſt contenté d'écouter «. Les autres femmes en dirent autant ; & l'on ſe mit au jeu, ſans connoître préciſément l'interlocuteur de la converſation que je viens de rapporter.

CHAPITRE XII.

Cinquieme Eſſai de l'Anneau.

LE JEU.

LA plupart des femmes qui faiſoient la partie de la Manimonbanda jouoient avec acharnement, & il ne falloit point avoir la ſagacité de Mangogul pour s'en appercevoir. La paſſion du jeu eſt une des moins diſſimulées. Elle ſe manifeſte, ſoit dans le gain, ſoit dans la perte, par des ſymptômes frappans. » Mais d'où leur vient cette fureur, ſe diſoit-il en lui-même ? Comment peuvent-elles ſe réſoudre à paſſer les nuits autour d'une table de Pharaon, à trembler dans l'attente d'un as ou d'un ſept ? Cette frénéſie altere leur ſanté, & leur beauté, quand elles en ont, ſans compter les déſordres où je ſuis sûr qu'elle les précipite. J'aurois bien envie, dit-il tout bas à Mirzoza, de faire encore ici un coup de ma tête. » Et quel eſt ce coup de tête que vous méditez, » lui demanda la Favorite ? Ce ſeroit, lui répon» dit Mangogul, de tourner mon Anneau ſur la

» plus effrénée de ces Brelandieres, de queſtion-
» ner ſon Bijou, & de tranſmettre par cet orga-
» ne un bon avis à tous ces maris imbécilles qui
» laiſſent riſquer à leurs femmes l'honneur & la
» fortune de leur maiſon ſur une carte ou ſur
» un dez «.

Je goûte fort cette idée, lui repliqua Mirzoza; mais ſachez, Prince, que la Manimonbanda vient de jurer, par ſes Pagodes, qu'il n'y auroit plus de cercle chez elle, ſi elle ſe trouvoit encore une fois expoſée à l'impudence des Engaſtrimuthes. » Comment avez-vous dit, délices de mon ame, interrompit le Sultan « ? J'ai dit, lui répondit la Favorite, le nom que la pudique Manimonbanda donne à toutes celles dont les Bijoux ſavent parler. » Il eſt de l'invention de ſon ſot de Bramine, qui ſe pique de ſavoir le Grec; & d'ignorer le Congeois, repliqua le Sultan. Cependant, n'en déplaiſe à la Manimonbanda & à ſon Chapelain, je deſirerois interroger le Bijou de Manille : & il ſeroit à propos que l'interrogatoire ſe fît ici, pour l'édification du prochain. » Prince, ſi vous m'en croyez, dit Mirzoza, vous épargnerez ce déſagrément à la grande Sultane : vous le pouvez, ſans que votre curioſité ni la mienne y perdent. Que ne vous tranſportez-vous chez Manille ? « J'irai, puiſque vous le voulez, dit Mangogul. » Mais, à quelle heure, lui demanda la Sultane ? » Sur le minuit, répondit le Sultan. A minuit elle joue, dit la Favorite. » J'attendrai donc juſqu'à deux heures, reprit Mangogul «. Prince, vous n'y penſez pas, repliqua Mirzoza; c'eſt la plus belle heure du jour pour les joueuſes. Si votre Hauteſſe m'en croit, elle prendra Manille dans ſon premier ſomme, entre ſept & huit.

Mangogul ſuivit le conſeil de Mirzoza, & viſita

Manille ſur les ſept heures. Ses femmes alloient la mettre au lit. Il jugea, à la triſteſſe qui regnoit ſur ſon viſage, qu'elle avoit joué de malheur. Elle alloit, venoit, s'arrêtoit, levoit les yeux au Ciel, frappoit du pied, s'appuyoit les poings ſur les yeux, & marmottoit entre ſes dents quelque choſe que le Sultan ne put entendre. Ses femmes qui la déshabilloient, ſuivoient en tremblant tous ſes mouvemens ; & ſi elles parvinrent à la coucher, ce ne fut pas ſans en avoir eſſuyé des bruſqueries, & même pis. Voilà donc Manille au lit, n'ayant fait pour toute priere du ſoir, que quelques imprécations contre un maudit as, venu ſept fois de ſuite en perte. Elle eut à peine les yeux fermés que Mangogul tourna ſa bague ſur elle. A l'inſtant ſon Bijou s'écria : » Pour le coup je ſuis repic & capot «. Le Sultan ſourit de ce que chez Manille tout parloit jeu, juſqu'à ſon Bijou. » Non, continua le Bijou, je ne jouerai jamais contre Abidul : il ne fait que tricher. Qu'on ne me parle plus de Darès, on riſque avec lui des coups de malheur. Iſmal eſt aſſez beau joueur, mais ne l'a pas qui veut. C'étoit un tréſor que Mazulim, avant que d'avoir paſſé par les mains de Criſſa. Je ne connois point de joueur plus capricieux que Zulmis. Rica l'eſt moins, mais le pauvre garçon eſt à ſec. Que faire de Lazuli ? La plus jolie femme de Banza ne lui feroit pas jouer gros. Le mince joueur que Molli ! En vérité, la déſolation s'eſt miſe parmi les joueurs, & bientôt l'on ne ſaura plus avec qui faire ſa partie «.

Après cette jérémiade, le Bijou ſe jetta ſur les coups ſinguliers dont il avoit été témoin, & s'épuiſa ſur la conſtance & les reſſources de ſa Maîtreſſe dans les revers. » Sans moi, dit-il, Manille ſe ſeroit ruinée vingt fois. Tous les tréſors du Sultan n'auroient point acquitté les dettes que j'ai

payées. En une ſéance au Breland, elle perdit contre un Financier & un Abbé plus de dix mille ducats. Il ne lui reſtoit que ſes pierreries ; mais il y avoit trop peu de tems que ſon mari les avoit dégagées, pour oſer les riſquer. Cependant elle avoit pris des cartes, & il lui étoit venu un de ces jeux ſéduiſans que la fortune vous envoie, lorſqu'elle eſt ſur le point de vous égorger. On la preſſoit de parler. Manille regardoit ſes cartes, mettoit la main dans ſa bourſe, d'où elle étoit bien certaine de ne rien tirer, revenoit à ſon jeu, l'examinoit encore, & ne décidoit rien. » Madame, va-t-elle enfin, lui dit le Financier «. Oui, va, dit-elle . . . va . . . mon Bijou. Pour combien, reprit Turcarès ? » Pour cent ducats, dit Manille «. L'Abbé ſe retira : le Bijou lui parut trop cher. Turcarès topa : Manille perdit, & paya.

La ſotte vanité de poſſéder un Bijou titré piqua Turcarès. Il s'offrit de fournir au jeu de ma Maîtreſſe, à condition que je ſervirois à ſes plaiſirs. Ce fut auſſi-tôt une affaire arrangée. Mais comme Manille jouoit gros, & que ſon Financier n'étoit pas inépuiſable, nous vîmes bientôt le fond de ſes coffres.

Ma Maîtreſſe avoit apprêté le Pharaon le plus brillant. Tout ſon monde étoit invité. On ne devoit ponter qu'aux ducats. Nous comptions ſur la bourſe de Turcarès. Mais, le matin de ce grand jour, ce faquin nous écrivit qu'il n'avoit pas un ſol, & nous laiſſa dans le dernier des embarras. Il falloit s'en tirer, & il n'y avoit pas un moment à perdre. Nous nous rabattîmes ſur un vieux Chef de Bramines, à qui nous vendîmes bien cher quelques complaiſances qu'il ſollicitoit depuis un ſiecle. Cette ſéance lui çoûta deux fois le revenu de ſon bénéfice.

Cependant, Turcarès revint au bout de quelques jours. Il étoit déſeſperé, diſoit-il, que Madame l'eût pris au dépourvu. Il comptoit toujours ſur ſes bontés ; mais, vous comptez mal, mon cher, lui répondit Manille : décemment, je ne peux plus vous recevoir. Quand vous étiez en état de prêter, on ſavoit dans le monde pourquoi je vous ſouffrois. Mais, à préſent, que vous n'êtes bon à rien, vous me perdriez d'honneur.

Turcarès fut piqué de ce diſcours, & moi auſſi ; car c'étoit peut-être le meilleur garçon de Banza. Il ſortit de ſon aſſiette ordinaire, pour faire entendre à Manille qu'elle lui coûtoit plus que trois filles d'Opéra, qui l'auroient amuſé davantage. Ah ! s'écrioit-il douloureuſement, que ne m'en tenois-je à ma petite Lingere ! Cela m'aimoit comme une folle. Je la faiſois ſi aiſe avec un taffetas ! Manille, qui ne goûtoit pas les comparaiſons, l'interrompit d'un ton à le faire trembler, & lui ordonna de ſortir ſur le champ. Turcarès la connoiſſoit, & il aima mieux s'en retourner paiſiblement par l'eſcalier, que de paſſer par les fenêtres.

Manille emprunta dans la ſuite d'un autre Bramine, qui venoit, diſoit-elle, la conſoler dans ſes malheurs. L'homme ſaint ſuccéda au Financier, & nous le remboursâmes de ſes conſolations en même monnoie. Elle me perdit encore d'autres fois, & l'on ſait que les dettes du jeu ſont les ſeules qu'on paie dans le monde.

S'il arrive à Manille de jouer heureuſement, c'eſt la femme du Congo la plus réguliere. A ſon jeu près, elle met dans ſa conduite une réforme qui ſurprend ; on ne l'entend point jurer ; elle fait bonne chere, paie ſa Marchande de mode & ſes gens, donne à ſes femmes, dégage quelquefois ſes nipes, & careſſe ſon Danois & ſon époux : mais

elle haſarde trente fois par mois ces heureuſes diſpoſitions & ſon argent ſur un as de pique. Voilà la vie qu'elle a menée, qu'elle menera; & Dieu ſait combien de fois encore je ſerai mis en gage «.

Ici le Bijou ſe tut, & Mangogul alla ſe repoſer. On l'éveilla ſur les cinq heures du ſoir, & il ſe rendit à l'Opéra, où il avoit promis à la Favorite de ſe trouver.

CHAPITRE XIII.

DE L'OPÉRA DE BANZA.

Sixieme Eſſai de l'Anneau.

DE tous les Spectacles de Banza, il n'y avoit que l'Opéra qui ſe ſoutînt. Utmiutſol, & Uremifaſolaſiutututut, Muſiciens célebres, dont l'un commençoit à vieillir, & l'autre ne faiſoit que de naître, occupoient alternativement la ſcene lyrique. Ces deux auteurs originaux avoient chacun leurs partiſans. Les ignorans & les barbons tenoient tous pour Utmiutſol: la jeuneſſe & les Virtuoſes étoient pour Uremifaſolaſiutututut; & les gens de goût, tant jeunes que barbons, faiſoient grand cas de tous les deux.

Uremifaſolaſiutututut, diſoient ces derniers, eſt excellent lorſqu'il eſt bon; mais il dort de tems en tems; & à qui cela n'arrive-t-il pas? Utmiutſol eſt plus ſoutenu, plus égal. Il eſt rempli de beautés: cependant, il n'en a point dont on ne trouve des exemples, & même plus frappans, dans ſon rival, en qui l'on remarque des traits qui lui ſont propres, & qu'on ne rencontre que dans ſes ou-

vrages. Le vieux Utmiutſol eſt ſimple, naturel, uni, trop uni quelquefois ; & c'eſt ſa faute. Le jeune Uremifaſolaſiutututut eſt ſingulier, brillant, compoſé, ſavant, trop ſavant quelquefois ; mais c'eſt peut-être la faute de ſon Auditeur. L'un n'a qu'une ouverture, belle à la vérité, mais répétée à la tête de toutes ſes pieces. L'autre a fait autant d'ouvertures que de pieces, & toutes paſſent pour des chefs-d'œuvre. La Nature conduiſoit Utmiutſol dans les voies de la mélodie : l'étude & l'expérience ont découvert à Uremifaſolaſiutututut les ſources de l'harmonie. Qui ſut déclamer, & qui récitera jamais, comme l'ancien ? Qui nous fera des ariettes légeres, des airs voluptueux, & des ſymphonies de caractere, comme le moderne ? Utmiutſol a ſeul entendu le dialogue. Avant Uremifaſolaſiutututut perſonne n'avoit diſtingué les nuances délicates qui ſéparent le tendre du voluptueux, le voluptueux du paſſionné, le paſſionné du laſcif. Quelques partiſans de ce dernier prétendent même, que ſi le dialogue d'Utmiutſol eſt ſupérieur au ſien, c'eſt moins à l'inégalité de leurs talens qu'il faut s'en prendre, qu'à la différence des Poëtes qu'ils ont employés. » Liſez, liſez, s'écrient-ils, la ſcene de Dardanus, & vous ſerez convaincu, que ſi l'on donne de bonnes paroles à Uremifaſolaſiutututut, les ſcenes charmantes d'Utmiutſol renaîtront «. Quoi qu'il en ſoit, de mon tems, toute la ville couroit aux Tragédies de celui-ci, & l'on s'étouffoit aux Balets de celui-là.

On donnoit alors à Banza un excellent ouvrage d'Uremifaſolaſiutututut, qu'on n'auroit jamais repréſenté qu'en bonnet de nuit, ſi la Sultane Favorite n'eût eu la curioſité de le voir. Encore l'indiſpoſition périodique des Bijoux favoriſa-

t-elle la jalouſie des petits-violons, & fit-elle manquer l'Actrice principale. Celle qui la doubloit, avoit la voix moins belle; mais comme elle dédommageoit par ſon jeu, rien n'empêcha le Sultan & la Favorite d'honorer ce ſpectacle de leur préſence.

Mirzoza étoit arrivée; Mangogul arrive; la toile ſe leve, on commence. Tout alloit à merveille: la Chevalier avoit fait oublier la le Maure, & l'on en étoit au IVe. Acte, lorſque le Sultan s'aviſa dans le milieu d'un Chœur qui duroit trop à ſon gré, & qui avoit déja fait bâiller deux fois la Favorite, de tourner ſa bague ſur toutes les Chanteuſes. On ne vit jamais ſur la ſcene un tableau d'un comique plus ſingulier. Trente filles reſterent muettes tout-à-coup: elles ouvroient de grandes bouches, & gardoient les attitudes théatrales qu'elles avoient auparavant. Cependant, leurs Bijoux s'égoſilloient à force de chanter, celui-ci un Pont-neuf, celui-là un Vaudeville poliſſon, un autre une Parodie fort indécente, & tous des extravagances relatives à leurs caracteres. On entendoit d'un côté : *Oh vraiment ma commere oui*; de l'autre, *Quoi, douze fois!* Ici, *Qui me baiſe, eſt-ce Blaiſe?* Là, *Rien, Pere Cyprien, ne vous retient.* Tous enfin ſe monterent ſur un ton ſi haut, ſi barroque, & ſi fou, qu'ils formerent le Chœur le plus extraordinaire, le plus bruyant, & le plus ridicule, qu'on eût entendu devant & depuis celui des . . . no . . . d. . . on . . .

Le Manuſcrit s'eſt trouvé corrompu dans cet endroit.

Cependant, l'Orcheſtre alloit toujours ſon train, & les ris du Parterre, de l'Amphithéatre, & des Loges, ſe joignirent au bruit des inſtrumens & aux chants des Bijoux, pour combler la cacophonie.

Quelques-unes

Quelques-unes des Actrices, craignant que leurs Bijoux, las de fredonner des sottises, ne prissent le parti d'en dire, se jetterent dans les coulisses ; mais elles en furent quittes pour la peur. Mangogul, persuadé que le public n'en apprendroit rien de nouveau, retourna sa bague. Aussitôt les Bijoux se turent, les ris cesserent, le spectacle se calma, la piece reprit, & s'acheva paisiblement. La toile tomba, la Sultane & le Sultan disparurent, & les Bijoux de nos Actrices se rendirent où ils étoient attendus, pour s'occuper à autre chose qu'à chanter.

Cette aventure fit grand bruit. Les hommes en rioient, les femmes s'en alarmoient, les Bonzes s'en scandalisoient, & la tête en tournoit aux Académiciens. Mais, qu'en disoit Orcotome ? Orcotome triomphoit. Il avoit annoncé, dans un de ses Mémoires, que les Bijoux chanteroient infailliblement : ils venoient de chanter ; & ce phénomene, qui déroutoit ses Confreres, étoit un nouveau trait de lumiere pour lui, & achevoit de confirmer son système.

CHAPITRE XIV.

Expériences d'Orcotome.

C'ÉTOIT le quinze de la lune de .... qu'Orcotome avoit lu son Mémoire à l'Académie, & communiqué ses idées sur le caquet des Bijoux. Comme il y annonçoit, de la maniere la plus assurée, des expériences infaillibles, répétées plusieurs fois, & toujours avec succès, le grand nombre en fut ébloui. Le public conserva quelque

tems les impreſſions favorables qu'il avoit reçues, & Orcotome paſſa pendant ſix ſemaines entieres pour avoir fait d'aſſez belles découvertes.

Il n'étoit queſtion, pour achever ſon triomphe, que de répéter, en préſence de l'Académie, les fameuſes expériences qu'il avoit tant prônées. L'aſſemblée convoquée à ce ſujet fut des plus brillantes. Les Miniſtres s'y rendirent : le Sultan même ne dédaigna pas de s'y trouver ; mais il garda l'inviſible.

Comme Mangogul étoit grand faiſeur de monologues, & que la futilité des converſations de ſon tems l'avoit entiché de l'habitude du Soliloque : » Il faut, diſoit-il en lui-même, qu'Orcotome ſoit un fiéfé Charlatan, ou le Génie mon protecteur, un grand ſot. Si l'Académicien, qui n'eſt aſſurément pas un ſorcier, peut rendre la parole à des Bijoux morts, le Génie qui me protege avoit grand tort de faire un pacte, & de donner ſon ame au diable, pour la communiquer à des Bijoux pleins de vie «.

Mangogul s'embarraſſoit dans ces réflexions, lorſqu'il ſe trouva dans le milieu de ſon Académie. Orcotome eut, comme on voit, pour Spectateurs, tout ce qu'il y avoit à Banza de gens éclairés ſur la matiere des Bijoux. Pour être content de ſon auditoire il ne lui manqua que de le contenter : mais le ſuccès de ſes expériences fut des plus malheureux : Orcotome prenoit un Bijou, y appliquoit la bouche, ſouffloit à perte d'haleine, le quittoit, le reprenoit, en eſſayoit un autre ; car il en avoit apporté de tout âge, de toute grandeur, de tout état, de toute couleur ; mais, il avoit beau ſouffler, on n'entendoit que des ſons inarticulés, & fort différens de ceux qu'il promettoit.

Il ſe fit alors un murmure qui le déconcerta pour un moment : mais il ſe remit, & allégua que de pareilles expériences ne ſe faiſoient pas aiſément devant un ſi grand nombre de perſonnes, & il avoit raiſon.

Mangogul indigné ſe leva, partit, & reparut en un clin d'œil, chez la Sultane favorite. » Eh bien, Prince, lui dit-elle en l'appercevant, qui l'emporte de vous ou d'Orcotome ? Car ſes Bijoux ont fait merveilles : il n'en faut pas douter «. Le Sultan fit quelques tours en long & en large ſans lui répondre. » Mais, reprit la Favorite, votre Hauteſſe me paroît mécontente «. Ah ! Madame, repliqua le Sultan, la hardieſſe de cet Orcotome eſt incomparable. Qu'on ne m'en parle plus.... Que direz-vous, races futures, lorſque vous apprendrez que le grand Mangogul faiſoit cent mille écus de penſion à de pareilles gens, tandis que de braves Officiers, qui avoient arroſé de leur ſang les lauriers qui lui ceignoient le front, en étoient réduits à quatre cents livres de rente ?.. Ah ! ventrebleu, j'enrage. J'ai pris de l'humeur pour un mois «.

En cet endroit, Mangogul ſe tut, & continua de ſe promener dans l'appartement de la Favorite. Il avoit la tête baiſſée : il alloit, venoit, s'arrêtoit, & frappoit de tems en tems du pied. Il s'aſſit un inſtant, ſe leva bruſquement, prit congé de Mirzoza, oublia de la baiſer, & ſe retira dans ſon appartement.

L'Auteur Africain, qui s'eſt immortaliſé par l'hiſtoire des hauts & merveilleux faits d'Ergueb-zeb & de Mangogul, continue en ces termes.

A la mauvaiſe humeur de Mangogul, on crut qu'il alloit bannir tous les Savans de ſon Royaume. Point du tout. Le lendemain, il ſe leva gai,

fit une courſe de bague dans la matinée, ſoupa le ſoir avec ſes favoris & la Mirzoza, ſous une magnifique tente dreſſée dans les jardins du Serrail, & ne parut jamais moins occupé d'affaires d'Etat.

Les eſprits chagrins, les frondeurs du Congo, & les nouvelliſtes de Banza, ne manquerent pas de reprendre cette conduite. Et que ne reprennent pas ces gens-là?.. Eſt-ce là, diſoient-ils, dans les promenades & les Caffés, eſt-ce-là gouverner un Etat? Avoir la lance au poing tout le jour, & paſſer les nuits à table. Ah! ſi j'étois Sultan, s'écrioit un petit Sénateur, ruiné par le jeu, ſéparé d'avec ſa femme, & dont les enfans avoient la plus mauvaiſe éducation du monde; ſi j'étois Sultan, je rendrois le Congo bien autrement floriſſant. Je voudrois être la terreur de mes ennemis, & l'amour de mes ſujets. En moins de ſix mois, je remettrois en vigueur la Police, les Loix, l'Art militaire, & la Marine. J'aurois cent vaiſſeaux de haut bord. Nos Landes ſeroient bientôt défrichées, & nos grands chemins réparés. J'abolirois, ou du moins je diminuerois de moitié les impôts. Pour les penſions, Meſſieurs les beaux eſprits, vous n'en tâteriez, ma foi, que d'une dent. De bons Officiers, Pongo Sabiam! de bons Officiers, de vieux Soldats, des Magiſtrats comme nous autres, qui conſacrons nos travaux & nos veilles à rendre aux peuples la juſtice: voilà les hommes ſur qui je répandrois mes bienfaits.

Ne vous ſouvient-il plus, Meſſieurs, ajouta d'un ton capable un vieux politique édenté, à cheveux plats, en pourpoint percé par le coude & en manchettes déchirées, de notre grand Empereur Abdelmaleck, de la Dynaſtie des Abyſſins, qui regnoit il y a deux mille trois cents octante & cinq ans? Ne vous ſouvient-il plus, comme

quoi il fit empaler deux Aſtronomes, pour s'être mécomptés de trois minutes dans la prédiction d'une éclipſe ; & diſſéquer tout vifs ſon Chirurgien & ſon premier Médecin, pour lui avoir ordonné de la manne à contre-tems ?

Et puis je vous demande, continuoit un autre, à quoi bon tous ces Bramines oiſifs, cette vermine qu'on engraiſſe de notre ſang ? Les richeſſes immenſes dont ils regorgent, ne conviendroient-elles pas mieux à d'honnêtes gens comme nous « ?

On entendoit d'un autre côté : » Connoiſſoit-on, il y a 40 ans, la nouvelle cuiſine & les liqueurs de Lorraine ? On s'eſt précipité dans un luxe qui annonce la deſtruction prochaine de l'Empire, ſuite néceſſaire du mépris des Pagodes & de la diſſolution des mœurs. Dans le tems qu'on ne mangeoit à la table du grand Kanoglou que de groſſes viandes, & que l'on n'y buvoit que du Sorbet, quel cas auroit-on fait des découpures, des vernis de Martin, & de la muſique de Rameau ? Les filles d'Opéra n'étoient pas plus inhumaines que de nos jours ; mais on les avoit à bien meilleur prix. Le Prince, voyez-vous, gâte bien des choſes. Ah ! ſi j'étois Sultan «.

Si tu étois Sultan, répondit vivement un vieux Militaire, qui étoit échappé aux dangers de la bataille de Fontenoy, & qui avoit perdu un bras à côté de ſon Prince à la journée de Laufelt, tu ferois plus de ſottiſes encore que tu n'en débites. Eh ! mon ami, tu ne peux modérer ta langue, & tu veux régir un Empire : tu n'as pas l'eſprit de gouverner ta famille, & tu te mêles de régler l'Etat ! Tais-toi, malheureux ! Reſpecte les Puiſſances de la Terre, & remercie les Dieux, de t'avoir donné la naiſſance dans l'Empire, & ſous le regne d'un Prince, dont la prudence éclaire ſes

Miniſtres, & dont le Soldat admire la valeur, qui s'eſt fait redouter de ſes ennemis, & chérir de ſes peuples, & à qui l'on ne peut reprocher que la modération avec laquelle tes ſemblables ſont traités ſous ſon gouvernement.

CHAPITRE XV.

Les Bramines.

LORSQUE les Savans ſe furent épuiſés ſur les Bijoux, les Bramines s'en emparerent. La Religion revendiqua leur caquet comme une matiere de ſa compétence, & ſes Miniſtres prétendirent que le doigt de Brama ſe manifeſtoit dans cette œuvre.

Il y eut une aſſemblée générale des Pontifes; & il fut décidé, qu'on chargeroit les meilleures plumes de prouver en forme, que l'événement étoit ſurnaturel; & qu'en attendant l'impreſſion de leurs Ouvrages, on le ſoutiendroit dans les theſes, dans les converſations particulieres, dans la direction des ames, & dans les harangues publiques.

Mais ils convinrent unanimement, que l'événement étoit ſurnaturel; cependant, comme on admettoit dans le Congo deux principes, & qu'on y profeſſoit une eſpece de Manichéïſme, ils ſe diviſerent entr'eux ſur celui des deux principes à qui l'on devoit rapporter le caquet des Bijoux.

Ceux qui n'étoient guere ſortis de leurs cellules, & qui n'avoient jamais feuilleté que leurs livres, attribuerent le prodige à Brama. » Il n'y

à que lui, disoient-ils, qui puisse interrompre l'ordre de la Nature ; & les tems feront voir qu'il a en tout ceci des vues très-profondes «.

Ceux, au contraire, qui fréquentoient les alcoves, & qu'on surprenoit plus souvent dans une ruelle qu'on ne les trouvoit dans leurs cabinets, craignant que quelques Bijoux indiscrets ne dévoilassent leur hypocrisie, accusèrent de leur caquet Cadabra, Divinité malfaisante, ennemie jurée de Brama & de ses serviteurs.

Ce dernier système souffroit de terribles objections, & ne tendoit pas si directement à la réformation des mœurs. Ses défenseurs mêmes ne s'en imposoient point là-dessus. Mais il s'agissoit de se mettre à couvert ; & pour en venir à bout, la Religion n'avoit point de Ministre qui n'eût sacrifié cent fois les Pagodes & leurs autels.

Mangogul & Mirzoza assistoient régulièrement au service des Religieux de Brama, & tout l'Empire en étoit informé par la Gazette. Ils s'étoient rendus dans la grande Mosquée un jour qu'on y célebroit une des solemnités principales. Le Bramine chargé d'expliquer la loi, monta dans la Tribune aux harangues, débita au Sultan & à la Favorite des phrases, des complimens & de l'ennui ; & pérora fort éloquemment sur la maniere de s'asseoir orthodoxement dans les compagnies. Il en avoit démontré la nécessité par des autorités sans nombre, quand, saisi tout-à-coup d'un saint enthousiasme, il prononça cette Tirade, qui fit d'autant plus d'effet, qu'on ne s'y attendoit point.

» Qu'entends-je dans tous les cercles ? Un murmure confus, un bruit inoui vient frapper mes oreilles. Tout est perverti, & l'usage de la parole, que la bonté de Brama avoit jusqu'à présent affecté à la langue, est, par un effet de sa vengean-

ce, transporté à d'autres organes. Et quels organes ? Vous le savez, Messieurs. Falloit-il encore un prodige, pour te réveiller de ton assoupissement, peuple ingrat ; & tes crimes n'avoient-ils pas assez de témoins, sans que leurs principaux instrumens élevassent la voix ? Sans doute leur mesure est comblée, puisque le courroux du Ciel a cherché des châtimens nouveaux. En vain tu t'enveloppois dans les ténebres ; tu choisissois en vain des complices muets : les entends-tu maintenant ? Ils ont de toutes parts déposé contre toi, révélé ta turpitude à l'univers. O toi qui les gouvernes par ta sagesse ! O Brama ! tes jugemens sont équitables. Ta loi condamne le larcin, le parjure, le mensonge & l'adultere : elle proscrit, & les noirceurs de la calomnie, & les brigues de l'ambition, & les fureurs de la haine, & les artifices de la mauvaise foi. Tes fideles Ministres n'ont cessé d'annoncer ces vérités à tes enfans, & de les menacer des châtimens que tu réservois dans ta juste colere aux prévaricateurs ; mais en vain. Les insensés se sont livrés à la fougue de leurs passions ; ils en ont suivi le torrent ; il ont mépriſé nos avis ; ils ont ri de nos menaces ; ils ont traité nos anathemes de vains : leurs vices se sont accrus, fortifiés, multipliés ; la voix de leur impiété est montée jusqu'à toi, & nous n'avons pu prévenir le fléau redoutable dont tu les as frappés. Après avoir long-tems imploré ta miséricorde, louons maintenant ta justice. Accablés sous tes coups, sans doute ils reviendront à toi, & reconnoîtront la main qui s'est appesantie sur eux. Mais, ô prodige de dureté ! ô comble de l'aveuglement ! Ils ont imputé l'effet de ta puissance au méchanisme aveugle de la nature. Ils ont dit dans leurs cœurs : Brama n'est point. Toutes les pro-

priétés de la matiere ne nous ſont pas connues, & la nouvelle preuve de ſon exiſtence n'en eſt qu'une de l'ignorance & de la crédulité de ceux qui nous l'oppoſent. Sur ce fondement, ils ont élevé des ſyſtêmes, imaginé des hypotheſes, tenté des expériences : mais, du haut de ſa demeure éternelle, Brama a ri de leurs vains projets. Il a confondu la ſcience audacieuſe, & les Bijoux ont briſé, comme le verre, le frein impuiſſant qu'on oppoſoit à leur loquacité : qu'ils confeſſent donc, ces vers orgueilleux, la foibleſſe de leur raiſon, & la vanité de leurs efforts ; qu'ils ceſſent de nier l'exiſtence de Brama, ou de fixer des limites à ſa puiſſance. Brama eſt ; il eſt tout-puiſſant ; & il ne ſe montre pas moins clairement à nous dans ſes terribles fléaux, que dans ſes faveurs ineffables.

Mais, qui les a attirées ſur cette malheureuſe contrée, ces fléaux ? Ne ſont-ce pas tes injuſtices, homme avide & ſans foi ? Tes galanteries & tes folles amours, femme mondaine & ſans pudeur ? Tes excès & tes débordemens honteux, voluptueux infame ? Ta dureté pour nos Monaſteres, avare ? Tes injuſtices, Magiſtrat vendu à la faveur ? Tes uſures, Négociant inſatiable ? Ta molleſſe & ton irréligion, Courtiſan impie & efféminé ?

Et vous, ſur qui cette plaie s'eſt particuliérement répandue, femmes & filles plongées dans le déſordre ; quand, renonçant aux devoirs de notre état, nous garderions un ſilence profond ſur vos déréglemens, vous portez avec vous une voix plus importune que la nôtre : elle vous ſuit, & par-tout elle vous reprochera vos deſirs impurs, vos attachemens équivoques, vos liaiſons criminelles, tant de ſoins pour plaire, tant d'artifices pour engager, tant d'adreſſe pour fixer, & l'im-

pétuosité de vos transports, & les fureurs de votre jalousie. Qu'attendez-vous donc pour secouer le joug de Cadabra, & rentrer sous les douces loix de Brama ? Mais revenons à notre sujet. Je vous disois donc, que les mondains s'asseyent héréti-ment pour neuf raisons : la premiere, &c.

Ce discours fit des impressions fort différentes. Mangogul & la Sultane, qui seuls savoient le secret de l'Anneau, trouverent que le Bramine avoit aussi heureusement expliqué le caquet des Bijoux par le secours de la Religion, qu'Orcotome par les lumieres de la Raison. Les femmes & les petits-maîtres de la Cour dirent, que le sermon étoit séditieux, & le Prédicateur un visionnaire. Le reste de l'Auditoire le regarda comme un Prophete, versa des larmes, se mit en prieres, se flagella même, & ne changea point de vie.

Il en fut bruit jusques dans les Cafés. Un bel esprit décida, que le Bramine n'avoit qu'effleuré la question, & que sa piece n'étoit qu'une déclamation froide & maussade ; mais au jugement des dévotes & des illuminés, c'étoit le morceau d'éloquence le plus solide qu'on eût prononcé dans les Temples depuis un siecle. Au mien, le bel esprit & les dévotes avoient raison.

CHAPITRE XVI.

Les Muselieres.

TANDIS que les Bramines faisoient parler Brama, promenoient les Pagodes, & exhortoient les peuples à la pénitence, d'autres songeoient à tirer parti du caquet des Bijoux.

Les grandes Villes fourmillent de gens que la miſere rend induſtrieux. Ils ne volent, ni ne filoutent ; mais ils ſont aux filoux ce que les filoux ſont aux fripons. Ils ſavent tout, ils font tout, ils ont des ſecrets pour tout. Ils vont & viennent, ils s'inſinuent. On les trouve à la Cour, à la Ville, au Palais, à l'Egliſe, à la Comédie, chez les Courtiſannes, au Café, au Bal, à l'Opéra, dans les Académies. Ils ſont tout ce qu'il vous plaira qu'ils ſoient. Sollicitez-vous une penſion ? ils ont l'oreille du Miniſtre. Avez-vous un procès ? ils ſolliciteront pour vous. Aimez-vous le jeu ? ils ſont croupiers ; la table ? ils ſont chefs de loge ; les femmes ? ils vous introduiront chez Amine, ou chez Acaris. De laquelle des deux vous plaît-il d'acheter la mauvaiſe ſanté ? Choiſiſſez : lorſque vous l'aurez priſe, ils ſe chargeront de votre guériſon. Leur occupation principale eſt d'épier les ridicules des particuliers, & de profiter de la ſottiſe du public. C'eſt de leur part qu'on diſtribue, aux coins des rues, à la porte des Temples, à l'entrée des Spectacles, à la ſortie des promenades, des papiers, par leſquels on vous avertit gratis, qu'un tel, demeurant au Louvre, dans Saint Jean, au Temple, ou dans l'Abbaye, à telle enſeigne, à tel étage, dupe chez lui, depuis neuf heures du matin juſqu'à midi, & le reſte du jour en Ville.

Les Bijoux commençoient à peine à parler, qu'un de ces Intrigans remplit les maiſons de Banza, d'un petit Imprimé, dont voici la forme & le contenu. On liſoit au titre, en gros caracteres : Avis aux Dames. Au deſſous, en petit italique, par permiſſion de Monſeigneur le Grand Sénéchal, & avec l'approbation de Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences. Et plus bas

Le ſieur Eolipile, de l'Académie Royale de Banza, Membre de la Société Royale du Monoémugi, de l'Académie Impériale de Biafra, de l'Académie des Curieux de Loango, de la Société de Camur au Monomotapa, de l'Inſtitut d'Erecco, & des Académies Royales de Béléguanze & d'Angola, qui fait, depuis pluſieurs années, des cours de babioles, avec les applaudiſſemens de la Cour, de la Ville & de la Province, a inventé, en faveur du beau ſexe, des Muſelieres ou Bâillons portatifs, qui ôtent aux Bijoux l'uſage de la parole, ſans gêner leurs fonctions naturelles. Ils ſont propres & commodes. Il en a de toute grandeur, pour tout âge, & à tout prix; & il a eu l'honneur d'en fournir aux perſonnes de la premiere diſtinction.

Il n'eſt rien tel que d'être d'un corps. Quelque ridicule que ſoit un Ouvrage, on le prône, & il réuſſit. C'eſt ainſi que l'invention d'Eolipile fit fortune. On courut en foule chez lui. Les femmes galantes y allerent dans leur équipage, les femmes raiſonnables s'y rendirent en fiacre, les dévotes y envoyerent leur Confeſſeur ou leur laquais: on y vit même arriver des Tourieres. Toutes vouloient avoir une Muſeliere; & depuis la Ducheſſe juſqu'à la Bourgeoiſe, il n'y eut femme qui n'eût la ſienne, ou par air, ou pour cauſe.

Les Bramines, qui avoient annoncé le caquet des Bijoux comme une punition divine, & qui s'en étoient promis de la réforme dans les mœurs, & d'autres avantages, ne virent point ſans frémir une machine qui trompoit la vengeance du Ciel & leurs eſpérances. Ils étoient à peine deſcendus de leurs chaires, qu'ils y remontent, tonnent, éclatent, font parler les Oracles, & prononcent que la Muſeliere eſt une machine infer-

nale, & qu'il n'y a point de ſalut pour qui s'en ſervira. » Femmes mondaines, quittez vos Muſelieres : ſoumettez-vous, s'écrient-ils, à la volonté de Brama. Laiſſez, à la voix de vos Bijoux, réveiller celle de vos conſciences ; & ne rougiſſez point d'avouer des crimes, que vous n'avez point eu honte de commettre «.

Mais, ils eurent beau crier, il en fut des Muſelieres comme il en avoit été des robes ſans manches & des pelliſſes piquées. Pour cette fois, on les laiſſa s'enrhumer dans leurs Temples. On prit des bâillons, & on ne les quitta que quand on en eut reconnu l'inutilité, ou qu'on en fut las.

CHAPITRE XVII.

Les deux Dévotes.

Le Sultan laiſſoit depuis quelque jours les Bijoux en repos. Des affaires importantes, dont il étoit occupé, ſuſpendoient les effets de ſa Bague. Ce fut dans cet intervalle, que deux femmes de Banza apprêterent à rire à toute la Ville.

Elles étoient dévotes de profeſſion. Elles avoient conduit leurs intrigues avec toute la diſcrétion poſſible, & jouiſſoient d'une réputation que la malignité même de leurs ſemblables avoit reſpectée. Il n'étoit bruit dans les Moſquées, que de leur vertu. Les meres les propoſoient en exemple à leurs filles ; & les maris, à leurs femmes. Elles tenoient l'une & l'autre, pour maxime principale, que le ſcandale eſt le plus grand de tous les péchés. Cette conformité de ſentimens, mais ſur-tout la difficulté d'édifier, à peu de frais, un

prochain clair-voyant & malin, l'avoient emporté ſur la différence de leurs caracteres, & elles étoient très-bonnes amies.

Zélide recevoit le Bramine de Sophie : c'étoit chez Sophie que Zélide conféroit avec ſon directeur ; & en s'examinant un peu, l'une ne pouvoit guere ignorer ce qui concernoit le Bijou de l'autre ; mais l'indiſcrétion bizarre de ces Bijoux les tenoit toutes deux dans de cruelles alarmes. Elles ſe voyoient à la veille d'être démaſquées, & de perdre cette réputation de vertu, qui leur avoit coûté quinze ans de diſſimulation & de manege, & dont elles étoient alors fort embarraſſées.

Il y avoit des momens où elles auroient donné leur vie, du moins Zélide, pour être auſſi décriées que la plus grande partie de leurs connoiſſances. » Que dira le monde ? Que fera mon mari ?... Quoi ! cette femme ſi réſervée, ſi modeſte, ſi vertueuſe, cette Zélide, eſt comme les autres.... Ah ! cette idée me déſeſpere !... Oui, je voudrois n'en avoir point, n'en avoir jamais eu, s'écrioit bruſquement Zélide «.

Elle étoit alors avec ſon amie, que les mêmes réflexions occupoient, mais qui n'en étoit pas autant agitée. Les dernieres paroles de Zélide la firent ſourire. » Riez, Madame, ne vous contraignez point. Eclatez, lui dit Zélide dépitée. » Il y a vraiment de quoi «. Je connois, comme vous, lui répondit froidement Sophie, tout le danger qui nous menace ; mais, le moyen de s'y ſouſtraire ? car, vous conviendrez avec moi, qu'il n'y a pas d'apparence que votre ſouhait s'accompliſſe.

» Imaginez donc un expédient, repartit Zélide «. Oh ! reprit Sophie, je ſuis laſſe de me creuſer : je n'imagine rien.... S'aller confiner dans

le fond d'une Province eſt un parti ; mais, laiſſer à Banza les plaiſirs, & renoncer à la vie, c'eſt ce que je ne ferai point. Je ſens que mon Bijou ne s'accommodera jamais de cela. » Que faire donc « ! .. Que faire ? Abandonner tout à la Providence, & rire, à mon exemple, du qu'en dira-t-on. J'ai tout tenté pour concilier la réputation & les plaiſirs. Mais, puiſqu'il eſt dit qu'il faut renoncer à la réputation, conſervons au moins les plaiſirs. Nous étions uniques. Eh bien, ma chere, nous reſſemblerons à cent mille autres. Cela vous paroît-il donc ſi dur ?

» Oui, ſans doute, repliqua Zélide : il me paroît dur de reſſembler à celles pour qui l'on avoit affecté un mépris ſouverain. Pour éviter cette mortification, je m'enfuirois, je crois, au bout du monde «.

Partez, ma chere, continua Sophie ; pour moi, je reſte .... Mais, à propos, je vous conſeille de vous pourvoir de quelque ſecret, pour empêcher votre Bijou de babiller en route.

» En vérité, reprit Zélide, la plaiſanterie eſt ici de bien mauvaiſe grace, & votre intrépidité. .... «

Vous vous trompez, Zélide, il n'y a point d'intrépidité dans mon fait. Laiſſer prendre aux choſes un train dont on ne peut les détourner, c'eſt réſignation. Je vois, qu'il faut être déshonorée. Eh bien, déshonorée pour déshonorée, je m'épargnerai du moins de l'inquiétude le plus que je pourrai.

» Déshonorée ! reprit Zélide, fondant en larmes. Déshonorée ! .. Quel coup ! Je n'y puis réſiſter.... Ah ! maudit Bonze, c'eſt toi qui m'as perdue. J'aimois mon époux. J'étois née vertueuſe : je l'aimerois encore, ſi tu n'avois abuſé de

ton miniſtere & de ma confiance. Déshonorée ! chere Sophie !

Elle ne put achever. Les ſanglots lui couperent la parole, & elle tomba ſur un canapé, preſque déſeſpérée. Zélide ne reprit l'uſage de la voix, que pour s'écrier douloureuſement : » Ah ! ma chere Sophie, j'en mourrai !... Il faut que j'en meure « !.. Non, je ne ſurvivrai jamais à ma réputation «. . . .

Mais Zélide, ma chere Zélide, ne vous preſſez pourtant pas de mourir : peut-être que, lui dit Sophie . . . » Il n'y a peut-être qui tienne, il faut que j'en meure « . . . . . Mais peut-être qu'on pourroit . . . . » On ne pourra rien, vous dis-je ... Mais parlez, ma chere, que pourroit-on « ? Peut-être qu'on pourroit empêcher un Bijou de parler. . . » Ah ! Sophie, vous cherchez à me ſoulager par de fauſſes eſpérances, vous me trompez «. Non, non, non, je ne vous trompe point : écoutez-moi ſeulement, au lieu de vous déſeſpérer comme une folle. J'ai entendu parler de Frénicol, d'Eolipile, de bâillons, & de muſelieres. » Eh, qu'ont de commun Frénicol, Eolipile, & les muſelieres, avec le danger qui nous menace ? Qu'a à faire ici mon Bijoutier, & qu'eſt-ce qu'une muſeliere ?

Le voici, ma chere. Une muſeliere eſt une machine imaginée par Frénicol, approuvée par l'Académie, & perfectionnée par Eolipile, qui ſe fait toutefois les honneurs de l'invention.

» Eh bien, cette machine imaginée par Frénicol, approuvée par l'Académie, & perfectionnée par ce benêt d'Eolipile « ? . . . . Oh ! vous êtes d'une vivacité qui paſſe l'imagination. Eh bien, cette machine s'applique, & rend un Bijou diſcret, malgré qu'il en ait. . . » Seroit-il bien vrai,

ma chere « ? On le dit. » Il faut ſavoir cela, reprit Zélide, & ſur le champ «.

Elle ſonna, une de ſes femmes parut, & elle envoya chercher Frénicol. » Pourquoi pas Eolipile, dit Sophie ?« Frénicol marque moins, répondit Zélide.

Le Bijoutier ne ſe fit pas attendre. » Ah ! Frénicol, vous voilà, lui dit Zélide : ſoyez le bien venu. Dépêchez-vous, mon cher, de tirer deux femmes d'un embarras cruel«..... De quoi s'agit-il, Meſdames ? ... Vous faudroit-il quelques rares Bijoux ? »Non ; mais, nous en avons deux, & nous voudrions bien ..... Vous en défaire, n'eſt-ce pas ? Eh bien, Meſdames, il faut les voir. Je les prendrai, ou nous ferons un échange..... » Vous n'y êtes pas, Monſieur Frénicol : nous n'avons rien à troquer «..... Ah ! je vous entends, c'eſt quelques boucles d'oreilles que vous auriez envie de perdre, de maniere que vos époux les retrouvaſſent chez moi .... » Point du tout. Sophie, dites-lui donc de quoi il eſt queſtion. Frénicol, continua Sophie, nous avons beſoin de deux.... Quoi ! vous n'entendez pas« ?..... Non, Madame, comment voulez-vous que j'entende ? vous ne me dites rien..... » C'eſt, répondit Sophie, que quand une femme a de la pudeur, elle ſouffre à s'exprimer ſur certaines choſes .... » Mais, reprit Frénicol, encore faut-il qu'elle s'explique. Je ſuis Bijoutier, & non pas Devin .... » Il faut pourtant que vous nous deviniez « ... Ma foi, Meſdames, plus je vous enviſage, & moins je vous comprends. Quand on eſt jeunes, riches & jolies comme vous, on n'en eſt point réduites à l'artifice : d'ailleurs, je vous dirai ſincérement que je n'en vends plus. J'ai laiſſé

le commerce de ces babioles à ceux de mes Co
freres qui commencent.

Nos dévotes trouverent l'erreur du Bijoutier
ridicule, qu'elles firent toutes deux en mêm
tems un éclat de rire qui le déconcerta.... » Sou
frez, Meſdames, leur dit-il, que je vous faſſe
révérence, & que je me retire. Vous pouviez vo
diſpenſer de m'appeller d'une lieue, pour plaiſa
ter à mes dépens «. Arrêtez, mon cher, arrête
lui dit Zélide, en continuant de rire; ce n'éto
point notre deſſein. Mais, faute de nous ente
dre, il vous eſt venu des idées ſi burleſques...
» Il ne tient qu'à vous, Meſdames, que j'en aie
plus juſtes. De quoi s'agit-il « ? Oh! Monſieur Fr
nicol, ſouffrez que je rie tout à mon aiſe, ava
de vous répondre «.

Zélide rit à s'étouffer. Le Bijoutier ſongeoi
en lui-même, qu'elle avoit des vapeurs, ou qu'el
étoit folle, & prenoit patience. Enfin, Zéli
ceſſa..... » Eh bien, lui dit-elle, il eſt queſtion
nos Bijoux; des nôtres, entendez-vous, Monſie
Frénicol? Vous ſavez apparemment que, depu
quelque tems, il y en a pluſieurs qui ſe ſont mi
jaſer comme des pies: or, nous voudrions bi
que les nôtres ne ſuiviſſent point ce mauvais exe
ple «. Ah! j'y ſuis maintenant. C'eſt-à-dire, r
prit Frénicol, qu'il vous faut une Muſeliere...
» Fort bien, vous y êtes en effet. On m'avoit bi
dit que Monſieur Frénicol n'étoit pas un ſot «...
Madame, vous avez bien de la bonté. Quant à
que vous me demandez, j'en ai de toutes ſorte
&, de ce pas, je vais vous en chercher «.

Frénicol partit. Cependant Zélide embraſſo
ſon amie, & la remercioit de ſon expédient; &
moi, dit l'Auteur Africain, j'allai me repoſer,
attendant qu'il revînt.

CHAPITRE XVIII.

Retour du Bijoutier.

LE Bijoutier revint, & préſenta à nos dévotes deux Muſelieres, des mieux conditionnées..... » Ah! miſéricorde! s'écria Zélide. Quelles Muſelieres! Quelles énormes Muſelieres ſont-ce là! Et qui ſont les malheureuſes à qui cela ſervira? Cela a une toiſe de long. Il faut, en vérité, mon ami, que vous ayez pris meſure ſur la Jument du Sultan «..... Oui, dit nonchalamment Sophie, après les avoir conſidérées, & compaſſées avec les doigts, vous avez raiſon, & il n'y a que la Jument du Sultan, ou la vieille Rimoſa, à qui elles puiſſent convenir..... » Je vous jure, Meſdames, reprit Frénicol, que c'eſt la grandeur ordinaire, & que Zelmaïde, Zyrphile, Amiane, Zulique & cent autres, en ont pris de pareilles «..... Cela eſt impoſſible, repliqua Zélide..... » Cela eſt pourtant, repartit Frénicol; mais toutes ont dit comme vous; & comme elles, ſi vous vouliez vous détromper, vous le pouvez à l'eſſai «. Monſieur Frénicol en dira tout ce qu'il voudra; mais il ne me perſuadera jamais que cela me convienne, dit Zélide, ni à moi, dit Sophie. Qu'il nous en montre d'autres, s'il en a «.

Frénicol, qui avoit éprouvé pluſieurs fois qu'on ne convertiſſoit pas les femmes ſur cet article, leur préſenta des Muſelieres de treize ans. » Ah! voilà ce qu'il nous faut, s'écrierent-elles toutes deux en même tems «. Je le ſouhaite, répondit tout bas Frénicol. » Combien les vendez-vous, dit Zélide «?... Madame, ce n'eſt que dix ducats.....

» Dix ducats ! vous n'y penſez pas, Frénicol «... Madame, c'eſt en conſcience... » Vous nous faites payer la nouveauté «... Je vous jure, Meſdames, que c'eſt argent troqué..... Il eſt vrai qu'elles ſont joliment travaillées; mais dix ducats, c'eſt une ſomme».... Je n'en rabattrai rien... » Nous irons chez Eolipile «.... Vous le pouvez, Meſdames ; mais il y a Ouvrier & Ouvrier, Muſelieres & Muſelieres «. Frénicol tint ferme, & Zélide en paſſa par-là. Elle paya les deux Muſelieres, & le Bijoutier s'en retourna, bien perſuadé qu'elles leur ſeroient trop courtes, & qu'elles ne tarderoient pas à lui revenir pour le quart de ce qu'il les avoit vendues. Il ſe trompa. Mangogul ne s'étant point trouvé à portée de tourner ſa bague ſur ces deux femmes, il ne prit aucune envie à leurs Bijoux de parler plus haut que l'ordinaire : heureuſement pour elles ; car Zélide ayant eſſayé ſa Muſeliere, la trouva de moitié trop petite. Cependant elle ne s'en défit pas, imaginant preſqu'autant d'inconvénient à la changer qu'à ne s'en point ſervir.

On a ſu ces circonſtances d'une de ſes femmes qui les dit en confidence à ſon Amant, qui le redit en confidence à d'autres, qui les confierent ſous le ſecret, à tout Banza. Frénicol parla de ſon côté. L'aventure de nos dévotes devint publique, & occupa quelque tems les médiſans de Congo.

Zélide en fut inconſolable. Cette femme, plus à plaindre qu'à blâmer, prit ſon Bramine en averſion, quitta ſon époux, & s'enferma dans un Couvent. Pour Sophie, elle leva le maſque, brava les diſcours, mit du rouge & des mouches, ſe répandit dans le grand monde, & eut des aventures.

CHAPITRE XIX.

Septieme Eſſai de l'Anneau.

LE BIJOU SUFFOQUÉ.

QUOIQUE les Bourgeoiſes de Banza ſe doutaſſent que les Bijoux de leur eſpece n'auroient pas l'honneur de parler, toutes cependant ſe munirent de Muſelieres. On eut à Banza ſa Muſeliere, comme on prend ici le deuil de Cour.

En cet endroit, l'Auteur Africain remarque, avec étonnement, que la modicité du prix, & la coture des Muſelieres n'en firent point ceſſer la mode au Serrail. » Pour cette fois, dit-il, l'utilité l'emporta ſur le préjugé «. Une réflexion auſſi commune ne valoit pas la peine qu'il ſe répétât; mais il m'a ſemblé que c'étoit le défaut de tous les anciens Auteurs de Congo de tomber dans des redites; ſoit qu'ils ſe fuſſent propoſés de donner ainſi un air de vraiſemblance & de facilité à leurs productions, ſoit qu'ils n'euſſent pas, à beaucoup près, autant de fécondité que leurs admirateurs le ſuppoſent.

Quoi qu'il en ſoit, un jour Mangogul ſe promenant dans ſes jardins, accompagné de toute ſa Cour, s'aviſa de tourner ſa bague ſur Zélaïs. Elle étoit jolie, & ſoupçonnée de pluſieurs aventures; cependant ſon Bijou ne fit que bégayer, & ne proféra que quelques mots entrecoupés, qui ne ſignifioient rien, & que les Perſiffleurs interpréterent comme ils voulurent..... » Ouais, dit le Sultan, voici un Bijou qui a la parole bien mal aiſée. Il faut qu'il y ait ici quelque choſe qui lui gêne la

prononciation «. Il appliqua donc plus fortement ſon Anneau. Le Bijou fit un ſecond effort pour s'exprimer ; & ſurmontant, en partie, l'obſtacle qui lui fermoit la bouche, on entendit très-diſtinctement, » Ahi . . . Ahi . . . J'ét. . . J'ét. . . . J'étouffe. Je n'en puis plus. . . . . Ahi, Ahi . . . . J'étouffe «.

Zélaïs ſe ſentit auſſi-tôt ſuffoquer : ſon viſage pâlit, ſa gorge s'enfla, & elle tomba, les yeux fermés & la bouche entr'ouverte, entre les bras de ceux qui l'environnoient.

Par-tout ailleurs, Zélais eût été promptement ſoulagée. Il ne s'agiſſoit que de la débarraſſer de ſa Muſeliere, & de rendre à ſon Bijou la reſpiration ; mais le moyen de lui porter une main ſecourable en préſence de Mangogul. » Vîte, vîte, des Médecins, s'écrioit le Sultan, Zélaïs ſe meurt «.

Des Pages coururent au Palais, & revinrent, les Docteurs s'avançant gravement ſur leurs traces. Orcotome étoit à leur tête : les uns opinerent pour la ſaignée ; les autres pour le Kermès ; mais le pénétrant Orcotome fit tranſporter Zélaïs dans un cabinet voiſin, la viſita, & coupa les courroies de ſon caveçon. Ce Bijou emmuſelé fut un de ceux qu'il ſe vanta d'avoir vu dans le Paroxiſme.

Cependant le gonflement étoit exceſſif, & Zélaïs eût continué de ſouffrir, ſi le Sultan n'eût eu pitié de ſon état. Il tourna ſa bague, les humeurs ſe remirent en équilibre, Zélaïs revint, & Orcotome s'attribua le miracle de cette cure.

L'accident de Zélaïs, & l'indiſcrétion de ſon Médecin, décréditerent beaucoup les Muſelieres. Orcotome, ſans égard pour les intérêts d'Eolipile, ſe propoſa d'élever ſa fortune ſur les débris de la ſienne ; il ſe fit annoncer pour Médecin ati-

tré des Bijoux enrhumés ; & l'on voit encore ſon affiche dans les rues détournées. Il commença par gagner de l'argent, & finit par être mépriſé. Le Sultan s'étoit fait un plaiſir de rabattre la préſomption de l'Empirique. Orcotome ſe vantoit-il d'avoir réduit au ſilence quelque Bijou qui n'avoit jamais ſoufflé le mot ? Mangogul avoit la cruauté de le faire parler. On en vint juſqu'à remarquer, que tout Bijou qui s'ennuyoit de ſe taire, n'avoit qu'à recevoir deux ou trois viſites d'Orcotome. Bientôt on le mit avec Eolipile dans la claſſe des Charlatans, & tous deux y demeureront, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Brama de les en tirer.

On préféra la honte à l'apoplexie. »On meurt de celle-ci, diſoit-on«. On renonça donc aux Muſelieres : on laiſſa parler les Bijoux, & perſonne n'en mourut.

CHAPITRE XX.

Huitieme Eſſai de l'Anneau.

LES VAPEURS.

Il y eut un tems, comme on voit, que les femmes qui craignoient que leurs Bijoux ne parlaſſent, étoient ſuffoquées, ſe mouroient ; mais il en vint un autre, qu'elles ſe mirent au deſſus de cette frayeur, ſe défirent des Muſelieres, & n'eurent plus que des Vapeurs.

La Favorite avoit, entre ſes complaiſantes, une fille ſinguliere. Son humeur étoit charmante, quoiqu'inégale. Elle changeoit de viſage dix fois par jour ; mais quel que fût celui qu'elle prît, il plaiſoit. Unique dans ſa mélancolie, ainſi que

dans ſa gaieté, il lui échappoit, dans ſes momens les plus extravagans, des propos d'un ſens exquis; & il lui venoit, dans les accès de ſa triſteſſe, des extravagances très-réjouiſſantes.

Mirzoza s'étoit ſi bien faite à Callirhoé, c'étoit le nom de cette jeune folle, qu'elle ne pouvoit preſque s'en paſſer. Une fois que le Sultan ſe plaignoit à la Favorite de je ne ſais quoi d'inquiet & de froid qu'il lui remarquoit : » Prince, lui dit-elle, embarraſſée de ſes reproches, ſans mes trois bêtes, mon Serin, ma Chartreuſe & Callirhoé, je ne vaux rien; & vous voyez bien que la derniere me manque «. Eh pourquoi n'eſt-elle pas ici, lui demanda Mangogul? . . . » Je ne ſais, répondit Mirzoza; mais il y a quelques mois qu'elle m'annonça que ſi Mazul faiſoit la campagne, elle ne pourroit ſe diſpenſer d'avoir des Vapeurs; & Mazul partit hier « . . . . Paſſe encore pour celle-là, repliqua le Sultan. Voilà ce qui s'appelle des Vapeurs bien fondées. Mais vis-à-vis de quoi s'aviſent d'en avoir cent autres, dont les maris ſont tout jeunes, & qui ne ſe laiſſent pas manquer d'amans? » Prince, répondit un Courtiſan, c'eſt une maladie à la mode. C'eſt un air à une femme que d'avoir des Vapeurs. Sans amant & ſans Vapeurs, on n'a aucun uſage du monde, & il n'y a pas une Bourgeoiſe à Banza qui ne s'en donne «.

Mangogul ſourit, & ſe détermina, ſur le champ, à viſiter quelques-unes de ces Vaporeuſes. Il alla droit chez Salica : il la trouva couchée, la gorge découverte, les yeux allumés, la tête échevelée, & à ſon chevet le petit Médecin begue & boſſu Farfadi, qui lui faiſoit des contes. Cependant elle allongeoit un bras, puis un autre, bâilloit, ſoupiroit, ſe portoit la main ſur le front, & s'écrioit douloureuſement : Ahi. . . . . Je n'en puis

plus. . . . Ouvrez les fenêtres. . . . . Donnez-moi de l'air. . . . Je n'en puis plus, je me meurs.

Mangogul prit le moment que ſes femmes troublées aidoient Farfadi à alléger ſes couvertures, pour tourner ſa bague ſur elle, & l'on entendit à l'inſtant : Oh ! que je m'ennuie de ce train ! Voilà-t-il pas que Madame s'eſt mis en tête d'avoir des Vapeurs ? Cela durera la huitaine ; & je veux mourir, ſi je ſais à propos de quoi : car, après les efforts de Farfadi pour déraciner ce mal, il me ſemble qu'il a tort de perſiſter «. . . . Bon, dit le Sultan, en retournant ſa bague : j'entends. Celle-ci a des Vapeurs en faveur de ſon Médecin. Voyons ailleurs. . . . .

Il paſſa de l'Hôtel de Salica dans celui d'Arſinoé, qui n'en eſt pas éloigné. Il entendit, dès l'entrée de ſon appartement, de grands éclats de rire, & s'avança, comptant la trouver en compagnie ; cependant elle étoit ſeule, & Mangogul n'en fut pas trop ſurpris. » Une femme ſe donnant des Vapeurs, elle ſe les donne apparemment, dit-il, triſtes ou gaies, ſelon qu'il eſt à propos «.

Il tourna ſa bague ſur elle, & ſur le champ ſon Bijou ſe mit à rire à gorge déployée. Il paſſa bruſquement de ces ris immodérés, à des lamentations ridicules ſur l'abſence de Narcès, à qui il conſeilloit, en bon ami, de hâter ſon retour ; & continua, ſur nouveaux frais, à ſangloter, pleurer, gémir, ſoupirer, ſe déſeſpérer, comme s'il eût enterré tous les ſiens.

Le Sultan, ſe contenant à peine, d'une affliction ſi bizarre, retourna ſa bague, & partit, laiſſant Arſinoé & ſon Bijou ſe lamenter tout à leur aiſe, & concluant, en lui-même, la fauſſeté du proverbe.

CHAPITRE XXI.

Neuvieme Eſſai de l'Anneau.

DES CHOSES PERDUES ET RETROUVÉES.

Pour ſervir de ſupplément au ſavant Traité de Pancirolle, & aux Mémoires de l'Académie des Inſcriptions.

MANGOGUL s'en revenoit dans ſon Palais, occupé des ridicules que les femmes ſe donnent, lorſqu'il ſe trouva, ſoit diſtraction de ſa part, ſoit mépriſe de ſon Anneau, ſous les portiques du ſomptueux édifice que Thélis a décoré des riches dépouilles de ſes amans. Il profita de l'occaſion pour interroger ſon Bijou.

Thélis étoit femme de l'Emir Sambuco, dont les ancêtres avoient regné dans la Guinée. Sambuco s'étoit acquis de la conſidération dans le Congo, par cinq ou ſix victoires célebres qu'il avoit remportées ſur les ennemis d'Erguebzed. Non moins habile Négociateur que grand Capitaine, il avoit été chargé des Ambaſſades les plus diſtinguées, & s'en étoit tiré ſupérieurement. Il vit Thélis au retour de Loango, & il en fut épris. Il touchoit alors à la cinquantaine, & Thélis ne paſſoit pas vingt-cinq ans. Elle avoit plus d'agrémens que de beauté : les femmes diſoient qu'elle étoit très-bien, & les hommes la trouvoient adorable. De puiſſans partis l'avoient recherchée; mais, ſoit qu'elle eût déja ſes vues, ſoit qu'il y eût entr'elle & ſes ſoupirans diſproportion de fortune, ils avoient tous été refuſés. Sambuco la

vit, mit à ſes pieds des richeſſes immenſes, un nom, des lauriers, & des titres qui ne le cédoient qu'à ceux des Souverains, & l'obtint.

Thélis fut ou parut vertueuſe pendant ſix ſemaines entieres après ſon mariage. Mais un Bijou né voluptueux, ſe dompte rarement de lui-même ; & un mari quinquagénaire, quelque héros qu'il ſoit d'ailleurs, eſt un inſenſé, s'il ſe promet de vaincre cet ennemi. Quoique Thélis mît dans ſa conduite de la prudence, ſes premieres aventures ne furent point ignorées. C'en fut aſſez, dans la ſuite, pour lui en ſuppoſer de ſecrettes ; & Mangogul, curieux de ces vérités, ſe hâta de paſſer, du veſtibule de ſon Palais, dans ſon appartement.

On étoit alors au milieu de l'été. Il faiſoit une chaleur extrême ; & Thélis, après le dîner, s'étoit jettée ſur un lit de repos, dans un arriere-cabinet, orné de glaces & de peintures. Elle dormoit, & ſa main étoit encore appuyée ſur un recueil de Contes Perſans qui l'avoient aſſoupie.

Mangogul la contempla quelque tems, convint qu'elle avoit des graces, & tourna ſa bague ſur elle. » Je m'en ſouviens encore comme ſi j'y étois, dit incontinent le Bijou de Thélis : neuf preuves d'amour en quatre heures. Ah ! quels momens ! Que Zermounzaïd eſt un homme divin ! Ce n'eſt point-là le vieux & glacé Sambuco. Cher Zermounzaïd, j'avois ignoré les vrais plaiſirs, le bien réel : c'eſt toi qui me l'as fait connoître «.

Mangogul, qui deſiroit s'inſtruire des particularités du commerce de Thélis avec Zermounzaïd que le Bijou lui déroboit, en ne s'attachant qu'à ce qui frappe le plus un Bijou, frotta quelque tems le châton de ſa Bague contre ſa veſte, & l'appliqua ſur Thélis, tout étincelant de lumiere.

L'effet en parvint bientôt juſqu'à ſon Bijou, qui, mieux inſtruit de ce qu'on lui demandoit, reprit d'un ton plus hiſtorique.

Sambuco commandoit l'armée du Monoémugi, & je le ſuivois en campagne. Zermounzaïd ſervoit ſous lui en qualité de Colonel; & le Général, qui l'honoroit de ſa confiance, nous avoit mis ſous ſon eſcorte. Le zélé Zermounzaïd ne déſempara pas de ſon poſte: il lui parut trop doux, pour le céder à quelqu'autre; & le danger de le perdre fut le ſeul qu'il craignit de toute la campagne.

Pendant le quartier d'hiver, je reçus quelques nouveaux hôtes; Cacil, Jékia, Almamun, Jaſub, Sélim, Manzora, Néreskim, tous Militaires, que Zermounzaïd avoit mis à la mode, mais qui ne le valoient pas. Le crédule Sambuco s'en repoſoit de la vertu de ſa femme ſur elle-même, & ſur les ſoins de Zermounzaïd; & tout occupé des détails immenſes de la guerre, & des grandes opérations qu'il méditoit pour la gloire du Congo, il n'eut jamais le moindre ſoupçon que Zermounzaïd le trahît, & que Thélis lui fût infidelle.

La guerre continua, les armées rentrerent en campagne, & nous reprîmes nos litieres. Comme elles alloient très-lentement, inſenſiblement le corps de l'armée gagna de l'avance ſur nous, & nous nous trouvâmes à l'arrière-garde. Zermounzaïd la commandoit. Ce brave garçon, que la vue des plus grands périls n'avoit jamais écarté du chemin de la gloire, ne put réſiſter à celle du plaiſir. Il abandonna à un ſubalterne le ſoin de veiller aux mouvemens de l'ennemi qui nous harceloit, & paſſa dans notre litiere: mais, à peine y fut-il, que nous entendîmes un bruit confus d'armes & de cris. Zermounzaïd, laiſſant ſon ouvrage à demi,

veut ſortir ; mais il eſt étendu par terre, & nous reſtons au pouvoir du vainqueur.

Je commençai donc par engloutir l'honneur & les ſervices d'un Officier, qui pouvoit attendre de ſa bravoure & de ſon mérite les premiers emplois de la guerre, s'il n'eût jamais connu la femme de ſon Général. Plus de trois mille hommes périrent en cette occaſion. C'eſt encore autant de bons ſujets que nous avons ravis à l'Etat «.

Qu'on imagine la ſurpriſe de Mangogul à ce diſcours ! Il avoit entendu l'Oraiſon funebre de Zermounzaïd, & il ne le reconnoiſſoit point à ces traits. Erguebzed ſon pere avoit regretté cet Officier : les nouvelles à la main, après avoir prodigué les dernieres éloges à ſa belle retraite, avoient attribué ſa défaite & ſa mort à la ſupériorité des ennemis, qui, diſoient-elles, s'étoient trouvés ſix contre un. Tout le Congo avoit plaint un homme qui avoit ſi bien fait ſon devoir. Sa femme avoit obtenu une penſion : on avoit accordé ſon régiment à ſon fils aîné; & l'on promettoit un bénéfice au cadet.

Que d'horreurs ! s'écria tout bas Mangogul. Un époux déshonoré, l'Etat trahi, des Citoyens ſacrifiés ; ces forfaits récompenſés même comme des vertus : & tout cela, à propos d'un Bijou !

Le Bijou de Thélis, qui s'étoit interrompu pour reprendre haleine, continua. » Me voilà donc abandonné à la diſcrétion de l'ennemi. Un régiment de Dragons étoit prêt à fondre ſur nous. Thélis en parut éplorée, & ne ſouhaita rien tant : mais les charmes de la proie ſemerent la diſcorde entre les prédateurs. On tira les cimeterres, & trente à quarante hommes furent maſſacrés en un clin d'œil. Le bruit de ce déſordre parvint juſqu'à l'Officier général. Il accourut, calma ces furieux,

& nous mit en ſequeſtre ſous une tente, où nous n'avions pas eu le tems de nous reconnoître, qu'il vint ſolliciter le prix de ſes ſervices. Malheur aux vaincus! s'écria Thélis, en ſe renverſant ſur un lit, & toute la nuit fut employée à reſſentir ſon infortune.

Nous nous trouvâmes le lendemain ſur le rivage du Niger. Une Saïque nous y attendoit, & nous partîmes, ma Maîtreſſe & moi, pour être préſentés à l'Empereur de Benin. Dans ce voyage de vingt-quatre heures, le Capitaine du bâtiment s'offrit à Thélis, fut accepté; & je connus, par expérience, que le ſervice de mer étoit infiniment plus vif que celui de terre.

Nous vîmes l'Empereur de Benin. Il étoit jeune, ardent, voluptueux. Thélis fit encore ſa conquête; mais celles de ſon mari l'effrayerent. Il demanda la paix; & il ne lui en coûta pour l'obtenir que trois provinces & ma rançon.

Autre tems, autres fatigues. Sambuco apprit, je ne ſais comment, la raiſon des malheurs de la campagne précédente; & pendant celle-ci, il me mit en dépôt ſur la frontiere chez un chef de Bramines de ſes amis. L'homme ſaint ne ſe défendit guere : il ſuccomba aux agaceries de Thélis; &, en moins de ſix mois, j'engloutis ſes revenus immenſes, trois étangs & deux bois de haute futaie ».

Miſéricorde! s'écria Mangogul; trois étangs & deux bois! Quel appétit pour un Bijou.

» C'eſt une bagatelle, reprit celui-ci. La paix ſe fit, & Thélis ſuivit ſon époux en ambaſſade au Monomotapa. Elle jouoit & perdoit fort bien cent mille ſéquins en un jour, que je regagnois en une heure. Un Miniſtre dont les affaires de ſon Maître ne rempliſſoit pas tous les momens, me

tomba ſous la dent ; & je lui dévorai en trois ou quatre mois une fort belle Terre, le Château tout meublé, le Parc, & un Equipage avec les petits chevaux pies. Une faveur de quatre minutes, mais bien filée, nous valoit des fêtes, des préſens, des pierreries : & l'aveugle ou politique Sambuco ne nous tracaſſoit point.

Je ne mettrai point en ligne de compte, ajouta le Bijou, les Marquiſats, les Comtés, les Titres, les Armoiries, &c. qui ſe ſont éclipſés devant moi. Adreſſez-vous à mon Secrétaire, qui vous dira ce qu'ils ſont devenus. J'ai fort écorné le Domaine du Biaſara, & je poſſede une Province entiere du Béléguanze. Erguebzed me propoſa ſur la fin de ſes jours ». . . . A ces mots, Mangogul retourna ſa bague, & fit taire le gouffre ; il reſpectoit la mémoire de ſon pere, & ne voulut rien entendre qui pût ternir dans ſon eſprit l'éclat des grandes qualités qu'il lui reconnoiſſoit.

De retour dans ſon Serrail, il entretint la Favorite des Vaporeuſes & de l'eſſai de ſon Anneau ſur Thélis. » Vous admettez, lui dit-il, cette femme à votre familiarité ; mais vous ne la connoiſſez pas apparemment auſſi-bien que moi » . . . Je vous entends, Seigneur, répondit la Sultane. » Son Bijou vous aura ſottement conté ſes aventures avec le Général Micokof, l'Emir Féridour, le Sénateur Marſupha, & le grand Bramine Ramanadanutio. Eh ! qui ne ſait qu'elle ſoutient le jeune Alamir, & que le vieux Sambuco, qui ne dit rien, en eſt auſſi bien informé que vous « ?

Vous n'y êtes pas, reprit Mangogul. Je viens de faire rendre gorge à ſon Bijou. » Vous avoit-il enlevé quelque choſe, répondit Mirzoza « ? Non pas à moi, dit le Sultan ; mais bien à mes ſujets,

aux Grands de mon Empire, aux Potentats mes voiſins, des Terres, des Provinces, des Châteaux, des Etangs, des bois, des Diamans, & des Equipages, avec les petits chevaux pies. » Sans compter, Seigneur, ajouta Mirzoza, la réputation & les vertus. Je ne ſais quel avantage vous apportera votre Bague; mais plus vous en multipliez les eſſais, plus mon ſexe me devient odieux; celles même à qui je croyois devoir quelque conſidération, n'en ſont pas exceptées. Je ſuis contr'elles d'une humeur à laquelle je demande à votre Hauteſſe de m'abandonner pour quelques momens «. Mangogul, qui connoiſſoit la Favorite pour ennemie de toute contrainte, lui baiſa trois fois l'oreille droite, & ſe retira.

CHAPITRE XXII.

Echantillon de la Morale de Mangogul.

MANGOGUL, impatient de revoir la Favorite, dormit peu, ſe leva plus matin qu'à l'ordinaire, & parut chez elle au petit jour. Elle avoit déja ſonné : on venoit d'ouvrir ſes rideaux; & ſes femmes ſe diſpoſoient à la lever. Le Sultan regarda beaucoup autour d'elle; & ne lui voyant point de chien, il lui demanda la raiſon de cette ſingularité.

» C'eſt, lui répondit Mirzoza, que vous ſuppoſez que je ſuis ſinguliere en cela, & qu'il n'en eſt rien «. Je vous aſſure, repliqua le Sultan, que je vois des chiens à toutes les femmes de ma Cour, & que vous m'obligeriez de m'apprendre pourquoi vous n'en avez point. La plupart d'entr'elles

les en ont même pluſieurs, & il n'y en a pas une qui ne prodigue au ſien des careſſes qu'elle ſemble n'accorder qu'avec peine à ſon amant. Par où ces bêtes méritent-elles la préférence ? Qu'en fait-on ?

Mirzoza ne ſavoit que répondre à ces queſtions. » Mais, lui diſoit-elle, on a un chien comme un perroquet ou un ſerin. Il eſt peut-être ridicule de s'attacher aux animaux ; mais il n'eſt pas étrange qu'on en ait : ils amuſent quelquefois, & ne nuiſent jamais. Si on leur fait des careſſes, c'eſt qu'elles ſont ſans conſéquence. D'ailleurs, croyez-vous, Prince, qu'un amant ſe contentât d'un baiſer, tel qu'une femme le donne à ſon gredin « ? Sans doute, je le crois, dit le Sultan. Il faudroit, parbleu, qu'il fût bien difficile, s'il n'en étoit pas ſatisfait.

Une des femmes de Mirzoza, qui avoit gagné l'affection du Sultan & de la Favorite par de la douceur, des talens, & du zele, dit : » Ces animaux ſont incommodes & mal-propres ; ils tachent les habits, gâtent les meubles, arrachenr les dentelles, & font en un quart-d'heure plus de dégât, qu'il n'en faudroit pour attirer la diſgrace de la femme de chambre la plus fidelle ; cependant, on les garde ».

Quoique, ſelon Madame, ils ne ſoient bons qu'à cela, ajouta le Sultan.

» Prince, répondit Mirzoza, nous tenons à » nos fantaiſies ; & il faut que d'avoir un gredin, c'en ſoit une, telle que nous en avons beaucoup d'autres, qui ne ſeroient plus des fantaiſies, ſi l'on en pouvoit rendre raiſon. Le regne des Singes eſt paſſé ; les Perruches ſe ſoutiennent encore : les chiens étoient tombés ; les voilà qui ſe relevent. Les écureuils ont eu leur tems, & il en eſt des animaux,

comme il en a été ſucceſſivement de l'Italien, de l'Anglois, de la Géométrie, des Pretintailles, & des Falbalas «.

» Mirzoza, repliqua le Sultan, en ſecouant la tête, n'a pas là-deſſus toutes les lumieres poſſibles; & les Bijoux «....

» Votre Hauteſſe ne va-t-elle pas s'imaginer, dit la Favorite, qu'elle apprendra du Bijou d'Haria pourquoi cette femme qui a vu mourir ſon fils, une de ſes filles, & ſon époux, ſans verſer une larme, a pleuré pendant quinze jours la perte de ſon doguin « ?

» Pourquoi non ? répondit Mangogul «.

» Vraiment, dit Mirzoza, ſi nos Bijoux pouvoient expliquer toutes nos fantaiſies, ils ſeroient plus ſavans que nous-mêmes «.

» Et qui vous le diſpute ? repartit le Sultan. Auſſi crois-je que le Bijou fait faire à une femme cent choſes, ſans qu'elle s'en apperçoive; & j'ai remarqué, dans plus d'une occaſion, que telle qui croyoit ſuivre ſa tête, obéiſſoit à ſon Bijou. Un grand Philoſophe plaçoit l'ame, la nôtre s'entend, dans la glande pinéale. Si j'en accordois une aux femmes, je ſais bien, moi, où je la placerois «.

» Je vous diſpenſe de m'en inſtruire, reprit auſſi-tôt Mirzoza «.

» Mais vous me permettrez au moins, dit Mangogul, de vous communiquer quelques idées que mon Anneau m'a ſuggérées dans les femmes, dans la ſuppoſition qu'elles ont une ame. Les épreuves que j'ai faites de ma Bague, m'ont rendu grand moraliſte. Je n'ai, ni l'eſprit de la Bruyere, ni la Logique de Port-Royal, ni l'imagination de Montagne, ni la ſageſſe de Charron : mais j'aire cueilli des faits, qui leur manquoient peut-être «.

» Parlez, Prince, répondit ironiquement Mirzo

za : je vous écouterai de toutes mes oreilles. Ce doit être quelque choſe de curieux, que les Eſſais de morale d'un Sultan de votre âge «.

» Le ſyſtême d'Orcotome eſt extravagant, n'en déplaiſe au célebre Hiragu, ſon confrere : cependant, je trouve du ſens dans les réponſes qu'il a faites aux objections qui lui ont été propoſées. Si j'accordois une ame aux femmes, je ſuppoſerois volontiers avec lui, que les Bijoux ont parlé de tout tems, bas à la vérité, & que l'effet de l'Anneau du Génie Cucufa ſe réduit à leur hauſſer le ton. Cela poſé, rien ne ſeroit plus facile que de vous définir toutes tant que vous êtes.

La femme ſage, par exemple, ſeroit celle dont le Bijou eſt muet, ou n'en eſt pas écouté.

La prude, celle qui fait ſemblant de ne pas écouter ſon Bijou.

La galante, celle à qui le Bijou demande beaucoup, & qui lui accorde trop.

La voluptueuſe, celle qui écoute ſon Bijou avec complaiſance.

La courtiſanne, celle à qui ſon Bijou demande à tout moment, & qui ne lui refuſe rien.

La coquette, celle dont le Bijou eſt muet, ou n'en eſt point écouté ; mais qui fait eſpérer à tous les hommes qui l'approchent, que ſon Bijou parlera quelque jour, & qu'elle pourra ne pas faire la ſourde oreille.

Eh bien, délices de mon ame, que penſez-vous de mes définitions ? «

» Je penſe, dit la Favorite, que votre Hauteſſe a oublié la femme tendre «.

» Si je n'en ai point parlé, répondit le Sultan, c'eſt que je ne ſais pas encore bien ce que c'eſt ; & que d'habiles gens prétendent, que le mot tendre, pris ſans aucun rapport au Bijou, eſt vuide de ſens «.

» Comment ! vuide de ſens, s'écria Mirzoza. Quoi ! il n'y a point de milieu : il faut abſolument qu'une femme ſoit prude, galante, coquette, voluptueuſe, ou libertine « ?

» Délices de mon ame, dit le Sultan, je ſuis prêt à convenir de l'inexactitude de mon énumération ; & j'ajouterai la femme tendre aux caracteres précédens ; mais, à condition que vous m'en donnerez une définition qui ne retombe dans aucune des miennes «.

» Très-volontiers, dit Mirzoza. Je compte en venir à bout ſans ſortir de votre ſyſtême «.

Voyons, ajouta Mangogul.

» Eh bien, reprit la Favorite..... La femme tendre eſt celle....

Courage, Mirzoza, dit Mangogul.

» Oh ! ne me troublez point, s'il vous plaît. La femme tendre eſt celle.... qui a aimé ſans que ſon Bijou parlât, ou.... dont le Bijou n'a jamais parlé, qu'en faveur du ſeul homme qu'elle aimoit «.

Il n'eût pas été galant au Sultan de chicaner la Favorite, & de lui demander ce qu'elle entendoit par aimer : auſſi n'en fit-il rien. La Mirzoza prit ſon ſilence pour un aveu ; & ajouta, toute fiere de s'être tirée d'un pas qui lui paroiſſoit difficile : » Vous croyez, vous autres hommes, parce que nous n'argumentons pas, que nous ne raiſonnons point. Apprenez une bonne fois, que nous trouverions auſſi facilement le faux de vos paradoxes, que vous celui de nos raiſons, ſi nous voulions nous en donner la peine. Si votre Hauteſſe étoit moins preſſée de ſatisfaire ſa curioſité ſur les gredins, je lui donnerois, à mon tour, un petit échantillon de ma philoſophie. Mais elle n'y perdra rien : ce ſera pour quelqu'un de ces

jours, qu'elle aura plus de tems à m'accorder «.

Mangogul lui répondit, qu'il n'avoit rien de mieux à faire, que de profiter de ſes idées philoſophiques ; que la métaphyſique d'une Sultane de vingt-deux ans ne devoit pas être moins ſinguliere, que la morale d'un Sultan de ſon âge.

Mais Mirzoza, appréhendant qu'il n'y eût de la complaiſance de la part de Mangogul, lui demanda quelque tems pour ſe préparer, & fournit ainſi au Sultan un prétexte pour voler où ſon impatience pouvoit l'appeller.

CHAPITRE XXIII.

Dixieme Eſſai de l'Anneau.

LES GREDINS.

MANGOGUL ſe tranſporta ſur le champ chez Haria ; & comme il parloit très-volontiers ſeul, il diſoit en ſoi-même : » Cette femme ne ſe couche point ſans ſes quatre mâtins, & les Bijoux ne ſavent rien de ces animaux, ou le ſien m'en dira quelque choſe : car, Dieu merci, on n'ignore point qu'elle aime ſes chiens à l'adoration «. Il ſe trouva dans l'anti-chambre d'Haria, ſur la fin de ce monologue, & preſſentit de loin que Madame repoſoit avec ſa compagnie ordinaire. C'étoit un petit Gredin, une Danoiſe, & deux Doguins. Le Sultan tira ſa tabatiere, ſe précautionna de deux priſes de ſon d'Eſpagne, & s'approcha d'Haria. Elle dormoit ; mais la meute qui avoit l'oreille au guet, entendant quelque bruit, ſe mit à aboyer, & la réveilla. » Taiſez-vous, mes enfans, leur

dit-elle, d'un ton ſi doux, qu'on ne pouvoit la ſoupçonner de parler à ſes filles : dormez, dormez, & ne troublez point mon repos ni le vôtre «.

Jadis Haria fut jeune & jolie. Elle eut des amans de ſon rang ; mais ils s'éclipſerent plus vîte encore que ſes graces. Pour ſe conſoler de cet abandon, elle donna dans une eſpece de faſte bizarre, & ſes laquais étoient les mieux tournés de Banza. Elle vieillit de plus en plus : les années la jetterent dans la réforme : elle ſe reſtraignit à quatre Chiens & à deux Bramines, & devint un modele d'édification. En effet, la ſatyre la plus envenimée n'avoit pas là de quoi mordre ; & Haria jouiſſoit en paix, depuis plus de dix ans, d'une haute réputation de vertu & de ces animaux. On ſavoit même ſa tendreſſe ſi décidée pour les Gredins, qu'on ne ſoupçonnoit plus les Bramines de la partager.

Haria réitéra ſa priere à ſes bêtes, & elles eurent la complaiſance d'obéir. Alors Mangogul porta la main ſur ſon Anneau, & le Bijou ſuranné ſe mit à raconter la derniere de ſes aventures. Il y avoit ſi long-tems que les premieres s'étoient paſſées, qu'il en avoit preſque perdu la mémoire. » Retire-toi, Médor, dit-il d'une voix enrouée, tu me fatigues. J'aime mieux Liſette, je la trouve plus douce «. Médor à qui la voix du Bijou étoit inconnue, alloit toujours ſon train ; mais Haria ſe réveillant, continua : » Ote-toi donc, petit fripon, tu m'empêches de repoſer. Cela eſt bon quelquefois ; mais trop eſt trop «. Médor ſe retira, Liſette prit ſa place, & Haria ſe rendormit.

Mangogul, qui avoit ſuſpendu l'effet de ſon Anneau, le retourna, & le très-antique Bijou, pouſſant un ſoupir profond, ſe mit à radoter, & dit : » Ah ! que je ſuis fâché de la mort de la grande Levrette, c'étoit bien la meilleure petite femme,

la créature la plus careſſante : elle ne ceſſoit de m'amuſer ; c'étoit tout eſprit & tout gentilleſſe : vous n'êtes que des bêtes en comparaiſon. Ce vilain Monſieur l'a tuée.... la pauvre Zinzoline : je n'y penſe jamais, ſans avoir la larme à l'œil... Je crus que ma Maîtreſſe en mourroit. Elle paſſa deux jours ſans boire & ſans manger : la cervelle lui en tournoit. Jugez de ſa douleur ; ſon directeur, ſes amis, ſes gredins même ne m'approcherent pas. Ordre à ſes femmes de refuſer l'entrée de ſon appartement à Monſieur, ſous peine d'être chaſſées.. Ce monſtre m'a ravi ma chere Zinzoline, s'écrioit-elle : qu'il ne paroiſſe pas, je ne veux le voir de ma vie «.

Mangogul, curieux des circonſtances de la mort de Zinzoline, ranima la force électrique de ſon Anneau, en le frottant contre la baſque de ſon habit, le dirigea ſur Haria, & le Bijou reprit : » Haria, veuve de Ramadec, ſe coëffa de Sindor. Ce jeune homme avoit de la naiſſance, peu de bien, mais un mérite qui plaît aux femmes, & qui faiſoit, après les gredins, le goût dominant d'Haria. L'indigence vainquit la répugnance de Sindor pour les années & pour les chiens d'Haria. Vingt mille écus de rente déroberent à ſes yeux les rides de ma Maîtreſſe & l'incommodité des gredins, & il épouſa «.

» Il s'étoit flatté de l'emporter ſur nos bêtes, par ſes talens & ſes complaiſances, & de les diſgracier dès le commencement de ſon regne ; mais il ſe trompa. Au bout de quelques mois qu'il crut avoir bien mérité de nous, il s'aviſa de remontrer à Madame que ſes chiens n'étoient pas au lit auſſi bonne compagnie pour lui que pour elle ; qu'il étoit ridicule d'en avoir plus de trois ; & que c'étoit faire de la couche nuptiale un chenil, que

d'y en admettre plus d'un, à tour de rôle «.

» Je vous conſeille, répondit Haria d'un ton courroucé, de m'adreſſer de pareils diſcours. Vraiment il ſied bien à un miſérable Cadet de Gaſcogne, que j'ai tiré d'un galetas qui n'étoit pas aſſez bon pour mes chiens, de faire ici le délicat! On parfumoit apparemment vos draps, mon petit Seigneur, quand vous logiez en chambre garnie. Sachez une bonne fois pour toujours, que mes chiens étoient long-tems avant vous en poſſeſſion de mon lit; & que vous pouvez en ſortir, ou vous réſoudre à le partager avec eux.

La déclaration étoit préciſe, & nos chiens reſterent maîtres de leur poſte. Mais une nuit que nous repoſions tous, Sindor, en ſe retournant, frappa malheureuſement du pied Zinzoline. La Levrette qui n'étoit point faite à ces traitemens, lui mordit le gras de la jambe, & Madame fut auſſitôt réveillée par les cris de Sindor «. » Qu'avez-vous donc, Monſieur? lui dit-elle, il ſemble qu'on vous égorge: rêvez-vous «? » Ce ſont vos chiens, Madame, lui répondit Sindor, qui me dévorent; & votre Levrette vient de m'emporter un morceau de la jambe «. » N'eſt-ce que cela? dit Haria, en ſe retournant; vous faites bien du bruit pour rien «.

» Sindor, piqué de ce diſcours, ſortit du lit, jurant de n'y point remettre le pied que la meute n'en fût bannie. Il employa des amis communs pour obtenir l'exil des chiens. Mais tous échouerent dans cette négociation importante. Haria leur répondit que Sindor étoit un freluquet; qu'elle l'avoit tiré d'un grenier qu'il partagoit avec des ſouris & des rats; qu'il ne lui convenoit point de faire tant le difficile, & qu'il dormoit toute la nuit; qu'elle aimoit ſes chiens; qu'ils l'amuſoient; qu'elle

avoit pris goût à leurs careſſes, dès ſa plus tendre enfance, & qu'elle étoit réſolue de ne s'en ſéparer qu'à la mort. » Encore dites-lui, continua-t-elle en s'adreſſant aux médiateurs, que s'il ne ſe ſoumet humblement à mes volontés, il s'en repentira toute ſa vie ; que je rétracterai la donation que je lui ai faite ; & que je l'ajouterai aux ſommes que je laiſſe par mon teſtament, pour la ſubſiſtance & l'entretien de mes chers enfans «.

» Entre nous, ajoutoit le Bijou, il falloit que Sindor fût un grand ſot d'eſpérer qu'on feroit pour lui ce que n'avoient pu obtenir vingt amans, un Directeur, un Confeſſeur, avec une kyrielle de Bramines, qui tous y avoient perdu leur latin. Cependant toutes les fois que Sindor rencontroit nos animaux, il lui prenoit des impatiences qu'il avoit peine à contenir. Un jour, l'infortunée Zinzoline lui tomba ſous la main. Il la ſaiſit par le col, & la jetta par la fenêtre. La pauvre bête mourut de ſa chûte. Ce fut alors qu'il ſe fit un beau bruit. Haria, le viſage enflammé, les yeux baignés de pleurs « . . . .

Le Bijou alloit reprendre ce qu'il avoit déja dit ; car les Bijoux tombent volontiers dans des répétitions : mais Mangogul lui coupa la parole. Son ſilence ne fut pas de longue durée. Lorſque le Prince crut avoir dérouté ce Bijou radoteur, il lui rendit la liberté de parler ; & le babillard éclatant de rire, reprit, comme par réminiſcence : » Mais, à propos, j'oubliois de vous raconter ce qui ſe paſſa la premiere nuit des nôces d'Haria. J'ai bien vu des choſes ridicules en ma vie ; mais jamais aucune qui le fût tant. Après un grand ſouper, les époux ſont conduits à leur appartement. Tout le monde ſe retire, à l'exception des femmes de Madame, qui la déshabillent : la voilà

déshabillée ; on la met au lit, & Sindor reſte ſeul avec elle. S'appercevant que, plus alertes que lui, les gredins, les doguins, les levrettes s'emparoient de ſon épouſe : Permettez, Madame, lui dit-il, que j'écarte un peu ces rivaux. Mon cher, faites ce que vous pourrez, lui dit Haria : pour moi, je n'ai pas le courage de les chaſſer. Ces petits animaux me ſont attachés, & il y a ſi long-tems que je n'ai d'autre compagnie .... Ils auront peut-être, reprit Sindor, la politeſſe de me céder aujourd'hui une place que je dois occuper. Voyez, Monſieur, lui répondit Haria.

Sindor employa d'abord les voies de douceur, & ſupplia Zinzoline de ſe retirer dans un coin. Mais l'animal indocile ſe mit à gronder ; l'allarme ſe répandit parmi le reſte de la troupe ; & le doguin & les gredins aboyerent, comme ſi on eût égorgé leur maîtreſſe. Impatienté de ce bruit, Sindor culbute le doguin, écarte un des gredins, & ſaiſit Médor par la patte. Médor, le fidele Médor, abandonné de ſes alliés, avoit tenté de réparer cette perte par les avantages du poſte. Collé ſur les cuiſſes de ſa Maîtreſſe, les yeux enflammés, le poil hériſſé, & la gueule béante, il fronçoit le muſle, & préſentoit à l'ennemi deux rangs de dents des plus aiguës. Sindor lui livra plus d'un aſſaut ; & plus d'une fois Médor le repouſſa, les doigts pincés, & les manchettes déchirées. L'action avoit duré plus d'un quart-d'heure, avec une opiniâtreté qui n'amuſoit qu'Haria, lorſque Sindor recourut au ſtratagême contre un ennemi qu'il déſeſpéroit de vaincre par la force. Il agaça Médor de la main droite. Médor, attentif à ce mouvement, n'apperçut point celui de la gauche, & fut pris par le col. Il fit, pour ſe dégager, des efforts inouïs, mais inutiles. Il fallut aban-

donner le champ de bataille, & céder Haria. Sindor s'en empara, mais non ſans effuſion de ſang. Haria avoit apparemment réſolu que la premiere nuit de ſes nôces fût ſanglante. Ses animaux firent une fort belle défenſe, & ne tromperent point ſon attente «.

Voilà, dit Mangogul, un Bijou qui écriroit la gazette mieux que mon Secrétaire. Sachant alors à quoi s'en tenir ſur les gredins, il revint chez la Favorite. » Apprêtez-vous, lui dit-il, du plus loin qu'il l'apperçut, à entendre les choſes du monde les plus extravagantes. C'eſt bien pis que les Magots de Palabria. Pourrez-vous croire que les quatre chiens d'Haria ont été les rivaux, & les rivaux préférés de ſon mari; & que la mort d'une levrette a brouillé ces gens-là à n'en jamais revenir « ?

» Que dites-vous, reprit la Favorite, de rivaux & de chiens ? Je n'entends rien à cela. Je ſais qu'Haria aime éperdument les gredins; mais auſſi je connois Sindor pour un homme vif, qui peut-être n'aura pas eu toutes les complaiſances qu'exigent d'ordinaire les femmes à qui l'on doit ſa fortune. Du reſte, quelle qu'ait été ſa conduite, je ne conçois pas qu'elle ait pu lui attirer des rivaux. Haria eſt ſi vénérable, que je voudrois bien que Votre Hauteſſe daignât s'expliquer plus intelligiblement «.

» Ecoutez, lui répondit Mangogul, & convenez que les femmes ont des goûts bizarres à l'excès, pour ne rien dire de pis «. Il lui fit tout de ſuite l'hiſtoire d'Haria mot pour mot, comme le Bijou l'avoit racontée. Mirzoza ne put s'empêcher de rire du combat de la premiere nuit. Cependant, reprenant un air ſérieux : » Je ne ſais, dit-elle à Mangogul, quelle indignation s'empare de moi.

Je vais prendre en averſion ces animaux, & toutes celles qui en auront; & déclarer à mes femmes que je chaſſerai la premiere qui ſera ſoupçonnée de nourrir un gredin «.

» Eh pourquoi, lui répondit le Sultan, étendre ainſi les haines ? Vous voilà bien, vous autres femmes, toujours dans les extrêmes. Ces animaux ſont bons pour la chaſſe, ſont néceſſaires dans les campagnes, & ont je ne ſais combien d'autres uſages, ſans compter celui qu'en fait Haria «.

» En vérité, dit Mirzoza, je commence à croire que votre Hauteſſe aura peine à trouver une femme ſage «.

» Je vous l'avois bien dit, répondi Mangogul; mais ne précipitons rien : vous pourriez un jour me reprocher de tenir de votre impatience un aveu que je prétends devoir uniquement aux eſſais de ma Bague. J'en médite qui vous étonneront. Tous les ſecrets ne ſont pas dévoilés : & je compte arracher des choſes plus importantes aux Bijoux qui me reſtent à conſulter «.

Mirzoza craignoit toujours pour le ſien. Le diſcours de Mangogul la jetta dans un trouble, qu'elle ne fut pas la maîtreſſe de lui dérober : mais le Sultan qui s'étoit lié par un ſerment, & qui avoit de la religion dans le fond de l'ame, la raſſura de ſon mieux, lui donna quelques baiſers fort tendres, & ſe rendit à ſon Conſeil, où des affaires de conſéquence l'appelloient.

CHAPITRE XXIV.

Onzieme Eſſai de l'Anneau.

LES PENSIONS.

LE Congo avoit été troublé par des guerres ſanglantes, ſous les regnes de Kanoglou & d'Erguebzed : & ces deux Monarques s'étoient immortaliſés par les conquêtes qu'ils avoient faites ſur leurs voiſins. Les Empereurs d'Abex & d'Angote regarderent la jeuneſſe de Mangogul & le commencement de ſon regne, comme des conjonctures favorables pour reprendre les Provinces qu'on leur avoit enlevées. Ils déclarerent donc la guerre au Congo, & l'attaquerent de toutes parts. Le Conſeil de Mangogul étoit le meilleur qu'il y eût en Afrique : & le vieux Sambuco & l'Emir Mirzala, qui avoient vu les anciennes guerres, furent mis à la tête des troupes, remporterent victoires ſur victoires, & formerent des Généraux capables de les remplacer ; avantage plus important encore que leurs ſuccès.

Grace à l'activité du Conſeil, & à la bonne conduite des Généraux, l'ennemi qui s'étoit promis d'envahir l'Empire, n'approcha pas de nos frontieres, défendit mal les ſiennes, & vit ſes Places & ſes Provinces ravagées. Mais, malgré des ſuccès ſi conſtans & ſi glorieux, le Congo s'affoibliſſoit en s'aggrandiſſant : les fréquentes levées de troupes avoient dépeuplé les Villes & les Campagnes, & les finances étoient épuiſées.

Les ſieges & les combats avoient été fort meur-

triers : le Grand-Viſir, peu ménager du ſang de ſes Soldats, étoit accuſé d'avoir riſqué des batailles qui ne menoient à rien. Toutes les familles étoient dans le deuil ; il n'y en avoit aucune où l'on ne pleurât un pere, un frere, un ami. Le nombre des Officiers tués avoit été prodigieux, & ne pouvoit être comparé qu'à celui de leurs veuves, qui ſollicitoient des penſions. Les cabinets des Miniſtres en étoient aſſaillis. Elles accabloient le Sultan même de placets, où le mérite & les ſervices des morts, la douleur des veuves, la triſte ſituation des enfans, & les autres motifs touchans n'étoient pas oubliés. Rien ne paroiſſoit plus juſte que leurs demandes : mais ſur quoi aſſeoir des penſions qui montoient à des millions ?

Les Miniſtres, après avoir épuiſé les belles paroles, & quelquefois l'humeur & les bruſqueries, en étoient venus à des délibérations ſur les moyens de finir cette affaire ; mais il y avoit une excellente raiſon pour ne rien conclure. On n'avoit pas un ſol.

Mangogul ennuyé des faux raiſonnemens de ſes Miniſtres, & des lamentations des veuves, rencontra l'expédient qu'on cherchoit depuis ſi longtems. » Meſſieurs, dit-il à ſon Conſeil, il me ſemble qu'avant d'accorder des penſions, il ſeroit à propos d'examiner ſi elles ſont légitimement dues... Ce examen, répondit le grand Sénéchal, ſera immenſe & d'une diſcuſſion prodigieuſe. Cependant, comment réſiſter aux cris & à la pourſuite de ces femmes, dont vous êtes, Seigneur, le premier excédé. » Cela ne ſera pas auſſi difficile que vous penſez, Monſieur le Sénéchal, repliqua le Sultan ; & je vous promets que demain à midi tout ſera terminé, ſelon les loix de l'équité la plus exacte. Faites-les ſeulement entrer à mon audience, à neuf heures «.

On ſortit du Conſeil : le Sénéchal rentra dans ſon bureau, rêva profondément, & minuta le placard ſuivant, qui fut, trois heures après, imprimé, publié à ſon de trompe, & affiché dans tous les carrefours de Banza.

DE PAR LE SULTAN,

Et Monſeigneur le Grand Sénéchal.

NOUS, Bec d'Oiſon, Grand-Sénéchal du Congo, Viſir du premier Banc, Porte-Queue de la Grande Manimonbanda, Chef & Surintendant des Balayeurs du Divan; ſavoir faiſons, que demain, à neuf heures du matin, le magnanime Sultan donnera audience aux Veuves des Officiers tués à ſon ſervice, pour, ſur le vu de leurs demandes, ordonner ce que de raiſon. En notre *Sénéchallerie*, le douze de la Lune de Rébeg, l'an 147200000009.

Toutes les Déſolées du Congo, & il y en avoit beaucoup, ne manquerent pas de lire l'Affiche, ou de l'envoyer lire par leurs laquais; & moins encore de ſe trouver à l'heure marquée, dans l'antichambre de la Salle du Trône. » Pour éviter le tumulte, qu'on ne faſſe entrer, dit le Sultan, que ſix de ces Dames à la fois. Quand nous les aurons écoutées, on leur ouvrira la porte du fond, qui donne ſur mes cours extérieures. Vous, Meſſieurs, ſoyez attentifs; & prononcez ſur leurs demandes «.

Cela dit, il fit ſigne au premier Huiſſier Audiancier; & les ſix qui ſe trouverent les plus voiſines de la porte, furent introduites. Elles en-

trerent en long habit de deuil, & ſaluerent profondément ſa Hauteſſe : Mangogul s'adreſſa à la plus jeune & la plus jolie. Elle ſe nommoit Iſec, » Madame, lui dit-il, y a-t-il long-tems que vous avez perdu votre mari » ? Il y a trois mois, Seigneur, répondit Iſec en pleurant. Il étoit Lieutenant-Général au ſervice de votre Hauteſſe. Il a été tué à la derniere Bataille, & ſix enfans ſont tout ce qui me reſte de lui. . . . De lui ? interrompit une voix, qui, pour venir d'Iſec, n'avoit pas tout-à-fait le même ſon que la ſienne ? Madame ſait mieux qu'elle ne dit. Ils ont tous été commencés & terminés par un jeune Bramine, qui la venoit conſoler, tandis que Monſieur étoit en campagne ».

On devine aiſément d'où partoit la voix indiſcrete, qui prononça cette réponſe. La pauvre Iſec, décontenancée, pâlit, chancela, ſe pâma. » Madame eſt ſujette aux vapeurs, dit tranquillement Mangogul : qu'on la tranſporte dans un appartement du Serrail, & qu'on la ſecoure » Puis, s'adreſſant tout de ſuite à Phénice : » Madame, lui demanda-t-il, votre mari n'étoit-il pas Pacha » ? Oui, Seigneur, répondit Phénice, d'une voix tremblante. » Et comment l'avez-vous perdu » ? . . . Seigneur, il eſt mort dans ſon lit, épuiſé des fatigues de la derniere campagne. . . . » Des fatigues de la derniere campagne ! reprit le Bijou de Phénice. Allez, Madame, votre mari a rapporté du camp une ſanté ferme & vigoureuſe ; & il en jouiroit encore, ſi deux ou trois Baladins, vous m'entendez, & ſongez à vous. Ecrivez, dit le Sultan, que Phénice demande une penſion, pour les bons ſervices qu'elle a rendus à l'Etat & à ſon époux.

Une troiſieme fut interrogée ſur l'âge & le nom de

de ſon mari, qu'on diſoit mort à l'Armée, de la petite vérole. . . » De la petite vérole ! dit le Bijou : en voilà bien d'un autre. Dites, Madame, de deux bons coups de cimeterre, qu'il a reçus du Sangiac Cavagli, parce qu'il trouvoit mauvais que l'on dît que ſon fils aîné reſſembloit au Sangiac comme deux gouttes d'eau : & Madame ſait auſſi-bien que moi, ajouta le Bijou, que jamais reſſemblance ne fut mieux fondée «.

La quatrieme alloit parler ſans que Mangogul l'interrogeât, lorſqu'on entendit, par ſon Bijou, s'écrier, que, depuis dix ans que la guerre duroit, elle avoit aſſez bien employé ſon tems ; que deux Pages, & un grand coquin de laquais avoient ſuppléé à ſon mari ; & qu'elle deſtinoit ſans doute la penſion qu'elle ſollicitoit, à l'entretien d'un Acteur de l'Opéra-Comique.

Une cinquieme s'avança avec intrépidité, & demanda, d'un ton aſſuré, la récompenſe des ſervices de feu Monſieur ſon époux, Aga des Janiſſaires, qui avoit laiſſé la vie ſous les murs de Matatras. Le Sultan tourna ſa bague ſur elle, mais inutilement. Son Bijou fut muet. Il faut avouer, dit l'Auteur Africain qui l'avoit vue, qu'elle étoit ſi laide, qu'on eût été fort étonné que ſon Bijou eût eu quelque choſe à dire.

Mangogul en étoit à la ſixieme, & voici les propres mots de ſon Bijou : » Vraiment, Madame a bonne grace, dit-il, en parlant de celle dont le Bijou avoit obſtinément gardé le ſilence, de ſolliciter des penſions, tandis qu'elle vit de la Poule ; qu'elle tient chez elle un breland, qui lui donne plus de trois mille ſequins par an ; qu'on y fait de petits ſoupers aux dépens des joueurs ; & qu'elle a reçu ſix cents ſequins d'Oſman, pour

m'attirer à un de ces ſoupers, où le traître d'Oſman.... «

On fera droit ſur vos demandes, Meſdames, leur dit le Sultan : vous pouvez ſortir à préſent. Puis, adreſſant la parole à ſes Conſeillers, il leur demanda s'ils ne trouveroient pas ridicule d'accorder des penſions à une foule de petits bâtards de Bramines & d'autres, & à des femmes qui s'étoient occupées à déshonorer de braves gens qui étoient allés chercher de la gloire à ſon ſervice, aux dépens de leur vie.

Le Sénéchal ſe leva, répondit, pérora, réſuma, & opina obſcurément, à ſon ordinaire. Tandis qu'il parloit, Iſec, revenue de ſon évanouiſſement, & furieuſe de ſon aventure ; mais qui, n'attendant point de penſion, eût été déſeſpérée qu'une autre en obtînt une, ce qui ſeroit arrivé, ſelon toute apparence, rentra dans l'anti-chambre, gliſſa dans l'oreille à deux ou trois de ſes amies, qu'on ne les avoit raſſemblées que pour entendre à l'aiſe jaſer leurs Bijoux ; qu'elle-même, dans la ſalle d'audience, en avoit oui un débiter des horreurs ; qu'elle ſe garderoit bien de le nommer ; mais qu'il faudroit être folle pour s'expoſer au même danger.

Cet avis paſſa de main en main, & diſperſa la foule des Veuves. Lorſque l'Huiſſier ouvrit la porte pour la ſeconde fois, il ne s'en trouva plus. » Eh bien, Sénéchal, me croirez-vous une autre fois, dit Mangogul, inſtruit de la déſertion, à ce bon homme, en lui frappant ſur l'épaule ? Je vous avois promis de vous délivrer de toutes ces pleureuſes, & vous en voilà quitte. Elles étoient pourtant très-aſſidues à vous faire leur cour, malgré vos quatre-vingts ans ſonnés. Mais quelques prétentions que vous y puiſſiez avoir, car je

connois la facilité que vous aviez d'en former vis-à-vis de ces Dames, je compte que vous me saurez gré de leur évasion. Elles vous donnoient plus d'embarras que de plaisir «.

L'Auteur Africain nous apprend, que la mémoire de cet essai s'est conservée dans le Congo; & que c'est par cette raison que le Gouvernement y est si réservé à accorder des pensions. Mais ce ne fut pas le seul bon effet de l'Anneau de Cucufa, comme on va voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XXV.

Douzieme Essai de l'Anneau.

QUESTION DE DROIT.

LE Viol étoit sévérement puni dans le Congo; or, il en arriva un très-célebre sous le regne de Mangogul. Ce Prince, à son avénement à la Couronne, avoit juré, comme tous ses prédécesseurs, de ne point accorder de pardon pour ce crime: mais quelque séveres que soient les Loix, elles n'arrêtent guere ceux qu'un grand intérêt pousse à les enfreindre. Le coupable étoit condamné à perdre la partie de lui-même par laquelle il avoit péché: opération cruelle, dont il périssoit ordinairement; celui qui la faisoit, y prenant moins de précaution que Petit.

Kersael, jeune-homme de naissance, languissoit depuis six mois au fond d'un cachot, dans l'attente de ce supplice. Fatmé, femme jeune & jolie, étoit sa Lucrece & son accusatrice. Ils

avoient été fort bien enſemble ; perſonne ne l'ignoroit : l'indulgent époux de Fatmé n'y trouvoit point à redire. Ainſi, le Public auroit eu mauvaiſe grace de ſe mêler de leurs affaires.

Après deux ans d'un commerce tranquille, ſoit inconſtance, ſoit dégoût, Kerſael s'attacha à une Danſeuſe de l'Opéra de Banza, & négligea Fatmé, ſans toutefois rompre ouvertement avec elle. Il vouloit que ſa retraite fût décente, ce qui l'obligeoit à fréquenter encore dans la maiſon. Fatmé, de cet abandon, médita ſa vengeance, & profita de ce reſte d'aſſiduité pour perdre ſon infidele.

Un jour que le commode époux les avoit laiſſés ſeuls, & que Kerſael, ayant déceint ſon cimeterre, tâchoit d'aſſoupir les ſoupçons de Fatmé par ces proteſtations qui ne coûtent rien aux Amans, mais qui ne ſurprennent jamais la crédulité d'une femme allarmée ; celle-ci, les yeux égarés, & mettant en cinq ou ſix coups de main le déſordre dans ſa parure, pouſſa des cris effrayans, & appella à ſon ſecours ſon époux & ſes domeſtiques, qui accoururent, & devinrent les témoins de l'offenſe que Fatmé diſoit avoir reçue de Kerſael, en montrant le cimeterre, » que l'infame a levé dix fois ſur ma tête, ajoutoit-elle, pour me ſoumettre à ſes deſirs «.

Le jeune homme, interdit de la noirceur de l'accuſation, n'eut, ni la force de répondre, ni celle de s'enfuir. On le ſaiſit, & il fut conduit en priſon, & abandonné aux pourſuites de la Juſtice & du Cadilesker.

Les Loix ordonnoient que Fatmé ſeroit viſitée. Elle le fut donc, & le rapport des Matrones ſe trouva très-défavorable à l'accuſé. Elles avoient un Protocole pour conſtater l'état d'une femme violée, & toutes les conditions requiſes concou

rurent contre Kerſael. Les Juges l'interrogerent ; Fatmé lui fut confrontée, on entendit les témoins. Il avoit beau proteſter de ſon inocence, nier le fait, & démontrer, par le commerce qu'il avoit entretenu plus de deux ans avec ſon accuſatrice, que ce n'étoit pas une femme qu'on violât. La circonſtance du cimeterre, la ſolitude du tête-à-tête, les cris de Fatmé, l'embarras de Kerſael à la vue de l'époux & des domeſtiques, toutes ces choſes formoient, ſelon les Juges, des préſomptions violentes. De ſon côté, Fatmé, loin d'avouer des faveurs accordées, ne convenoit pas même d'avoir donné des lueurs d'eſpérance, & ſoutenoit que l'attachement opiniâtre à ſon devoir, dont elle ne s'étoit jamais relâchée, avoit ſans doute pouſſé Kerſael à lui arracher de force ce qu'il avoit déſeſpéré d'obtenir par ſéduction. Le Procès-verbal des Duegnes étoit encore une piece terrible. Il ne falloit que le parcourir, & le comparer avec les diſpoſitions du Code criminel, pour y lire la condamnation du malheureux Kerſael. Il n'attendoit ſon ſalut, ni de ſes défenſes, ni du crédit de ſa famille, & les Magiſtrats avoient fixé le Jugement définitif de ſon Procès au treize de la Lune de Rébeg. On l'avoit même annoncé au Peuple à ſon de trompe, ſelon la coutume.

Cet événement fut le ſujet des converſations ; & partagea long-tems les eſprits. Quelques vieilles bégueules, qui n'avoient jamais eu à redouter le viol, alloient criant que l'attentat de Kerſael étoit énorme ; que, ſi l'on n'en faiſoit un exemple ſévere, l'innocence ne ſeroit plus en ſûreté ; & qu'une honnête femme riſqueroit d'être inſultée juſqu'aux pieds des Autels. Puis, elles citoient des occaſions où de petits audacieux avoient oſé attaquer la vertu de pluſieurs Dames

respectables: les détails ne laissoient aucun doute que les Dames respectables dont elles parloient, n'étoient elles-mêmes; & tous ces propos se tenoient avec des Bramines moins innocens que Kersael, & par des Dévotes aussi sages que Fatmé, par forme d'entretiens édifians.

Les Petits-Maîtres, au contraire, & même quelques Petites-Maîtresses avançoient que le viol étoit une chimere; qu'on ne se rendoit jamais que par capitulation; & que, pour peu qu'une place fût défendue, il étoit de toute impossibilité de l'emporter de vive force. Les exemples venoient à l'appui des raisonnemens: les femmes en connoissoient, les Petits-Maîtres en créoient, & l'on ne finissoit point de citer des femmes qui n'avoient point été violées. » Le pauvre Kersael! disoit-on: de quoi diable s'est-il avisé, d'en vouloir à la petite Bimbreloque? c'étoit le nom de la Danseuse; que ne s'en tenoit-il à Fatmé? Ils étoient au mieux, & l'époux les laissoit aller leur chemin, que c'étoit une bénédiction. . . . Les Sorcieres de Matrones ont mal mis leurs lunettes, ajoutoit-on, & n'y ont vu goutte; car, qui est-ce qui voit clair là? Et puis Messieurs les Sénateurs vont le priver de sa joie, pour avoir enfoncé une porte ouverte. Le pauvre garçon en mourra; cela n'est pas douteux. Et voyez, après cela, à quoi les femmes mécontentes ne seront point autorisées. . . . . Si cette exécution a lieu, interrompoit un autre, je me fais Fri-Maçon «.

Mirzoza, naturellement compatissante, représenta à Mangogul, qui plaisantoit de l'état futur de Kersael, que si les Loix parloient contre Kersael, le bon sens déposoit contre Fatmé. » Il est inoui, d'ailleurs, ajoutoit-elle, que, dans un Gouvernement sage, on s'arrête tellement à la

lettre des Loix, que la ſimple allégation d'une accuſatrice ſuffiſe pour mettre en péril la vie d'un Citoyen. La réalité d'un viol ne ſauroit être trop bien conſtatée; & vous conviendrez, Seigneur, que ce fait eſt du moins autant de la compétence de votre Anneau, que de vos Sénateurs. Il ſeroit aſſez ſingulier que les Matrones en ſuſſent ſur cet article plus que les Bijoux mêmes. Juſqu'à préſent, Seigneur, la Bague de votre Hauteſſe n'a preſque ſervi qu'à ſatisfaire votre curioſité. Le Génie, dont vous la tenez, ne ſe ſeroit-il point propoſé de fin plus importante? Si vous l'employiez à la découverte de la vérité, & au bonheur de vos Sujets, croyez-vous que Cucufa s'en offenſât? Eſſayez. Vous avez en main un moyen infaillible de tirer de Fatmé l'aveu de ſon crime, ou la preuve de ſon innocence «. Vous avez raiſon, reprit Mangogul, & vous allez être ſatisfaite «.

Le Sultan partit ſur le champ; il n'y avoit pas de tems à perdre, car c'étoit le 12 au ſoir de la Lune de Rébeg, & le Sénat devoit prononcer le 13. Fatmé venoit de ſe mettre au lit, ſes rideaux étoient entr'ouverts. Une bougie de nuit jettoit ſur ſon viſage une lueur ſombre. Elle parut belle au Sultan, malgré l'agitation violente qui la défiguroit. La compaſſion & la haine, la douleur & la vengeance, l'audace & la honte, ſe peignoient dans ſes yeux, à meſure qu'elles ſe ſuccédoient dans ſon cœur, Elle pouſſoit de profonds ſoupirs, verſoit des larmes, les eſſuyoit, en répandoit de nouvelles, reſtoit quelques momens la tête abattue & les yeux baiſſés, les relevoit bruſquement, & lançoit vers le Ciel des regards furieux. Cependant, que faiſoit Mangogul? Il ſe parloit à lui-même, & ſe diſoit tout bas: » voilà tous les ſymp-

tômes du déſeſpoir. Son ancienne tendreſſe pour Kerſael s'eſt réveillée dans toute ſa violence. Elle a perdu de vue l'offenſe qu'on lui a faite ; & elle n'enviſage plus que le ſupplice réſervé à ſon Amant. » En achevant ces mots, il tourna ſur Fatmé le fatal Anneau, & ſon Bijou s'écria vivement.

» Encore douze heures, & nous ſerons vengés. . . . Il périra, le traître, l'ingrat, & ſon ſang verſé « . . . . . Fatmé, effrayée du mouvement extraordinaire qui ſe paſſoit en elle, & frappée de la voix ſourde de ſon Bijou, y porta les deux mains, & ſe mit en devoir de lui couper la parole. Mais l'Anneau puiſſant continuoit d'agir ; & l'indocile Bijou, repouſſant tout obſtacle, ajouta : » Oui, nous ſerons vengés. O toi qui qui m'as trahie, malheureux Kerſael, meurs ! & toi, qu'il m'a préférée, Bimbreloque, déſeſpere-toi . . . Encore douze heures ! Ah ! que ce tems va me paroître long. Hâtez-vous, doux momens, où je verrai le traître, l'ingrat Kerſael ſous le fer des bourreaux, ſon ſang couler. . . Ah ! malheureuſe, qu'ai-je dit ? . . . Je verrois ſans frémir, périr l'objet que j'ai le plus aimé. Je verrois le coûteau funeſte levé . . . . . Ah ! loin de moi cette cruelle idée. . . Il me hait, il eſt vrai : il m'a quitté pour Bimbreloque ; mais, peut-être qu'un jour. . . que dis-je, peut-être ? . . . . l'amour le ramenera ſans doute ſous ma loi. Cette petite Bimbreloque eſt une fantaiſie qui lui paſſera : il faut qu'il reconnoiſſe tôt ou tard l'injuſtice de ſa préférence, & le ridicule de ſon nouveau choix. Conſole-toi, Fatmé, tu reverras ton Kerſael. Oui, tu le reverras. Leve-toi promptement, cours, vole détourner l'affreux péril qui le menace. Ne trembles-tu point d'arriver trop tard ? . . . Mais, où courai-je, lâche que je ſuis ! Les mépris de Kerſael ne m'an-

noncent-ils pas qu'il m'a quittée ſans retour. Bimbreloque le poſſede, & c'eſt pour elle que je le conſervois. Ah ! qu'il périſſe plutôt de mille morts ! S'il ne vit plus pour moi, que m'importe qu'il meure ? .. Oui, je le ſens, mon courroux eſt juſte. L'ingrat Kerſael a mérité toute ma haine. Je ne me répens plus de rien. J'avois tout fait pour le conſerver, je ferai tout pour le perdre. Cependant, un jour plus tard, & ma vengeance étoit trompée. Mais ſon mauvais Génie me l'a livré au moment même qu'il m'échappoit. Il eſt tombé dans le piege que je lui préparois. Je le tiens. Le rendez-vous où je ſçus t'attirer, étoit le dernier que tu me deſtinois : mais, tu n'en perdras pas ſitôt la mémoire. . . Avec quelle adreſſe tu ſus l'amener où tu le voulois, Fatmé ! Que ton déſordre fut bien préparé ! Tes cris, ta douleur, tes larmes, ton embarras, tout, juſqu'à ton ſilence, a proſcrit Kerſael. Rien ne peut le ſouſtraire au deſtin qui l'attend. Kerſael eſt mort. . . Tu pleures, malheureuſe ! Il en aimoit une autre, que t'importe qu'il vive « ?

Mangogul fut pénétré d'horreur à ce diſcours : il retourna ſa bague ; & tandis que Fatmé reprenoit ſes eſprits, il revola chez la Sultane. » Eh bien, Seigneur, lui dit-elle, qu'avez-vous entendu ? Kerſael eſt-il toujours coupable, & la chaſte Fatmé « ?.... » Diſpenſez-moi, je vous prie, répondit le Sultan, de vous répéter les forfaits que je viens d'entendre. Qu'une femme irritée eſt à craindre ! Qui croiroit qu'un corps formé par les Graces, renfermât quelquefois un cœur pêtri par les Furies ? Mais le Soleil ne ſe couchera pas demain ſur mes Etats, qu'ils ne ſoient purgés d'un monſtre plus dangereux que ceux qui naiſſent dans mes déſerts «.

Le Sultan fit appeller auſſi-tôt le grand Sénéchal, & lui ordonna de ſaiſir Fatmé, de transférer Kerſael dans un des appartemens du Serrail, & d'annoncer au Sénat que ſa Hauteſſe ſe réſervoit la connoiſſance de ſon affaire. Ses ordres furent exécutés dans la nuit même.

Le lendemain, au point du jour, le Sultan, accompagné du Sénéchal & d'un Effendi, ſe rendit à l'appartement de Mirzoza, & y fit amener Fatmé. Cette infortunée ſe précipita aux pieds de Mangogul, avoua ſon crime avec toutes ſes circonſtances, & conjura Mirzoza de s'intéreſſer pour elle. Dans ces entrefaites, on introduiſit Kerſael. Il n'attendoit que la mort : il parut néanmoins avec cette aſſurance que l'innocence ſeule peut donner. Quelques mauvais plaiſans dirent, qu'il eût été plus conſterné, ſi ce qu'il étoit menacé de perdre en eût valu la peine. Les femmes furent curieuſes de ſavoir ce qui en étoit. Il ſe proſterna reſpectueuſement devant ſa Hauteſſe. Mangogul lui fit ſigne de ſe relever ; &, lui tendant la main : » Vous êtes innocent, lui dit-il ; ſoyez libre. Rendez graces à Brama de votre ſalut. Pour vous dédommager des maux que vous avez ſoufferts, je vous accorde deux mille ſequins de penſion ſur mon tréſor, & la premiere Commanderie vacante dans l'Ordre de Crocodile «.

Plus on répandoit de graces ſur Kerſael, plus Fatmé craignoit le ſupplice. Le grand Sénéchal opinoit à la mort par la Loi, *Si fœmina ff. vi C. calumniatrix*. Le Sultan inclinoit pour la priſon perpétuelle. Mirzoza, trouvant trop de rigueur dans l'un de ces jugemens, & trop d'indulgence dans l'autre, condamna le Bijou de Fatmé au cadenat. L'inſtrument Florentin lui fut appliqué publiquement, & ſur l'échaffaud même dreſſé pour

l'exécution de Kerſael. Elle paſſa delà dans une maiſon de force, avec les matrones qui avoient décidé dans cette affaire avec tant d'intelligence.

CHAPITRE XXVI.

Métaphyſique de Mirzoza.

LES AMES.

TANDIS que Mangogul interrogeoit les Bijoux d'Haria, des Veuves & de Fatmé, Mirzoza avoit eu tout le tems de préparer ſa leçon de Philoſophie. Une ſoirée, que la Manimonbanda faiſoit ſes dévotions, qu'il n'y avoit, ni tables de jeu, ni cercle chez elle, & que la Favorite étoit preſque sûre de la viſite du Sultan, elle prit deux jupons noirs, en mit un à l'ordinaire, & l'autre ſur ſes épaules, paſſa ſes deux bras par les fentes, ſe coeffa de la perruque du Sénéchal de Mangogul, & du bonnet quarré de ſon Chapelain; & ſe crut habillée en Philoſophe, lorſqu'elle ſe fut déguiſée en chauve-ſouris.

Sous cet équipage, elle ſe promenoit en long & en large dans ſes appartemens, comme un Profeſſeur du College-Royal, qui attend des Auditeurs. Elle affectoit juſqu'à la phyſionomie ſombre & réfléchie d'un Savant qui médite. Mirzoza ne conſerva pas long-tems ce ſérieux forcé. Le Sultan entra avec quelques-uns de ſes Courtiſans, & fit une révérence profonde au nouveau Philoſophe, dont la gravité déconcerta celle de ſon Auditoire, & fut, à ſon tour, déconcertée par les éclats de rire qu'elle avoit excités. »Madame, lui dit Man-

gogul, n'aviez-vous pas aſſez d'avantage du côté de l'eſprit & de la figure, ſans emprunter celui de la robe ? Vos paroles auroient eu, ſans elle, tout le poids que vous leur euſſiez deſiré «. Il me paroît, Seigneur, répondit Mirzoza, que vous ne la reſpectez guere cette robe, & qu'un Diſciple doit plus d'égards à ce qui fait au moins la moitié du mérite de ſon maître. » Je m'apperçois, repliqua le Sultan, que vous avez déja l'eſprit & le ton de votre nouvel état. Je ne fais à préſent nul doute, que votre capacité ne réponde à la dignité de votre ajuſtement, & j'en attends la preuve avec impatience «.... Vous ſerez ſatisfait dans la minute, répondit Mirzoza, en s'aſſeyant au milieu d'un grand canapé. Le Sultan & les Courtiſans ſe placerent autour d'elle, & elle commença.

» Les Philoſophes de Monoémugi, qui ont préſidé à l'éducation de votre Hauteſſe, ne l'ont-elle jamais entretenue de la nature de l'Ame « ? Oh, très-ſouvent, répondit Mangogul ; mais tous leurs ſyſtêmes n'ont abouti qu'à m'en donner des notions incertaines ; & ſans un ſentiment intérieur, qui ſemble me ſuggérer que c'eſt une ſubſtance différente de la matiere, ou j'en aurois nié l'exiſtence, ou je l'aurois confondue avec le corps. Entreprendriez-vous de nous débrouiller ce chaos « ?

» Je n'ai garde, reprit Mirzoza, & j'avoue que je ne ſuis pas plus avancée, de ce côté-là, que vos Pédagogues. La ſeule différence qu'il y ait entre eux & moi, c'eſt que je ſuppoſe l'exiſtence d'une ſubſtance différente de la matiere, & qu'ils la tiennent pour démontrée ; mais cette ſubſtance, ſi elle exiſte, doit être nichée quelque part. Ne vous ont-ils pas encore débité là-deſſus bien des extravagances « ?

» Non, dit Mangogul, tous convenoient aſſez

généralement qu'elle réſide dans la tête, & cette opinion m'a paru vraiſemblable. C'eſt la tête qui penſe, imagine, réfléchit, juge, diſpoſe, ordonne; & l'on dit tous les jours d'un homme qui ne penſe pas, qu'il n'a point de cervelle, ou qu'il manque de tête «.

» Voilà donc, reprit la Sultane, où ſe réduiſent vos longues études & toute votre Philoſophie, à ſuppoſer un fait, & à l'appuyer ſur des expreſſions populaires. Prince, que diriez-vous de votre premier Géographe, ſi, préſentant à votre Hauteſſe la Carte de ſes Etats, il avoit mis l'Orient à l'Occident, ou le Nord au Midi « ?

» C'eſt une erreur trop groſſiere, répondit Mangogul, & jamais Géographe n'en a commis une pareille «.

» Cela peut être, continua la Favorite; & en ce cas, vos Philoſophes ont été plus mal-adroits que le Géographe le plus mal-adroit ne peut l'être. Ils n'avoient point un vaſte Empire à lever : il ne s'agiſſoit point de fixer les limites des quatre parties du monde; il n'étoit queſtion que de deſcendre en eux-mêmes, & d'y marquer le vrai lieu de leur Ame. Cependant ils ont mis l'Eſt à l'Oueſt, ou le Sud au Nord. Ils ont prononcé que l'Ame eſt dans la tête, tandis que la plupart des hommes meurent, ſans qu'elle ait habité ce ſéjour, & que ſa premiere réſidence eſt dans les pieds «.

» Dans les pieds! interrompit le Sultan; voilà bien l'idée la plus creuſe que j'aie jamais entendue".

» Oui, dans les pieds, reprit Mirzoza; & ce ſentiment, qui vous paroît ſi fou, n'a beſoin que d'être approfondi pour devenir ſenſé; au contraire, de tous ceux que vous admettez comme vrais, & qu'on reconnoît pour faux en les approfondiſſant. Votre Hauteſſe convenoit avec moi,

tout-à-l'heure, que l'exiſtence de notre Ame n'étoit fondée que ſur le témoignage intérieur qu'elle s'en rendoit à elle-même; & je vais lui démontrer que toutes les preuves imaginables de ſentiment concourent à fixer l'Ame dans le lieu que je lui aſſigne «.

C'eſt où nous vous attendons, dit Mangogul.

»Je ne demande point de graces, continua-t-elle, & je vous invite tous à me propoſer vos difficultés. Je vous diſois donc que l'Ame fait ſa premiere réſidence dans les pieds; que c'eſt-là qu'elle commence à exiſter, & que c'eſt par les pieds qu'elle s'avance dans le corps. C'eſt à l'expérience que j'en appellerai de ce fait, & je vais peut-être jetter les premiers fondemens d'une Métaphyſique expérimentale «.

»Nous avons tous éprouvé, dans l'enfance, que l'Ame aſſoupie reſte, des mois entiers, dans un état d'engourdiſſement. Alors les yeux s'ouvrent ſans voir, la bouche ſans parler, & les oreilles ſans entendre. C'eſt ailleurs que l'Ame cherche à ſe détendre, & à ſe réveiller : c'eſt dans d'autres membres qu'elle exerce ſes premieres fonctions; c'eſt avec ſes pieds qu'un enfant annonce ſa formation. Son corps, ſa tête & ſes bras ſont immobiles dans le ſein de ſa mere; mais ſes pieds s'allongent, ſe replient, & manifeſtent ſon exiſtence & ſes beſoins peut-être. Eſt-il ſur le point de naître, que deviendroient la tête, le corps & les bras? Ils ne ſortiroient jamais de leur priſon, s'ils n'étoient aidés par les pieds; ce ſont ici les pieds qui jouent le rôle principal, & qui chaſſent devant eux le reſte du corps. Tel eſt l'ordre de la Nature; & lorſque quelque membre veut ſe mêler de commander, & que la tête, par exemple, prend la place des pieds, alors tout s'exécute de travers, & Dieu ſait ce

qui en arrive quelquefois à la mere & à l'enfant «.

» L'enfant eſt-il né ? c'eſt encore dans les pieds que ſe font les principaux mouvemens. On eſt contraint de les aſſujettir, & ce n'eſt jamais ſans quelque indocilité de leur part. La tête eſt un bloc, dont on fait tout ce qu'on veut; mais les pieds ſentent, ſecouent le joug, & ſemblent jaloux de la liberté qu'on leur ôte «.

» L'enfant eſt-il en état de ſe ſoutenir ? les pieds font mille efforts pour ſe mouvoir; ils mettent tout en action; ils commandent aux autres membres; & les mains obéiſſantes, vont s'appuyer contre les murs, & ſe portent en avant pour prévenir les chûtes, & faciliter l'action des pieds «.

» Où ſe tournent toutes les penſées d'un enfant, & quels ſont ſes plaiſirs, lorſqu'affermi ſur ſes jambes, ſes pieds ont acquis l'habitude de ſe mouvoir ? c'eſt de les exercer, d'aller, de venir, de courir, de ſauter, de bondir. Cette turbulence nous plaît; c'eſt pour nous une marque d'eſprit; & nous augurons qu'un enfant ne ſera qu'un ſtupide, lorſque nous le voyons indolent & morne. Voulez-vous contriſter un enfant de quatre ans ? Aſſeyez-le pour un quart-d'heure, ou tenez-le empriſonné entre quatre chaiſes, l'humeur & le dépit le ſaiſiront. Auſſi ne ſont-ce pas ſeulement ſes jambes que vous privez d'exercice, c'eſt ſon Ame que vous tenez captive «.

» L'Ame reſte dans les pieds juſqu'à l'âge de deux ou trois ans : elle habite les jambes à quatre : elle gagne les genoux & les cuiſſes à quinze. Alors on aime la danſe, les armes, les courſes, & les autres violens exercices du corps. C'eſt la paſſion dominante de tous les jeunes gens, & c'eſt la fureur de quelques-uns. Quoi ! l'Ame ne réſideroit pas

dans les lieux où elle ſe manifeſte preſque uniquement, & où elle éprouve ſes ſenſations les plus agréables? Mais ſi ſa réſidence varie dans l'enfance & dans la jeuneſſe, pourquoi ne varieroit-elle pas pendant toute la vie «?

Mirzoza avoit prononcé cette tirade avec une rapidité qui l'avoit eſſoufflée. Selim, un des Favoris du Sultan, profita du moment qu'elle reprenoit haleine, & lui dit: » Madame, je vais uſer de la liberté que vous avez accordée de vous propoſer ſes difficultés. Votre ſyſtême eſt ingénieux, & vous l'avez préſenté avec autant de grace que de netteté; mais je n'en ſuis pas ſéduit au point de le croire démontré. Il me ſemble qu'on pourroit vous dire, que, dans l'enfance même, c'eſt la tête qui commande aux pieds, & que c'eſt delà que partent les eſprits, qui, ſe répandant par le moyen des nerfs dans tous les autres membres, les arrêtent ou les meuvent, au gré de l'Ame aſſiſe ſur la glande pinéale, ainſi qu'on voit émaner de la ſublime Porte les ordres de ſa Hauteſſe, qui font agir tous ſes ſujets «.

» Sans doute, repliqua Mirzoza; mais on me diroit une choſe aſſez obſcure, à laquelle je ne répondrois que par un fait d'expérience. On n'a, dans l'enfance, aucune certitude que la tête penſe; & vous-même, Seigneur, qui l'avez ſi bonne, & qui, dans vos plus tendres années, paſſiez pour un prodige de raiſon, vous ſouvient-il d'avoir penſé pour lors? Mais vous pourriez bien aſſurer, que quand vous gambadiez comme un petit démon, juſqu'à déſeſpérer vos Gouvernantes, c'étoit alors les pieds qui gouvernoient la tête «.

» Cela ne conclut rien, dit le Sultan. Sélim étoit vif, & mille enfans le ſont de même. Ils ne réfléchiſſent point; mais ils penſent; le tems s'écoule, la

la mémoire des choſes s'efface, & ils ne ſe ſouviennent plus d'avoir penſé «.

» Mais par où penſoient-ils ? repliqua Mirzoza ; car c'eſt-là le point de la queſtion «.

» Par la tête, répondit Sélim «....

» Et toujours cette tête où l'on ne voit goutte, repliqua la Sultane. Laiſſez-là votre lanterne ſourde, dans laquelle vous ſuppoſez une lumiere qui n'apparoît qu'à celui qui la porte : écoutez mon expérience, & convenez de la vérité de mon hypotheſe. Il eſt ſi conſtant que l'Ame commence par les pieds ſon progrès dans le corps, qu'il y a des hommes & des femmes en qui elle n'a jamais monté plus haut. Seigneur, vous avez admiré mille fois la légéreté de Nini & le vol de Saligo : répondez-moi donc ſincérement. Croyez-vous que ces créatures aient l'Ame ailleurs que dans les jambes ? Et n'avez-vous pas remarqué que dans Volucer & Zélindor, la tête eſt ſoumiſe aux pieds ? La tentation continuelle d'un danſeur, c'eſt de ſe conſidérer les jambes. Dans tous ſes pas, l'œil attentif ſuit la trace du pied, & la tête s'incline reſpectueuſement devant les pieds, ainſi que devant ſa Hauteſſe ſes invincibles Pachas «.

» Je conviens de l'obſervation, dit Sélim ; mais je nie qu'elle ſoit générale «.

» Auſſi ne prétends-je pas, repliqua Mirzoza, que l'ame ſe fixe toujours dans les pieds. Elle s'avance, elle voyage, elle quitte une partie, elle y revient pour la quitter encore ; mais je ſoutiens que les autres membres ſont toujours ſubordonnés à celui qu'elle habite. Cela varie ſelon l'âge, le tempérament, les conjonctures ; & delà naiſſent la différence des goûts, la diverſité des inclinations, & celle des caracteres. N'admirez-vous pas la fécondité de mon principe ? Et la multitude

des phénomenes auxquels il s'étend, ne prouve-t-elle pas ſa certitude ?«

» Madame, lui répondit Sélim, ſi vous en faiſiez l'application à quelques-uns, nous en recevrions peut-être un degré de conviction que nous attendons encore. «

» Très-volontiers, repliqua Mirzoza, qui commençoit à ſentir ſes avantages. Vous allez être ſatisfait : ſuivez ſeulement le fil de mes idées. Je ne me pique pas d'argumenter. Je parle ſentiment : c'eſt notre philoſophie, à nous autres femmes ; & vous l'entendez preſqu'auſſi-bien que nous. Il eſt aſſez vraiſemblable, ajouta-t-elle, que juſqu'à huit ou dix ans, l'ame occupe les pieds & les jambes ; mais alors, ou même un peu plus tard, elle abandonne ce logis, ou de ſon propre mouvement, ou par force. Par force, quand un Précepteur emploie des machines pour la chaſſer de ſon pays natal, & la conduire dans le cerveau où elle ſe métamorphoſe communément en mémoire, & preſque jamais en jugement. C'eſt le ſort des enfans de College. Pareillement, s'il arrive qu'une Gouvernante imbécille ſe travaille à former une jeune perſonne, lui farciſſe l'eſprit de connoiſſances, & néglige le cœur & les mœurs, l'ame vole rapidement vers la tête, s'arrête ſur la langue, ou ſe fixe dans les yeux ; & ſon éleve n'eſt qu'une babillarde ennuyeuſe, ou qu'une coquette. Ainſi la femme voluptueuſe eſt celle dont l'ame occupe le Bijou, & ne s'en écarte jamais.

La femme galante, celle dont l'ame eſt tantôt dans le Bijou, & tantôt dans les yeux.

La femme tendre, celle dont l'ame eſt habituellement dans le cœur ; mais quelquefois auſſi dans le Bijou.

La femme vertueuſe, celle dont l'ame eſt tan-

tôt dans la tête, tantôt dans le cœur ; mais jamais ailleurs.

Si l'ame ſe fixe dans le cœur, elle formera les caracteres ſenſibles, compatiſſans, vrais, généreux. Si quittant le cœur, pour n'y plus revenir, elle ſe relegue dans la tête, alors elle conſtituera ceux que nous traitons d'hommes durs, ingrats, fourbes & cruels.

La claſſe de ceux en qui l'ame ne viſite la tête que comme une maiſon de campagne où ſon ſéjour n'eſt pas long, eſt très-nombreuſe. Elle eſt compoſée des Petits-Maîtres, des Coquettes, des Muſiciens, des Poëtes, des Romanciers, des Courtiſans, & de tout ce qu'on appelle les jolies femmes. Ecoutez raiſonner ces êtres, & vous connoîtrez ſur le champ des ames vagabondes, qui ſe reſſentent des différens climats qu'elles habitent.«

» S'il eſt ainſi, dit Sélim, la nature a fait bien des inutilités. Nos Sages tiennent toutefois pour conſtant, qu'elle n'a rien produit en vain «.

» Laiſſons-là vos Sages & leurs grands mots, répondit Mirzoza ; & quant à la nature, ne la conſidérons qu'avec les yeux de l'expérience, & nous en apprendrons qu'elle a placé l'ame dans le corps de l'homme, comme dans un vaſte palais, dont elle n'occupe pas toujours le plus bel appartement. La tête & le cœur lui ſont principalement deſtinés, comme le centre des vertus & le ſéjour de la vérité ; mais le plus ſouvent, elle s'arrête en chemin, & préfere un galetas, un lieu ſuſpect, une miſérable auberge, où elle s'endort dans une ivreſſe perpétuelle. Ah ! s'il m'étoit donné ſeulement pour vingt-quatre heures d'arranger le monde à ma fantaiſie, je vous divertirois, par un ſpectacle bien étrange : en un moment, j'ôterois à chaque ame les parties de ſa demeure qui lui ſont

ſuperflues, & vous verriez chaque perſonne caractériſée par celle qui lui reſteroit. Ainſi, les Danſeurs ſeroient réduits à deux pieds, ou à deux jambes tout au plus; les Chanteurs à un goſier; la plupart des femmes à un Bijou; les Héros & les Spadaſſins à une main armée; certains Savans à un crâne ſans cervelle : il ne reſteroit à une Joueuſe, que deux bouts de mains, qui agiteroient ſans ceſſe des cartes; à un Glouton, que deux mâchoires toujours en mouvement; à une Coquette, que deux yeux; à un Débauché, que le ſeul inſtrument de ſes paſſions : les Ignorans & les Pareſſeux ſeroient réduits à rien «.

» Pour peu que vous laiſſaſſiez de mains aux femmes, interrompit le Sultan, ceux que vous réduiriez au ſeul inſtrument de leurs paſſions, ſeroient courus. Ce ſeroit une chaſſe plaiſante à voir; & ſi l'on étoit par-tout ailleurs auſſi avide de ces oiſeaux que dans le Congo, bientôt l'eſpece en ſeroit éteinte.«

» Mais les perſonnes tendres & ſenſibles, les amans conſtans & fideles, de quoi les compoſeriez-vous ? demanda Sélim à la Favorite «.

» D'un cœur, répondit Mirzoza; & je ſais bien, ajouta-t-elle, en regardant tendrement Mangogul, quel eſt celui à qui le mien chercheroit à s'unir. Le Sultan ne put réſiſter à ce diſcours : il s'élança de ſon fauteuil vers la Favorite. Ses Courtiſans diſparurent, & la chaire du nouveau Philoſophe devint le théatre de leurs plaiſirs : il lui témoigna, à pluſieurs repriſes, qu'il n'étoit pas moins enchanté de ſes ſentimens, que de ſes diſcours; & l'équipage philoſophique en fut mis en déſordre. Mirzoza rendit à ſes femmes les jupons noirs, renvoya au Lord Sénéchal ſon énorme perruque, & à M. l'Abbé ſon bonnet quarré, avec

assurance qu'il seroit sur la feuille, à la nomination prochaine. A quoi ne fût-il point parvenu, s'il eût été bel esprit ? Une place à l'Académie étoit la moindre récompense qu'il pouvoit espérer ; mais malheureusement, il ne savoit que deux ou trois cents mots, & n'avoit jamais pu parvenir à en composer deux Ritournelles.

CHAPITRE XXVII.

Suite de la Conversation précédente.

MANGOGUL étoit le seul qui eût écouté la leçon de philosophie de Mirzoza sans l'avoir interrompue. Comme il contredisoit assez volontiers, elle en fut étonnée. » Le Sultan admettoit-il mon système d'un bout à l'autre ? se disoit-elle à elle-même. Non, il n'y a pas de vraisemblance à cela. L'auroit-il trouvé trop mauvais, pour daigner le combattre ? Cela pourroit être. Mes idées ne sont pas les plus justes qu'on ait eues jusqu'à présent, d'accord ; mais ce ne sont pas non plus les plus fausses ; & je pense qu'on a quelquefois imaginé plus mal «.

Pour sortir de ce doute, la Favorite se détermina à questionner Mangogul. » Eh bien, Prince, lui dit-elle, que pensez-vous de mon système « ? Il est admirable, lui répondit le Sultan. Je n'y trouve qu'un seul défaut. » Et quel est ce défaut ? lui demanda la Favorite «. C'est, dit Mangogul, qu'il est faux de toute fausseté. Il faudroit, en suivant vos idées, que nous eussions tous des ames : or, voyez donc, délices de mon cœur, qu'il n'y a pas le sens commun dans cette suppos-

tion. J'ai une ame : voilà un animal qui ſe conduit, la plupart du tems, comme s'il n'en avoit point; & peut-être encore n'en a-t-il point, lors même qu'il agit comme s'il en avoit une. Mais il a un nez fait comme le mien; je ſens que j'ai une ame, & que je penſe; donc cet animal a une ame, & penſe auſſi de ſon côté. Il y a mille ans qu'on fait ce raiſonnement, & il y en a tout autant qu'il eſt impertinent «.

» J'avoue, dit la Favorite, qu'il n'eſt pas toujours évident que les autres penſent «. Et ajoutez, reprit Mangogul, qu'en cent occaſions il eſt évident qu'ils ne penſent pas. Mais ce ſeroit, ce me ſemble, aller bien vîte, reprit Mirzoza, que d'en conclure, qu'ils n'ont jamais penſé, ni ne penſeront jamais. On n'eſt point toujours une bête, pour l'avoir été quelquefois; & Votre Hauteſſe ..... «.

Mirzoza craignant d'offenſer le Sultan, s'arrêta-là tout court. » Achevez, Madame, lui dit Mangogul, je vous entends, & ma Hauteſſe n'a-t-elle jamais fait la bête, voulez-vous dire, n'eſt-ce pas? Je vous répondrai, que je l'ai faite quelquefois, & que je pardonnois même alors aux autres de me prendre pour telle; car vous vous doutez bien qu'ils n'y manquoient pas, quoiqu'ils n'oſaſſent pas me le dire «. Ah! Prince, s'écria la Favorite, ſi les hommes refuſoient une ame au plus grand Monarque du monde, à qui en pourroient-ils accorder une « ?

» Treve de complimens, dit Mangogul. J'ai dépoſé, pour un moment, la Couronne & le Sceptre. J'ai ceſſé d'être Sultan pour être Philoſophe; & je puis entendre & dire la vérité. Je vous ai, je crois, donné des preuves de l'un; & vous m'avez inſinué, ſans m'offenſer, & tout à votre aiſe,

que je n'avois été quelquefois qu'une bête. Souffrez que j'acheve de remplir les devoirs de mon nouveau caractere «.

» Loin de convenir avec vous, continua-t-il, que tout ce qui porte des pieds, des bras, des mains, des yeux & des oreilles, comme j'en ai, poſſede une ame comme moi; je vous déclare que je ſuis perſuadé, à n'en jamais démordre, que les trois quarts des hommes & toutes les femmes ne ſont que des automates «.

» Il pourroit bien y avoir dans ce que vous dites-là, répondit la Favorite, autant de vérité que de politeſſe «.

» Oh! dit le Sultan, voilà-t-il pas que Madame ſe fâche! Et de quoi diable vous aviſez-vous de philoſopher, ſi vous ne voulez pas qu'on vous parle vrai? Eſt-ce dans les écoles qu'il faut chercher la politeſſe? Je vous ai laiſſé vos coudées franches: que j'aie les miennes libres, s'il vous plaît. Je vous diſois donc, que vous êtes toutes des bêtes «.

» Oui, Prince; & c'eſt ce qui vous reſtoit à prouver, ajouta Mirzoza «.

» C'eſt le plus aiſé, répondit le Sultan «. Alors, il ſe mit à débiter toutes les impertinences qu'on a dites & redites, avec le moins d'eſprit & de légéreté qu'il eſt poſſible, contre un ſexe qui poſſede au ſouverain degré ces deux qualités. Jamais la patience de Mirzoza ne fut miſe à une plus forte épreuve; & vous ne vous ſeriez jamais ennuyé de votre vie, ſi je vous rapportois tous les raiſonnemens de Mangogul. Ce Prince, qui ne manquoit pas de bon ſens, fut ce jour-là d'une abſurdité qui ne ſe conçoit pas. Vous en allez juger. » Il eſt ſi vrai, morbleu, diſoit-il, que la femme n'eſt qu'un animal, que je gage, qu'en tour-

nant l'Anneau de Cucufa ſur ma jument, je la fais parler comme une femme «.

» Voilà, ſans contredit, lui répondit Mirzoza, l'argument le plus fort qu'on ait fait, & qu'on fera jamais contre nous «. Puis elle ſe mit à rire comme une folle. Mangogul, dépité de ce que ſes ris ne finiſſoient point, ſortit bruſquement, réſolu de tenter la bizarre expérience, qui s'étoit préſentée à ſon imagination.

CHAPITRE XXVIII.

Treizieme Eſſai de l'Anneau.

LA PETITE JUMENT.

JE ne ſuis pas grand faiſeur de portraits. J'ai épargné au Lecteur celui de la Sultane Favorite; mais je ne me réſoudrai jamais à lui faire grace de celui de la jument du Sultan. Sa taille étoit médiocre : elle ſe tenoit aſſez bien; on lui reprochoit ſeulement de laiſſer un peu tomber ſa tête en devant. Elle avoit le poil blond, l'œil bleu, le pied petit, la jambe ſeche, le jarret ferme, & la croupe légere. On lui avoit appris long-tems à danſer, & elle faiſoit la révérence comme un Préſident à la meſſe-rouge. C'étoit en ſomme une aſſez jolie bête, douce ſur-tout : on la montoit aiſément; mais il falloit être excellent Ecuyer, pour n'en être pas déſarçonné. Elle avoit appartenu au Sénateur Aaron; mais un beau ſoir, voilà la petite Quinteuſe qui prend le mord aux dents, jette Monſieur le Rapporteur les quatre fers en l'air, & s'enfuit à toute bride dans les haras du Sultan,

emportant ſur ſon dos, ſelle, bride, harnois, houſſes, & caparaſſons de prix, qui lui alloient ſi bien, qu'on ne jugea pas à propos de les renvoyer.

Mangogul deſcendit dans ſes écuries, accompagné de ſon premier Secrétaire Ziguezague. » Écoutez attentivement, lui dit-il, & écrivez «. A l'inſtant, il tourna ſa bague ſur la jument, qui ſe mit à ſauter, caraccoller, ruer, volter, en henniſſant ſous queue.... » A quoi penſez-vous ? dit le Prince à ſon Secrétaire : écrivez donc « ... Sultan, répondit Ziguezague, j'attends que Votre Hauteſſe commence.... » Ma jument, dit Mangogul, vous dictera pour cette fois : écrivez «.

Ziguezague, que cet ordre humilioit trop, à ſon avis, prit la liberté de repréſenter au Sultan, qu'il ſe tiendroit toujours fort honoré d'être ſon Secrétaire ; mais non celui de ſa jument. . . » Ecrivez, vous dis-je, lui réitéra le Sultan «. Prince, je ne puis, repliqua Ziguezague ; je ne ſais point l'orthographe de ces ſortes de mots.... Ecrivez toujours, dit encore le Sultan.... » Je ſuis au déſeſpoir de déſobéir à Votre Hauteſſe, ajouta Ziguezague. Mais... » Mais vous êtes un faquin, interrompit Mangogul, irrité d'un refus ſi déplacé ; ſortez de mon Palais, & n'y reparoiſſez pas «.

Le pauvre Ziguezague diſparut, inſtruit par ſon expérience qu'un homme de cœur ne doit point entrer chez la plupart des Grands, ou doit laiſſer ſes ſentimens à la porte. On appella ſon ſecond. C'étoit un Provençal, franc, honnête, mais ſur-tout déſintéreſſé. Il vola où il crut que ſon devoir & ſa fortune l'appelloient, fit un profond ſalut au Sultan, un plus profond à ſa jument, & écrivit tout ce qu'il plut à la Cavale de dicter.

On trouvera bon que je renvoie ceux qui ſeront curieux de ſon diſcours, aux Archives du

Congo. Ce Prince en fit diſtribuer ſur le champ des copies à tous ſes Interpretes & Profeſſeurs en langues étrangeres, tant anciennes que modernes. L'un dit que c'étoit une ſcene de quelques vieilles Tragédies Grecques, qui lui paroiſſoit fort touchante; un autre parvint, à force de tête, à découvrir que c'étoit un fragment important de la Théologie des Egyptiens; celui-ci prétendoit que c'étoit l'exorde de l'Oraiſon funebre d'Annibal en Carthaginois; celui-là aſſura que la Piece étoit écrite en Chinois, & que c'étoit une priere fort dévote à Confucius.

Tandis que les érudits impatientoient le Sultan avec leurs ſavantes conjectures, il ſe rappella le voyage de Gulliver, & ne douta point qu'un homme qui avoit ſéjourné auſſi long-tems que cet Anglois dans une iſle où les chevaux ont un Gouvernement, des Loix, des Rois, des Dieux, des Prêtres, une Religion, des Temples & des Autels, & qui paroiſſoit ſi parfaitement inſtruit de leurs mœurs & de leurs coutumes, n'eût une intelligence parfaite de leur langue. En effet, Gulliver lut & interpréta tout courant le diſcours de la jument, malgré les fautes d'écriture dont il fourmilloit. C'eſt même la ſeule bonne traduction qu'on ait dans tout le Congo. Mangogul apprit, à ſa propre ſatisfaction, & à l'honneur de ſon ſyſtême, que c'étoit un abrégé hiſtorique des Amours d'un vieux Pacha à trois queues avec une petite jument, qui avoit été ſaillie par une multitude innombrable de baudets, avant lui; anecdote ſinguliere; mais dont la vérité n'étoit ignorée ni du Sultan, ni d'aucun autre, à la Cour, à Banza, & dans le reſte de l'Empire.

CHAPITRE XXIX.

Le meilleur peut-être, & le moins lu de cette Hiſtoire.

Rêve de Mangogul, ou Voyage dans la Région des Hypotheſes.

Ah ! dit Mangogul, en bâillant & ſe frottant les yeux, j'ai mal à la tête. Qu'on ne me parle jamais philoſophie. Ces converſations ſont malſaines. Hier, je me couchai ſur des idées creuſes ; & au lieu de dormir en Sultan, mon cerveau a plus travaillé que ceux de mes Miniſtres ne travailleront en un an. Vous riez ; mais pour vous convaincre que je n'exagere point, & me venger de la mauvaiſe nuit que vos raiſonnemens m'ont procurée, vous allez eſſuyer mon rêve tout du long.

Je commençois à m'aſſoupir, & mon imagination à prendre ſon eſſor, lorſque je vis bondir, à mes côtés, un animal ſingulier. Il avoit la tête de l'Aigle, les pieds du Griffon, le corps du Cheval, & la queue du Lion. Je le ſaiſis, malgré ſes caracoles ; & m'attachant à ſa criniere, je ſautai légérement ſur ſon dos. Auſſi-tôt il déploya de longues aîles qui partoient de ſes flancs, & je me ſentis porter dans les airs avec une vîteſſe incroyable.

Notre courſe avoit été longue, lorſque j'apperçus dans le vague de l'eſpace un édifice ſuſpendu comme par enchantement. Il étoit vaſte. Je ne dirai point qu'il péchât par les fondemens, car il ne portoit ſur rien. Ses colonnes, qui n'avoient

pas un demi-pied de diametre, s'élevoient à perte de vue, & ſoutenoient des voûtes qu'on ne diſtinguoit qu'à la faveur des jours dont elles étoient ſymmétriquement percée.

C'eſt à l'entrée de cet édifice que ma monture s'arrêta. Je balançai d'abord à mettre pied à terre ; car je trouvois moins de haſard à voltiger ſur mon Hyppogriſe, qu'à me promener ſous ce Portique. Cependant, encouragé par la multitude de ceux qui l'habitoient, & par une ſécurité remarquable qui regnoit ſur tous les viſages, je deſcends, je m'avance, je me jette dans la foule, & je conſidere ceux qui la faiſoient.

C'étoient des vieillards ou bouffis, ou fluets, ſans embonpoint & ſans force, & preſque tous contrefaits. L'un avoit la tête trop petite, l'autre les bras trop courts. Celui-ci péchoit par le corps; celui-là manquoit par les jambes. La plupart n'avoient point de pieds, & n'alloient qu'avec des béquilles. Un ſouffle les faiſoit tomber, & ils demeuroient à terre, juſqu'à ce qu'il prît envie à quelque nouveau débarqué de les relever. Malgré tous ces défauts, ils plaiſoient au premier coup d'œil. Ils avoient dans la phyſionomie je ne ſais quoi d'intéreſſant & de hardi. Ils étoient preſque nuds; car tout leur vêtement conſiſtoit en un petit lambeau d'étoffe qui ne couvroit pas la centieme partie de leur corps.

Je continue de fendre la preſſe, & je parviens au pied d'une Tribune à laquelle une grande toile d'araignée ſervoit de dais. Du reſte, ſa hardieſſe répondoit à celle de l'édifice. Elle me parut poſée comme ſur la pointe d'une aiguille, & s'y ſoutenir en équilibre. Cent fois je tremblai pour le perſonnage qui l'occupoit. C'étoit un Vieillard à longue barbe, auſſi ſec & plus nud qu'aucun de ſes

Diſciples. Il trempoit dans une coupe pleine d'un fluide ſubtil, un chalumeau qu'il portoit à ſa bouche, & ſouffloit des bulles à une foule de Spectateurs qui l'environnoient, & qui travailloient à les porter juſqu'aux nues.

» Où ſuis-je ? me dis-je à moi-même, confus de ces puérilités. Que veut dire ce ſouffleur avec ſes bulles, & tous ces enfans décrépits, occupés à les faire voler ? Qui me développera ces choſes.... » ? Les petits échantillons d'étoffes m'avoient encore frappé, & j'avois obſervé que plus ils étoient grands, moins ceux qui les portoient s'intéreſſoient aux bulles. Cette remarque ſinguliere m'encouragea à aborder celui qui me paroîtroit le moins déshabillé.

J'en vis un dont les épaules étoient à moitié couvertes de lambeaux ſi bien rapprochés, que l'art déroboit aux yeux les coutures. Il alloit & venoit dans la foule, s'embarraſſant aſſez peu de ce qui s'y paſſoit. Je lui trouvai l'air affable, la bouche riante, la démarche noble, le regard doux, & j'allai droit à lui. » Qui êtes-vous ? Où ſuis-je ? Et qui ſont tous ces gens ? lui demandai-je ſans façon « ... Je ſuis Platon, me répondit-il. Vous êtes dans la région des hypotheſes, & ces gens-là ſont des ſyſtématiques. » Mais par quel hazard, lui repliquai-je, le divin Platon ſe trouve-t-il ici, & que fait-il parmi ces inſenſés « ?.... Des recrues, me dit-il. J'ai loin de ce portique un petit Sanctuaire, où je conduis ceux qui reviennent des ſyſtemes. » Et à quoi les occupez-vous « ? ... A connoître l'homme, à pratiquer la vertu, & à ſacrifier aux Graces.... » Ces occupations ſont belles : mais que ſignifient tous ces petits lambeaux d'étoffes, par leſquels vous reſſemblez mieux à des gueux qu'à des Philoſo-

phes « ? Que me demandez-vous là, dit-il, en ſoupirant, & quel ſouvenir me rappellez-vous ? Ce Temple fut autrefois celui de la Philoſophie. Hélas ! que ces lieux ſont changés ! La chaire de Socrate étoit dans cet endroit . . . » Quoi donc ! lui dis-je en l'interrompant, Socrate avoit-il un chalumeau, & ſouffloit-il auſſi des bulles « ? . . . Non, non, me répondit Platon : ce n'eſt pas ainſi qu'il mérita des Dieux le nom du plus ſage des hommes. C'eſt à faire des têtes, c'eſt à former des cœurs qu'il s'occupa tant qu'il vécut. Le ſecret s'en perdit à ſa mort. Socrate mourut, & les beaux jours de la Philoſophie paſſerent. Ces pieces d'étoffes que ces ſyſtématiques mêmes ſe font honneur de porter, ſont des lambeaux de ſon habit. Il avoit à peine les yeux fermés, que ceux qui aſpiroient au titre de Philoſophe, ſe jetterent ſur ſa robe, & la déchirerent. » J'entends, repris-je ; & ces pieces leur ont ſervi d'étiquette à eux & à leur longue poſtérité « . . . . Qui raſſemblera ces morceaux, continua Platon, & nous reſtituera la robe de Socrate « ?

Il en étoit à cette exclamation pathétique, lorſque j'entrevis dans l'éloignement un enfant qui marchoit vers nous à pas lents, mais aſſurés. Il avoit la tête petite, le corps menu, les bras foibles & les jambes courtes ; mais tous ſes membres groſſiſſoient & s'allongeoient à meſure qu'il s'avançoit. Dans le progrès de ces accroiſſemens ſucceſſifs, il m'apparut ſous cent formes diverſes : je le vis diriger vers le ciel un long téleſcope ; eſtimer, à l'aide d'un pendule, la chûte des corps ; conſtater, avec un tube rempli de mercure, la peſanteur de l'air, & le priſme à la main décompoſer la lumiere. C'étoit alors un énorme coloſſe : ſa tête touchoit aux cieux, ſes pieds ſe

perdoient dans l'abyme, & ſes bras s'étendoient de l'un à l'autre pole. Il ſecouoit de la main droite un flambeau, dont la lumiere ſe répandoit au loin dans les airs, éclairoit au fond des eaux, & pénétroit dans les entrailles de la terre. » Quelle eſt, demandai-je à Platon, cette figure giganteſque qui vient à nous « ? Reconnoiſſez l'Expérience, me répondit-il, c'eſt elle-même. » A peine m'eut-il fait cette courte réponſe, que je vis l'Expérience approcher, & les colonnes du Portique des Hypotheſes chanceler, ſes voûtes s'affaiſſer, & ſon pavé s'entr'ouvrir ſous nos pieds. » Fuyons, me dit encore Platon, fuyons : cet édifice n'a plus qu'un moment à durer «. A ces mots, il part, je le ſuis. Le Coloſſe arrive, frappe le Portique, il s'écroule avec un bruit effroyable, & je me réveille.

» Ah ! Prince, s'écria Mirzoza, c'eſt à faire à vous de rêver. Je ſerois fort aiſe que vous euſſiez paſſé une bonne nuit ; mais à préſent que je ſais votre rêve, je ſerois bien fâchée que vous ne l'euſſiez point eu «.

» Madame, lui dit Mangogul, je connois des nuits mieux employées que celles de ce rêve qui vous plaît tant ; & ſi j'avois été le maître de mon voyage, il y a toute apparence que n'eſpérant point vous trouver dans la région des Hypotheſes, j'aurois tourné mes pas ailleurs. Je n'aurois point actuellement le mal de tête qui m'afflige, ou du moins j'aurois lieu de m'en conſoler «.

» Prince, lui répondit Mirzoza, il faut eſpérer que ce ne ſera rien, & qu'un ou deux eſſais de votre Anneau vous en délivreront «. Il faut voir, dit Mangogul : la converſation dura quelques momens encore entre le Sultan & Mirzoza ; & il ne la quitta que ſur les onze heures, pour devenir ce que l'on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XXX.

Quatorzieme Eſſai de l'Anneau.

LE BIJOU MUET.

DE toutes les femmes qui brilloient à la Cour du Sultan, aucune n'avoit plus de graces & d'eſprit que la jeune Eglé, femme du grand Echanſon de ſa Hauteſſe. Elle étoit de toutes les parties de Mangogul, qui aimoit la légéreté de ſa converſation; & comme s'il ne dût point y avoir de plaiſirs & d'amuſemens par-tout où Eglé ne ſe trouvoit point, Eglé étoit encore de toutes les parties des Grands de ſa Cour. Bals, Spectacles, Cercles, Feſtins, petits Soupers, Chaſſes, Jeux, partout on vouloit Eglé, on la rencontroit par-tout: il ſembloit que le goût des amuſemens la multipliât au gré de ceux qui la deſiroient. Il n'eſt donc pas beſoin que je diſe, que s'il n'y avoit aucune femme autant ſouhaitée qu'Eglé, il n'y en avoit point d'auſſi répandue.

Elle avoit toujours été pourſuivie d'une foule de ſoupirans; & l'on s'étoit perſuadé qu'elle ne les avoit pas tous maltraités. Soit inadvertence, ſoit facilité de caractere, ſes ſimples politeſſes reſſembloient ſouvent à des attentions marquées; & ceux qui cherchoient à lui plaire, ſuppoſoient quelquefois de la tendreſſe dans des regards où elle n'avoit jamais prétendu mettre plus que de l'affabilité. Ni cauſtique, ni médiſante, elle n'ouvroit la bouche que pour dire des choſes flatteuſes; & c'étoit avec tant d'ame & de vivacité, qu'en

qu'en pluſieurs occaſions ſes éloges avoient fait naître le ſoupçon qu'elle avoit un choix à juſtifier, c'eſt-à-dire, que ce monde dont Églé faiſoit l'ornement & les délices, n'étoit pas digne d'elle.

On croiroit aiſément qu'une femme, en qui l'on n'avoit peut-être à reprendre qu'un excès de bonté, ne devoit point avoir d'ennemis. Cependant elle en eut, & de cruels. Les Dévotes de Banza lui trouverent un air trop libre, je ne ſais quoi de diſſipé dans le maintien; ne virent dans ſa conduite que la fureur des plaiſirs du ſiecle, en conclurent que ſes mœurs étoient au moins équivoques, & le ſuggérerent charitablement à qui voulut les entendre.

Les femmes de la Cour ne la traiterent pas plus favorablement. Elles ſuſpecterent les liaiſons d'Églé, lui donnerent des Amans, l'honorerent même de quelques grandes aventures, la mirent pour quelque choſe dans d'autres; on ſavoit des détails, on citoit des témoins. » Eh bon, ſe diſoit-on à l'oreille, on l'a ſurpriſe tête-à-tête avec Melraïm dans un des boſquets du grand Parc. Églé ne manque pas d'eſprit, ajoutoit-on; mais Melraïm en a trop pour s'amuſer de ſes diſcours, à dix heures du ſoir, dans un boſquet.... Vous vous trompez, répondoit un petit-Maître, je me ſuis promené cent fois ſur la brune avec elle, & je m'en ſuis aſſez bien trouvé. Mais à propos, ſavez-vous que Zulémar eſt aſſidu à ſa toilette .... Sans doute, nous le ſavons, & qu'elle ne fait de toilette que quand ſon mari eſt de ſervice chez le Sultan... Le pauvre Célébi, continuoit une autre, ſa femme l'affiche, en vérité, avec cette aigrette & ces boucles qu'elle a reçues du Pacha Iſmaël ..... Eſt-il bien vrai, Madame? .... C'eſt la vérité pure: je le tiens d'elle-même; mais au nom de Brama,

que ceci ne vous paſſe point. Églé eſt mon amie, & je ſerois bien fâchée .... Hélas ! s'écrioit douloureuſement une troiſieme, la pauvre petite créature ſe perd, de gaieté de cœur : c'eſt dommage pourtant. Mais auſſi vingt intrigues à la fois: cela me paroît fort «.

Les petits-Maîtres ne la ménageoient pas davantage. L'un racontoit une partie de chaſſe où ils s'étoient égarés enſemble. Un autre diſſimuloit, par reſpect pour le ſexe, les ſuites d'une converſation fort vive qu'il avoit eue ſous le maſque avec elle, dans un bal où il l'avoit accrochée. Celui-ci faiſoit l'éloge de ſon eſprit & de ſes charmes, & le terminoit en montrant ſon portrait, qu'à l'en croire, il tenoit de la meilleure main. » Ce portrait, diſoit celui-là, eſt plus reſſemblant que celui dont elle a fait préſent à Jénaki «.

Ces diſcours paſſerent juſqu'à ſon époux. Célébi aimoit ſa femme, mais décemment toutefois, & ſans que perſonne en eût le moindre ſoupçon. Il ſe refuſa d'abord aux premiers rapports; mais on revint à la charge, & de tant de côtés, qu'il crut ſes amis plus clairvoyans que lui : plus il avoit accordé de liberté à Églé, plus il eut de ſoupçon qu'elle en avoit abuſé. La jalouſie s'empara de ſon ame. Il commença par gêner ſa femme. Églé ſouffrit d'autant plus impatiemment ce changement de procédé, qu'elle ſe ſentoit innocente. Sa vivacité, & les conſeils de ſes bonnes amies la précipiterent dans des démarches inconſidérées, qui mirent toutes les apparences contre elle, & qui penſerent lui coûter la vie. Le violent Célébi roula quelque tems dans ſa tête mille projets de vengeance, & le fer, & le poiſon, & le lacet fatal, & ſe détermina pour un ſupplice plus lent & plus cruel, une retraite dans

ſes terres. C'eſt une mort véritable pour une femme de Cour. En un mot, les ordres ſont donnés; un ſoir Églé apprend ſon ſort : on eſt inſenſible à ſes larmes, on n'écoute plus ſes raiſons, & la voilà reléguée à quatre-vingt lieues de Banza, dans un vieux Château, où on ne lui laiſſe pour toute compagnie que deux femmes & quatre Eunuques noirs qui la gardent à vue.

A peine fut-elle partie, qu'elle fut innocente. Les petits-Maîtres oublierent ſes aventures, les femmes lui pardonnerent ſon eſprit & ſes charmes, & tout le monde la plaignit. Mangogul apprit de la bouche même de Célébi les motifs de la terrible réſolution qu'il avoit priſe contre ſa femme, & parut ſeul l'approuver.

Il y avoit près de ſix mois que la malheureuſe Églé gémiſſoit dans ſon exil, lorſque l'aventure de Kerſael arriva. Mirzoza ſouhaitoit qu'elle fût innocente; mais elle n'oſoit s'en flatter. Cependant elle dit un jour au Sultan : » Prince, votre Anneau qui vient de conſerver la vie à Kerſael, ne pourroit-il pas finir l'exil d'Églé ? Mais je n'y penſe pas : il faudroit pour cela conſulter ſon Bijou, & la pauvre recluſe périt d'ennui à quatre-vingt lieues d'ici «. Vous intéreſſez-vous beaucoup, lui répondit Mangogul, au ſort d'Églé ? » Oui, Prince, ſur-tout ſi elle eſt innocente, dit Mirzoza «... Vous en ſaurez des nouvelles avant une heure d'ici, repliqua Mangogul. Ne vous ſouvient-il plus des propriétés de ma Bague« ?... A ces mots, il paſſa dans ſes jardins, tourna ſon Anneau, & ſe trouva en moins de quinze minutes dans le parc du château qu'habitoit Églé.

Il y découvrit Églé ſeule & accablée de douleur : elle avoit la tête appuyée ſur ſa main; elle proféroit tendrement le nom de ſon époux, &

elle arroſoit de ſes larmes un gazon ſur lequel elle étoit aſſiſe. Mangogul s'approcha d'elle en tournant ſon Anneau, & le Bijou d'Églé dit triſtement : » J'aime Célébi «. Le Sultan attendit la ſuite : mais la ſuite ne venant point, il s'en prit à ſon Anneau, qu'il frotta deux ou trois fois contre ſon chapeau, avant que de le diriger ſur Églé : mais ſa peine fut inutile. Le Bijou reprit : » J'aime Célébi «, & s'arrêta tout court. » Voilà, dit le Sultan, un Bijou bien diſcret. Voyons encore, & ſerrons-lui de plus près le bouton «. En même tems, il donna à ſa Bague toute l'énergie qu'elle pouvoit recevoir, & la tourna ſubitement ſur Églé : mais ſon Bijou continua d'être muet. Il garda conſtamment le ſilence, ou ne l'interrompoit que pour répéter ces paroles plaintives : J'aime Célébi, & n'en ai jamais aimé d'autres «.

Mangogul prit ſon parti, & revint en quinze minutes chez Mirzoza. » Quoi, Prince, lui dit-elle, déja de retour ? Eh bien, qu'avez-vous appris ? Rapportez-vous matiere à nos converſations « ? . . . Je ne rapporte rien, lui répondit le Sultan. . . Quoi ! rien ? . . . Préciſément, rien. Je n'ai jamais entendu de Bijou plus taciturne, & n'en ai pu tirer que ces mots : » J'aime Célébi, j'aime Célébi, & n'en ai jamais aimé d'autres. Ah ! Prince, reprit vivement Mirzoza, que me dites-vous là ? Quelle heureuſe nouvelle ! Voilà donc enfin une femme ſage. Souffrirez-vous qu'elle ſoit plus long-tems malheureuſe » ? Non, répondit Mangogul : ſon exil va finir ; mais ne craignez-vous point que ce ſoit aux dépens de ſa vertu ? Églé eſt ſage : mais voyez, délices de mon cœur, ce que vous exigez de moi, que je la rappelle à ma Cour, afin qu'elle continue de l'être ; cependant, vous ſerez ſatisfaite «.

Le Sultan manda ſur le champ Célébi, & lui dit, qu'ayant approfondi les bruits répandus ſur le compte d'Églé, il les avoit reconnus faux, & qu'il lui ordonnoit de la ramener à la Cour. Célébi obéit, & préſenta ſa femme à Mangogul : elle voulut ſe jetter aux pieds de Sa Hauteſſe : mais le Sultan l'arrêtant : » Madame, lui dit-il, remerciez Mirzoza. Son amitié pour vous m'a déterminé à éclaircir la vérité des faits qu'on vous imputoit. Continuez d'embellir ma Cour ; mais ſouvenez-vous qu'une jolie femme ſe fait quelquefois autant de tort par des imprudences que par des aventures «.

Dès le lendemain, Églé reparut chez la Manimonbanda, qui l'accueillit d'un ſouris. Les petits-Maîtres redoublerent auprès d'elle de fadeurs, & les femmes coururent toutes l'embraſſer, la féliciter, & recommencerent de la déchirer.

Fin de la premiere Partie.

LES

BIJOUX INDISCRETS.

CHAPITRE PREMIER.

Mangogul avoit-il raiſon ?

DEPUIS que Mangogul avoit reçu le préſent fatal de Cucufa, les ridicules & les vices du ſexe étoient devenus la matiere éternelle de ſes plaiſanteries : il ne finiſſoit pas, & la Favorite en fut ſouvent ennuyée. Mais deux effets cruels de l'ennui ſur Mirzoza, ainſi que ſur bien d'autres qu'elle, c'étoit de la mettre en mauvaiſe humeur, & de jetter de l'aigreur dans ſes propos. Alors, malheur à ceux qui l'approchoient ; elle ne diſtinguoit perſonne, & le Sultan même n'étoit pas épargné.

» Prince, lui diſoit-elle un jour dans un de ces momens fâcheux, vous qui ſavez tant de choſes, vous ignorez peut-être la nouvelle du jour » .... Et quelle eſt-elle? demanda Mangogul... » C'eſt que vous apprenez par cœur, tous les matins, trois pages de Brantome ou d'Ouville : on n'aſſure

pas de ces deux profonds Ecrivains quel eſt le préféré... » On ſe trompe, Madame, répondit Mangogul, c'eſt le Crébillon, qui.... » Oh! ne vous défendez pas de cette lecture, interrompit la Favorite. Les nouvelles médiſances qu'on fait de nous, ſont ſi mauſſades, qu'il vaut encore mieux rechauffer les vieilles. Il y a vraiment de fort bonnes choſes dans ce Brantome : ſi vous joigniez à ſes hiſtoriettes trois ou quatre chapitres de Bayle, vous auriez inceſſamment à vous ſeul autant d'eſprit que le Marquis d'A..... & le Chevalier de Mouhi. Cela répandroit dans vos entretiens une variété ſurprenante. Lorſque vous auriez équipé les femmes de toute piece, vous tomberiez ſur les Pagodes; des Pagodes, vous reviendriez ſur les femmes. En vérité, il ne vous manque qu'un petit recueil d'impiétés, pour être tout-à-fait amuſant «.

» Vous avez raiſon, Madame, lui répondit Mangogul, & je m'en ferai pourvoir. Celui qui craint d'être dupe dans ce monde & dans l'autre, ne peut trop ſe méfier de la puiſſance des Pagodes, de la probité des hommes & de la ſageſſe des femmes «.

» C'eſt donc, à votre avis, quelque choſe de bien équivoque, que cette ſageſſe, reprit Mirzoza «? . . . » Au delà de tout ce que vous imaginez, répondit Mangogul «.

» Prince, repartit Mirzoza, vous m'avez donné cent fois vos Miniſtres pour les plus honnêtes gens du Congo. J'ai tant eſſuyé les éloges de votre Sénéchal, des Gouverneurs de vos Provinces, de vos Secrétaires, de votre Tréſorier, en un mot, de tous vos Officiers, que je ſuis en état de vous les répéter mot pour mot. Il eſt étrange que l'objet de votre tendreſſe ſoit ſeul excepté de la bonne opinion que vous avez conçue de ceux qui ont l'honneur de vous approcher «.

» Et qui vous a dit que cela ſoit ? repliqua le Sultan. Songez donc, Madame, que vous n'entrez pour rien dans les diſcours, vrais ou faux, que je tiens des femmes, à moins qu'il ne vous plaiſe de repréſenter le ſexe en général «. . . .

» Je ne le conſeillerois pas à Madame, ajouta Sélim, qui étoit préſent à cette converſation, elle n'y pourroit gagner que des défauts «.

» Je ne reçois point, répondit Mirzoza, les complimens que l'on m'adreſſe aux dépens de mes ſemblables. Quand on s'aviſe de me louer, je voudrois qu'il n'en coutât rien à perſonne. La plupart des galanteries qu'on nous débite, reſſemblent aux fêtes ſomptueuſes que votre Hauteſſe reçoit de ſes Pachas ; ce n'eſt jamais qu'à la charge du public «.

» Laiſſons cela, dit Mangogul ; mais, en bonne foi, n'êtes-vous pas convaincue que la vertu des femmes du Congo n'eſt qu'une chimere ? Voyez donc, délices de mon ame, quelle eſt aujourd'hui l'éducation à la mode ; quels exemples les jeunes perſonnes reçoivent de leurs meres, & comment on vous coëffe une jolie femme du préjugé, que de ſe renfermer dans ſon domeſtique, régler ſa maiſon, & s'en tenir à ſon époux, c'eſt mener une vie lugubre, périr d'ennui, & s'enterrer toute vive ; & puis nous ſommes ſi entreprenans, nous autres hommes, & un jeune enfant, ſans expérience, eſt ſi comblée de ſe voir entrepriſe ! J'ai prétendu que les femmes ſages étoient rares, exceſſivement rares ; & loin de m'en dédire, j'ajouterois volontiers qu'il eſt ſurprenant qu'elles ne le ſoient pas davantage. Demandez à Sélim ce qu'il en penſe «.

» Prince, répondit Mirzoza, Sélim doit trop à notre ſexe pour le déchirer impitoyablement «.

» Madame, dit Sélim, ſa Hauteſſe, à qui il n'a pas été poſſible de rencontrer des cruelles, doit naturellement penſer des femmes comme elle fait; & vous qui avez la bonté de juger des autres par vous-même, n'en pouvez guere avoir d'autres idées, que celles que vous défendez. J'avouerai cependant que je ne ſuis pas éloigné de croire qu'il y a des femmes de jugement, à qui les avantages de la vertu ſont connus par expérience, & que la réflexion a éclairées ſur les ſuites fâcheuſes du déſordre; des femmes heureuſement nées, bien élevées, qui ont appris à ſentir leur devoir, qui l'aiment, & qui ne s'en écarteront jamais «.

» Sans ſe perdre en raiſonnemens, ajouta la Favorite, Eglé, vive, aimable, charmante, n'eſt-elle pas en même-tems un modele de ſageſſe ? Prince, vous n'en pouvez douter, & tout Banza le ſait de votre bouche. Or, il y a une femme ſage, il peut y en avoir mille «.

» Oh! pour la poſſibilité, dit Mangogul, je ne la diſpute point «.

» Mais ſi vous convenez qu'elles ſont poſſibles, reprit Mirzoza, qui vous a révélé qu'elles n'exiſtoient pas « ?

» Rien que leurs Bijoux, répondit le Sultan. Je conviens toutefois que ce témoignage n'eſt pas de la force de votre argument. Que je devienne taupe, ſi vous ne l'avez pris à quelque Bramine. Faites appeller le Chapelain de la Manimonbanda, & il vous dira que vous m'avez prouvé l'exiſtence des femmes ſages, à peu près comme on démontre celle de Brama en Braminologie. Par haſard n'auriez-vous point fait un cours dans cette ſublime Ecole, avant que d'entrer au Serrail « ?

» Point de mauvaiſes plaiſanteries, reprit Mirzoza; je ne conclus pas ſeulement de la poſſibi-

lité, je parle d'un fait, d'une expérience «.

» Oui, continua Mangogul, d'un fait mutilé, d'une expérience isolée, tandis que j'ai pour moi une foule d'essais que vous connoissez bien; mais je ne veux point ajouter à votre humeur, par une longue contradiction «.

» Il est heureux, dit Mirzoza, d'un ton chagrin, qu'au bout de deux heures vous vous lassiez de me persécuter «.

» Si j'ai commis cette faute, répondit Mangogul, je vais tâcher de la réparer. Madame, je vous abandonne tous mes avantages passés; & si je rencontre, dans la suite des épreuves qui me restent à tenter, une seule femme vraiment & constamment sage «... » Que ferez-vous? interrompit vivement Mirzoza «...

» Je publierai, si vous voulez, que je suis enchanté de votre raisonnement sur la possibilité des femmes sages; j'accréditerai votre Logique de tout mon pouvoir, & je vous donnerai mon Château d'Amara, avec toutes les porcelaines de Saxe dont il est orné, sans en excepter le petit Sapajou en émail, & les autres colifichets précieux qui me viennent du cabinet de Madame de Vérue «.

» Prince, dit Mirzoza, je me contenterai des porcelaines du Château & du petit Sapajou «.

» Soit, répondit, Mangogul, Sélim nous jugera. Je ne demande que quelque delai, avant que d'interroger le Bijou d'Eglé. Il faut bien laisser à l'air de la Cour, & à la jalousie de son époux, le tems d'opérer «.

Mirzoza accorda le mois à Mangogul: c'étoit la moitié plus qu'il ne demandoit, & ils se séparerent également remplis d'espérance. Tout Banza l'eût été de paris pour & contre, si la promesse du Sultan se fût divulguée. Mais Sélim se tut, & Mango-

gul ſe mit clandeſtinement en devoir de gagner ou de perdre. Il ſortoit de l'appartement de la Favorite, lorſqu'il l'entendit qui lui crioit du fond de ſon cabinet : » Prince, & le petit Sapajou «. . . . . » Et le petit Sapajou, lui répondit Mangogul, en s'éloignant «. Il alloit, de ce pas, dans la petite maiſon d'un Sénateur, où nous le ſuivrons.

CHAPITRE II.

Quinzieme Eſſai de l'Anneau.

ALPHANE.

LE Sultan n'ignoroit pas que les jeunes Seigneurs de la Cour avoient tous de petites maiſons ; mais il apprit que ces réduits étoient auſſi à l'uſage de quelques Sénateurs. Il en fut étonné. » Que fait-on là, ſe dit-il en lui-même ? (Car il conſervera, dans cette partie, l'habitude de parler ſeul, qu'il a contractée dans la premiere.) Il me ſemble qu'un homme à qui je confie la tranquillité, la fortune, la liberté & la vie de mon peuple, ne doit point avoir de petite maiſon. Mais la petite maiſon d'un Sénateur eſt peut-être autre choſe que celle d'un petit-Maître. . . . . Un Magiſtrat, devant qui l'on diſcute les intérêts les plus grands de mes ſujets, & qui tient en ſes mains l'urne fatale, d'où il tirera le ſort de la veuve, oublieroit la dignité de ſon état, l'importance de ſon miniſtere ; & tandis que Cochin fatigue vainement ſes poumons à porter juſqu'à ſes oreilles les cris de l'orphelin, il méditeroit, dans ſa tête, les ſujets galans qui doivent orner les deſſus de porte d'un lieu de débauches ſecretes ! . . . . . Cela ne peut être. . . . Voyons pourtant «.

Il dit, & part pour Alcanto. C'eſt-là qu'eſt ſituée la petite maiſon du Sénateur Hyppomanès. Il entre : il parcourt les appartemens ; il en examine l'ameublement : tout lui paroît galant. La petite maiſon d'Agéſile, le plus délicat & le plus voluptueux de ſes Courtiſans, n'eſt pas mieux. Il ſe déterminoit à ſortir, (ne ſachant que penſer ; car, après tout, les lits de repos, les alcoves à glace, les ſophas mollets, le cabinet de liqueurs ambrées, & le reſte, n'étoient que des témoins muets de ce qu'il avoit envie d'apprendre), lorſqu'il apperçut une groſſe figure étendue ſur une ducheſſe, & plongée dans un ſommeil profond. Il tourna ſon Anneau ſur elle, & tira de ſon Bijou les anecdotes ſuivantes.

» Alphane eſt fille d'un Robin. Si ſa mere eût moins vécu, je ne ſerois pas ici. Les biens immenſes de la famille ſe ſont éclipſés entre les mains de la vieille folle ; & elle n'a preſque rien laiſſé à quatre enfans qu'elle avoit, trois garçons & une fille, dont je ſuis le Bijou. Hélas ! c'eſt bien pour mes péchés ! Que d'affronts j'ai ſoufferts ! Qu'il m'en reſte encore à ſouffrir ! On diſoit dans le monde, que le cloître convenoit aſſez à la fortune & à la figure de ma Maîtreſſe ; mais je ſentois qu'il ne me convenoit point à moi : je préférai l'art militaire à l'état monaſtique, & je fis mes premieres campagnes ſous l'Emir Azalaph. Je me perfectionnai ſous le grand Nangazaki. Mais l'ingratitude du ſervice m'en a détaché, & j'ai quitté l'Epée pour la Robe. Je vais donc appartenir à un petit faquin de Sénateur, tout bouffi de ſes talens, de ſon eſprit, de ſa figure, de ſon équipage, & de ſes aïeux. Depuis deux heures je l'attends. Il viendra apparemment ; car ſon Intendant m'a prévenu, que, quand il vient, c'eſt

ſa manie que de ſe faire attendre long-temps «.

Le Bijou d'Alphane en étoit-là, lorſqu'Hyppomanès arriva. Au fracas de ſon équipage, & aux careſſes de ſa familiere Levrette, Alphane s'éveilla. » Enfin, vous voilà donc, ma Reine, lui dit le petit Préſident. On a bien de la peine à vous avoir. Parlez, comment trouvez-vous ma petite maiſon? Elle en vaut bien une autre, n'eſt-ce pas »?

Alphane jouant la niaiſe, la timide, la déſolée, (comme ſi nous n'euſſions jamais vu de petites maiſons, diſoit ſon Bijou, & que je ne fuſſe jamais entré pour rien dans ſes aventures), s'écria douloureuſement: » Monſieur le Préſident, je fais pour vous une démarche étrange. Il faut que je ſois entraînée par une terrible paſſion, pour en être aveuglée ſur les dangers que je cours. Car enfin, que ne diroit-on pas, ſi l'on me ſoupçonnoit ici «?

» Vous avez raiſon, lui répondit Hyppomanès; votre démarche eſt équivoque. Mais vous pouvez compter ſur ma diſcrétion «.

» Mais reprit Alphane, je compte auſſi ſur votre ſageſſe «.

» Oh! pour cela, lui dit Hyppomanès en ricannant, je ſerai fort ſage; & le moyen de n'être pas dévot comme un Ange dans une petite maiſon? Sans mentir, vous avez-là une gorge charmante «.....

» Finiſſez donc, lui répondit Alphane: déja vous manquez à votre parole «.

» Point du tout, lui repliqua le Préſident: mais vous ne m'avez pas répondu. Que vous ſemble de cet ameublement? Puis s'adreſſant à ſa Levrette, viens ici Favorite. Donne la patte, ma fille. C'eſt une bonne fille que Favorite..... Mademoiſelle

voudroit-elle faire un tour de jardin ? Allons ſur ma terraſſe, elle eſt charmante. Je ſuis dominé par quelques voiſins; mais peut-être qu'ils ne vous connoîtront pas «. . . . .

» Monſieur le Préſident, je ne ſuis pas curieuſe, lui répondit Alphane, d'un ton piqué. Il me ſemble qu'on eſt mieux ici «.

» Comme il vous plaira, reprit Hyppomanès. Si vous êtes fatiguée, voilà un lit. Pour peu que le cœur vous en diſe, je vous conſeille de l'eſſayer. La jeune Aſtérie, la petite Phénice, qui s'y connoiſſent, m'ont aſſuré qu'il étoit bon «. Tout en tenant ces impertinens propos à Alphane, Hyppomanès tiroit ſa robe par les manches, délaçoit ſon corſet, détachoit ſes jupes, & dégageoit ſes deux gros pieds de deux petites mules.

Lorſqu'Alphane fut preſque nue, elle s'apperçut qu'Hyppomanès la déshabilloit. . . . » Que faites-vous-là ? s'écria-t-elle toute ſurpriſe. Préſident, vous n'y penſez pas. Je me fâcherai tout de bon «.

» Ah ! ma Reine, lui répondit Hyppomanès, vous fâcher contre un homme qui vous aime comme moi, cela ſeroit d'une bizarrerie dont vous n'êtes pas capable. Oſerois-je vous prier de paſſer dans ce lit « !

» Dans ce lit ? reprit Alphane. Ah ! Monſieur le Préſident, vous abuſez de ma tendreſſe. Que j'aille dans un lit ! Moi, dans un lit « !

» Eh non, ma Reine, lui répondit Hyppomanès, ce n'eſt pas cela ; qui vous dit d'y aller ? Mais il faut, s'il vous plaît, que vous vous y laiſſiez conduire ; car vous comprenez bien que de la taille dont vous êtes, je ne puis être d'humeur à vous y porter «. . . . Cependant il la prit à braſſe-corps, & faiſant quelque effort. . . . » Oh ! qu'elle

peſe ! diſoit-il. Mais, mon enfant, ſi tu ne t'aides pas, nous n'arriverons jamais «.

Alphane ſentit qu'il diſoit vrai, s'aida, parvint à ſe faire lever, & s'avança vers ce lit, qui l'avoit tant effrayée, moitié à pied, moitié ſur les bras d'Hyppomanès, à qui elle balbutioit, en minaudant. »En vérité, il faut que je ſois folle pour être venue. Je comptois ſur votre ſageſſe, & vous êtes d'une extravagance «..... »Point du tout, lui répondit le Préſident, point du tout; vous voyez bien que je ne fais rien qui ne ſoit décent, très-décent «.

Je penſe qu'ils ſe dirent encore beaucoup d'autres gentilleſſes; mais le Sultan n'ayant pas jugé à propos de ſuivre leur converſation plus long-tems, elles ſeront perdues pour la poſtérité : c'eſt dommage !

CHAPITRE III.

Seizieme Eſſai de l'Anneau.

LES PETITS-MAÎTRES.

DEUX fois la ſemaine il y avoit cercle chez la Favorite. Elle nommoit la veille les femmes qu'elle y deſiroit, & le Sultan donnoit la liſte des hommes. On y venoit fort paré. La converſation étoit générale, ou ſe partageoit. Lorſque l'hiſtoire galante de la Cour ne fourniſſoit pas d'aventures amuſantes, on en imaginoit, ou l'on s'embarquoit dans quelques mauvais contes; ce qui s'appelloit continuer les *Mille & une Nuit*. Les hommes avoient le privilege de dire toutes les extravagances qui leur

leur venoient, & les femmes celui de faire des nœuds en les écoutant. Le Sultan & la Favorite étoient là confondus parmi leurs ſujets : leur préſence n'interdiſoit rien de ce qui pouvoit amuſer, & il étoit rare qu'on s'ennuyât. Mangogul avoit compris, de bonne heure, que ce n'étoit qu'au pied du trône qu'on trouve le plaiſir ; & perſonne n'en deſcendoit de meilleure grace, & ne ſavoit dépoſer plus à propos la majeſté.

Tandis qu'il parcouroit la petite maiſon du Sénateur Hyppomanès, Mirzoza l'attendoit dans le ſallon couleur de roſe, avec la jeune Zaïde, l'enjouée Leocris, la vive Sérica, Amine & Benzaïre, femmes de deux Emirs, la prude Orphiſe, & la grande Sénéchale Vétula, mere temporelle de tous les Bramines. Il ne tarda pas à paroître. Il entra, accompagné du Comte Hannetillon & du Chevalier Fadaès. Alciphenor, vieux libertin, & le jeune Marmolin, ſon diſciple, le ſuivoient ; & deux minutes après, arriverent le Pacha Grifgrif, l'Aga Fortimbek, & le Sélictar Patte-de-Velours. C'étoit bien les petits-Maîtres les plus déterminés de la Cour ; Mangogul les avoit raſſemblés à deſſein. Rebattu du récit de leurs galans exploits, il s'étoit propoſé de s'en inſtruire à n'en pouvoir douter plus long-tems. » Eh bien, Meſſieurs, leur dit-il, vous qui n'ignorez rien de ce qui ſe paſſe dans l'Empire galant, qu'y fait-on de nouveau ? Où en ſont les Bijoux parlans « . . . !

» Seigneur, répondit Alciphenor, c'eſt un charivari qui va toujours en augmentant : ſi cela continue, bientôt on ne s'entendra plus. Mais rien n'eſt ſi réjouiſſant que l'indiſcrétion du Bijou de Zobéide. Il a fait à ſon mari un dénombrement d'aventures. Cela eſt prodigieux, continua Marmolin : on compte cinq Agas, vingt Capitaines,

une compagnie de Janiſſaires preſqu'entiere, douze Bramines. On ajoute qu'il m'a nommé; mais c'eſt une mauvaiſe plaiſanterie. Le bon de l'affaire, reprit Grifgrif, c'eſt que l'époux effrayé s'eſt enfui en ſe bouchant les oreilles «.

» Voilà qui eſt bien horrible, dit Mirzoza, oui Madame, interrompit Fortimbek, horrible, affreux, exécrable ! » Plus que tout cela, ſi vous voulez, reprit la Favorite, de déshonorer une femme ſur un oui-dire «.

» Madame, cela eſt à la lettre: Marmolin n'a pas ajouté un mot à la vérité, dit Patte-de-Velours : cela eſt poſitif, dit Grifgrif. Bon, ajouta Hannetillon, il en court déja une Epigramme, & l'on ne fait pas une Epigramme ſur rien. Mais pourquoi Marmolin ſeroit-il à l'abri du caquet des Bijoux ? Celui de Cynare s'eſt bien aviſé de parler à ſon tour, & de me mêler avec des gens qui ne me vont point du tout. Mais comment obvier à cela ? C'eſt plutôt fait de s'en conſoler, dit Patte-de-Velours. Vous avez raiſon, répondit Hannetillon ; & tout de ſuite il ſe mit à chanter : *Mon bonheur fut ſi grand que j'ai peine à le croire.*

» Comte, dit Mangogul, en s'adreſſant à Hannetillon, vous avez donc connu particuliérement Cynare « ?

» Seigneur, répondit Patte-de-Velours, qui en doute ? Il l'a promenée pendant plus d'une lune: ils ont été chanſonnés ; & cela dureroit encore, s'il ne s'étoit enfin apperçu qu'elle n'étoit point jolie, & qu'elle avoit la bouche grande. D'accord, reprit Hannetillon ; mais ce défaut étoit réparé par un agrément qui n'eſt pas ordinaire «.

» Y a-t-il long-tems de cette aventure, demanda la prude Orphiſe ? Madame, lui répondit Hannetillon, je n'en ai pas l'époque préſente. Il

faudroit recourir aux Tables chronologiques de mes bonnes fortunes. On y verroit le jour & le moment; mais c'eſt un gros volume, dont mes gens s'amuſent dans mon anti-chambre «.

» Attendez, dit Alciphénor : je me rappelle que c'eſt préciſément un an après que Grifgrif s'eſt brouillé avec Madame la Sénéchale. Elle a une mémoire d'ange, & elle va vous apprendre au juſte... que rien n'eſt plus faux que votre date, répondit gravement la Sénéchale. On ſait aſſez que les étourdis n'ont jamais été de mon goût. Cependant, Madame, reprit Alciphénor, vous ne nous perſuaderez jamais que Marmolin fût exceſſivement ſage, lorſqu'on l'introduiſoit dans votre appartement par un eſcalier dérobé, toutes les fois que Sa Hauteſſe appelloit Mr. le Sénéchal au Conſeil. Je ne vois pas de plus grande extravagance, ajouta Patte-de-Velours, que d'entrer furtivement chez une femme à propos de rien : car on ne penſoit de ſes viſites que ce qui en étoit; & Madame jouiſſoit déja de cette réputation de vertu qu'elle a ſi bien ſoutenue depuis «.

» Mais il y a un ſiecle de cela, dit Fadaès. Ce fut à peu près dans ce tems que Zulica fit faux-bond à Mr. le Sélictar, qui étoit bien ſon ſerviteur, pour occuper Grifgrif, qu'elle a planté là, ſix mois après; elle en eſt maintenant à Fortimbek. Je ne ſuis pas fâché de la petite fortune de mon ami; je la vois, je l'admire, & le tout ſans prétention «.

» Zulica, dit la Favorite, eſt pourtant fort aimable. Elle a de l'eſprit, du goût, & je ne ſais quoi d'intéreſſant dans la phyſionomie, que je préférerois à des charmes. J'en conviens, répondit Fadaès; mais elle eſt maigre, elle n'a point de gorge, & la cuiſſe ſi décharnée, que cela fait pitié «.

» Vous en ſavez apparemment des nouvelles? ajouta la Sultane. Bon, Madame, reprit Hannetillon, cela ſe devine. J'ai peu fréquenté chez Zulica, & ſi j'en ſais là-deſſus autant que Fadaès. Je le croirois volontiers, dit la Favorite «.

» Mais à propos, pourroit-on demander à Grifgrif, dit le Sélictar, ſi c'eſt pour long-tems qu'il s'eſt emparé de Zirphile. Voilà ce qui s'appelle une jolie femme. Elle a le corps admirable. Eh! qui en doute? ajouta Marmolin «.

» Que le Sélictar eſt heureux! continua Fadaès. Je vous donne Fadaès, interrompit le Sélictar, pour le galant le mieux pourvu de la Cour. Je lui connois la femme du Viſir, les deux plus jolies Actrices de l'Opéra, & une Griſette adorable, qu'il a placée dans une petite maiſon. Et je donnerois, reprit Fadaès, & la femme du Viſir, & les deux Actrices & la Griſette pour un regard d'une certaine femme avec laquelle le Sélictar eſt aſſez bien, & qui ne ſe doute ſeulement pas que tout le monde en eſt inſtruit; & s'avançant enſuite vers Léoris, en vérité, Madame, lui dit-il, les couleurs vous vont à ravir ...«

» Il y avoit je ne ſais combien, dit Marmolin, qu'Hannetillon balançoit entre Méliſſe & Fatime: ce ſont deux femmes charmantes. Il étoit aujourd'hui pour la blonde Méliſſe; demain pour la brune Fatime. Voilà, continua Fadaès, un homme bien embarraſſé! Que ne les prenoit-il l'une & l'autre? C'eſt ce qu'il a fait, dit Alciphénor «.

Nos petits-Maîtres étoient, comme on voit, en aſſez bon train pour n'en pas reſter là, lorſque Zobéïde, Cynare, Zulica, Méliſſe, Fatmé & Zirphile, ſe firent annoncer. Ce contre-tems les déconcerta pour un moment; mais ils ne tarderent pas à ſe remettre, & à tomber ſur d'autres

femmes, qu'ils n'avoient épargnées dans leurs médiſances que parce qu'ils n'avoient pas eu le tems de les déchirer.

Mirzoza, impatientée de leurs diſcours, leur dit: » Meſſieurs, avec le mérite & la probité ſur-tout qu'on eſt forcé de vous accorder, il n'y a pas à douter que vous n'ayez eu toutes les bonnes fortunes dont vous vous vantez. Je vous avouerai toutefois que je ſerois bien aiſe d'entendre là-deſſus les Bijoux de ces Dames, & que je remercierois Brama de grand cœur, s'il lui plaiſoit de rendre juſtice à la vérité par leur bouche.....«

» C'eſt-à-dire, reprit Hannetillon, que Madame deſireroit entendre deux fois les mêmes choſes. Eh bien, nous allons les lui répéter «.

Cependant, Mangogul tournoit ſon Anneau ſuivant le rang d'ancienneté. Il débuta par la Sénéchale, dont le Bijou touſſa trois fois, & dit, d'une voix tremblante & caſſée: » Je dois au grand Sénéchal les prémices de mes plaiſirs: mais il y avoit à peine ſix mois que je lui appartenois, qu'un jeune Bramine fit entendre à ma Maîtreſſe, qu'on ne manquoit point à ſon époux tant qu'on penſoit à lui. Je goûtai ſa morale, & je crus pouvoir admettre dans la ſuite, en ſûreté de conſcience, un Sénateur, puis un Conſeiller d'Etat, puis un Pontife, puis un ou deux Maîtres des Requêtes, puis un Muſicien.... Et Marmolin, dit Fadaès? Marmolin! répondit le Bijou, je ne le connois pas; à moins que ce ne ſoit ce jeune fat, que ma Maîtreſſe fit chaſſer de ſon Hôtel, pour quelques inſolences dont je n'ai pas mémoire.....«

Le Bijou de Cynare prit la parole, & dit: » Alciphénor, Fadaès, Grifgrif, demandez-vous? J'étois aſſez fauſilé; mais voilà la premiere fois de

ma vie que j'entends nommer ces gens-là. Au reſte, j'en ſaurai des nouvelles par l'Emir Amaleck, le Financier Télénor, ou le Viſir Abdiram, qui voient toute la terre, & qui ſont mes amis...«

» Le Bijou de Cynare eſt diſcret, dit Hannetillon : il paſſe ſous ſilence Zaraſis, Abiram, & le vieux Trébiſter, & le jeune Mahmoud, qui n'eſt pas fait pour être oublié ; & n'accuſe pas le moindre petit Bramine, quoiqu'il y ait dix à douze ans qu'il court les Monaſteres. «

» J'ai reçu quelques viſites en ma vie, lui dit le Bijou de Méliſſe ; mais jamais aucune de Grifgrif & de Fortimbek ; & moins encore d'Hannetillon «.

» Bijou, mon cœur, lui répondit Grifgrif, vous vous trompez. Vous pouvez renier Fortimbeck & moi, tant qu'il vous plaira ; mais pour Hannetillon, il eſt un peu mieux avec vous que vous n'en convenez. Il m'en a dit un mot ; & c'eſt le garçon du Congo le plus vrai, qui vaut mieux qu'aucun de ceux que vous avez connus, & qui peut encore faire la réputation d'un Bijou «.

» Celle d'impoſteur ne peut lui manquer, non plus qu'à ſon ami Fadaès, dit, en ſanglotant, le Bijou de Fatime. Qu'ai-je fait à ces monſtres pour me déshonorer ? Le fils de l'Empereur des Abyſſins vint à la Cour d'Erguebzed : je lui plus, il me rendit des ſoins ; mais il eût échoué, & j'aurois continué d'être fidelle à mon époux, qui m'étoit cher, ſi le traître de Patte-de-Velours, & ſon lâche complice Fadaès, n'euſſent corrompu mes femmes, & introduit le jeune Prince dans mes bains.«

Les Bijoux de Zirphile & de Zulica, qui avoient la même cauſe à défendre, parlerent tous deux en même-tems, mais avec tant de rapidité, qu'on eut toutes les peines du monde à rendre à chacun ce

qui lui appartenoit.... Des faveurs, s'écrioit l'un.... A Patte-de-Velours! disoit l'autre... Passe pour Zinzime... Cerbélon... Benengel... Agarias... l'Esclave François Riqueli.... le jeune Éthiopien Thézaca.... Mais pour le fade de Patte-de-Velours.... l'insolent Fadaès.... j'en jure par Brama.... j'en atteste la grande Pagode, & le Génie Cucufa.... je ne les connois point.... Je n'ai jamais rien eu à démêler avec eux.

Zirphile & Zulica parleroient encore, si Mangogul n'eût retourné son Anneau; mais sa bague mystérieuse cessant d'agir sur elles, leurs Bijoux se turent subitement, & un silence profond succéda au bruit qu'ils faisoient. Alors, le Sultan se leva, & lançant sur nos jeunes étourdis des regards furieux: » Vous êtes bien osés, leur dit-il, de déchirer des femmes, dont vous n'avez jamais eu l'honneur d'approcher, & qui vous connoissent à peine de nom. Qui vous a fait assez hardis pour mentir en ma présence? Tremblez, malheureux«. A ces mots, il porta la main sur son cimeterre; mais les femmes effrayées poussèrent un cri qui l'arrêta. » J'allois, reprit Mangogul, vous donner la mort que vous avez méritée; mais c'est aux Dames, à qui vous avez fait injure, à décider de votre sort. Vils insectes, il va dépendre d'elles, de vous écraser, ou de vous laisser vivre. Parlez, Mesdames, qu'ordonnez-vous «?

» Qu'ils vivent, dit Mirzoza, & qu'ils se taisent, s'il est possible. «

» Vivez, reprit le Sultan, ces Dames vous le permettent; mais si vous oubliez jamais à quelle condition, je jure, par l'ame de mon pere «...

Mangogul n'acheva pas son serment: il fut interrompu par un des Gentilshommes de sa chambre, qui l'avertit que les Comédiens étoient prêts.

Ce Prince s'étoit imposé la loi de ne jamais retarder les Spectacles. Qu'on commence, dit-il; & à l'instant il donna la main à la Favorite, qu'il accompagna jusqu'à sa Loge.

CHAPITRE IV.

Dix-septieme Essai de l'Anneau.

LA COMÉDIE.

SI l'on eût connu dans le Congo le goût de la bonne déclamation, il y avoit des Comédiens dont on eût pu se passer. Entre trente personnes qui composoient la troupe, à peine comptoit-on un grand Acteur, & deux Actrices passables. Le Génie des Auteurs étoit obligé de se prêter à la médiocrité du grand nombre; & l'on ne pouvoit se flatter, qu'une Piece seroit jouée avec quelque succès, si l'on n'avoit eu l'attention de modéler ses caracteres sur les vices des Comédiens. Voilà ce qu'on entendoit de mon tems par avoir l'usage du théatre. Jadis, les Acteurs étoient faits pour les Pieces; alors, l'on faisoit les Pieces pour les Acteurs. Si vous présentiez un Ouvrage, on examinoit, sans contredit, si le sujet en étoit intéressant, l'intrigue en étoit bien nouée, les caracteres soutenus, & la diction pure & coulante; mais n'y avoit-il point de rôle pour Roscius & pour Amiane, il étoit refusé.

Le Kislar Agasi, Surintendant des plaisirs du Sultan, avoit mandé la Troupe telle quelle, & l'on eut ce jour au Serrail la premiere représentation d'une Tragédie. Elle étoit d'un Auteur mo-

derne, qu'on applaudiſſoit depuis ſi long-tems, que ſa Piece n'auroit été qu'un tiſſu d'impertinences, qu'on eût perſiſté dans l'habitude de l'applaudir ; mais il ne s'étoit pas démenti. Son Ouvrage étoit bien écrit, ſes ſcenes amenées avec art, ſes incidens adroitement ménagés ; l'intérêt alloit en croiſſant, & les paſſions en ſe développant : les actes, enchaînés naturellement & remplis, tenoient ſans ceſſe le Spectateur ſuſpendu ſur l'avenir, & ſatisfait du paſſé : & l'on en étoit au quatrieme de ce chef-d'œuvre, à une ſcene fort vive, qui en préparoit une autre plus intéreſſante encore, lorſque, pour ſe ſauver du ridicule qu'il y avoit à écouter les endroits touchans, Mangogul tira ſa lorgnette, & jouant l'inattention, ſe mit à parcourir les Loges. Il apperçut à l'Amphithéatre une femme fort émue ; mais d'une émotion peu relative à la Piece & très-déplacée : ſon Anneau fut à l'inſtant dirigé ſur elle ; & l'on entendit, au milieu d'une reconnoiſſance très-pathétique, un Bijou haletant, s'adreſſer à l'Acteur en ces termes : » Ah ! . . . Ah ! . . . Finiſſez donc : Orgogli. . . . vous m'attendriſſez trop. . . . Ah ! . . . . Ah ! . . . On n'y tient plus. . . . «

On prêta l'oreille, on chercha des yeux l'endroit d'où partoit la voix : il ſe répandit dans le parterre, qu'un Bijou venoit de parler. Lequel, & qu'a-t-il dit ? ſe demandoit-on. En attendant qu'on fût inſtruit, on ne ceſſoit de battre des mains, & de crier, *bis*, *bis*. Cependant, l'Auteur placé dans les couliſſes, qui craignoit que ce contre-tems n'interrompit la repréſentation de ſa Piece, écumoit de rage, & il donnoit tous les Bijoux au diable. Le bruit fut grand, & dura. Sans le reſpect qu'on devoit au Sultan, la Piece en demeuroit à cet incident ; mais Mangogul fit ſigne

qu'on ſe tût. Les Acteurs reprirent, & l'on acheva.

Le Sultan, curieux des ſuites d'une déclaration ſi publique, fit obſerver le Bijou qui l'avoit faite. Bientôt on lui apprit que le Comédien devoit ſe rendre chez Ériphile : il le prévint, grace au pouvoir de ſa bague, & ſe trouva dans l'appartement de cette femme, lorſqu'Orgogli ſe fit annoncer.

Ériphile étoit ſous les armes, c'eſt-à-dire, dans un déshabillé galant, & nonchalamment couchée ſur un lit de repos. Le Comédien entra d'un air tout à la fois, empeſé, conquérant, avantageux, & fat. Il agitoit de la main gauche un chapeau ſimple à plumet blanc, & ſe careſſoit le deſſous du nez avec l'extrêmité des doigts de la droite; geſte fort théatral, & que les connoiſſeurs admiroient. Sa révérence fut cavaliere, & ſon compliment familier. » Eh ! ma Reine, s'écria-t-il d'un ton minaudier, en s'inclinant vers Ériphile; comme vous voilà ! Mais ſavez-vous bien qu'en négligé vous êtes adorable ? . . . «

Le ton de ce faquin choqua Mangogul. Ce Prince étoit jeune, & pouvoit ignorer des uſages... » Mais tu me trouves donc bien, mon cher, lui répondit Ériphile « . . . J'en ſuis tout-à-fait aiſe. Je voudrois bien que tu me répétaſſes un peu cet endroit qui m'a ſi fort émue tantôt. Cet endroit... là. . . . oui. . . . C'eſt cela même. . . . Que ce fripon eſt ſéduiſant ! . . . Mais pourſuis, cela me remue ſinguliérement. . . . «

En prononçant ces paroles, Ériphile lançoit à ſon Héros des regards qui diſoient tout, & lui tendoit une main que l'impertinent Orgogli baiſoit comme par maniere d'acquit. Plus fier de ſon talent que de ſa conquête, il déclamoit avec emphaſe, & ſa Dame troublée le conjuroit de finir. Mangogul jugeant à ſes mines, que ſon Bijou ſe

chargeroit volontiers d'un rôle dans cette répétition, aima mieux deviner le reſte de la ſcene, que d'en être témoin. Il diſparut, & ſe rendit chez la Favorite qui l'attendoit.

Au récit que le Sultan lui fit de cette aventure... » Prince, que dites-vous ? s'écria-t-elle. Les femmes ſont donc tombées dans le dernier degré de l'aviliſſement ! Un Comédien, l'eſclave du public ! Un Baladin ! Encore ſi ces gens-là n'avoient que leur état contre eux ; mais la plupart ſont ſans mœurs, ſans ſentimens ; &, entr'eux, cet Orgogli n'eſt qu'une machine. Il n'a jamais penſé ; & s'il n'eut point appris des rôles, peut-être ne parleroit-il pas... «

» Délices de mon cœur, lui répondit Mangogul, vous n'y penſez pas avec votre lamentation. Avez-vous donc oublié la meute d'Haria ? Parbleu, un Comédien vaut bien un gredin, ce me ſemble.«

» Vous avez raiſon, Prince, lui repliqua la Favorite. Je ſuis folle de m'intriguer pour des créatures qui n'en valent pas la peine. Que Palabria ſoit idolâtre de ſes magots ! Que Salica faſſe traiter ſes vapeurs par Farfadi, comme elle l'entend ! Qu'Haria vive & meure au milieu de ſes bêtes ! Qu'Eriphile s'abandonne à tous les Baladins du Congo ! Que m'importe, à moi ? Je ne riſque à tout cela qu'un château. Je ſens qu'il faut s'en détacher, & m'y voilà toute réſolue.... «

» Adieu donc le petit Sapajou, dit Mangogul.«

» Adieu le petit Sapajou, repliqua Mirzoza, & la bonne opinion que j'avois de mon ſexe : je crois que je n'en reviendrai jamais. Prince, vous me permettrez de n'admettre de femmes chez moi, de plus de quinze jours «.

» Il faut avoir quelqu'un, ajouta le Sultan.«

» Je jouirai de votre compagnie, ou je l'atten-

drai, répondit la Favorite ; & ſi j'ai des inſtans de trop, j'en diſpoſerai en faveur de Ricaric & de Sélim, qui me ſont attachés, & dont j'aime la ſociété. Quand je ſerai laſſe de l'érudition de mon Lecteur, votre Courtiſan me réjouira des aventures de ſa jeuneſſe «.

CHAPITRE V.

Entretien ſur les Lettres.

LA Favorite aimoit les beaux-eſprits, ſans ſe piquer d'être bel-eſprit elle-même. On voyoit ſur ſa toilette, entre les diamans & les pompons, les Romans & les Pieces fugitives du tems ; & elle en jugeoit à merveille. Elle paſſoit, ſans ſe déplacer, d'un Cavagnol & d'un Biribi, à l'entretien d'un Académicien ou d'un Savant ; & tous avouoient que la ſeule fineſſe du ſentiment lui découvroit, dans ces ouvrages, des beautés ou des défauts qui ſe déroboient quelquefois à leurs lumieres. Mirzoza les étonnoit par ſa pénétration, & les embarraſſoit par ſes queſtions ; mais n'abuſoit jamais des avantages que l'eſprit & la beauté lui donnoient ; on n'étoit point fâché d'avoir tort avec elle.

Sur la fin d'un après-midi qu'elle avoit paſſé avec Mangogul, Sélim vint, & elle fit appeller Ricaric. L'Auteur Africain a réſervé pour un autre endroit le caractere de Sélim ; mais il nous apprend ici que Ricaric étoit de l'Académie Congeoiſe ; que ſon érudition ne l'avoit point empêché d'être homme d'eſprit ; qu'il s'étoit rendu profond dans la connoiſſance des ſiecles paſſés ; qu'il avoit un attachement ſcrupuleux pour les regles

anciennes, qu'il citoit éternellement; que c'étoit une machine à principes, & qu'on ne pouvoit être partiſan plus zélé des premiers Auteurs du Congo, mais ſur-tout d'un certain Mirouſla, qui avoit compoſé, il y avoit environ 3040 ans, un Poëme ſublime, en langage Cafre, ſur la conquête d'une grande forêt, d'où les Cafres avoient chaſſé les Singes qui l'occupoient de tems immémorial. Ricaric l'avoit traduit en Congeois, & en avoit donné une fort belle édition, avec des notes, des ſcholies, des variantes, & tous les embelliſſemens d'une *Bénédictine*. On avoit encore de lui deux Tragédies mauvaiſes dans toutes les regles, un éloge des Crocodiles & quelques Opéra.

» Je vous apporte, Madame, lui répondit Ricaric, en s'inclinant, un roman qu'on donne à la Marquiſe Tamazi, mais où l'on reconnoît par malheur la main de Mulhazen, la réponſe de Lambadago, notre Directeur, au diſcours du Poëte Tuxigraphe que nous reçûmes hier, & le Tamerlan de ce dernier «.

» Cela eſt admirable, dit Mangogul. Les preſſes vont inceſſamment; & ſi les maris du Congo faiſoient auſſi-bien leur devoir que les Auteurs, je pourrois, dans moins de dix ans, mettre ſeize cents mille hommes ſur pied, & me promettre la conquête du Monoémugi. Nous lirons le roman à loiſir. Voyons maintenant la Harangue, mais ſur-tout ce qui me concerne «.

Ricaric la parcourut des yeux, & tomba ſur cet endroit. » Les aïeux de notre auguſte Empereur ſe ſont illuſtrés ſans doute. Mais Mangogul, plus grand qu'eux, a préparé aux ſiecles à venir bien d'autres ſujets d'admiration. Que dis-je, d'admiration ? Parlons plus exactement, d'incrédulité. Si nos ancêtres ont eu raiſon d'aſſurer que

la poſtérité prendroit pour des fables les merveilles du regne de Kanoglou, combien n'en avons-nous pas davantage de penſer que nos neveux refuſeront d'ajouter foi aux prodiges de ſageſſe & de valeur dont nous ſommes témoins «?

» Mon pauvre Monſieur Lambadago, dit le Sultan, vous n'êtes qu'un phraſier. Ce que j'ai raiſon de croire, moi, c'eſt que vos ſucceſſeurs un jour eclipſeront ma gloire devant celle de mon fils, comme vous faites diſparoître celle de mon pere devant la mienne, & ainſi de ſuite, tant qu'il y aura des Académiciens. Qu'en penſez-vous, Monſieur Ricaric «?

» Prince, ce que je peux vous dire, répondit Ricaric, c'eſt que le morceau que je viens de lire à Votre Hauteſſe, fut extrêmement goûté du Public «.

» Tant pis, repliqua Mangogul. Le vrai goût de l'éloquence eſt donc perdu dans le Congo? Ce n'eſt pas ainſi que le ſublime Homilogo louoit le grand Aben «.

» Prince, reprit Ricaric, la véritable éloquence n'eſt autre choſe que l'art de parler d'une maniere noble, & tout enſemble agréable & perſuaſive «.

» Ajoutez, & ſenſée, continua le Sultan, & jugez, d'après ce principe, votre ami Lambadago. Avec tout le reſpect que je dois à l'éloquence moderne, ce n'eſt qu'un faux déclamateur «.

» Mais Prince, repartit Ricaric, ſans m'écarter de celui que je dois à Votre Hauteſſe, me permettra-t-elle . . . . « ?

» Ce que je vous permets, reprit vivement Mangogul, c'eſt de reſpecter le bon ſens avant ma Hauteſſe, & de m'apprendre nettement ſi un homme éloquent peut jamais être diſpenſé d'en montrer «.

» Non, Prince, répondit Ricaric ; & il alloit enfiler une longue tirade d'autorités, & citer tous les Rhéteurs de l'Afrique, des Arabies & de la Chine, pour démontrer la choſe du monde la plus inconteſtable, lorſqu'il fut interrompu par Sélim «.

» Tous vos Auteurs, lui dit le Courtiſan, ne prouveront jamais que Lambadago ne ſoit un harangueur très-mal-adroit & fort indécent. Paſſez-moi ces expreſſions, ajouta-t-il, M. Ricaric. Je vous honore ſinguliérement ; mais, en vérité, la prévention de confraternité miſe à part, n'avouerez-vous pas avec nous que le Sultan regnant, juſte, aimable, bienfaiſant, grand Guerrier, n'a pas beſoin des échaſſes de vos Rhéteurs, pour être auſſi grand que ſes ancêtres ; & qu'un fils qu'on éleve, en déprimant ſon pere & ſon aïeul, ſeroit bien ridiculement vain, s'il ne ſentoit pas qu'en l'embelliſſant d'une main, on le défigure de l'autre ? Pour prouver que Mangogul eſt d'une taille auſſi avantageuſe qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, à votre avis, eſt-il néceſſaire d'abattre la tête aux ſtatues d'Erguebzed & de Kanoglou « ?

» M. Ricaric, reprit Mirzoza, Sélim a raiſon. Laiſſons à chacun ce qui lui appartient, & ne faiſons pas ſoupçonner au public que nos éloges ſont des eſpeces de filouteries à la mémoire de nos peres. Dites cela de ma part en pleine Académie à la prochaine ſéance «.

» Il y a trop long-tems, reprit Sélim, qu'on eſt monté ſur ce ton, pour eſpérer quelque fruit de cet avis «.

» Je crois, Monſieur, que vous vous trompez, répondit Ricaric à Sélim. L'Académie eſt encore le ſanctuaire du bon goût, & ſes beaux jours ne nous offrent, ni Philoſophes, ni Poëtes auxquels nous n'en ayons aujourd'hui à oppoſer. Notre

la poſtérité prendroit pour des fables les merveilles du regne de Kanoglou, combien n'en avons-nous pas davantage de penſer que nos neveux refuſeront d'ajouter foi aux prodiges de ſageſſe & de valeur dont nous ſommes témoins « ?

» Mon pauvre Monſieur Lambadago, dit le Sultan, vous n'êtes qu'un phraſier. Ce que j'ai raiſon de croire, moi, c'eſt que vos ſucceſſeurs un jour eclipſeront ma gloire devant celle de mon fils, comme vous faites diſparoître celle de mon pere devant la mienne, & ainſi de ſuite, tant qu'il y aura des Académiciens. Qu'en penſez-vous, Monſieur Ricaric « ?

» Prince, ce que je peux vous dire, répondit Ricaric, c'eſt que le morceau que je viens de lire à Votre Hauteſſe, fut extrêmement goûté du Public «.

» Tant pis, repliqua Mangogul. Le vrai goût de l'éloquence eſt donc perdu dans le Congo ? Ce n'eſt pas ainſi que le ſublime Homilogo louoit le grand Aben «.

» Prince, reprit Ricaric, la véritable éloquence n'eſt autre choſe que l'art de parler d'une maniere noble, & tout enſemble agréable & perſuaſive «.

» Ajoutez, & ſenſée, continua le Sultan, & jugez, d'après ce principe, votre ami Lambadago. Avec tout le reſpect que je dois à l'éloquence moderne, ce n'eſt qu'un faux déclamateur «.

» Mais Prince, repartit Ricaric, ſans m'écarter de celui que je dois à Votre Hauteſſe, me permettra-t-elle .... « ?

» Ce que je vous permets, reprit vivement Mangogul, c'eſt de reſpecter le bon ſens avant ma Hauteſſe, & de m'apprendre nettement ſi un homme éloquent peut jamais être diſpenſé d'en montrer «.

» Non, Prince, répondit Ricaric ; & il alloit enfiler une longue tirade d'autorités, & citer tous les Rhéteurs de l'Afrique, des Arabies & de la Chine, pour démontrer la choſe du monde la plus inconteſtable, lorſqu'il fut interrompu par Sélim «.

» Tous vos Auteurs, lui dit le Courtiſan, ne prouveront jamais que Lambadago ne ſoit un harangueur très-mal-adroit & fort indécent. Paſſez-moi ces expreſſions, ajouta-t-il, M. Ricaric. Je vous honore ſinguliérement ; mais, en vérité, la prévention de confraternité miſe à part, n'avouerez-vous pas avec nous que le Sultan regnant, juſte, aimable, bienfaiſant, grand Guerrier, n'a pas beſoin des échaſſes de vos Rhéteurs, pour être auſſi grand que ſes ancêtres ; & qu'un fils qu'on éleve, en déprimant ſon pere & ſon aïeul, ſeroit bien ridiculement vain, s'il ne ſentoit pas qu'en l'embelliſſant d'une main, on le défigure de l'autre ? Pour prouver que Mangogul eſt d'une taille auſſi avantageuſe qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, à votre avis, eſt-il néceſſaire d'abattre la tête aux ſtatues d'Erguebzed & de Kanoglou « ?

» M. Ricaric, reprit Mirzoza, Sélim a raiſon. Laiſſons à chacun ce qui lui appartient, & ne faiſons pas ſoupçonner au public que nos éloges ſont des eſpeces de filouteries à la mémoire de nos peres. Dites cela de ma part en pleine Académie à la prochaine ſéance «.

» Il y a trop long-tems, reprit Sélim, qu'on eſt monté ſur ce ton, pour eſpérer quelque fruit de cet avis «.

» Je crois, Monſieur, que vous vous trompez, répondit Ricaric à Sélim. L'Académie eſt encore le ſanctuaire du bon goût ; & ſes beaux jours ne nous offrent, ni Philoſophes, ni Poëtes auxquels nous n'en ayons aujourd'hui à oppoſer. Notre

Théatre paſſoit, & peut paſſer encore pour le premier Théatre de l'Afrique. Quel ouvrage que le Tamerlan de Tuxigraphe ! c'eſt le pathétique d'Euriſopé & l'élévation d'Azophe : c'eſt l'antiquité toute pure «.

» J'ai vu, dit la Favorite, la premiere repréſentation de Tamerlan, & j'ai trouvé, comme vous, l'ouvrage conduit, le dialogue élégant, & les convenances bien obſervées «.

» Quelle différence, Madame, interrompit Ricaric, entre un Auteur tel que Tuxigraphe, nourri de la lecture des Anciens, & la plupart de nos Modernes «.

» Mais ces Modernes, dit Sélim, que vous frondez ici à votre aiſe, ne ſont pas auſſi mépriſables que vous le prétendez. Quoi donc ! ne leur trouvez-vous pas du génie, de l'invention, du feu, des détails, des caracteres, des tirades ? Et que m'importe à moi des regles, pourvu qu'on me plaiſe ? Ce ne ſont aſſurément, ni les obſervations du ſage Almudir & du ſavant Abaldok, ni la Poétique du docte Facardin, que je n'ai jamais lue, qui me font admirer les pieces d'Aboulcazem, de Muhardar, d'Albabouкre, & de tant d'autres Sarrazins. Y a-t-il d'autre regle que l'imitation de la Nature ; & n'avons-nous pas les mêmes yeux que ceux qui l'ont étudiée « ?

» La Nature, répondit Ricaric, nous offre à chaque inſtant des faces différentes. Toutes ſont vraies ; mais toutes ne ſont pas également belles. C'eſt dans ces ouvrages, dont il ne paroît pas que vous faſſiez grand cas, qu'il faut apprendre à choiſir. Ce ſont les recueils de leurs expériences, & de celles qu'on avoit faites avant eux. Quelque eſprit que l'on ait, on n'apperçoit les choſes que les unes après les autres ; & un ſeul homme ne peut

peut ſe flatter de voir, dans le court eſpace de ſa vie, tout ce qu'on avoit découvert dans les ſiecles qui l'ont précédé. Autrement, il faudroit avancer qu'une ſeule ſcience pourroit devoir ſa naiſſance, ſes progrès, & toute ſa perfection à une ſeule tête; ce qui eſt contre l'expérience «.

» M. Ricaric, repliqua Sélim, il ne s'enſuit autre choſe de votre raiſonnement, ſinon que les Modernes jouiſſant des tréſors amaſſés juſqu'à leur tems, doivent être plus riches que les Anciens; ou, ſi cette comparaiſon vous déplaît, que montés ſur les épaules de ces coloſſes, ils doivent voir plus loin qu'eux. En effet, qu'eſt-ce que leur phyſique, leur aſtronomie, leur navigation, leur méchanique, leurs calculs, en comparaiſon des nôtres? Et pourquoi notre éloquence & notre poéſie n'auroient-elles pas auſſi la ſupériorité « ?

» Sélim, répondit la Sultane, Ricaric vous déduira quelque jour les raiſons de cette différence. Il vous dira pourquoi nos Tragédies ſont inférieures à celles des Anciens. Pour moi, je me chargerai volontiers de vous montrer que cela eſt. Je ne vous accuſerai point, continua-t-elle, de n'avoir pas lu les Anciens. Vous avez l'eſprit trop orné, pour que le Théatre vous ſoit inconnu. Or, mettez à part certaines idées relatives à leurs uſages, à leurs mœurs, & à leur religion, & qui ne vous choquent que parce que les conjonctures ont changé, & convenez que leurs ſujets ſont nobles, bien choiſis, intéreſſans; que l'action ſe développe comme d'elle-même; que leur dialogue eſt ſimple, & fort voiſin du naturel; que les dénouemens n'y ſont pas forcés; & que l'intérêt n'y eſt point partagé, ni l'action ſurchargée par des épiſodes. Tranſportez-vous en idée dans l'Iſle d'Alindala; examinez tout ce qui

s'y paſſe; écoutez tout ce qui s'y dit, depuis le moment que le jeune Ibrahim & le ruſé Forſanti y ſont deſcendus; approchez-vous de la caverne du malheureux Polipſile; ne perdez pas un mot de ſes plaintes; & dites-moi ſi rien vous tire de l'illuſion. Citez-moi une piece moderne, qui puiſſe ſupporter le même examen, & prétendre au même degré de perfection; & je me tiens pour vaincue «.

» De par Brama, s'écria le Sultan en bâillant, Madame a fait une diſſertation académique «.

» Je n'entends point les regles, continua la Favorite, & moins encore les mots ſavans dans leſquels on les a conçues. Mais je ſais qu'il n'y a que le vrai qui plaiſe & qui touche. Je ſais encore, que la perfection d'un ſpectacle conſiſte dans l'imitation ſi exacte d'une action, que le ſpectateur, trompé ſans interruption, s'imagine aſſiſter à l'action même. Or, y a-t-il quelque choſe qui reſſemble à cela, dans ces Tragédies que vous nous vantez « ?

» En admirez-vous la conduite? Elle eſt ordinairement ſi compliquée, que ce ſeroit un miracle qu'il ſe fût paſſé tant de choſes en ſi peu de tems. La ruine ou la conſervation d'un Empire, le mariage d'une Princeſſe, la perte d'un Prince, tout cela s'exécute en un tour de main. S'agit-il d'une conſpiration? On l'ébauche au premier acte: elle eſt liée, affermie au ſecond; toutes les meſures ſont priſes, tous les obſtacles levés, les conſpirateurs diſpoſés au troiſieme; il y aura inceſſamment une révolte, un combat, peut-être une bataille rangée; & vous appellerez cela conduite, intérêt, chaleur, vraiſemblance? Je ne vous le pardonnerois jamais, à vous, qui n'ignorez pas ce qu'il en coûte quelquefois pour mettre à fin

une misérable intrigue, & combien la plus petite affaire de politique absorbe de tems en démarchés, en pour-parlers, & en délibérations. «

» Il est vrai, Madame, répondit Sélim, que nos pieces sont un peu chargées; mais c'est un mal nécessaire : sans le secours des épisodes, on se morfondroit. »

» C'est-à-dire, que, pour donner de l'ame à la représentation d'un fait, il ne faut le rendre, ni tel qu'il est, ni tel qu'il doit être. Cela est du dernier ridicule, à moins qu'il ne soit plus absurde encore de faire jouer à des violons des ariettes vives & des sonates de mouvement, tandis que les esprits sont imbus qu'un Prince est sur le point de perdre sa Maîtresse, son Trône & la vie «.

» Madame, vous avez raison, dit Mangogul : ce sont des airs lugubres qu'il faut alors; & je vais vous en ordonner. Mangogul se leva, sortit, & la conversation continua entre Sélim, Ricaric, & la Favorite. «

» Au moins, Madame, repliqua Sélim, vous ne nierez pas, que, si les épisodes nous tirent de l'illusion, le dialogue nous y ramene. Je ne vois personne qui l'entende comme nos tragiques. «

» Personne n'y entend donc rien, reprit Mirzoza. L'emphase, l'esprit, & le papillotage qui y regne, sont à mille lieues de la Nature. C'est en vain que l'Auteur cherche à se dérober, mes yeux percent, & je l'apperçois sans cesse derriere ses personnages. Cinna, Sertorius, Maxime, Émilie, sont, à tout moment, les sarbacanes de Corneille. Ce n'est pas ainsi qu'on s'entretient dans nos anciens Sarrazins. M. Ricaric vous en traduira, si vous voulez, quelques morceaux, & vous entendrez la pure Nature s'exprimer par leur bouche. Je dirois volontiers aux Modernes : » Messieurs,

au lieu de donner à tout propos de l'eſprit à vos perſonnages, placez-les dans des conjonctures qui leur en donnent. «

» Après ce que Madame vient de prononcer de la conduite & du dialogue de nos drames, il n'y a pas apparence, dit Sélim, qu'elle faſſe grace aux dénouemens. «

» Non, ſans doute, reprit la Favorite, il y en a cent mauvais pour un bon. L'un n'eſt point amené, l'autre eſt miraculeux. Un Auteur eſt-il embarraſſé d'un perſonnage qu'il a traîné de ſcenes en ſcenes pendant cinq actes, il vous le dépêche d'un coup de poignard : tout le monde ſe met à pleurer ; & moi, je ris comme une folle. Et puis, a-t-on jamais parlé comme nous déclamons ? Les Princes & les Rois marchent-ils autrement qu'un homme qui marche bien ? Ont-ils jamais geſticulé comme des poſſédés ou des furieux ? Les Princeſſes pouſſent-elles des ſifflemens aigus ? On ſuppoſe que nous avons porté la tragédie à un haut degré de perfection ; & moi je tiens preſque pour démontré, que de tous les genres d'ouvrages de littérature auxquels les Africains ſe ſont appliqués dans ces derniers ſiecles, c'eſt le plus imparfait. «

La Favorite en étoit-là de ſa ſortie contre nos pieces de Théatre, lorſque Mangogul rentra. » Madame, lui dit-il, vous m'obligerez de continuer. J'ai, comme vous voyez, des ſecrets pour abréger une poétique, quand je la trouve longue. «

» Je ſuppoſe, continua la Favorite, un nouveau débarqué d'Angore, qui n'ait jamais entendu parler du ſpectacle ; mais qui ne manque, ni de ſens, ni d'uſage ; qui connoiſſe un peu la Cour des Princes, les maneges des Courtiſans, les jalouſies

des Miniſtres, & les tracaſſeries des femmes ; & à qui je diſe en confidence : » Mon ami, il ſe fait dans le Serrail des mouvemens terribles. Le Prince, mécontent de ſon fils, en qui il ſoupçonne de la paſſion pour la Manimonbanda, eſt homme à tirer de tous les deux la vengeance la plus cruelle : cette aventure aura, ſelon toutes les apparences, des ſuites fâcheuſes. Si vous voulez, je vous rendrai témoin de tout ce qui ſe paſſera «. Il accepte ma propoſition, & je le mene dans une loge grillée, d'où il voit le théatre qu'il prend pour le Palais du Sultan. Croyez-vous, que malgré tout le ſérieux que j'affecterois, l'illuſion de cet homme durât un inſtant ? Ne conviendrez-vous pas au contraire, qu'à la démarche empeſée des Acteurs, à la bizarrerie de leurs vêtemens, à l'extravagance de leurs geſtes, à l'emphaſe d'un langage ſingulier, rimé, cadencé, & à mille autres diſſonances qui le frapperont, il doit m'éclater au nez dès la premiere ſcene, & me déclarer, ou que je me joue de lui, ou que le Prince & toute ſa Cour extravaguent ? «

» Je vous avoue, dit Sélim, que cette ſuppoſition me frappe ; mais ne pourroit-on pas vous obſerver qu'on ſe rend au ſpectacle, avec la perſuaſion que c'eſt l'imitation d'un événement, & non l'événement même qu'on y verra. «

» Et cette perſuaſion, reprit Mirzoza, doit-elle empêcher qu'on n'y repréſente l'événement de la maniere la plus naturelle ? «

» C'eſt-à-dire, Madame, interrompit Mangogul, que vous voilà à la tête des frondeurs «.

» Et que ſi l'on vous en croit, continua Sélim, l'Empire eſt menacé de la décadence du bon goût ; que la barbarie va renaître, & que nous ſommes

ſur le point de retomber dans l'ignorance des ſiecles de Mamurrha & d'Orondado «.

» Seigneur, ne craignez rien de ſemblable. Je hais les eſprits chagrins, & n'en augmenterai pas le nombre. D'ailleurs, la gloire de Sa Hauteſſe m'eſt trop chere, pour que je penſe jamais à donner atteinte à la ſplendeur de ſon regne. Mais ſi l'on nous en croyoit, n'eſt-il pas vrai, Monſieur Ricaric, que les lettres brilleroient peut-être avec plus d'éclat « ?

» Comment ! dit Mangogul : auriez-vous à ce ſujet quelque mémoire à préſenter à mon Sénéchal «?

» Non, Seigneur, répondit Ricaric ; mais après avoir remercié Votre Hauteſſe, de la part de tous les gens de lettres, du nouvel Inſpecteur qu'elle leur a donné, je remontrerois à votre Sénéchal, en toute humilité, que le choix des Savans, préposés à la reviſion des manuſcrits, eſt une affaire très-délicate ; qu'on confie ce ſoin à des gens qui me paroiſſent fort au deſſous de cet emploi ; & qu'il réſulte delà une foule de mauvais effets, comme d'eſtropier de bons ouvrages, d'étouffer les meilleurs eſprits, qui n'ayant pas la liberté d'écrire à leur façon, ou n'écrivent point du tout, ou font paſſer chez l'étranger des ſommes conſidérables avec leurs ouvrages ; de donner mauvaiſe opinion des matieres qu'on défend d'agiter, & mille autres inconvéniens qu'il ſeroit trop long de détailler à Votre Hauteſſe. Je lui conſeillerois de retrancher les penſions à certaines ſangſues littéraires, qui demandent ſans raiſon & ſans ceſſe. Je parle des Gloſſateurs, Antiquaires, Commentateurs, & autres gens de cette eſpece, qui ſeroient fort utiles, s'ils faiſoient bien leur métier ; mais qui ont la malheureuſe habitude de paſſer ſur les choſes obſcures, & d'éclaircir les endroits

clairs. Je voudrois qu'il veillât à la ſuppreſſion de preſque tous les ouvrages poſthumes, & qu'il ne ſouffrît point que la mémoire d'un grand Auteur fût ternie par l'avidité d'un Libraire, qui recueille & publie, long-tems après la mort d'un homme, des ouvrages qu'il avoit condamnés à l'oubli pendant ſa vie. Et moi, continua la Favorite, je lui marquerois un petit nombre d'hommes diſtingués, tels que M. Ricaric, ſur leſquels il pourroit raſſembler vos bienfaits. N'eſt-il pas ſurprenant que le pauvre garçon n'ait pas un ſol, tandis que le précieux Chyromant de la Manimonbanda touche tous les ans mille ſequins ſur votre tréſor «.

» Eh bien, Madame, répondit Mangogul, j'en aſſigne autant à Ricaric ſur ma caſſette, en conſidération des merveilles que vous m'en apprenez «.

» Monſieur Ricaric, dit la Favorite, il faut auſſi que je faſſe quelque choſe pour vous : je ſacrifie le petit reſſentiment de mon amour-propre; & j'oublie, en faveur de la récompenſe que Mangogul vient d'accorder à votre mérite, l'injure qu'il m'a faite «.

» Pourroit-on, Madame, vous demander quelle eſt cette injure ? reprit Mangogul «.

» Oui, Seigneur, & vous l'apprendrez. Vous nous embarquez vous-même dans un entretien ſur les Belles-Lettres; vous débutez par un morceau ſur l'Eloquence moderne, qui n'eſt pas merveilleux; & lorſque, pour vous obliger, on ſe diſpoſe à ſuivre le triſte propos que vous avez jetté, l'ennui & les bâillemens vous prennent, vous vous tourmentez ſur votre fauteuil, vous changez cent fois de poſture, ſans en trouver une bonne; las, enfin, de tenir la plus mauvaiſe contenance du monde, vous prenez bruſquement vo-

tre parti, vous vous levez, & vous disparoissez; & où allez-vous encore? Peut-être écouter un Bijou«!

» Je conviens, Madame, du fait; mais je n'y vois rien d'offensant. S'il arrive à un homme de s'ennuyer des belles choses, & de s'amuser à en entendre de mauvaises, tant pis pour lui. Cette injuste préférence n'ôte rien au mérite de ce qu'il a quitté; il en est seulement déclaré mauvais Juge. Je pourrois ajouter à cela, Madame, que tandis que vous vous occupiez à la conversion de Sélim, je travaillois presque aussi infructueusement à vous procurer un Château; enfin, s'il faut que je sois coupable, puisque vous l'avez prononcé, je vous annonce que vous avez été vengée sur le champ«.

» Et comment cela? dit la Favorite«. » Le voici, répondit le Sultan. Pour me dissiper un peu de la séance académique que j'avois essuyée, j'allois interroger quelque Bijou«. . . . . »Eh bien, Prince, eh bien«? » Je n'en ai jamais entendu de si maussades que les deux sur lesquels je suis tombé«. . . . . » J'en suis au comble de mes joies, reprit la Favorite«. . . . . » Ils se sont mis à parler l'un & l'autre une langue inintelligible. J'ai très-bien retenu tout ce qu'ils ont dit; mais je meure si j'en comprends un mot«.

CHAPITRE VI.

Dix-huitieme & dix-neuvieme Eſſais de l'Anneau.

Sphéroïde l'applatie, & Girgiro l'entortillé. Attrape qui pourra.

»CELA eſt ſingulier, continua la Favorite. Juſqu'à préſent j'avois imaginé que ſi l'on avoit quelques reproches à faire aux Bijoux, c'étoit d'avoir parlé très-clairement«. »Oh, parbleu, Madame, répondit Mangogul, ces deux-ci n'en ſont pas, & les entendra qui pourra«.

»Vous connoiſſez cette petite femme toute ronde, dont la tête eſt renfoncée dans les épaules, à qui l'on apperçoit à peine des bras, qui a les jambes ſi courtes, & le ventre ſi dévalé, qu'on la prendroit pour un magot, ou pour un gros embryon mal développé, qu'on a ſurnommée *Sphéroïde l'applatie;* qui s'eſt mis en tête que Brama l'appelloit à l'étude de la Géométrie, parce qu'elle en a reçu la figure d'un globe, & qui conſéquemment auroit pu ſe déterminer pour l'artillerie; car de la façon dont elle eſt tournée, elle a dû ſortir du ſein de la nature, comme un boulet de la bouche d'un canon«.

»J'ai voulu ſavoir des nouvelles de ſon Bijou, & je l'ai queſtionné. Mais ce Vorticoſe s'eſt expliqué en termes d'une Géométrie ſi profonde, que je ne l'ai point entendu, & que peut-être ne s'entendoit-il pas lui-même. Ce n'étoit que lignes droites, ſurfaces concaves, quantités données, longueur, largeur, profondeur, ſolide, forces vives, forces

mortes, cône, cylindre, ſections coniques, courbes, courbes élaſtiques, courbe rentrante en elle-même, avec ſon point conjugué «.....

» Que votre Hauteſſe me faſſe grace du reſte, s'écria douloureuſement la Favorite; vous avez une cruelle mémoire. Cela eſt à périr. J'en aurai, je crois, la migraine plus de huit jours. Par haſard, l'autre ſeroit-il auſſi réjouiſſant «.

» Vous allez en juger, répondit Mangogul. De par l'orteil de Brama, j'ai fait un prodige. J'ai retenu ſon amphigouri mot pour mot, bien qu'il ſoit tellement dénué de ſens & de clarté, que ſi vous m'en donniez une fine & critique expoſition, vous me feriez, Madame, un préſent gracieux «.

» Comment avez-vous dit, Prince? s'écria Mirzoza. Je veux mourir, ſi vous n'avez dérobé cette phraſe à quelqu'un «.

» Je ne ſais comment cela s'eſt fait, répondit Mangogul; car ces deux Bijoux ſont aujourd'hui les ſeules perſonnes à qui j'aie donné audience. Le dernier ſur qui jai tourné mon Anneau, après avoir gardé le ſilence un moment, a dit, comme s'il ſe fut adreſſé à une aſſemblée « :

MESSIEURS,

» Je me diſpenſerai de chercher, au mépris de ma propre raiſon, un modele de penſer & de m'exprimer. Si toutefois j'avance quelque choſe de neuf, ce ne ſera point affectation, le ſujet me l'aura fourni; ſi je répete ce qui aura été dit, je l'aurai penſé comme les autres «.

» Que l'ironie ne vienne point tourner en ridicule ce début, & m'accuſer de n'avoir rien lu, ou d'avoir lu en pure perte. Un Bijou, comme moi, n'eſt fait, ni pour lire, ni pour profiter de ſes lec-

tures, ni pour preſſentir une objection, ni pour y répondre «.

» Je ne me refuſerai point aux réflexions, & aux ornemens proportionnés à mon ſujet, d'autant plus qu'à cet égard, il eſt d'une extrême modeſtie, n'en permettant, ni la quantité, ni l'éclat; mais j'éviterai de deſcendre dans ces petits & menus détails, qui ſont du partage d'un Orateur ſtérile. Je ſerois au déſeſpoir d'être ſoupçonné de ce défaut «.

» Après vous avoir inſtruit, Meſſieurs, de ce que vous devez attendre de mes découvertes & de mon élocution, quelques coups de pinceau ſuffiront pour vous eſquiſſer mon caractere «.

» Il y a, vous le ſavez tous, Meſſieurs, comme moi, deux ſortes de Bijoux : des Bijoux orgueilleux & des Bijoux modeſtes : les premiers veulent primer, & tenir par-tout le haut bout; les ſeconds, au contraire, affectent de ſe prêter, & ſe préſentent d'un air ſoumis. Cette double intention ſe manifeſte dans les projets de l'exécution, & les détermine les uns & les autres à agir ſelon le génie qui les guide «.

» Je crus, par attachement aux préjugés de la premiere éducation, que je m'ouvrirois une carriere plus ſûre, plus facile & plus gracieuſe, ſi je préférois le rôle de l'humilité à celui de l'orgueil; & je m'offris avec une pudeur enfantine, & des ſupplications engageantes, à tous ceux que j'eus le bonheur de rencontrer «.

» Mais que les tems ſont malheureux! Après dix fois plus de *mais*, de *ſi* & de *comme*, qu'il n'en falloit pour impatienter le plus déſœuvré de tous les Bijoux, on accepta mes ſervices. Hélas! ce ne fut pas pour long-tems. Mon premier poſſeſſeur ſe livrant à l'éclat flatteur d'une conquête nouvelle, me délaiſſa, & je retombai dans le déſœuvrement «.

» Je venois de perdre un tréſor, & je ne me flattai point que la fortune m'en dédommageroit; en effet, la place vacante fut occupée, mais non remplie, par un ſexagénaire, en qui la bonne volonté manquoit moins que le moyen «.

» Il travailla de toutes ſes forces à m'ôter la mémoire de mon état paſſé. Il eut pour moi toutes ces manieres reconnues pour polies & concurrentes dans la carriere que je ſuivois; mais ſes efforts ne prévinrent point mes regrets «.

» Si l'induſtrie, qui n'a jamais, dit-on, reſté court, lui fit trouver, dans les tréſors de la faculté naturelle, quelque adouciſſement à ma peine, cette compenſation me parut inſuffiſante, en dépit de mon imagination, qui ſe fatiguoit vainement à chercher des rapports nouveaux, & même à en ſuppoſer d'imaginaires «.

» Tel eſt l'avantage de la primauté, qu'elle ſaiſit l'idée, & fait barriere à tout ce qui veut enſuite ſe préſenter ſous d'autres formes; & telle eſt, le dirai-je, à notre honte, la nature ingrate des Bijoux, que devant eux la bonne volonté n'eſt jamais réputée pour le fait «.

» La remarque me paroît ſi naturelle, que, ſans en être redevable à perſonne, je ne penſe pas être le ſeul à qui elle ſoit venue; mais ſi quelqu'un, avant moi, en a été touché, du moins je ſuis, Meſſieurs, le premier qui entreprends, par ſa manifeſtation, d'en faire valoir le mérite à vos yeux «.

» Je n'ai garde de ſavoir mauvais gré à ceux qui ont élevé la voix juſqu'ici, d'avoir manqué ce trait; mon amour-propre ſe trouvant trop ſatisfait de pouvoir, après un ſi grand nombre d'Orateurs, préſenter mon obſervation comme quelque choſe de neuf «....

» Ah! Prince, s'écria vivement Mirzoza, il me

ſemble que j'entends le Chyromant de la Manimonbanda. Adreſſez-vous à cet homme, & vous aurez l'interprétation fine & critique dont vous attendriez inutilement de tout autre le préſent gracieux «.

L'Auteur Africain dit que Mangogul ſourit, & continua. Mais je n'ai garde, ajoute-t-il, de rapporter le reſte de ſon diſcours. Si ce commencement n'a pas autant amuſé que les premieres pages de la Fée Taupe, la ſuite ſeroit plus ennuyeuſe que les dernieres de la Fée Mouſtache.

CHAPITRE VII.

Rêve de Mirzoza.

APRÈS que Mangogul eut achevé le diſcours académique de Girgiro l'entortillé, il fit nuit, & l'on ſe coucha.

Cette nuit, la Favorite pouvoit ſe promettre un ſommeil profond; mais la converſation de la veille lui revint dans la tête en dormant; & les idées, qui l'avoient occupée, ſe mêlant avec d'autres, elle fut tracaſſée par un ſonge bizarre, qu'elle ne manqua pas de raconter au Sultan.

» J'étois, lui dit-elle, dans mon premier ſomme, lorſque je me ſuis ſenti tranſporter dans une galerie immenſe, toute pleine de livres. Je ne vous dirai rien de ce qu'ils contenoient: ils furent alors, pour moi, ce qu'ils ſont pour bien d'autres, qui ne dorment pas. Je ne regardai pas un ſeul titre: un ſpectacle plus frappant m'attira toute entiere «.

» D'eſpace en eſpace, entre les armoires qui renfermoient les livres, s'élevoient des piedeſ-

taux, ſur leſquels étoient poſés des buſtes de marbre & d'airain d'une grande beauté. L'injure des tems les avoit épargnés; à quelques légeres défectuoſités près, ils étoient entiers & parfaits. Ils portoient empreintes cette nobleſſe & cette élégance que l'antiquité a ſu donner à ſes Ouvrages. La plupart avoient de longues barbes, de grands fronts comme le vôtre, & la phyſionomie intéreſſante «.

» J'étois inquiete de ſavoir leurs noms, & de connoître leur mérite, lorſqu'une femme ſortit de l'embraſure d'une fenêtre, & m'aborda. Sa taille étoit avantageuſe, ſon pas majeſtueux, & ſa démarche noble. La douceur & la fierté ſe confondoient dans ſes regards, & ſa voix avoit je ne ſais quel charme qui pénétroit. Un caſque, une cuiraſſe, avec une jupe flottante, de ſatin blanc, faiſoient tout ſon ajuſtement. » Je connois votre embarras, me dit-elle, & je vais ſatisfaire votre curioſité. Les hommes, dont les buſtes vous ont frappée, furent mes Favoris. Ils ont conſacré leurs veilles à la perfection des beaux-arts, dont on me doit l'invention: ils vivoient dans les pays de la terre les plus policés; & leurs Ecrits, qui ont fait les délices de leurs contemporains, ſont l'admiration du ſiecle préſent. Approchez-vous, & vous appercevrez en bas reliefs, ſur les piedeſtaux qui ſoutiennent leurs buſtes, quelque ſujet intéreſſant, qui vous indiquera du moins le caractere de leurs Ecrits «.

» Le premier buſte que je conſidérai, étoit un Vieillard majeſtueux, qui me parut aveugle: il avoit, ſelon toute apparence, chanté des combats; car c'étoit les ſujets des côtés de ſon piedeſtal. Une ſeule figure occupoit la face antérieure; c'étoit un jeune Héros: il avoit la main poſée ſur la garde de ſon cimeterre, & l'on voyoit un bras

de femme qui l'arrêtoit par les cheveux, & qui ſembloit tempérer ſa colere «.

» On avoit placé vis-à-vis de ce buſte, celui d'un jeune homme; c'étoit la modeſtie même : ſes regards étoient tournés ſur le Vieillard, avec une attention marquée. Il avoit auſſi chanté la guerre & les combats; mais ce n'étoient pas les ſeuls ſujets qui l'avoient occupé : car des bas-reliefs qui l'environnoient, le principal repréſentoit, d'un côté, des Laboureurs courbés ſur leurs charrues, & travaillant à la culture des terres; & de l'autre, des Bergers étendus ſur l'herbe, & jouant de la flûte entre leurs moutons & leurs chiens «.

» Le buſte placé au deſſous du Vieillard, & du même côté, avoit le regard effaré : il ſembloit ſuivre de l'œil quelque objet qui fuyoit; & l'on avoit repréſenté au deſſous une lyre jettée au haſard, des lauriers diſperſés, des chars briſés, & des chevaux fougueux, échappés dans une vaſte plaine «.

» Je vis, en face de celui-ci, un buſte qui m'intéreſſa : il me ſemble que je le vois encore : il avoit l'air fin, le nez aquilin & pointu, le regard fixe, & le ris malin. Les bas-reliefs, dont on avoit orné ſon piedeſtal, étoient ſi chargés, que je ne finirois point, ſi j'entreprenois de vous les décrire «.

» Après en avoir examiné quelques autres, je me mis à interroger ma Conductrice «.

» Quel eſt celui-ci, lui demandai-je, qui porte la vérité ſur ſes levres, & la probité ſur ſon viſage » ? Ce fut, me dit-elle, l'ami & la victime de l'un & de l'autre. Il s'occupa, tant qu'il vécut, à rendre ſes concitoyens éclairés & vertueux; & ſes concitoyens ingrats lui ôterent la vie ».

» Et ce buſte qu'on a mis au deſſous » ? . . . Lequel ? Celui qui paroît ſoutenu par les Graces qu'on a ſculptées ſur les faces de ſon piedeſ-

tal? . . . . » Celui-là même « . . . C'eſt le diſciple & l'héritier de l'eſprit & des maximes du vertueux infortuné dont je vous ai parlé «.

» Et ce gros Jouflu, qu'on a couronné de pampre & de myrte, qui eſt-il « ? . . . . . C'eſt un Philoſophe aimable, qui fit ſon unique occupation de chanter, & de goûter le plaiſir. Il mourut entre les bras de la volupté «.

» Et cet autre aveugle « ? . . . . C'eſt, me dit-elle. . . . Mais, je n'attendis pas ſa réponſe : il me ſembla que j'étois en pays de connoiſſance, & je m'approchai, avec précipitation, du buſte qu'on lui avoit placé en face. Il étoit poſé ſur un trophée des différens attributs des Sciences & des Arts : les Amours folâtroient entr'eux ſur un des côtés de ſon piedeſtal. On avoit grouppé ſur l'autre, les Génies de la Politique, de l'Hiſtoire, & de la Philoſophie. On voyoit ſur le troiſieme, deux armées rangées en bataille : ici l'étonnement & l'horreur regnoient ſur les viſages ; on y découvroit auſſi des veſtiges de l'admiration & de la pitié. Ces ſentimens naiſſoient apparemment des objets qui s'offroient à la vue. C'étoit un jeune hommes expirant, & à ſes côtés un Guerrier plus âgé, qui tournoit ſes armes contre lui-même. Tout étoit dans ces figures de la derniere beauté ; & le déſeſpoir de l'une, & la langueur mortelle qui parcouroit les membres de l'autre. Je m'approchai, & je lus au deſſous, en lettres d'or : *Hélas ! c'étoit ſon fils.*

Là on avoit ſculpté un Soudan furieux, qui enfonçoit un poignard dans le ſein d'une jeune perſonne, à la vue d'un peuple nombreux. Les uns détournoient les yeux, & les autres fondoient en larmes. On avoit gravé ces mots autour de ce bas relief : *Eſt-ce vous, Néreſtan ?*

J'allois

J'allois paſſer à d'autres buſtes, lorſqu'un bruit ſoudain me fit tourner la tête. Il étoit occaſionné par une troupe d'hommes vêtus de longues robes noires, qui ſe précipitoient en foule dans la Galerie. Les uns portoient des encenſoirs, d'où s'exhaloit une vapeur groſſiere; les autres des guirlandes d'œillet d'Inde & d'autres fleurs cueillies ſans choix, & arrangées ſans goût. Ils s'attrouperent autour des buſtes, & les encenſerent en chantant des Hymnes en deux langues qui me ſont inconnues. La fumée de leur encens s'attachoit aux buſtes, à qui leurs couronnes donnoient un air tout-à-fait ridicule. Mais les Antiques reprirent bientôt leur éclat; & je vis les couronnes ſe faner, & tomber à terre ſéchées. Il s'éleva entre ces eſpeces de Barbares une querelle ſur ce que quelques-uns n'avoient pas, au gré des autres, fléchi les genoux aſſez bas; & ils étoient ſur le point d'en venir aux mains, lorſque ma conductrice les diſperſa d'un regard, & rétablit le calme dans ſa demeure.

Ils étoient à peine éclipſés, que je vis entrer par une porte oppoſée, une longue file de Pigmées: ces petits hommes n'avoient pas deux coudées de hauteur; mais en récompenſe, ils portoient des dents fort aiguës, & des ongles. Ils ſe ſéparerent en pluſieurs bandes, & s'emparerent des buſtes. Les uns tâchoient d'égratigner les bas-reliefs, & le parquet étoit jonché des débris de leurs ongles. D'autres plus inſolens s'élevoient les uns ſur les épaules des autres, à la hauteur des têtes, & leur donnoient des croquignoles. Mais ce qui me réjouit beaucoup, ce fut d'appercevoir que ces croquignoles, loin d'atteindre le nez du buſte, revenoient ſur celui du Pygmée. Auſſi, en

les conſidérant de fort près, les trouvai-je preſque tous camus.

» Vous voyez, me dit ma Conductrice, quelle eſt l'audace & le châtiment de ces Mirmidons. Il y a long-tems que cette guerre dure, & toujours à leur déſavantage. J'en uſe moins ſévérement avec eux qu'avec les robes noires. L'encens de ceux-ci pourroit défigurer les buſtes : les efforts des autres finiſſent preſque toujours par en augmenter l'éclat. Mais comme vous n'avez plus qu'une heure ou deux à demeurer ici, je vous conſeille de paſſer à de nouveaux objets «.

Un grand rideau s'ouvrit à l'inſtant, & je vis un attelier occupé par une autre ſorte de Pygmées : ceux-ci n'avoient ni dents, ni ongles ; mais en revanche, ils étoient armés de raſoirs & de ciſeaux. Ils tenoient entre leurs mains des têtes qui paroiſſoient animées, & s'occupoient à couper à l'une les cheveux, à arracher à l'autre le nez & les oreilles, à créver l'œil droit à celle-ci, l'œil gauche à celle-là, & à les diſſéquer preſque toutes. Après cette belle opération, ils ſe mettoient à les conſidérer & à leur ſourire, comme s'ils les euſſent trouvé les plus jolies du monde. Les pauvres têtes avoient beau jetter les hauts cris, ils ne daignoient preſque pas leur répondre. J'en entendis une qui redemandoit ſon nez, & qui repréſentoit qu'il ne lui étoit pas poſſible de ſe montrer ſans cette piece. » Eh ? tête, ma mie, lui répondoit le Pygmée, vous êtes folle. Ce nez, qui fait votre regret, vous défiguroit. Il étoit long, long... Vous n'auriez jamais fait fortune avec cela. Mais depuis qu'on vous l'a raccourci, taillé, vous êtes charmante, & l'on vous courra... «

Le ſort de ces têtes m'attendriſſoit, lorſque j'apperçus plus loin d'autres Pygmées plus cha-

ritables, qui ſe traînoient à terre avec des lunettes. Ils ramaſſoient des nez & des oreilles, & les rajuſtoient à quelques vieilles têtes, à qui le tems les avoit enlevés. Il y en avoit entr'eux, mais en petit nombre, qui y réuſſiſſoient : les autres mettoient le nez à la place de l'oreille, ou l'oreille à la place du nez ; & les têtes n'en étoient que plus défigurées.

J'étois fort empreſſée de ſavoir ce que toutes ces choſes ſignifioient : je le demandai à ma Conductrice, & elle avoit la bouche ouverte pour me répondre, lorſque je me ſuis réveillée en ſurſaut.

» Cela eſt cruel, dit Mangogul ; cette femme vous auroit développé bien des myſteres. Mais à ſon défaut, je ſerois d'avis que nous nous adreſſaſſions à mon Joueur de gobelets Bloculocus. Qui ? reprit la Favorite ; ce nigaud, à qui vous avez accordé le Privilége excluſif de montrer la lanterne magique dans votre Cour ? Lui-même, répondit le Sultan. Il nous interprétera votre ſonge, ou perſonne. Qu'on appelle Bloculocus, dit Mangogul «.

CHAPITRE VIII.

Vingt-unieme & vingt-deuxieme Eſſais de l'Anneau.

FRICAMONE ET GALLIPIGA.

L'AUTEUR Africain ne nous dit point que devint Mangogul, en attendant Bloculocus. Il y a toute apparence qu'il ſortit, qu'il alla conſulter quelques Bijoux ; & que, ſatisfait de ce qu'il en

avoit appris, il rentra chez la Favorite en pouſſant les cris de joie qui commencent ce Chapitre. » Victoire ! victoire, s'écria-t-il. Vous triomphez, Madame, & le Château, les Porcelaines, & le Petit Sapajou ſont à vous «.

» C'eſt Eglé, ſans doute, reprit la Favorite ...? Non, Madame, non, ce n'eſt point Eglé, interrompit le Sultan, c'eſt une autre. Ah ! Prince, dit la Favorite, ne m'enviez pas plus long-tems l'avantage de connoître ce Phénix... Eh bien, c'eſt... qui l'auroit jamais cru ? C'eſt, dit la Favorite .... Fricamone, répondit Mangogul..... Fricamone ! reprit Mirzoza, je ne vois rien d'impoſſible à cela. Cette femme a paſſé au couvent la plus grande partie de ſa jeuneſſe ; & depuis qu'elle en eſt ſortie, elle a mené la vie la plus édifiante & la plus retirée. Aucun homme n'a mis le pied chez elle, & elle s'eſt rendue comme l'Abbeſſe d'un troupeau de jeunes Dévotes qu'elle forme à la perfection, & dont ſa maiſon ne déſemplit pas. Il n'y avoit rien à faire là pour vous autres, ajouta la Favorite en ſouriant, & ſecouant la tête «.

» Madame, vous avez raiſon, dit Mangogul. J'ai queſtionné ſon Bijou, point de réponſe. J'ai redoublé la vertu de ma Bague, en la frottant & refrottant, rien n'eſt venu. Il faut, me diſois-je en moi-même, que ce Bijou ſoit ſourd. Et je me diſpoſois à laiſſer Fricamone ſur le lit de repos où je l'avois trouvée, lorſqu'elle s'eſt miſe à parler, par la bouche, s'entend «.

» Chere Acaris, s'écrioit-elle, que je ſuis heureuſe dans ces momens que je dérobe à tout ce qui m'obſéde, pour me livrer à toi ! Après ceux que je paſſe entre tes bras, ce ſont les plus doux de ma vie .... Rien ne me diſtrait. Autour de moi tout eſt dans le ſilence : mes rideaux entr'ou-

verts n'admettent de jour que ce qu'il en faut pour m'incliner à la tendreſſe, & te voir. Je commande à mon imagination, elle t'évoque, & d'abord je te vois .... Chere Acaris, que tu me parois belle!.... Oui, ce ſont là tes yeux, c'eſt ton ſouris, c'eſt ta bouche. ... Ne me cache point cette gorge naiſſante. ... Souffre que je la baiſe .... Je ne l'ai point aſſez vue.... Que je la baiſe encore .... Ah! laiſſe-moi mourir ſur elle. ... Quelle fureur me ſaiſit! ... Acaris, chere Acaris, où es tu? ... Viens donc, chere Acaris. ... Ah! chere & tendre amie, je te le jure, des ſentimens inconnus ſe ſont emparés de mon ame. Elle en eſt remplie; elle en eſt étonnée; elle n'y ſuffit pas. .... Coulez larmes délicieuſes; coulez, & ſoulagez l'ardeur qui me dévore. ... Non, chere Acaris, non: cet Alizali que tu me préferes, ne t'aimera point comme moi. ... Mais j'entends quelque bruit... Ah! c'eſt Acaris, ſans doute ... Viens, chere ame, viens ... «

» Fricamone ne ſe trompoit point, continua Mangogul, c'étoit Acaris, en effet. Je les ai laiſſées s'entretenir enſemble; & fortement perſuadé que le Bijou de Fricamone continueroit d'être diſcret, je ſuis accouru vous apprendre que j'ai perdu. ... Mais, reprit la Sultane, je n'entends rien à cette Fricamone. Il faut qu'elle ſoit folle, ou qu'elle ait de cruelles vapeurs. Non, Prince, non: j'ai plus de conſcience que vous ne m'en ſuppoſez. Je n'ai rien à objecter à cette épreuve: mais je ſens quelque choſe qui me défend de m'en prévaloir, & je ne m'en prévaudrai point. Voilà qui eſt décidé. Je ne voudrai jamais de votre Château, ni de vos Porcelaines, ou je les aurai à meilleurs titres «.

» Madame, lui répondit Mangogul, je ne vous conçois pas. Vous êtes d'une difficulté qui paſſe,

Il faut que vous n'ayez pas bien regardé le petit Sapajou «.

» Prince, je l'ai bien vu, repliqua Mirzoza. Je ſais qu'il eſt charmant. Mais je ſoupçonne cette Fricamone de n'être pas mon fait. Si c'eſt votre envie qu'il m'appartienne un jour, adreſſez-vous ailleurs «.

» Ma foi, Madame, reprit Mangogul, après y avoir bien penſé, je ne vois plus que la Maîtreſſe de Mirolo qui puiſſe vous faire gagner «.

» Ah ! Prince, vous rêvez, lui répondit la Favorite. Je ne connois point votre Mirolo ; mais qui qu'il ſoit, puiſqu'il a une Maîtreſſe, ce n'eſt pas pour rien «.

» Vraiment vous avez raiſon, dit Mangogul : cependant, je gagerois bien encore que le Bijou de Callipiga ne ſait rien de rien «.

» Accordez-vous donc, continua la Favorite. De deux choſes l'une : ou le Bijou de Callipiga.... Mais j'allois m'embarquer dans un raiſonnement ridicule.... Faites, Prince, tout ce qu'il vous plaira. Conſultez le Bijou de Callipiga : s'il ſe tait, tant pis pour Mirolo, tant mieux pour moi «.

Mangogul partit, & ſe trouva dans un inſtant à côté du ſopha jonquille, brodé en argent, ſur lequel Callipiga repoſoit. Il eut à peine tourné ſa Bague ſur elle, qu'il entendit une voix ſourde, qui murmuroit le diſcours ſuivant : » Que me demandez-vous ? Je ne comprends rien à vos queſtions. On ne ſonge ſeulement pas à moi. Il me ſemble pourtant que j'en vaux bien un autre. Mirolo paſſe ſouvent à ma porte, il eſt vrai ; mais

. . . . . .

. . . . . *Il y a dans cet endroit une lacune conſidérable. La République des Lettres auroit certainement obligation à celui qui nous reſtitueroit le diſcours du*

Bijou de Callipiga, dont il ne nous reſte que les deux dernieres phraſes. Nous invitons les Savans à les méditer, & à voir ſi cette lacune ne ſeroit point une omiſſion volontaire de l'Auteur mécontent de ce qu'il avoit dit, & qui ne trouvoit rien de mieux à dire . . . . On dit que mon rival auroit des autels au de-là des Alpes. Hélas ! ſans Mirolo, l'Univers entier m'en éleveroit «.

Mangogul revint auſſi-tôt au Serrail, & répéta à la Favorite la plainte du Bijou de Callipiga, mot pour mot ; car il avoit la mémoire merveilleuſe. » Il n'y a rien là, Madame, lui dit-il, qui ne vous donne gagné : je vous abandonne tout ; & vous en remercierez Callipiga, quand vous le jugerez à propos «.

« Seigneur, lui répondit ſérieuſement Mirzoza, c'eſt à la vertu la mieux confirmée que je veux devoir mon avantage, & non pas « ....

» Mais, Madame, reprit le Sultan, je n'en connois pas de mieux confirmée que celle qui a vu l'ennemi de ſi près «.

» Et moi, Prince, repliqua la Favorite, je m'entends bien ; & voici Sélim & Bloculocus qui nous jugeront «.

Sélim & Bloculocus entrerent auſſi-tôt. Mangogul les mit au fait, & ils déciderent tous deux en faveur de Mirzoza.

CHAPITRE IX.

Les Songes.

» SEIGNEUR, dit la Favorite à Bloculocus, il faut encore que vous me rendiez un ſervice. Il

m'eſt paſſé, la nuit derniere, par la tête une foule d'extravagances. C'eſt un ſonge, mais Dieu ſait quel ſonge ; & l'on m'a aſſuré que vous étiez le premier homme du Congo, pour déchiffrer les ſonges. Dites-moi donc vîte ce que ſignifie celui-ci ; » & tout de ſuite elle lui conta le ſien.

» Madame, lui répondit Bloculocus, je ſuis aſſez médiocre Onéirocritique « ....

» Ah ! ſauvez-moi, s'il vous plaît, les termes de l'art, s'écria la Favorite : laiſſez-là la ſcience, & parlez-moi raiſon «.

» Madame, lui dit Bloculocus, vous allez être ſatisfaite. J'ai ſur les ſonges quelques idées ſingulieres : c'eſt à cela ſeul que je dois peut-être l'honneur de vous entretenir, & l'épithéte de ſonge-creux : je vais vous les expoſer le plus clairement qu'il me ſera poſſible «.

» Vous n'ignorez pas, Madame, continua-t-il, ce que le gros des Philoſophes, avec le reſte des hommes, débite là deſſus. Les objets, diſent-ils, qui nous ont vivement frappés le jour, occupent notre ame pendant la nuit. Les traces qu'ils ont imprimées, durant la veille, dans les fibres de notre cerveau, ſubſiſtent. Les eſprits animaux habitués à ſe porter dans certains endroits, ſuivent une route qui leur eſt familiere ; & de-là naiſſent ces repréſentations involontaires qui nous affligent, ou qui nous réjouiſſent. Dans ce ſyſteme il ſembleroit qu'un Amant heureux devroit toujours être bien ſervi par ſes rêves. Cependant il arrive ſouvent qu'une perſonne qui ne lui eſt pas inhumaine, quand il veille, le traite, en dormant, comme un Négre ; ou qu'au lieu de poſſéder une femme charmante, il ne rencontre dans ſes bras qu'un petit monſtre tout contrefait «.

» Voilà préciſément mon aventure de la nuit

derniere, interrompit Mangogul; car je rêve preſque toutes les nuits : c'eſt une maladie de famille, & nous rêvons tous de pere en fils, depuis le Sultan Togrul, qui rêvoit en 7435000000002, & qui commença..... Or donc, la nuit derniere, je vous voyois, Madame, dit-il à Mirzoza. C'étoit votre peau, vos bras, votre gorge, votre col, vos épaules, ces chairs fermes, cette taille légere, cet embonpoint incomparable, vous-même enfin; à cela près, qu'au lieu de ce viſage charmant, de cette tête adorable que je cherchois, je me trouvai nez-à-nez avec le muſeau d'un doguin.

Je fis un cri horrible. Kotluk, mon Chambellan, accourut, & me demanda ce que j'avois. » Mirzoza, lui répondis-je, à moitié endormi, vient d'éprouver la métamorphoſe la plus hideuſe. Elle eſt devenue Danoiſe. Kotluk ne jugea pas à propos de me réveiller; il ſe retira, & je me rendormis : mais je puis vous aſſurer que je vous reconnus à merveille, vous, votre corps, & la tête du chien. Bloculocus m'expliquera-t-il ce phénomene « ?

» Je n'en déſeſpere pas, répondit Bloculocus, pourvu que Votre Hauteſſe convienne avec moi d'un principe fort ſimple. C'eſt que tous les êtres ont une infinité de rapports les uns avec les autres, par les qualités qui leur ſont communes; & que c'eſt un certain aſſemblage de qualités qui les caractériſe, & qui les diſtingue «.

» Cela eſt clair, repliqua Mirzoza. Ipſifile a des pieds, des mains, une bouche, comme une femme d'eſprit; & Pharaſmane, ajouta Mangogul, porte ſon épée comme un homme de cœur «.

» Si l'on n'eſt pas ſuffiſamment inſtruit des qualités dont l'aſſemblage caractériſe telle ou telle eſ-

pece, ou, ſi l'on juge précipitamment que cet aſſemblage convient, ou ne convient pas à tel ou tel individu, on s'expoſe à prendre du cuivre pour de l'or, un ſtras pour un brillant, un Calculateur pour un Géometre, un Phraſier pour un bel-eſprit, Criton pour un honnête homme, & Phédime pour une jolie femme, ajouta la Sultane «.

» Eh bien, Madame, ſavez-vous ce que l'on pourroit dire, reprit Bloculocus, de ceux qui portent ces jugemens ? Qu'ils rêvent tout éveillés, répondit Mirzoza «.

» Fort bien, Madame, continua Bloculocus; rien n'eſt plus philoſophique, ni plus exact en mille rencontres que cette expreſſion familiere: *Je crois que vous rêvez* : car rien n'eſt plus commun que des hommes qui s'imaginent raiſonner, & qui ne font que rêver les yeux ouverts «.

» C'eſt bien de ceux-là, interrompit la Favorite, qu'on peut dire à la lettre, que toute la vie n'eſt qu'un ſonge «.

» Je ne peux trop m'étonner, Madame, reprit Bloculocus, de la facilité avec laquelle vous ſaiſiſſez des notions aſſez abſtraites. Nos rêves ne ſont que des jugemens précipités, qui ſe ſuccédent avec une rapidité incroyable, & qui, rapprochant des objets qui ne ſe tiennent que par des qualités fort éloignées, en compoſent un tout bizarre «.

» Oh ! que je vous entends bien, dit Mirzoza; & c'eſt un ouvrage en marqueterie, dont les pieces rapportées ſont plus ou moins nombreuſes, plus ou moins régulierement placées, ſelon qu'on a l'eſprit plus vif, l'imagination plus rapide, & la mémoire plus fidelle. Ne ſeroit-ce pas même en cela que conſiſteroit la folie ? Et lorſqu'un habitant des Petites-Maiſons s'écrie qu'il voit des

éclairs, qu'il entend gronder le tonnerre, & que des précipices s'entr'ouvrent ſous ſes pieds; ou qu'Ariadne, placée devant ſon miroir, ſe ſourit à elle-même, ſe trouve les yeux vifs, le teint charmant, les dents belles, & la bouche petite; ne ſeroit-ce pas que ces deux cervelles dérangées, trompées par des rapports fort éloignés, regardent des objets imaginaires comme préſens & réels « ?

» Vous y êtes, Madame : oui, ſi l'on examine bien les fous, dit Bloculocus, on ſera convaincu que leur état n'eſt qu'un rêve continu «.

» J'ai, dit Sélim, en s'adreſſant à Bloculocus, pardevers moi quelques faits auxquels vos idées s'appliquent à merveille, ce qui me détermine à les adopter. Je rêvois une fois que j'entendois des henniſſemens, & que je voyois ſortir de la grande Moſquée deux files paralleles d'animaux ſinguliers. Ils marchoient gravement ſur leurs pieds de derriere : le capuchon, dont leurs muſeaux étoient affublés, percés de deux trous, laiſſoit ſortir deux longues oreilles mobiles & velues; & des manches fort longues leur enveloppoient les pieds de devant. Je me tourmentai beaucoup dans le tems pour trouver quelque ſens à cette viſion ; mais je me rappelle aujourd'hui que j'avois été la veille à Montmartre «.

» Une autre fois que nous étions en campagne, commandés par le grand Sultan Erguebzed en perſonne, & qu'harraſſé d'une marche forcée, je dormois dans ma tente, il me ſembla que j'avois à ſolliciter au Divan la concluſion d'une affaire importante : j'allai me préſenter au Conſeil de la Régence; mais jugez combien je dus être étonné. Je trouvai la ſalle pleine de rateliers, d'auges, de mangeoires, & de cages à poulets; & je ne vis

dans le fauteuil du grand-Sénéchal qu'un bœuf qui ruminoit ; à la place du Séraskier, qu'un mouton de Barbarie ; ſur le banc du Tefteſdar, qu'un aigle à bec crochu, & à longues ſerres ; au lieu du Kiaia & du Kadilesker, que deux gros hiboux en fourrures ; & pour Viſirs, que des oyes avec des queues de paon. Je préſentai ma requête ; & j'entendis à l'inſtant un tintamarre déſeſpéré qui me réveilla «.

» Voilà-t-il pas un rêve bien difficile à déchiffrer ? dit Mangogul. Vous aviez alors une affaire au Divan, & vous fîtes, avant que de vous y rendre, un tour à la ménagerie. Mais moi, Seigneur Bloculocus, vous ne me dites rien de ma tête de chien «.

» Prince, répondit Bloculocus, il y a cent à parier contre un, que Madame avoit, ou que vous aviez apperçu à quelqu'autre une palatine de queue de Marte ; & que les Danois vous frapperent la premiere fois que vous en vîtes. Il y a là dix fois plus de rapports qu'il n'en falloit pour exercer votre ame pendant la nuit. La reſſemblance de la couleur vous fit ſubſtituer une criniere à une palatine ; & tout de ſuite vous plantâtes une vilaine tête de chien, à la place d'une très-belle tête de femme «.

» Vos idées me paroiſſent juſtes, répondit Mangogul : que ne les mettez-vous au jour ? Elles pourroient contribuer au progrès de la divination par les ſonges ; ſcience importante, qu'on cultivoit beaucoup il y a deux mille ans, & qu'on a trop négligé depuis. Un autre avantage de votre ſyſteme, c'eſt qu'il ne manqueroit pas de répandre des lumieres ſur pluſieurs ouvrages, tant anciens que modernes, qui ne ſont qu'un tiſſu de rêveries, comme le *Traité des idées de Platon*,

les *Fragmens d'Hermès triſmégiſte*, les *Paradoxes Littéraires du Pere H....* le *Neuton*, l'*Optique des couleurs*, & la *Mathématique univerſelle d'un certain Bramine.* Par exemple, ne nous diriez-vous pas, Monſieur le Devin, ce qu'Orcotome avoit vu pendant le jour, quand il rêva ſon Hypotheſe ; ce que le Pere C.... avoit rêvé, quand il ſe mit à fabriquer ſon orgue des couleurs ; & quel avoit été le ſonge de Cléobule, quand il compoſa ſa Tragédie « ?

» Avec un peu de méditation j'y parviendrois, Seigneur, répondit Bloculocus ; mais je réſerve ces phénomenes délicats pour le tems où je donnerai au public ma traduction de Philoxéne, dont je ſupplie Votre Hauteſſe de m'accorder le privilege «.

» Très-volontiers, dit Mangogul ; mais qu'eſt-ce que ce Philoxéne... ? Prince, reprit Bloculocus, c'eſt un Auteur Grec, qui a très-bien entendu la matiere des ſonges.... Vous ſavez donc le Grec...? Moi ! Seigneur, point du... Ne m'avez-vous pas dit, que vous traduiſiez Philoxéne, & qu'il avoit écrit en Grec ? Oui, Seigneur ; mais il n'eſt pas néceſſaire d'entendre une langue pour la traduire, puiſque l'on ne traduit que pour des gens qui ne l'entendent point. Cela eſt merveilleux, dit le Sultan : Seigneur Bloculocus, traduiſez donc le Grec ſans le ſavoir. Je vous donne ma parole, que je n'en dirai mot à perſonne, & que je ne vous en honorerai pas moins ſinguliérement «.

CHAPITRE X.

Vingt-troiſieme Eſſai de l'Anneau.

FANNI.

IL reſtoit encore aſſez de jour, lorſque cette converſation finit; ce qui détermina Mangogul à faire un eſſai de ſon anneau avant que de ſe retirer dans ſon appartement; ne fût-ce que pour s'endormir ſur des idées plus gaies que celles qui l'avoient occupé juſqu'alors. Il ſe rendit auſſi-tôt chez Fanni; mais il ne la trouva point. Il revint après ſouper, elle étoit encore abſente. Il remit donc ſon épreuve au lendemain matin.

Mangogul étoit aujourd'hui, dit l'Auteur Africain dont nous traduiſons le Journal, à neuf heures & demie chez Fanni. On venoit de la mettre au lit. Le Sultan s'approcha de ſon oreiller, la contempla quelque tems, & ne put concevoir comment, avec ſi peu de charmes, elle avoit couru tant d'aventures.

Fanni eſt ſi blonde qu'elle en eſt fade. Grande, *dégingantée*, elle a la démarche indécente, point de traits, peu d'agrémens, un air d'intrépidité, qui n'eſt paſſable qu'à la Cour. Pour de l'eſprit, on lui en reconnoît tout ce que la galanterie en peut communiquer: & il faut qu'une femme ſoit née bien imbécille, pour n'avoir pas au moins du jargon, après une vingtaine d'intrigues; car Fanni en étoit-là.

Elle appartenoit en dernier reſſort à un homme fait à ſon caractere. Il ne s'effarouchoit guere de

ſes infidélités, ſans être toutefois auſſi-bien informé que le public, juſqu'où elles étoient pouſſées. Il avoit pris Fanni par caprice, & il la gardoit par habitude : c'étoit comme un ménage arrangé. Ils avoient paſſé la nuit au bal, s'étoient couchés ſur les neuf heures, & s'étoient endormis ſans façon. La nonchalance d'Alonzo auroit moins accommodé Fanni, ſans la facilité de ſon humeur. Nos gens dormoient donc profondément dos à dos, lorſque le Sultan tourna ſa bague ſur le Bijou de Fanni. A l'inſtant, il ſe mit à parler, ſa Maîtreſſe à ronfler, & Alonzo à s'éveiller.

Après avoir bâillé, à pluſieurs repriſes, ce n'eſt pas Alonzo : » Quelle heure eſt-il ? Que me veut-on ? dit-il. Il me ſemble qu'il n'y a pas ſi long-tems que je repoſe : qu'on me laiſſe un moment.«

Monſieur alloit ſe rendormir ; mais ce n'étoit pas l'avis du Sultan. » Quelle perſécution ! reprit le Bijou. Encore un coup, que me veut-on ? Malheur à qui a des aïeux illuſtres ! La ſotte conduite que celle d'un Bijou parlant ! Si quelque choſe pouvoit me conſoler des fatigues de mon état, ce ſeroit la bonté du Seigneur à qui j'appartiens. Oh ! pour cela, c'eſt bien le meilleur homme du monde. Il ne nous a jamais fait la moindre tracaſſerie ; en revanche, auſſi nous avons bien uſé de la liberté qu'il nous a laiſſée. Où en étois-je, de par Brama, ſi je fuſſe devenu le partage d'un de ces mauſſades, qui vont ſans ceſſe épiant ? La belle vie que nous aurions menée «.

Ici, le Bijou ajouta quelques mots, que Mangogul n'entendit pas, & ſe mit tout de ſuite à eſquiſſer, avec une rapidité ſurprenante, une foule d'événemens héroïques, comiques, burleſques, tragi-comiques ; & il en étoit tout eſſoufflé, lorſqu'il continua en ces termes. » J'ai quelque mé-

moire, comme vous voyez ; mais je reſſemble à tous les autres : je n'ai retenu que la plus petite partie de ce que l'on m'a confié. Contentez-vous donc de ce que je viens de vous raconter : il ne m'en revient pas davantage «.

Cela eſt honnête, diſoit Mangogul en lui-même : cependant, il inſiſtoit. » Mais que vous êtes impatientant, reprit le Bijou. Ne diroit-on pas, que l'on n'ait rien de mieux à faire que de jaſer ? Allons, jaſons donc, puiſqu'il le faut : peut-être que quand j'aurai tout dit, il me ſera permis de faire autre choſe «.

» Fanni, ma Maîtreſſe, continua le Bijou, par un eſprit de retraite qui ne ſe conçoit pas, quitta la Cour pour s'enfermer dans ſon Hôtel de Banza. On étoit pour lors au commencement de l'Automne, & il n'y avoit perſonne à la Ville. Et qu'y faiſoit-elle donc, me demanderez-vous ? Ma foi, je n'en ſais rien. Mais Fanni n'a jamais fait qu'une choſe ; & ſi elle s'en fût occupée, j'en ſerois inſtruit. Elle étoit apparemment déſœuvrée ; oui, je m'en ſouviens, nous paſſâmes un jour & demi à ne rien faire, & à crever d'ennui «.

» Je me chagrinois à périr de ce genre de vie, lorſqu'Amiſador s'aviſa de nous en tirer... » Ah ! vous voilà, mon pauvre Amiſador : vraiment j'en ſuis charmée. Vous me venez fort à propos «... Et qui vous ſavoit à Banza, lui répondit Amiſadar ?... Oh, pour cela, perſonne : ni toi, ni d'autres, ne l'imagineront jamais. Tu ne devines donc pas ce qui m'a réduite ici « ?... Non, au vrai, je n'y entends rien.... » Rien du tout « ?... Non, rien.... » Eh bien apprends, mon cher, que je voulois me convertir « ... Vous convertir ?... Eh, oui « ... Regardez-moi un peu ; mais vous êtes auſſi charmante que jamais, & je ne vois rien là

là qui tourne à la converſion. C'eſt une plaiſanterie... Non, ma foi, c'eſt tout de bon. J'ai réſolu de renoncer au monde : il m'ennuie « ... C'eſt une fantaiſie qui vous paſſera. Que je meure, ſi vous êtes jamais dévote... Je le ſerai, te dis-je : les hommes n'ont plus de bonne foi «... Eſt-ce que Mazul vous auroit manqué ? Non, il y a un ſiecle que je ne le vois plus »... C'eſt donc Zupholo ?.. Encore moins ; j'ai ceſſé de le voir, je ne ſais comment, ſans y penſer » ... Ah ! j'y ſuis ; c'eſt le jeune Imola ? .. » Bon, eſt-ce qu'on garde ces colifichets-là « ?... Qu'eſt-ce donc ?... » Je ne ſais : j'en veux à toute la terre «... Ah ! Madame, vous n'avez pas raiſon ; & cette terre, à qui vous en voulez, vous fourniroit encore de quoi réparer vos pertes.... » Amiſadar, en vérité, tu crois donc qu'il y a encore de bonnes ames échappées à la corruption du ſiecle, & qui ſavent aimer ? « ... Comment, aimer ! Eſt-ce que vous donneriez dans ces miſeres-là ? Vous voulez être aimée, vous ?... » Eh pourquoi non ?... Mais ſongez donc, Madame, qu'un homme qui aime, prétend l'être, & l'être tout ſeul. Vous avez trop de jugement, pour vous aſſujettir aux jalouſies, aux caprices d'un Amant tendre & fidele. Rien n'eſt ſi fatigant que ces gens-là. Ne voir qu'eux, n'aimer qu'eux, ne rêver que d'eux, n'avoir de l'eſprit, de l'enjouement, des charmes que pour eux ; cela ne vous convient certainement pas. Il ſeroit beau voir, que vous vous enfourmaſſiez dans une belle paſſion, & que vous allaſſiez vous donner tous les travers d'une petite Bourgeoiſe....

» Mais il me ſemble, Amiſadar, que tu as raiſon. Je crois, qu'en effet, il ne nous ſieroit pas de ſiler des amours. Changeons donc, puiſqu'il faut

changer. Auſſi-bien je ne vois pas que ces femmes tendres, qu'on nous propoſe pour modeles, ſoient plus heureuſes que les autres « .... Qui vous a dit cela, Madame ? ... » Perſonne ; mais cela ſe preſſent » ... Méfiez-vous de ces preſſentimens. Une femme tendre fait ſon bonheur, fait le bonheur de ſon Amant ; mais, ce rôle-là ne va pas à toutes les femmes..... » Ma foi, mon cher, il ne va à perſonne, & toutes s'en trouvent mal. Quel avantage y auroit-il à s'attacher » ? .. Mille. Une femme qui s'attache conſervera ſa réputation ; ſera ſouverainement eſtimée de celui qu'elle aime ; & vous ne ſauriez croire combien l'amour doit à l'eſtime..... » Je n'entends rien à ces propos : tu brouilles tout, la réputation, l'amour, l'eſtime, & je ne ſais quoi encore. Ne diroit-on pas, que l'inconſtance doive déshonorer ? Comment ! je prends un homme ; je m'en trouve mal ; j'en prends un autre qui ne me convient pas ; je change celui-ci pour un troiſieme qui ne me convient pas davantage ; & pour avoir eu le guignon de rencontrer mal une vingtaine de fois, au lieu de me plaindre, tu veux « .... Je veux, Madame, qu'une femme qui s'eſt trompée dans un premier choix, n'en faſſe pas un ſecond, de peur de ſe tromper encore, & d'aller d'erreur en erreur... » Ah quelle morale ! Il me ſemble, mon cher, que tu m'en prêchois une autre tout à l'heure. Pourroit-on ſavoir comment il faudroit à votre goût qu'une femme fût faite « ? ... Très-volontiers, Madame ; mais il eſt tard, & cela nous menera loin.... » Tant mieux ; je n'ai perſonne, & tu me feras compagnie. Voilà qui eſt décidé, n'eſt-ce pas ? Place-toi donc ſur cette Ducheſſe, & continue : je t'entendrai plus à mon aiſe. «

Amiſadar obéit, & s'aſſit auprès de Fanni,

» Vous avez-là, Madame, lui dit-il, en ſe penchant vers elle, & lui découvrant la gorge, un mantelet qui vous enveloppe étrangement... Tu as raiſon.... Eh pourquoi donc cacher de ſi belles choſes, ajouta-il, en les baiſant ?... Allons, finiſſez. Sçavez-vous bien, que vous êtes fou ?.... Vous devenez d'une effronterie qui paſſe. Monſieur le Moraliſte, reprends un peu la converſation que tu m'as commencée «.

» Je ſouhaiterois donc dans ma Maîtreſſe, reprit Amiſadar, de la figure, de l'eſprit, des ſentimens, de la décence ſur-tout. Je voudrois qu'elle approuvât mes ſoins, qu'elle ne me conduiſît pas par des mines; qu'elle m'apprît une bonne fois ſi je lui plais; qu'elle m'inſtruiſît elle-même des moyens de lui plaire davantage; qu'elle ne me célât point les progrès que je ferois dans ſon cœur; qu'elle n'écoutât que moi; n'eût des yeux que pour moi, ne penſât, ne rêvât que de moi, n'aimât que moi, ne fît rien qui ne tendît à m'en convaincre; que cédant un jour à mes tranſports, je viſſe clairement que je dois tout à mon amour & au ſien. Quel triomphe, Madame ! Et qu'un homme eſt heureux de poſſéder une telle femme »!.... Mais, mon pauvre Amiſadar, tu extravagues; rien n'eſt plus vrai. Voilà le portrait d'une femme comme il n'y en a point... » Je vous fais excuſe, Madame, il s'en trouve. Javoue qu'elles ſont rares; j'ai cependant eu le bonheur d'en rencontrer une. Hélas ! ſi la mort ne me l'eût ravie; car, ce n'eſt jamais que la mort qui vous enleve ces femmes-là, peut-être à préſent ſerois-je entre ſes bras «... Mais, comment te conduiſois-tu donc avec elle ?... » J'aimois éperduement: je ne manquois aucune occaſion de donner des preuves de ma tendreſſe. J'avois la dou-

ce ſatisfaction de voir qu'elles étoient bien reçues. J'étois fidele juſqu'au ſcrupule. On me l'étoit de même. Le plus ou le moins d'amour étoit le ſeul ſujet de nos différends. C'eſt dans ces petits démêlés que nous nous développions. Nous n'étions jamais ſi tendres qu'après l'examen de nos cœurs. Nos careſſes ſuccédoient toujours plus vives à nos explications. Qu'il y avoit alors d'amour & de vérité dans nos regards ! Je liſois dans ſes yeux, elle liſoit dans les miens, que nous brûlions d'une ardeur égale & mutuelle .... Et où cela vous menoit-il ? .... » A des plaiſirs inconnus à tous les Mortels moins amoureux & moins vrais que nous. ... « Vous jouiſſiez ? .... » Oui, je jouiſſois, mais d'un bien dont je faiſois un cas infini. Si l'eſtime n'enivre pas, elle ajoute du moins beaucoup à l'ivreſſe. Nous nous montrions à cœur ouvert, & vous ne ſçauriez croire combien la paſſion y gagnoit. Plus j'examinois, plus j'appercevois de qualités, plus j'étois tranſporté. Je paſſois à ſes genoux la moitié de ma vie, je regrettois le reſte. Je faiſois ſon bonheur, elle combloit le mien. Je la voyois toujours avec plaiſir, je la quittois toujours avec peine. C'eſt ainſi que nous vivions. Jugez à préſent, Madame, ſi les femmes tendres ſont ſi fort à plaindre. ... » Non elles ne le ſont pas ; ſi ce que vous me dites eſt vrai ; mais j'ai peine à le croire. On n'aime point comme cela. Je conçois même qu'une paſſion, telle que vous l'avez éprouvée, doit faire payer les plaiſirs qu'elle donne, par de grandes... » J'en avois, Madame, mais je les chériſſois. Je reſſentois des mouvemens de jalouſie. La moindre altération que je remarquois ſur le viſage de ma Maîtreſſe, portoit l'allarme au fond de mon ame... » Quelle extravagance ! Tout bien calculé, je

conclus qu'il vaut encore mieux aimer comme on aime à préſent; en prendre à ſon aiſe; tenir tant qu'on s'amuſe; quitter dès qu'on s'ennuye, ou que la fantaiſie parle pour un autre. L'inconſtance offre une variété de plaiſirs inconnus à vous autres tranſis. . . . » J'avoue que cette façon convient aſſez à des petites Maîtreſſes, à des libertines; mais, un homme tendre & délicat ne s'en accommode point. Elle peut tout au plus l'amuſer, quand il a le cœur libre, & qu'il veut faire des comparaiſons. En un mot, une femme galante ne ſeroit point du tout mon fait . . . . » Tu as raiſon, mon cher Amiſadar, tu penſes à ravir. Mais, aimes-tu quelque choſe à préſent? . . . . » Non, Madame, ſi ce n'eſt vous; mais, je n'oſe vous le dire. . . . » Ah! mon cher, oſe: tu peux dire, lui repliqua Fanni, le regardant fixement «.

Amiſadar entendit cette réponſe à merveille, s'avança ſur le canapé, ſe mit à badiner avec un ruban qui deſcendoit ſur la gorge de Fanni, & on le laiſſa faire. Sa main, qui ne trouvoit aucun obſtacle, ſe gliſſoit. On continuoit de le charger de regards, qu'il ne méſinterprétoit point. Je m'appercevois bien, moi, dit le Bijou, qu'il avoit raiſon. Il prit un baiſer ſur cette gorge qu'il avoit tant louée. On le preſſoit de finir, mais d'un ton à s'offenſer s'il obéiſſoit: auſſi n'en fit-il rien. Il baiſoit les mains, revenoit à la gorge, paſſoit à la bouche; rien ne lui réſiſtoit. Inſenſiblement, la jambe de Fanni ſe trouva ſur les cuiſſes d'Amiſadar. Il y porta la main: elle étoit fine, Amiſadar ne manqua pas de le remarquer. On écouta ſon éloge d'un air diſtrait. A la faveur de cette inattention, la main d'Amiſadar fit des progrès: elle parvint aſſez rapidement aux genoux. L'inattention dura, & Amiſadar travailloit à s'arranger

lorſque Fanni revint à elle. Elle accuſa le petit Philoſophe de manquer de reſpect; mais il fut, à ſon tour, ſi diſtrait, qu'il n'entendit rien, ou qu'il ne répondit aux reproches qu'on lui faiſoit, qu'en achevant ſon bonheur.

Qu'il me parut charmant ! dans la multitude de ceux qui l'ont précédé & ſuivi, aucun ne le fut tant à mon gré. Je ne puis en parler ſans treſſaillir. Mais ſouffrez que je reprenne haleine : il me ſemble qu'il y a bien aſſez long-tems que je parle, pour quelqu'un qui s'en acquitte pour la premiere fois.

Alonzo ne perdit pas un mot du Bijou de Fanni ; & il n'étoit pas moins preſſé que Mangogul d'apprendre le reſte de l'aventure. Ils n'eurent le tems ni l'un ni l'autre de s'impatienter, & le Bijou hiſtorien reprit en ces termes.

» Autant que j'ai pu comprendre à force de réflexions, c'eſt qu'Amiſadar partit au bout de quelques jours pour la campagne ; qu'on lui demanda raiſon de ſon ſéjour à la Ville, & qu'il raconta ſon aventure avec ma Maîtreſſe ; car quelqu'un de ſa connoiſſance & de celle d'Amiſadar, paſſant devant notre Hôtel, demanda par haſard, ou par ſoupçon, ſi Madame y étoit, ſe fit annoncer, & monta. . . » Ah ! Madame, qui vous croiroit à Banza, & depuis quand y êtes-vous ?... » Depuis un ſiecle, mon cher, depuis quinze jours que j'ai renoncé à la ſociété. . . . Pourroit-on vous demander, Madame, par quelle raiſon « ?.. Hélas ! c'eſt qu'elle me fatiguoit. Les femmes ſont dans le monde d'un libertinage ſi étrange, qu'il n'y a plus moyen d'y tenir. Il faudroit, ou faire comme elles, ou paſſer pour une bégueule ; & franchement, l'un & l'autre me paroît fort. . . . Mais, Madame, vous voilà tout-à-fait édifiante,

eſt-ce que les diſcours du Bramine Brelibibi vous auroient convertie ?... Non, c'eſt une bouffée de philoſophie, une quinte de dévotion. Cela m'a pris ſubitement : & il n'a pas tenu à ce pauvre Amiſadar que je ne ſois à préſent dans la haute réforme... » Madame l'a donc vu depuis peu ?... » Oui, une fois ou deux... « Et vous n'avez vu que lui ?.... Ah pour cela, non, c'eſt le ſeul être penſant, raiſonnant, agiſſant, qui ſoit entré ici depuis l'éternité de ma retraite.... » Cela eſt ſingulier » .... Et qu'y a-t-il donc de ſingulier là-dedans ?... » Rien qu'une aventure qu'il a eue, ces jours paſſés, avec une Dame de Banza, ſeule comme vous, dévote comme vous, retirée du monde comme vous. Mais je vais vous en faire le conte : cela vous amuſera peut-être ?... Sans doute, reprit Fanni ; & tout de ſuite l'ami d'Amiſadar ſe mit à lui raconter ſon aventure, mot pour mot, comme moi, dit le Bijou : & quand il en fut où j'en ſuis... » Eh bien, Madame, qu'en penſez-vous ? lui dit-il, Amiſadar n'eſt-il pas fortuné ? ... Mais lui répondit Fanni, Amiſadar eſt peut-être un menteur. Croyez-vous qu'il y ait des femmes aſſez oſées pour s'abandonner ſans pudeur... » Mais conſidérez, Madame, lui repliqua Marſupha, qu'Amiſadar n'a nommé perſonne, & qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'il nous en ait impoſé » .. J'entrevois ce que c'eſt, reprit Fanni, Amiſadar a de l'eſprit, il eſt bienfait : il aura donné à cette pauvre récluſe des idées de volupté qui l'auront entraînée. Oui, c'eſt cela. Ces gens-là ſont dangereux pour qui les écoute ; & entr'eux Amiſadar eſt unique..... » Quoi donc, Madame, interrompit Marſupha, Amiſadar ſeroit-il le ſeul homme qui ſût perſuader ; & ne rendrez-vous point juſtice à d'autres qui méritent autant que lui

un peu de part dans votre eſtime» ?... Et de qui parlez-vous, s'il vous plaît ?.... » De moi, Madame, qui vous trouve charmante, & »... C'eſt pour plaiſanter, je crois. Enviſagez-moi donc, Marſupha. Je n'ai ni rouge ni mouches. Le battant l'œil ne me va point. Je ſuis à faire peur... » Vous vous trompez, Madame! ce déshabillé vous ſied à ravir. Il vous donne un air ſi touchant, ſi tendre!...

A ces propos galans, Marſupha en ajouta d'autres. Je me mis inſenſiblement de la converſation; & quand Marſupha eut fini avec moi, il reprit avec ma Maîtreſſe. » Sérieuſement, Amiſadar a tenté votre converſion : c'eſt un homme admirable pour les converſions. Pourriez-vous me communiquer un échantillon de ſa morale ? Je gagerois bien qu'elle differe peu de la mienne »..... Nous avons traité certains points de galanterie à fond. Nous avons analyſé la différence de la femme tendre & de la femme galante. Il en eſt lui pour les femmes tendres.. » Et vous auſſi ſans doute » ?... Point du tout, mon cher. Je me ſuis épuiſée à lui démontrer, que nous étions toutes les unes comme les autres, & que nous agiſſions par les mêmes principes. Il n'eſt pas de cet avis. Il établit des diſtinctions à l'infini ; mais qui n'éxiſtent, je crois, que dans ſon imagination. Il s'eſt fait je ne ſais qu'elle créature idéale, une chimere de femme, un être de raiſon coëffé..... » Madame, lui répondit Marſupha, je connois Amiſadar ; c'eſt un garçon qui a du ſens, & qui a fréquenté les femmes. S'il vous dit qu'il y en avoit »..... Oh! qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas, je ne m'accommoderois point de leurs façons, interrompit Fanni.... Je le crois, lui répondit Marſupha : auſſi vous avez pris une ſorte

de conduite, plus conforme à votre naiſſance, & à votre mérite. Il faut abandonner ces bégueules à des Philoſophes : elles ſécheroient ſur pied à la Cour « ....

Le Bijou de Fanni ſe tut en cet endroit. Une de qualités principales de ces Orateurs, c'étoit de s'arrêter à propos. Ils parloient comme s'ils n'euſſent fait autre choſe de leur vie ; d'où quelques Auteurs avoient conclu que c'étoient de pures machines. Et voici comment ils raiſonnoient... Ici l'Auteur Africain rapporte tout du long l'argument métaphyſique des Cartéſiens contre l'ame des bêtes, qu'il applique, avec toute la ſagacité poſſible, au caquet des Bijoux. En un mot, ſon avis eſt que les Bijoux parloient comme les oiſeaux chantent ; c'eſt-à-dire, ſi parfaitement ſans avoir appris, qu'ils étoient ſifflés ſans doute par quelque intelligence ſupérieure.

Et de ſon Prince, qu'en fait-il ? me demandez-vous. Il l'envoie dîner chez la Favorite ; du moins, c'eſt-là que nous le trouverons dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XI.

Hiſtoire des Voyages de Sélim.

MANGOGUL qui ne ſongeoit qu'à varier ſes plaiſirs, & multiplier les eſſais de ſon Anneau, après avoir queſtionné les Bijoux les plus intéreſſans de ſa Cour, fut curieux d'entendre quelques Bijoux de la Ville. Mais comme il auguroit aſſez mal de ce qu'il en pourroit apprendre, il eut fort deſiré les conſulter à ſon aiſe, & s'épargner la peine de les aller chercher.

Comment les faire venir ? C'eſt ce qui l'embarraſſoit. » Vous voilà bien en peine à propos de rien, lui dit Mirzoza. Vous n'avez, Seigneur, qu'à donner un bal; & je vous promets, ce ſoir, plus de ces harangueurs que vous n'en voudrez écouter «.

» Joie de mon cœur, vous avez raiſon, lui répondit Mangogul. Votre expédient eſt même d'autant meilleur, que nous n'aurons à coup ſûr que ceux dont nous aurons beſoin «. Sur le champ, ordre au Kiſlar-Agaſi, & au Tréſorier des plaiſirs, de préparer la fête, & de ne diſtribuer que quatre mille billets. On ſavoit apparemment là mieux qu'ailleurs, la place que pouvoient occuper ſix mille perſonnes.

En attendant l'heure du bal, Sélim, Mangogul, & la Favorite, ſe mirent à parler de nouvelles. » Madame ſait-elle, dit Sélim à la Favorite, que le pauvre Codindo eſt mort ? En voilà le premier mot : & de quoi eſt-il mort ? demanda la Favorite. Hélas ! Madame, lui répondit Sélim, c'eſt une victime de l'attraction. Il s'étoit entêté, dès ſa jeuneſſe, de ce ſyſteme, & la cervelle lui en a tourné ſur ſes vieux jours. Et comment cela ? dit la Favorite «.

» Il avoit trouvé, continua Sélim, ſelon les méthodes d'Hallei & de Circino, deux célebres Aſtronomes du Monoémugi, qu'une certaine Comete, qui a fait du bruit ſur la fin du regne de Kanoglou, devoit reparoître avant-hier; & dans la crainte qu'elle ne doublât le pas, & qu'il n'eût pas le bonheur de l'appercevoir le premier, il prit le parti de paſſer la nuit ſur ſon dongeon; & il avoit encore hier, à neuf heures du matin, l'œil collé à la lunette «.

» Son fils, craignant qu'il ne fût incommodé

d'une ſi longue ſéance, s'approcha de lui ſur les huit heures, le tira par la manche, & l'appella pluſieurs fois, » *Mon Pere*, *mon Pere* : point de réponſe. *Mon Pere*, *mon Pere*, réitéra le petit Codindo. Elle va paſſer, répondit Codindo ; elle paſſera : Oh ! parbleu, je la verrai. Mais vous n'y penſez pas, mon pere, il fait un brouillard effroyable..... Je veux la voir ; je la verrai, te dis-je«.

» Le jeune homme convaincu par ces réponſes, que ſon malheureux pere brouilloit, ſe mit à crier au ſecours. On vint, on envoya chercher Farfadi ; & j'étois chez lui, car il eſt mon médecin, lorſque le domeſtique de Codindo eſt arrivé.... » Vîte, vîte, Monſieur ; dépêchez-vous : le vieux Codindo, mon Maître «... Eh bien, qu'y a-t-il, Champagne ? Qu'eſt-il arrivé à ton Maître ?.. » Monſieur, il eſt devenu fou »..... Ton maître eſt fou ?.... Eh oui, Monſieur. Il crie qu'il veut voir des bêtes, qu'il verra des bêtes, qu'il en viendra. Monſieur l'Apothicaire y eſt déjà, & l'on vous attend. Venez vîte «... Manie, diſoit Farfadi, en mettant ſa robe & cherchant ſon bonnet quarré ; manie, accès terrible de manie. Puis, s'adreſſant au domeſtique, Champagne, lui demandoit-il, ton Maître ne voit-il pas des papillons ? N'arrache-t-il pas les petits flocons de ſa couverture ?.. » Eh non, Monſieur, lui répondoit Champagne. Le pauvre homme eſt au haut de ſon Obſervatoire ; ſa femme, ſes filles, & ſon fils le tiennent à quatre. Venez vîte, vous trouverez votre bonnet quarré demain «.

La maladie de Codindo me parut plaiſante. Farfadi monta dans mon carroſſe, & nous allâmes enſemble à l'Obſervatoire. Nous entendîmes, du bas de l'eſcalier, Codindo qui crioit comme un furieux : je veux voir la comete. Je la verrai. Retirez-vous, coquins «.

» Apparemment que ſa famille, n'ayant pu le déterminer à deſcendre dans ſon appartement, avoit fait monter ſon lit au haut de ſon dongeon; car nous le trouvâmes couché. On avoit appellé l'Apothicaire du quartier, & le Bramine de la paroiſſe qui lui cornoit aux oreilles, lorſque nous arrivâmes : » Mon frere, mon cher frere, il y va de votre ſalut. Vous ne pouvez, en ſûreté de conſcience, attendre une comete à l'heure qu'il eſt: vous vous damnez «. . . . . » C'eſt mon affaire, lui diſoit Codindo «. . . . . » Que répondrez-vous à Brama ? . . . reprenoit le Bramine «. » Monſieur le Curé, lui repliquoit Condido, ſans quitter l'œil de la lunette, je lui répondrai que c'eſt votre métier de m'exhorter pour mon argent, & celui de Monſieur l'Apothicaire, que voilà, de me vanter ſon eau tiede; que Monſieur le Médecin fait ſon devoir de me tâter le pouls, & de n'y rien connoître, & moi, le mien d'attendre la cométe... On eut beau le tourmenter, on n'en tira pas davantage. Il continua d'obſerver avec un courage héroïque; & il eſt mort dans ſa goutiere, la main gauche ſur l'œil dumême côté, la droite poſée ſur le tuyau du téleſcope, & l'œil droit appliqué au verre oculaire, entre ſon fils, qui lui crioit qu'il avoit commis une erreur de calcul; ſon Apothicaire, qui lui propoſoit un remede; ſon Médecin qui prononçoit en hochant de la tête, qu'il n'y avoit plus à faire; & ſon Curé qui lui diſoit: Mon frere, faites un acte de contrition, & recommandez-vous à Brama «...

» Voilà, dit Mangogul, ce qui s'appelle mourir au lit d'honneur «. » Laiſſons, ajouta la Favorite, repoſer en paix ce pauvre Codindo, & paſſons à quelque objet plus agréable. Puis s'adreſſant à Sélim, Seigneur, lui dit-elle, à votre âge, galant

comme vous êtes, dans une Cour où regnent les plaiſirs avec l'eſprit, les talens & la bonne mine que vous avez, il n'eſt pas étonnant que les Bijoux vous aient préconiſé. Je les ſoupçonne même de n'avoir pas accuſé tout ce qu'ils ſavent ſur votre compte. Je ne vous demande pas le ſupplément : vous pourriez avoir de bonnes raiſons pour le refuſer. Mais, après toutes les aventures dont vous ont honoré ces Meſſieurs, vous devez connoître les femmes; & c'eſt une de ces choſes ſans conſéquence dont vous pouvez convenir «.

»Ce compliment, Madame, lui répondit Sélim, eût flatté mon amour-propre à l'âge de vingt ans; mais j'ai de l'expérience; & une de mes premieres réflexions, c'eſt que plus on pratique en ce genre, & moins on acquiert de lumieres. Moi! connoître les femmes! Paſſe pour les avoir beaucoup étudiées «. »Eh bien, qu'en penſez-vous? lui demanda la Favorite «. «. Madame, répondit Sélim, quoique leurs Bijoux en aient publié, je les tiens toutes pour très-reſpectables «.

»En vérité, mon cher, lui dit le Sultan, vous mériteriez d'être Bijou, vous n'auriez pas beſoin de muſelieres «. »Sélim, ajouta la Sultane, laiſſez-là le ton ſatyrique, & parlez-nous vrai «. » Madame, lui répondit le Courtiſan, je pourrois mêler à mon récit des traits déſagréables; ne m'impoſez pas la loi d'offenſer un ſexe qui m'a toujours aſſez bien traité, & que je révere par .... Eh, toujours de la vénération! Je ne connois rien de ſi cauſtique que ces gens doucereux, quand ils s'y mettent, interrompit Mirzoza; & s'imaginant que c'étoit par égard pour elle que Sélim ſe défendoit : » Que ma préſence ne vous en impoſe point, ajouta-t-elle. Nous cherchons à nous amuſer; & je m'engage, parole d'honneur, à m'ap-

pliquer tout ce que vous direz d'obligeant de mon ſexe, & de laiſſer le reſte aux autres femmes «. » Vous avez donc beaucoup étudié les femmes ? Eh bien, faites-nous le récit du cours de vos études. Il a été des plus brillans, à en juger par les ſuccès connus, & il eſt à préſumer qu'ils ne ſont pas démentis par ceux qu'on ignore «. Le vieux Courtiſan céda à ſes inſtances, & commença de la ſorte.

» Les Bijoux ont beaucoup parlé de moi, j'en conviens; mais ils n'ont pas tout dit. Ceux qui pouvoient compléter mon hiſtoire, ou ne ſont plus, ou ne ſont point dans nos climats ; & ceux qui l'ont commencée, n'ont qu'effleuré la matiere. J'ai obſervé, juſqu'à préſent, le ſecret inviolable que je leur avois promis, quoique je fuſſe plus fait qu'eux pour parler; mais puiſqu'ils ont rompu le ſilence, il ſemble qu'ils m'ont diſpenſé de le garder «.

» Né avec un tempérament tout de feu, je connus à peine ce que c'étoit qu'une belle femme, que je l'aimai. J'eus des Gouvernantes que je déteſtai; mais, en récompenſe, je me plus beaucoup avec les Femmes-de-chambre de ma mere. Elles étoient, pour la plupart, jeunes & jolies: elles s'entretenoient, ſe déshabilloient, s'habilloient, devant moi, ſans précaution, m'exhortoient même à prendre des libertés avec elles; & mon eſprit naturellement porté à la galanterie, mettoit tout à profit. Je paſſai, à l'âge de cinq ou ſix ans, entre les mains des hommes avec ces lumieres; & Dieu ſait combien elles s'étendirent, lorſqu'on me mit ſous les yeux les anciens Auteurs, & que mes Maîtres m'interpréterent certains endroits, dont peut-être ils ne pénétroient point eux-mêmes le ſens. Les Pages de mon pere m'apprirent quelques

gentilleſſes de College; & la lecture de l'Aloiſia, qu'ils me prêterent, me donna toutes les envies du monde de me perfectionner. J'avois alors quatorze ans «.

» Je jettai les yeux autour de moi, cherchant, entre les femmes qui fréquentoient dans la maiſon, celle à qui je m'adreſſerois; mais toutes me parurent également propres à me défaire d'une innocence qui m'embarraſſoit. Un commencement de liaiſon, & plus encore le courage que je me ſentois d'attaquer une perſonne de mon âge, & qui me manquoit vis-à-vis des autres, me déciderent pour une de mes couſines. Emilie, c'étoit ſon nom, étoit jeune, & moi auſſi; je la trouvai jolie, & je lui plus; elle n'étoit pas difficile, & j'étois entreprenant; j'avois envie d'apprendre, & elle n'étoit pas moins curieuſe de ſavoir. Nous nous faiſions ſouvent des queſtions très-ingénues & très-fortes. Un jour elle trompa la vigilance de ſes Gouvernantes, & nous nous inſtruisîmes. Ah! que la Nature eſt un grand maître! Elle nous mit bientôt au fait du plaiſir, & nous nous abandonnâmes à ſon impulſion, ſans aucun preſſentiment ſur les ſuites. Ce n'étoit pas le moyen de les prévenir. Emilie eut des indiſpoſitions, qu'elle cacha d'autant moins, qu'elle n'en ſoupçonnoit pas la cauſe. Sa mere la queſtionna, lui tira l'aveu de notre commerce, & mon pere en fut inſtruit. Il m'en fit des réprimandes, mêlées d'un air de ſatisfaction; & ſur le champ, il fut décidé que je voyagerois. Je partis avec un Gouverneur, chargé de veiller attentivement ſur ma conduite, & de ne la point gêner; & cinq mois après, j'appris, par la Gazette, qu'Emilie étoit morte de la petite-vérole &, par une lettre de mon pere, que la tendreſſe qu'elle avoit eue pour moi lui coûtoit la

vie. Le premier fruit de mes amours ſert, avec diſtinction, dans les troupes du Sultan : je l'ai toujours ſoutenu par mon crédit ; & il ne me connoît encore que pour ſon protecteur «.

» Nous étions à Tunis, lorſque je reçus la nouvelle de ſa naiſſance, & de la mort de ſa mere. J'en fus vivement touché, & j'en aurois été, je crois inconſolable, ſans l'intrigue que j'avois liée avec la femme d'un Corſaire, qui ne me laiſſa pas le tems de me déſeſpérer. La Tuniſienne étoit intrépide ; j'étois fou ; & tous les jours, à l'aide d'une échelle de corde qu'elle me jettoit, je paſſois de notre hôtel ſur ſa terraſſe, & delà dans un cabinet où elle me perfectionnoit ; car Emilie ne m'avoit qu'ébauché. Son époux revint de courſe, préciſément dans le tems que mon Gouverneur, qui avoit ſes inſtructions, me preſſoit à paſſer en Europe. Je m'embarquai ſur un vaiſſeau qui partoit pour Lisbonne ; mais ce ne fut pas ſans avoir fait & réitéré des adieux fort tendres à Elvire, dont je reçus le diamant que vous voyez «.

» Le bâtiment que nous montions étoit chargé de marchandiſes ; mais la femme du Capitaine étoit la plus précieuſe à mon gré : elle avoit à peine vingt ans : ſon mari en étoit jaloux comme un tigre ; & ce n'étoit pas tout-à-fait ſans raiſon. Nous ne tardâmes pas à nous entendre tous. Dona Velina conçut, tout d'un coup, qu'elle me plaiſoit, moi que je ne lui étoit pas indifférent, & ſon époux qu'il nous gênoit. Le Marin réſolut auſſi-tôt de ne pas déſemparer, que nous ne fuſſions au Port de Lisbonne. Je liſois dans les yeux de ſa chere épouſe combien elle enrageoit des aſſiduités de ſon mari. Les miens lui dépoſoient les mêmes choſes ; & l'époux nous comprenoit à merveille. Nous paſsâmes deux jours entiers dans une ſoif de plaiſir inconcevable,

concevable ; & nous en ſerions morts, à coup ſûr, ſi le Ciel ne s'en fût mêlé ; mais il aide toujours les ames en peine. A peine avions-nous paſſé le détroit de Gibraltar, qu'il s'éleva une tempête furieuſe. Je ne manquerois pas, Madame, de faire ſiffler les vents à vos oreilles, & gronder la foudre ſur votre tête ; d'enflammer le Ciel d'éclairs ; de ſoulever les flots juſqu'aux nues, & de vous décrire la tempête la plus effrayante que vous ayez jamais rencontrée dans aucun Roman, ſi je ne vous faiſois une hiſtoire. Je vous dirai ſeulement que le Capitaine fut forcé, par les cris des matelots, de quitter ſa chambre, & de s'expoſer à un danger par la crainte d'un autre. Il ſortit avec mon Gouverneur ; & je me précipitai, ſans héſiter, entre les bras de ma belle Portugaiſe, oubliant tout-à-fait qu'il y eût une mer, des orages, des tempêtes ; que nous étions portés ſur un frêle vaiſſeau, & m'abandonnant, ſans réſerve, à l'élément perfide. Notre courſe fut prompte, & vous jugez bien, Madame, que par le tems qu'il faiſoit, je vis bien du pays en peu d'heures. Nous relâchâmes à Cadix, où je laiſſai à la Signora une promeſſe de la joindre à Lisbonne, s'il plaiſoit à mon Mentor, dont le deſſein étoit d'aller droit à Madrid «.

» Les Eſpagnoles ſont plus étroitement reſſerrées, & plus amoureuſes que nos femmes. L'amour ſe traite là par des eſpeces d'ambaſſadrices, qui ont ordre d'examiner les étrangers, de leur faire des propoſitions, de les conduire, de les ramener ; & les Dames ſe chargent du ſoin de les rendre heureux. Je ne paſſai point par ce cérémonial, grace à la conjoncture. Une grande révolution venoit de placer ſur le trône de ce Royaume un Prince du Sang de France : ſon arrivée & ſon couronne-

ment donnerent lieu à des fêtes à la Cour, où je parus alors. Je fus accoſté dans un bal : on me propoſa un rendez-vous pour le lendemain ; je l'acceptai, & je me rendis dans une petite maiſon, où je ne trouvai qu'un homme maſqué, le nez enveloppé dans un manteau, qui me rendit un billet, par lequel Donna Oropeza remettoit la partie au jour ſuivant, à pareille heure. Je revins, & l'on m'introduiſit dans un appartement aſſez ſomptueuſement meublé, & éclairé par des bougies. Ma Déeſſe ne me fit point attendre : elle entra ſur mes pas, & ſe précipita dans mes bras ſans dire mot, & ſans quitter ſon maſque. Etoit-elle laide ? Etoit-elle jolie ? c'eſt-ce que j'ignorois. Je m'apperçus ſeulement, ſur le canapé où elle m'entraîna, qu'elle étoit jeune, bienfaite, & qu'elle aimoit le plaiſir. Lorſqu'elle ſe crut ſatisfaite de mes éloges, elle ſe démaſqua, & me montra l'original du portrait que vous voyez dans cette tabatiere «.

Sélim ouvrit, & préſenta en même-tems à la Favorite une boîte d'or, d'un travail exquis, & enrichie de pierreries. »Le préſent eſt gracieux, dit Mangogul «. » Ce que j'en eſtime le plus, ajouta la Favorite, c'eſt le portrait. Quels yeux ! Quelle bouche ! Quelle gorge ! Mais tout cela n'eſt-il point flatté « ? » Si peu, Madame, répondit Sélim, qu'Oropeza m'auroit peut-être fixé à Madrid, ſi ſon époux, informé de notre commerce, ne l'eût troublé par ſes menaces. J'aimois Oropeza, mais j'aimois encore mieux la vie. Ce n'étoit pas non plus l'avis de mon Gouverneur, que je m'expoſaſſe à être poignardé du mari, pour jouir quelques mois de plus de la femme. J'écrivis donc à la belle Eſpagnole une lettre d'adieux fort touchants, que je tirai de quelque Roman du pays, & je partis pour la France «.

» Le Monarque qui regnoit alors en France, étoit grand-pere du Roi d'Eſpagne; & ſa Cour paſſoit, avec raiſon, pour la plus magnifique, la plus polie & la plus galante de l'Europe. J'y parus comme un phénomene. » Un jeune Seigneur du Congo, diſoit une belle Marquiſe. Eh mais, cela doit être fort plaiſant. Ces hommes-là valent mieux que les nôtres. Le Congo, je crois, n'eſt pas loin de Maroc «. On arrangeoit des ſoupers dont je devois être. Pour peu que mon diſcours fût ſenſé, on le trouvoit délié, admirable : on ſe récrioit, parce qu'on m'avoit d'abord fait l'honneur de ſoupçonner que je n'avois pas le ſens commun. »Il eſt charmant, reprenoit, avec vivacité, une autre femme de Cour. Quel meurtre de laiſſer retourner une jolie figure comme celle-là dans un vilain pays, où les femmes ſont gardées à vue par des hommes qui ne le ſont plus ! Eſt-il vrai, Monſieur ? On dit qu'ils n'ont rien. Cela eſt bien déparant pour un homme «..... » Mais, ajoutoit une autre, il faut fixer ici ce grand garçon-là : il a de la naiſſance; quand on ne le feroit que Chevalier de Malthe. Je m'engage, ſi l'on veut, à lui procurer de l'emploi ; & la Ducheſſe Victoria, mon amie de tous les tems, parlera en ſa faveur au Roi, s'il le faut «.

» J'eus bientôt des preuves non ſuſpectes de leur bienveillance, & je mis la Marquiſe en état de prononcer ſur le mérite des habitans de Maroc & du Congo ; j'éprouvai que l'emploi que la Ducheſſe & ſon amie m'avoient promis, étoit difficile à remplir, & je m'en défis. C'eſt dans ce ſéjour que j'appris à former de belles paſſions de vingt-quatre heures. Je circulai, pendant ſix mois, dans un tourbillon, où le commencement d'une aventure n'attendoit point la fin d'une autre : on n'en vou-

loit qu'à la jouiſſance. Tardoit-elle à venir, ou étoit-elle obtenue, on voloit à de nouveaux plaiſirs «.

» Que me dites-vous là, Sélim? interrompit la Favorite. La décence eſt donc inconnue dans ces Contrées «? » Pardonnez-moi, Madame, répondit le vieux Courtiſan, on n'a que ce mot à la bouche; mais les Françoiſes ne ſont pas plus eſclaves de la choſe que leurs voiſines «. » Et quelles voiſines? demanda Mirzoza «. » Les Angloiſes, repartit Sélim, femmes froides & dédaigneuſes en apparence, mais emportées, voluptueuſes & vindicatives; moins ſpirituelles, & plus raiſonnables que les Françoiſes; celles-ci aiment le jargon des ſentimens, celles-là préferent l'expreſſion du plaiſir. Mais à Londres comme à Paris, on s'aime, on ſe quitte, on renoue pour ſe quitter encore. De la fille d'un Lord Bishop, (ce ſont des eſpeces de Bramines, mais qui ne gardent point le célibat,) je paſſai à la femme d'un Chevalier Baronnet. Tandis qu'il s'échauffoit dans le Parlement à ſoutenir les intérêts de la Nation contre les entrepriſes de la Cour, nous avions dans ſa maiſon, ſa femme & moi, bien d'autres débats. Mais le Parlement finit, & Madame fut contrainte de ſuivre ſon Chevalier dans ſa Gentilhommiere. Je me rabattis ſur la femme d'un Colonel, dont le Régiment étoit en garniſon ſur les côtes. J'appartins enſuite à la femme du Lord Maire. Ah! quelle femme! Je n'aurois jamais revu le Congo, ſi la prudence de mon Gouverneur, qui me voyoit dépérir, ne m'eût tiré de cette galere. Il ſuppoſa des lettres de ma famille, qui me redemandoit avec empreſſement, & nous nous embarquâmes pour la Hollande. Notre deſſein étoit de traverſer l'Allemagne, & de nous rendre en Italie, où

nous comptions ſur des occaſions fréquentes de repaſſer en Afrique «.

» Nous ne vîmes la Hollande qu'en poſte : notre ſéjour ne fut guere plus long en Allemagne. Toutes les femmes de condition y reſſemblent à des citadelles importantes, qu'il faut aſſiéger dans les formes. On en vient à bout : mais les approches demandent tant de meſures ; ce ſont tant de *ſi* & de *mais*, quand il s'agit de régler les articles de la capitulation, que ces conquêtes m'ennuyerent bien-tôt «.

» Je me ſouviendrai toute ma vie du propos d'une Allemande de la premiere qualité, ſur le point de m'accorder ce qu'elle n'avoit pas refuſé à beaucoup d'autres. » Ah ! s'écria-t-elle douloureuſement, que diroit le grand Alziki mon pere, s'il ſavoit que je m'abandonne à un petit Congo comme vous «. Rien, Madame, lui repliquai-je : tant de grandeur m'épouvante, & je me retire. Ce fut ſagement fait à moi : & ſi j'avois compromis ſon Alteſſe avec ma médiocrité, j'aurois pu m'en reſſouvenir. Brama qui protége les ſaines contrées que nous habitons, m'inſpira ſans doute dans cet inſtant critique «.

» Les Italiennes que nous pratiquâmes enſuite, ne ſe montent point ſi haut : c'eſt avec elles que j'appris les modes du plaiſir. Il y a dans ces rafinemens du caprice & de la bizarrerie ; mais vous me le pardonnerez, Meſdames, il en faut quelquefois pour vous plaire. J'ai apporté de Florence, de Veniſe & de Rome pluſieurs recettes joyeuſes, inconnues juſqu'à moi dans nos contrées barbares. J'en renvoye toute la gloire aux Italiennes qui me les communiquerent «.

» Je paſſai quatre ans ou environ en Europe, & rentrai par l'Egypte dans cet Empire, formé, com

me vous voyez, & muni des rares découvertes de l'Italie que je divulguai ſur le champ «.

Ici l'Auteur Africain dit que Sélim s'étant apperçu que les lieux communs qu'il venoit de débiter à la Favorite ſur les aventures qu'il avoit eues en Europe, & ſur les caracteres des femmes des contrées qu'il avoit parcourues, avoient profondément aſſoupi Mangogul, craignit de le réveiller, s'approcha de la Favorite, & continua d'une voix plus baſſe.

» Madame, lui dit-il, ſi je n'appréhendois de vous avoir fatiguée par un récit qui n'a peut-être été que trop long, je vous raconterois l'aventure par laquelle je débutai en arrivant à Paris : je ne ſais comment elle m'eſt échappée «.

» Dites, mon cher, lui répondit la Favorite, je vais redoubler d'attention, & vous dédommager, autant qu'il eſt en moi, de celle du Sultan qui dort «.

» Nous avions pris à Madrid, continua Sélim, des recommandations pour quelques Seigneurs de la Cour de France, & nous nous trouvâmes, tout en débarquant, aſſez bien faufilés. On étoit alors dans la belle ſaiſon, & nous allions nous promener, le ſoir, au Palais-Royal, mon Gouverneur & moi. Nous y fûmes un jour abordés par quelques petits-Maîtres, qui nous montrerent les plus jolies femmes, & nous firent leur hiſtoire vraie ou fauſſe, ne s'oubliant point dans tout cela, comme vous penſez bien. Le Jardin étoit déja peuplé d'un grand nombre de femmes; mais il en vint, ſur les huit heures, un renfort conſidérable. A la quantité de leurs pierreries, à la magnificence de leurs ajuſtemens, & à la foule de leurs pourſuivans, je les pris au moins pour des Ducheſſes. J'en dis ma penſée à un des jeu-

nes Seigneurs de la compagnie ; & il me répondit qu'il s'appercevoit bien que j'étois connoiſſeur ; & que ſi je voulois, j'aurois le plaiſir de ſouper, le ſoir même, avec quelques-unes des plus aimables. J'acceptai ſon offre, & à l'inſtant il gliſſa le mot à l'oreille de deux ou trois de ſes amis, qui s'éparpillerent dans la promenade, & revinrent, en moins d'un quart-d'heure, nous rendre compte de leur négociation. » Meſſieurs, nous dirent-ils, on vous attendra, ce ſoir, à ſouper chez la Ducheſſe Aſterie «. Ceux qui n'étoient pas de la partie, ſe recrierent ſur notre bonne fortune : on fit encore quelques tours, on ſe ſépara, & nous montâmes en carroſſe pour en aller jouir «.

» Nous deſcendîmes à une petite porte, au pied d'un eſcalier fort étroit, d'où nous grimpâmes à un ſecond, dont je trouvai les appartemens plus vaſtes, & mieux meublés qu'ils ne me paroîtroient à préſent. On me préſenta à la Maîtreſſe du logis, à qui je fis une révérence des plus profondes, que j'accompagnai d'un compliment ſi reſpectueux, qu'elle en fut preſque déconcertée. On ſervit, & on me plaça à côté d'une petite perſonne charmante, qui ſe mit à jouer la ducheſſe tout au mieux. En vérité, je ne ſais comment j'oſai en tomber amoureux : cela m'arriva cependant «.

» Vous avez donc aimé une fois en votre vie ? interrompit la Favorite. Eh, oui Madame, lui répondit Sélim, comme on aime à dix-huit ans, avec une extrême impatience de conclure une affaire entamée. Je ne dormis point de la nuit ; &, dès la pointe du jour, je me mis à compoſer à ma belle inconnue la lettre du monde la plus galante. Je l'envoyai, on me répondit, & j'obtins un rendez-vous. Ni le ton de la réponſe, ni

la facilité de la Dame, ne me détromperent point, & je courus à l'endroit marqué, fortement perſuadé que j'allois poſſéder la femme ou la fille d'un premier Miniſtre. Ma déeſſe m'attendoit ſur un grand canapé : je me précipitai à ſes genoux; je lui pris la main; & la lui baiſant avec la tendreſſe la plus vive, je me félicitai ſur la faveur qu'elle daignoit m'accorder. » Eſt-il bien vrai, lui dis-je, que vous permettez à Sélim de vous aimer, & de vous le dire, & qu'il peut, ſans vous offenſer, ſe flatter du plus doux eſpoir «. En achevant ces mots, je pris un baiſer ſur ſa gorge : & comme elle étoit renverſée, je me préparois aſſez vivement à ſoutenir ce début, lorſqu'elle m'arrêta, & me dit : » Tiens, mon ami, tu es joli garçon; tu as de l'eſprit; tu parles comme un ange; mais il me faut quatre louis «. Comment dites-vous ? interrompis-je .... » Je te dis, reprit-elle, qu'il n'y a rien à faire ſi tu n'a pas tes quatre louis « .... Quoi ! Mademoiſelle, lui répondis-je tout étonné, vous ne valez que cela ? C'étoit bien la peine d'arriver du Congo pour ſi peu de choſe. Et ſur le champ je me rajuſte, je me précipite dans l'eſcalier, & je pars «.

» Je commençai, Madame, comme vous voyez, à prendre des Actrices pour des Princeſſes. J'en ſuis du dernier étonnement, reprit Mirzoza; car enfin la différence eſt ſi grande ! Je ne doute point, reprit Sélim, qu'il ne leur ait échappé cent impertinences. Mais que voulez-vous ! un étranger, un jeune homme n'y regarde pas de ſi près. On m'avoit fait dans le Congo tant de mauvais contes ſur la liberté des Européennes « ....

Sélim en étoit là, lorſque Mangogul ſe réveilla. » Je crois, Dieu me damne, dit-il en bâillant, & ſe frottant les yeux, qu'il eſt encore à Paris. Pour-

roit-on vous demander, beau conteur, quand vous eſperez être de retour à Banza, & ſi j'ai long-tems encore à dormir ? car il eſt bon, l'ami, que vous ſachiez qu'il n'eſt pas poſſible d'entamer en ma préſence un voyage que les bâillemens ne me prennent ; c'eſt une mauvaiſe habitude que j'ai contractée en liſant Tavernier & les autres «.

» Prince, lui répondit Sélim, il y a plus d'une heure que je ſuis de retour à Banza «.

» Je vous en félicite, reprit le Sultan : puis s'adreſſant à la Sultane, Madame, lui dit-il, voilà l'heure du bal, nous partirons ſi la fatigue du voyage vous le permet «.

» Prince, lui répondit Mirzoza, me voilà prête «. Mangogul & Sélim avoient déja leur domino : la Favorite prit le ſien. Le Sultan lui donna la main, & ils ſe rendirent dans la ſalle du bal, où ils ſe ſéparerent pour ſe diſperſer dans la foule. Sélim les y ſuivit, & moi auſſi, dit l'Auteur Africain, quoique j'euſſe plus d'envie de dormir que de voir danſer « ....

CHAPITRE XII.

Vingt-quatrieme & vingt-cinquieme Eſſais de l'Anneau.

Bal maſqué, & ſuite du Bal maſqué.

LEs Bijoux les plus extravagans de Banza ne manquerent pas d'accourir où le plaiſir les appelloit. Il en vint en carroſſe bourgeois, il en vint par les voitures publiques, & même quelques-uns à pied. Je ne finirois point, dit l'Auteur Africain, dont j'ai l'honneur d'être le *Caudataire*, ſi

j'entrois dans le détail des niches que leur fit Mangogul. Il donna plus d'exercice à ſa Bague dans cette nuit ſeule qu'elle n'en avoit eu depuis qu'il la tenoit du Génie. Il la tournoit tantôt ſur l'une, tantôt ſur l'autre, ſouvent ſur une vingtaine à la fois. C'étoit alors qu'il ſe faiſoit un beau bruit. L'un s'écrioit, d'une voix aigre : Violons, *le Carillon de Dunkerque*, s'il vous plait : l'autre, d'une voix rauque, & moi je veux les *Sautriots*, & moi *les Tricotets*, diſoit un troiſieme : & une multitude à la fois, des contredanſes uſées, comme *la Boul e*, *les Quatre-Faces*, *la Calotine*, *la Chaîne*, *le Piſtolet*, *la Mariée*, *le Piſtolet*, *le Piſtolet*. Tous ces cris étoient lardés d'un million d'extravagances. L'on entendoit d'un côté, *Peſte ſoit du nigaud, il faut l'envoyer à l'école.* De l'autre, *je m'en retournerai donc ſans étrenner.* Ici, *qui payera mon carroſſe ?* Là, *il m'eſt echappé, mais je chercherai tant qu'il ſe retrouvera.* Ailleurs, *à demain ; mais vingt louis au moins, ſans cela rien de fait.* Et par-tout des propos qui décéloient des deſirs ou des exploits.

Dans ce tumulte une petite Bourgeoiſe, jeune & jolie démêla Mangogul, le pourſuivit, l'agaça, & parvint à déterminer ſon Anneau ſur elle. On entendit à l'inſtant ſon Bijou s'écrier : » Où courez-vous ? Arrêtez, beau maſque, ne ſoyez point inſenſible à l'ardeur d'un Bijou qui brûle pour vous «. Le Sultan choqué de cette déclaration téméraire, réſolut de punir celle qui l'avoit haſardée. Il diſparut, & chercha parmi ſes gardes quelqu'un qui fût à peu près de ſa taille, lui céda ſon maſque & ſon domino, & l'abandonna aux pourſuites de la petite Bourgeoiſe, qui, toujours trompée par les apparences, continua de dire mille folies à celui qu'elle prenoit pour Mangogul.

Le faux Sultan ne fut pas bête ; c'étoit un homme qui ſavoit parler par ſignes : il en fit un qui attira la belle dans un endroit écarté, où elle ſe prit, pendant près d'une heure, pour la Sultane favorite ; & Dieu ſait les projets qui lui roulerent dans la tête. Mais l'enchantement dura peu. Lorſqu'elle eut accablé le prétendu Sultan de careſſes, elle le pria de ſe démaſquer : il le fit, & montra une phyſionomie armée de deux grands crocs, qui n'appartenoient point du tout à Mangogul. Ah fi, s'écria la petite bourgeoiſe, fi !... » Eh mon petit tame, lui répondit le Suiſſe, qu'avoir-vous ? moi l'y croire vous avoir rentu d'aſſez bons ſervices, pour que vous l'y être pas fâchée de me connoître «. Mais ſa Déeſſe ne s'amuſa point à lui répondre, s'échappa bruſquement de ſes mains, & ſe perdit dans la foule.

Ceux d'entre les Bijoux qui n'aſpirerent pas à de ſi grands honneurs, ne laiſſerent pas que de rencontrer le plaiſir, & tous reprirent la route de Banza, fort ſatisfaits de leur voyage.

L'on ſortoit du bal, lorſque Mangogul entendit deux de ſes principaux Officiers, qui ſe parloient avec vivacité. » C'eſt ma maîtreſſe, diſoit l'un : j'en ſuis en poſſeſſion depuis un an ; & vous êtes le premier qui vous ſoyez aviſé de courir ſur mes briſées. A propos de quoi me troubler ? Naſsès, mon ami, adreſſez-vous ailleurs : vous trouverez cent femmes aimables, qui ſe tiendront pour trop heureuſes de vous avoir«. J'aime Amine, répondit Naſsès. Je ne vois qu'elle qui me plaiſe. Elle m'a donné des eſpérances ; & vous trouverez bon que je la ſuive. » Des eſpérances ! reprit Alibeg « !... Oui, des eſpérances.... Morbleu, cela n'eſt point..... Je vous dis, Monſieur, que cela eſt, & que vous me ferez raiſon, ſur l'heure,

du démenti que vous me donnez. A l'inſtant, ils deſcendirent le grand perron : ils avoient déja le cimeterre tiré, & ils alloient définir leur démêlé d'une façon tragique, lorſque le Sultan les arrêta, & leur défendit de ſe battre avant que d'avoir conſulté leur Hélene.

Ils obéirent, & ſe rendirent chez Amine, où Mangogul les ſuivit de près. » Je ſuis excédée du bal, leur dit-elle, les yeux me tombent. Vous êtes de cruelles gens, de venir au moment que j'allois me mettre au lit ; mais vous avez tous deux un air bien ſingulier. Pourroit-on ſavoir ce qui vous amene « ?... C'eſt une bagatelle, lui répondit Alibeg. Monſieur ſe vante, & même aſſez hautement, ajouta-t-il, en montrant ſon ami, que vous lui donnez des eſpérances, Madame. Qu'en eſt-il ?.. Amine ouvroit la bouche ; mais le Sultan tournant ſa bague dans le même inſtant, elle ſe tut, & ſon Bijou répondit pour elle... » Il me ſemble que Naſsès ſe trompe : non, ce n'eſt pas à lui que Madame en veut. N'a-t-il pas un grand laquais, qui vaut mieux que lui ? Oh ! que ces hommes ſont bien ſots de croire que des dignités, des honneurs, des titres, des noms vuides de ſens, en impoſent à des Bijoux ! Chacun a ſa philoſophie ; & la nôtre conſiſte principalement à diſtinguer le mérite de la perſonne, le vrai mérite de celui qui n'eſt qu'imaginaire. N'en déplaiſe à M. Claville, il en fait là-deſſus moins que nous, & vous allez en avoir la preuve «.

» Vous connoiſſez tous deux, continua le Bijou, la Marquiſe Bibicoſa. Vous ſavez ſes amours avec Cléandor, & ſa diſgrace, & la haute dévotion qu'elle profeſſe aujourd'hui. Amine eſt bonne amie ; elle a conſervé les liaiſons qu'elle avoit avec Bibicoſa, & n'a point ceſſé de fréquenter

dans ſa maiſon, où l'on rencontre des Bramines de toute eſpece. Un d'entr'eux preſſoit un jour ma Maîtreſſe de parler pour lui à Bibicoſa. Eh que voulez-vous que je lui demande ? lui répondit Amine. C'eſt une femme noyée, qui ne peut rien pour elle-même. Vraiment elle vous ſauroit bon gré de la traiter encore comme une perſonne de conſéquence. Allez, mon ami, le Prince Cléandor & Mangogul ne feront jamais rien pour elle ; & vous vous morfondriez dans les anti-chambres... Mais, répondit le Bramine, Madame, il ne s'agit que d'une bagatelle, qui dépend directement de la Marquiſe. Voici ce que c'eſt. Elle a fait conſtruire un petit minaret dans ſon hôtel : c'eſt ſans doute pour le Sala, ce qui ſuppoſe un Iman ; & c'eſt cette place que je demande... Que dites-vous ? reprit Amine. Un Iman, vous n'y penſez pas : il ne faut à la Marquiſe qu'un Marabou, qu'elle appellera de tems à autre lorſqu'il pleut, ou qu'on veut avoir fait le Sala avant que de ſe mettre au lit ; mais un Iman logé, vêtu, nourri dans ſon hôtel, avec des appointemens, cela ne va point à Bibicoſa. Je connois ſes affaires. La pauvre femme n'a pas ſix mille ſequins de revenu, & vous prétendez qu'elle en donnera deux mille à un Iman. Voilà-t-il pas qui eſt bien imaginé... De par Brama, j'en ſuis fâché, repliqua l'homme ſaint ; car voyez-vous, ſi j'avois été ſon Iman, je n'aurois pas tardé à lui devenir plus néceſſaire : & quand on en eſt là, il vous pleut de l'argent & des penſions. Tel que vous me voyez, je ſuis du Monomotapa, & je ſais très-bien mon devoir... Eh ! mais, lui répondit Amine d'une voix entrecoupée, votre affaire n'eſt pourtant pas impoſſible. C'eſt dommage que le mérite dont vous parlez ne ſe préſume pas... On ne riſque rien à

s'employer pour les gens de mon pays, reprit l'homme du Monomotapa : voyez plutôt... Il donna ſur le champ à Amine la preuve complette d'un mérite ſi ſurprenant, que de ce moment vous perdîtes à ſes yeux la moitié de ce qu'elle vous priſoit. Ah ! vivent les gens du Monomotapa « !

Alibeg & Naſsès avoient la phyſionomie allongée, & ſe regardoient ſans mot dire ; mais revenus de leur étonnement, ils s'embraſſerent ; & jettant ſur Amine un regard mépriſant, ils coururent ſe proſterner aux pieds du Sultan, & le remercier de les avoir détrompés de cette femme, & de leur avoir conſervé la vie & l'amitié réciproque. Ils arriverent dans le moment que Mangogul de retour chez la Favorite, lui faiſoit l'hiſtoire d'Amine. Mirzoza en rit, & n'en eſtima pas davantage les femmes de Cour & les Bramines.

CHAPITRE XIII.

Sélim à Banza.

MANGOGUL alla ſe repoſer au ſortir du bal ; & la Favorite, qui ne ſe ſentoit aucune diſpoſition au ſommeil, fit appeller Sélim ; & le preſſa de lui continuer ſon hiſtoire amoureuſe. Sélim obéit, & reprit en ces termes....

» Madame, la galanterie ne rempliſſoit pas tout mon tems. Je dérobois au plaiſir des inſtans que je donnois à des occupations ſérieuſes ; & les intrigues dans leſquelles je m'embarquai, ne m'empêcherent point d'apprendre les fortifications, le manege, les armes, la muſique & la danſe ; d'obſerver les uſages & les arts des Européens, &

d'étudier leur politique & leur milice. De retour dans le Congo, on me préſenta à l'Empereur, aïeul du Sultan, qui m'accorda un poſte honorable dans ſes troupes. Je parus à la Cour, & bientôt je fus, de toutes les parties du Prince Erguebzed, & par conſéquent intéreſſé dans les aventures des jolies femmes. J'en connus de toute nation, de tout âge, de toute condition; & j'en trouvai peu de cruelles, ſoit que mon rang les éblouît, ſoit qu'elles aimaſſent mon jargon, ou que ma figure les prévint. J'avois alors deux qualités avec leſquelles on va vîte en amour, de l'audace & de la préſomption «.

» Je pratiquai d'abord des femmes de qualité. Je les prenois le ſoir au cercle, ou au jeu chez la Manimonbanda: je paſſois la nuit avec elles, & nous nous méconnoiſſions preſque le lendemain. Une des occupations de ces Dames, c'eſt de ſe procurer des amans, de les enlever même à leurs meilleures amies; & l'autre, de s'en défaire. Dans la crainte de ſe trouver au dépourvu, tandis qu'elles filent une intrigue, elles en lorgnent deux ou trois autres. Elles poſſédent je ne ſais combien de petites fineſſes pour attirer celui qu'elles ont en vue, & cent tracaſſeries en réſerve pour ſe débarraſſer de celui qu'elles ont. Cela a toujours été, & cela ſera toujours. Je ne nommerai perſonne; mais je connus ce qu'il y avoit de femmes à la Cour d'Erguebzed en réputation de jeuneſſe & de beauté: & tous ces engagemens furent formés, rompus, renoués, oubliés, en moins de ſix mois «.

» Dégoûté de ce monde, je me jettai dans les Antipodes. Je vis des Bourgeoiſes, que je trouvai diſſimulées, fieres de leur beauté, toutes grimpées ſur le ton de l'honneur, & preſque toujours obſédées par des maris ſauvages & brutaux, ou

certains pieds-plats de couſins, qui faiſoient, à jours entiers, les paſſionnés auprès de leurs couſines, & qui me déplaiſoient grandement. On ne pouvoient les tenir ſeulement un moment. Ces animaux ſurvenoient perpétuellement, dérangeoient un rendez-vous, & ſe fouroient à tous propos dans la converſation. Malgré ces obſtacles, j'amenai cinq ou ſix de ces bégueules au point où je voulois, avant que de les planter-là. Ce qui me réjouiſſoit dans leur commerce, c'eſt qu'elles ſe piquoient de ſentimens, & qu'il falloit s'en piquer auſſi, & qu'elles en parloient à mourir de rire; & puis elles exigeoient des attentions, des petits ſoins : à les entendre, on leur manquoit à tout moment : elles prêchoient un amour ſi correct, qu'il fallut bien y renoncer. Mais le pis, c'eſt qu'elles avoient inceſſamment votre nom à la bouche, & quelquefois on étoit contraint de ſe montrer avec elles, & d'encourir tout le ridicule d'une aventure bourgeoiſe. Je me ſauvai un beau jour des magaſins & de la rue Saint-Denis, pour n'y revenir de ma vie «.

» On avoit alors la fureur des petites maiſons. J'en louai une dans le Fauxbourg Oriental, & j'y placai ſucceſſivement une de ces filles qu'on voit, qu'on ne voit plus; à qui l'on parle, à qui l'on ne dit mot, & qu'on renvoie quand on en eſt las. J'y raſſemblois des Amis & des Actrices de l'Opéra : on y faiſoit de petits ſoupers, que le Prince Erguebzed a quelquefois honoré de ſa préſence. Ah! Madame, j'avois des vins délicieux, des liqueurs exquiſes, & le meilleur Cuiſinier du Congo «.

» Mais rien ne m'a tant amuſé qu'une entrepriſe que j'exécutai dans une Province éloignée de la Capitale, où mon Régiment étoit en quartier. Je partis de Banza pour en faire la revue; c'étoit la

la ſeule affaire qui m'éloignoit de la Ville; & mon voyage eût été court, ſans le projet extravagant auquel je me livrai. Il y avoit à Baruthi un Monaſtere peuplé des plus rares beautés. J'étois jeune, & ſans barbe; & je méditai de m'y introduire à titre de veuve, qui cherchoit un aſyle contre les dangers du ſiecle. On me fait un habit de femme, je m'en ajuſte, & je vais me préſenter à la grille de nos Recluſes. On m'accueillit affectueuſement; on me conſola de la perte de mon époux; on convint de ma penſion, & j'entrai «.

»L'appartement qu'on me donna, communiquoit au dortoir des Novices. Elles étoient en grand nombre, jeunes pour la plupart, & d'une fraîcheur ſurprenante. Je les prévins de politeſſes, & je fus bientôt leur amie. En moins de huit jours, on me mit au fait de tous les intérêts de la petite république; on me peignit les caracteres; on m'inſtruiſit des anecdotes; je reçus des confidences de toutes couleurs; & je m'apperçus que nous ne manions pas mieux la médiſance & la calomnie, nous autres profanes. J'obſervai la regle avec ſévérité; j'attrapai les airs patelins & les tons doucereux; & l'on ſe diſoit à l'oreille, que la Communauté ſeroit bienheureuſe, ſi je prenois l'habit «.

» Je ne crus pas plutôt ma réputation faite dans la maiſon, que je m'attachai à une jeune vierge, qui venoit de prendre le premier voile. C'étoit une brune adorable; elle m'appelloit ſa maman, je l'appellois mon petit ange : elle me donnoit des baiſers innocens, & je lui en rendois de fort tendres. Jeuneſſe eſt curieuſe. Zirziphile me mettoit à tout propos ſur le mariage, & ſur les plaiſirs des époux. Elle m'en demandoit des nouvelles : j'aiguiſois habilement ſa curioſité; &, de queſtions

en queſtions, je la conduiſis juſqu'à la pratique des leçons que je lui donnois. Ce ne fut pas la ſeule Novice que j'inſtruiſis ; & quelques jeunes Nonains vinrent auſſi s'édifier dans ma cellule. Je ménageois les momens, les rendez-vous, les heures, ſi à propos, que perſonne ne ſe croiſoit. Enfin, Madame, que vous dirai-je ? La pieuſe veuve ſe fit une poſtérité nombreuſe. Mais lorſque le ſcandale, dont on avoit gémi tout bas, eût éclaté, & que le conſeil des Diſcretes aſſemblé eût appellé le Médecin de la maiſon, je méditai ma retraite. Une nuit donc que toute la maiſon dormoit, j'eſcaladai les murs du jardin, & je diſparus. Je me rendis aux Eaux de Piombino, où le Médecin avoit envoyé la moitié du Couvent, & où j'achevai, ſous l'habit de Cavalier, l'ouvrage que j'avois commencé ſous celui de veuve. Voilà, Madame, un fait dont tout l'Empire a mémoire, & dont vous ſeule connoiſſez l'auteur «.

» Le reſte de ma jeuneſſe, ajouta Sélim, s'eſt conſumé à de pareils amuſemens, toujours de femmes, & de toute eſpece, rarement du myſtere, beaucoup de ſermens, & point de ſincérité «.

» Mais, à ce compte, lui dit la Favorite, vous n'avez donc jamais aimé « ? » Bon, répondit Sélim, je penſois bien alors à l'amour ; je n'en voulois qu'au plaiſir, & qu'à celles qui m'en promettoient «..... » Mais a-t-on du plaiſir ſans aimer, interrompit la Favorite ? Qu'eſt-ce que cela, quand le cœur ne dit rien « ? » Eh ! Madame, repliqua Sélim, eſt-ce le cœur qui parle à dix-huit ou vingt ans « ?

» Mais, enfin, de toutes ces expériences, quel eſt le réſultat ? Qu'avez-vous prononcé ſur les femmes « ?

» Qu'elles ſont la plupart ſans caractere, dit Sélim; que trois choſes les meuvent puiſſamment, l'intérêt, le plaiſir & la vanité; qu'il n'y en a peut-être aucune qui ne ſoit dominée par une de ces paſſions; & que celles qui les réuniſſent toutes trois, ſont des monſtres «.

» Paſſe encore pour le plaiſir, dit Mangogul, qui entroit à l'inſtant; quoiqu'on ne puiſſe guere compter ſur ces femmes, il faut les excuſer. Quand le tempérament eſt monté à un certain dégré, c'eſt un cheval fougueux, qui emporte ſon Cavalier à travers champs; & preſque toutes les femmes ſont à califourchon ſur cet animal-là «. » C'eſt peut-être par cette raiſon, dit Sélim, que la Ducheſſe Ménéga appelle le Chevalier Kaidar ſon grand Ecuyer «.

» Mais ſeroit-il poſſible, dit la Sultane à Sélim, que vous n'ayez pas eu la moindre aventure de cœur? Ne ſerez-vous ſincere, que pour déshonorer un ſexe qui faiſoit vos plaiſirs, ſi vous en faiſiez les délices? Quoi! dans un ſi grand nombre de femmes, pas une qui voulût être aimée, qui méritât de l'être! Cela ne ſe comprend pas «.

» Ah! Madame, répondit Sélim, je ſens, à la facilité avec laquelle je vous obéis, que les années n'ont point affoibli ſur mon cœur l'empire d'une femme aimable. Oui, Madame, j'ai aimé comme un autre. Vous voulez tout ſavoir, je vais tout dire; & vous jugerez ſi je me ſuis acquitté du rôle d'amant dans les formes «.

» Y a-t-il des voyages dans cette partie de votre hiſtoire? demanda le Sultan «. » Non Prince, répondit Sélim «. » Tant mieux, reprit Mangogul; car je ne me ſens aucune envie de dormir «.

» Pour moi, reprit la Favorite, Sélim me permettra bien de repoſer un moment «.

» Qu'il aille ſe coucher auſſi, dit le Sultan; & pendant que vous dormirez, je queſtionnerai Cypria «.

» Mais, Prince, lui répondit Mirzoza, votre Hauteſſe n'y penſe pas ; ce Bijou vous enfilera dans des voyages qui ne finiront point «.

L'Auteur Africain nous apprend ici que le Sultan, frappé de l'obſervation de Mirzoza, ſe précautionna d'un antiſomnifere des plus violens. Il ajoute que le Médecin de Mangogul, qui étoit bien ſon ami, lui en avoit communiqué la recette, & qu'il en avoit fait la Préface de ſon Ouvrage; mais il ne nous reſte de cette Préface, que les trois dernieres lignes que je vais rapporter ici.

Prenez de . . . . . .
De . . . . . .
De . . . . . .
De *Marianne* & du *Payſan Par*. . . . . quatre pages.
Des *Égaremens du Cœur*, une feuille.
Des *Confeſſions*, vingt-cinq lignes & demie.

CHAPITRE XIV.

Vingt-ſixieme Eſſai de l'Anneau.

LE BIJOU VOYAGEUR.

TANDIS que la Favorite & Sélim ſe repoſoient des fatigues de la veille, Mangogul parcouroit, avec étonnement, les magnifiques appartemens de Cypria. Cette femme avoit fait, avec ſon Bijou, une fortune à comparer à celle d'un Fermier-Général. Après avoir traverſé une longue enfilade de pieces plus richement décorées les unes que les

autres, il arriva dans la ſalle de compagnie, où, au centre d'un cercle nombreux, il reconnut la Maîtreſſe du logis, à une énorme quantité de pierreries qui la défiguroient; & ſon époux, à la bonhommie peinte ſur ſon viſage. Deux Abbés, un bel eſprit & trois Académiciens de Banza, occupoient les côtés du fauteuil de Cypria; & ſur le fond de la ſalle, voltigeoient deux Petits-Maîtres, avec un jeune Magiſtrat rempli d'airs, ſoufflant ſur ſes manchettes, ſans ceſſe rajuſtant ſa perruque, viſitant ſa bouche, & ſe félicitant, dans les glaces, de ce que ſon rouge alloit bien. Excepté ces trois papillons, le reſte de la compagnie étoit dans une vénération profonde pour la reſpectable momie, qui, indécemment étalée, bâilloit, parloit en bâillant, jugeoit mal de tout, & n'étoit jamais contredite. » Comment! diſoit en ſoi-même Mangógul, qui n'avoit parlé ſeul depuis longtems, & qui s'en mouroit, comment eſt-elle parvenue à déshonorer un homme de bonne maiſon, avec un eſprit ſi gauche, & une figure comme celle-là «? Cypria vouloit qu'on la prît pour blonde : ſa peau, petit jaune bigarré de rouge, imitoit aſſez bien une tulipe panachée : elle avoit les yeux gros, la vue baſſe, la taille courte, le nez effilé, la bouche plate, le tour du viſage coupé, les joues creuſes, le front étroit, point de gorge, la main ſeche & le bras décharné. C'étoit avec ces attraits qu'elle avoit enſorcelé ſon mari. Le Sultan tourna ſa bague ſur elle, & l'on entendit glapir auſſi-tôt. L'aſſemblée s'y trompa, & crut que Cypria parloit par la bouche, & qu'elle alloit juger. Mais ſon Bijou débuta par ces mots:

» Hiſtoire de mes voyages. Je naquis à Maroc en 17000000012; & je danſois ſur le Théatre de l'Opéra, lorſque Méhémet Tripathoud, qui m'en-

tretenoit, fut nommé Chef de l'Ambaſſade que notre puiſſant Empereur envoya au Monarque de la France. Je le ſuivis dans ce voyage. Les charmes des femmes Françoiſes m'enleverent bientôt mon amant; &, ſans délai, j'uſai de repréſailles. Les Courtiſans, avides de nouveautés, voulurent eſſayer de la Maroquine; car c'eſt ainſi qu'on nommoit ma Maîtreſſe: elle les traita fort humainement; & ſon affabilité lui valut, en ſix mois de tems, vingt mille écus en bijoux & autant en argent, avec un petit hôtel tout meublé. Mais le François eſt volage, & je ceſſai bientôt d'être à la mode. Je ne m'amuſai point à courir les Provinces. Il faut aux grands talens de vaſtes théatres; je laiſſai partir Tripathoud, & je me deſtinai pour la capitale d'un autre Royaume «.

» A Wealthy Lord, travelling through France, dragg'd me to London Ay! that was a man indeed! He water'd me ſix times a day, and as of ten o'nights. His prick like a comet's tail shot flaming darts: j never felt ſuch quick and thrilling thruſts. It was not poſſible fort mortal proweſſ to hold out long, at this rate; ſo he drooped by degrees, and j received his ſoul diſtilled throug his Tarſe. He gave me fifty touſand guineas. This noble Lord was ſucceedeb by a couple of Privateer Commanders lately retarn'd from cruiſing. Being intimate freinds, they fuck'd me, as they had ſail'd, in compagny, endeavouring woh should show moſt vigour and ſerve the readieſt fire Whilſt te one was riding at anchor, j to wed the other by his Tarſe, and prepared him for a fresh tire. Upon a modeſt computation, j reckon'd in about eight days time, j received a hunered and eighty shot. But j ſoon grew tired with Keeping ſo ſtrict an account, for there was no end of their broad-

ſides. I got twelve thouſand pound from'em for my ſhare of the prizes they had taken. The winter quarter being over, they were forced to put to ſea again, and would fain have engaged me as a tender, but j had made a prior contract with a German Count «.

» *Duxit me Viennam in Auſtriâ patriam ſuam, ubi venereâ voluptate, quantâ maximâ poteram, ingurgitatus ſum, per menſes tres integros ejus ſplendidè nimis epulatus hoſpes. Illi rugoſi & contracti Lothuringo more colei, & eò uſque longa craſſaque mentula, ut dimidiam nondùm acciperem, quamvis iterato coïtu fractus ritus mihi miſerè pateret. Immanem aſt uſu frequenti vagina tandem admiſit laxè gladium, novaſque excogitavimus artes, quibus fututionum quotidianarum vinceremus faſtidium. Modò me reſupinum agitabat; modò ipſum, eques adhæreſcens inguinibus, motu quaſi rotulatario verſabam. Sæpè turgentem ſpumantemque admovit ori priapum, ſimulque appreſſis ad labia labiis, fellatricè me linguâ perfricuit. Etſi veneri nunquam indulgebat poſticæ, à tergo me tamen adorſus, cruribus, altero ſublato, altero depreſſo, inter femora ſubibat, voluptaria quærens per impedimenta tranſire. Amatoria Sancheſii præcepta calluit ad unguem, & feſtivas Aretini tabulas ſic expreſſit, ut nemo melius. His à me laudibus acceptis, multis Florenorum millibus mea ſolvit obſequia, & Romam ſeceſſi «.*

» Quella Citta è il Tempio di Venere, ed il ſoggiorno delle delizie. Tuttavia mi diſpiaceva, che le natiche leggiadre foſſero là encora più feſteggiate delle più belle porte; quello che provai il terzo giorno del mio arrivo in quel paeſe. Una Cortigiana illuſtre ſi offeriſce a farmi guadagnare mila ſcudi, s'io voleva paſſar la ſera con eſſo lei in una vigna. Accettai l'invito: ſalimmo in una

carozza, e giungemmo in un luogo da lei ben conoſciuto, nel quale due Cavaliere colle braghesſe roſſe ſi fecero incontro à noi, e ci conduſſero in un boſchetto ſpeſſo e folto, dove cavatoſi ſubito le veſti, vedemmo i più furioſi cazzi che riſaltaro mai. Ogn'uno chiavò la ſua. Il traſtullo poi ſi preſe à quadrille, dopo per farſi guattare in bocca, poſcia nelle tette, alla perfine, uno de chiavatori impadroniſi del mio Rivale, mentre l'altro mi lavorava. L'iſteſſo fu fatto alla conductrice mia; è ciò tutto dolcemente condito di bacci alla fiorentina. E quando i campioni noſtri ebbero poſto fine alla battaglia, facemmò la fricarella per riſvegliar il guſto à quei benedetti Signori, i quali ci pagarono con generoſità. In più volte guadagnai con loro ſeſſanta mila ſcudi; e due altre volte tanto, con coloro che mi procurava la Cortigiana. Mi ricordo di uno, che viſitava mi ſpeſſo, e che sborrava ſempre due volte ſenza cavarlo: e d'un altro il quale uſciva da me pian piano, per entrare ſotilmente nel mio vicino; e per queſto baſtava fare sù è giù le natiche. Ecco una uzanza curioſa, che ſi pratica in Italia «.

Le Bijou de Cypria continua ſon hiſtoire ſur un ton moitié Congeois & moitié Eſpagnol. Il ne ſavoit pas apparemment aſſez cette derniere langue, pour l'employer ſeule: on n'apprend une langue, dit l'Auteur Africain, qui ſe pendroit plutôt que de manquer une réflexion commune, qu'en la parlant beaucoup; & le Bijou de Cypria n'eut preſque pas le tems de parler à Madrid.

» Je me ſauvai d'Italie, dit-il, malgré quelques deſirs ſecrets qui me rappelloient en arriere, influxo malo del clima! y tuve luego la reſolucion de ir me a una tierra donde pudieſſe gozar mis

ſueros, ſin partir los con un uſurpador. Je fis le voyage de Caſtille la vieille, où l'on ſut le reduire à ſes ſimples fonctions; mais cela ne ſuffit pas à ma vengeance. Le impuſe la terea de batter el compas en los bayles che celebrava de dia y de noche; & il s'en acquitta ſi bien, que nous nous reconciliâmes. Nous parûmes à la Cour de Madrid en bonne intelligence. Al entrar de la Ciudad, je liai con un Papo venerabile por ſus Camas: heureuſement pour moi; car il eut compaſſion de ma jeuneſſe, & me communiqua un ſecret, le fruit de ſoixante années d'expérience, para guardar me del mal de que merecieron los Franceles ſer padridos, por haver ſido ſus primeros pregones. Avec cette recette, & le goût de la propreté que je tentai vainement d'introduire en Eſpagne, je me préſervai de tout accident à Madrid, où ma vanité ſeule fut mortifiée. Ma Maîtreſſe a, comme vous voyez, le pied fort petit. Eſta prenda es el incentivo mos poderoſo de una imaginacion Caſtellana. Un petit pied ſert de paſſeport à Madrid à la fille que tiede la mas dilatada ſima entre las piernas. Je me déterminai à quitter une contrée où je devois la plupart de mes triomphes à un mérite étranger; y me arrime a un definidor muy virtuoſo, que paſſava a las indias. Je vis, ſous les ailes de ſa révérence, la terre de promiſſion, ce pays où l'heureux Frayle porte, ſans ſcandale, de l'or dans ſa bourſe, un poignard à ſa ceinture, & ſa Maîtreſſe en croupe. Que la vie que j'y paſſai fut délicieuſe! Quelles nuits! Dieux, quelles nuits? Hay de mi! al recordarme de tantos guſtos me meo... Algo mas... Ya, ya... Pierdo el fentido... Me muero «...

» Après un an de ſéjour à Madrid & aux Indes, je m'embarquai pour Conſtantinople. Je ne goûtai

point les uſages d'un peuple chez qui les Bijoux ſont barricadés ; & je ſortis promptement d'une contrée, où je riſquois ma liberté. Je pratiquai pourtant aſſez les Muſulmans, pour m'appercevoir qu'ils ſe ſont bien policés par le commerce des Européens; & je leur trouvai la légéreté du François, l'ardeur de l'Anglois, la force de l'Allemand, la longanimité de l'Eſpagnol, & d'aſſez fortes teintures des rafinemens Italiens. En un mot, un Aga vaut à lui ſeul un Cardinal, quatre Ducs, un Lord, trois Grands d'Eſpagne, & deux Princes Allemands «.

» De Conſtantinople j'ai paſſé, Meſſieurs, comme vous ſavez, à la Cour du grand Erguebzed, où j'ai formé nos Seigneurs les plus aimables : &, quand je n'ai plus été bon à rien, je me ſuis jetté ſur cette figure-là, dit le Bijou, en indiquant par un geſte, qui lui étoit familier, l'époux de Cypria. La belle chûte « !

L'Auteur Africain finit ce Chapitre par un avertiſſement aux Dames, qui pourroient être tentées de ſe faire traduire les endroits, où le Bijou de Cypria s'eſt exprimé dans des langues étrangeres. » J'aurois manqué, dit-il, au devoir de l'Hiſtorien, en les ſupprimant; & au reſpect que j'ai pour le ſexe, en les conſervant dans mon ouvrage, ſans prévenir les Dames vertueuſes, que le Bijou de Cypria s'étoit exceſſivement gâté le ton dans ſes voyages, & que ſes récits ſont infiniment plus libres, qu'aucune des lectures clandeſtines qu'elles aient jamais faites «.

CHAPITRE XV.

Cydaliſe.

MANGOGUL revint chez la Favorite, où Sélim l'avoit dévancé. » Eh bien, Prince, lui dit Mirzoza, les voyages de Cypria vous ont-ils fait du bien ? Ni bien, ni mal, répondit le Sultan : je ne les ai point entendus. Et pourquoi donc ? reprit la Favorite ? C'eſt, dit le Sultan, que ſon Bijou parle comme une Poliglote toutes ſortes de langues, excepté la mienne. C'eſt un aſſez impertinent conteur ; mais ce ſeroit un excellent Interprete. Quoi ! reprit Mirzoza, vous n'avez rien compris du tout dans ſes récits ? Qu'une choſe, Madame, répondit Mangogul, c'eſt que les voyages ſont plus funeſtes encore pour la pudeur des femmes que pour la religion des hommes ; & qu'il y a peu de mérite à ſavoir pluſieurs langues. On peut poſſéder le Latin, le Grec, l'Italien, l'Anglois, & le Congeois, dans la perfection, & n'avoir non plus d'eſprit qu'un Bijou. C'eſt votre avis, Madame, & celui de Sélim. Qu'il commence donc ſon aventure, mais ſur-tout plus de voyages. Ils me fatiguent à mourir «. Sélim promit au Sultan que la ſcene ſeroit en un ſeul endroit, & dit :

» J'avois environ trente ans, je venois de perdre mon pere, je m'étois marié, pour ne pas laiſſer tomber ma Maiſon, & je vivois avec ma femme, comme il convient : des égards, des attentions, de la politeſſe, des manieres peu familieres, mais fort honnêtes. Le Prince Erguebzed étoit

monté ſur le Trône : j'avois ſa bienveillance long-tems avant ſon regne : il me l'a continuée juſqu'à ſa mort ; & j'ai tâché de juſtifier cette marque de diſtinction par mon zele & ma fidélité. La place d'Inſpecteur-général de ſes Troupes vint à vaquer : je l'obtins ; ce poſte m'obligea à de fréquens voyages ſur la frontiere «.

»De fréquens voyages ! s'écria le Sultan. Il n'en faut qu'un pour m'endormir juſqu'à demain. Aviſez-y.

» Prince, continua Sélim, ce fut dans une de ces tournées que je connus la femme d'un Colonel de Spahis, nommé Oſtaluk, brave homme, bon Officier, mais mari peu commode, jaloux comme un tigre, & qui avoit en ſa perſonne de quoi juſtifier cette rage ; car il étoit affreuſement laid «.

» Il avoit épouſé depuis peu Cydaliſe, jeune, vive, jolie ; de ces femmes rares, pour leſquelles on ſent, dès la premiere entrevue, quelque choſe de plus que de la politeſſe ; dont on ſe ſépare à regret, & qui vous reviennent cent fois dans l'idée, juſqu'à ce qu'on les revoie «.

»Cydaliſe penſoit avec juſteſſe, s'exprimoit avec grace : ſa converſation attachoit ; & ſi l'on ne ſe laſſoit point de la voir, on ſe laſſoit encore moins de l'entendre. Avec ces qualités, elle avoit droit de faire des impreſſions fortes ſur tous les cœurs, & je m'en apperçus. Je l'eſtimois beaucoup : je pris bien-tôt un ſentiment plus tendre, & tous mes procédés eurent inceſſamment la vraie couleur d'une belle paſſion. La facilité de mes premiers triomphes m'avoient un peu gâté. Lorſque j'attaquai Cydaliſe, je m'imaginai qu'elle tiendroit peu, & que très-honorée de la pourſuite de Monſieur l'Inſpecteur-général, elle ne ſe-

roit qu'une défenſe convenable. Qu'on juge donc de la ſurpriſe où me jetta la réponſe qu'elle fit à ma déclaration. » Seigneur, me dit-elle, quand j'aurois la préſomption de croire que vous êtes touché de quelques appas qu'on me trouve, je ferois une folie d'écouter ſérieuſement des diſcours avec leſquels vous en avez trompé mille autres, avant que de me les adreſſer. Sans l'eſtime, qu'eſt-ce que l'amour ? Peu de choſe; & vous ne ne me connoiſſez pas aſſez pour m'eſtimer. Quelque eſprit, quelque pénétration qu'on ait, on n'a point en deux jours aſſez approfondi le caractere d'une femme, pour lui rendre des ſoins mérités. Monſieur l'Inſpecteur-général cherche un amuſement : il a raiſon ; & Cydaliſe auſſi, de n'amuſer perſonne « . . .

» J'eus beau lui jurer que je reſſentois la paſſion la plus vraie ; que mon bonheur étoit entre ſes mains, & que ſon indifférence alloit empoiſonner le reſte de ma vie. » Jargon, me dit-elle, pur jargon. Ou ne penſez plus à moi, ou ne me croyez pas aſſez étourdie pour donner dans des proteſtations uſées. Ce que vous venez de me dire-là, tout le monde le dit, ſans le penſer ; tout le monde l'écoute, ſans le croire «.

» Si je n'avois eu que du goût pour Cydaliſe, ſes rigueurs m'auroient mortifié : mais je l'aimois ; elles m'affligerent. Je partis pour la Cour : ſon image m'y ſuivit ; & l'abſence, loin d'amortir la paſſion que j'avois conçue pour elle, ne fit que l'augmenter «.

» Cydaliſe m'occupoit au point, que je méditai cent fois de lui ſacrifier les emplois & le rang qui m'attachoient à la Cour ; mais l'incertitude du ſuccès m'arrêta toujours «.

» Dans l'impoſſibilité de voler où je l'avois laiſ-

sée, je formai le projet de l'attirer où j'étois. Je profitai de la confiance dont Erguebzed m'honoroit : je lui vantai le mérite & la valeur d'Oſtaluk. Il fut nommé Lieutenant des Spahis de la Garde, place qui le fixoit à côté du Prince : & Oſtaluk parut à la Cour ; & avec lui Cydaliſe, qui devint auſſi-tôt la beauté du jour «.

» Vous avez bien fait, dit le Sultan, de garder vos emplois, & d'appeller votre Cydaliſe à la Cour ; car, je vous jure par Brama, que je vous laiſſois partir ſeul pour ſa Province «.

»Elle fut lorgnée, conſidérée, obſédée, mais inutilement, continua Sélim. Je jouis ſeul du privilege de la voir tous les jours. Plus je la pratiquai, plus je découvris en elle de graces & de qualités, & plus j'en devins éperdu. J'imaginai que peut-être la mémoire toute récente de mes nombreuſes aventures me nuiſoit dans ſon eſprit. Pour l'effacer, & la convaincre de la ſincérité de mon amour, je me bannis de la ſociété, & je ne vis de femmes que celles que le hazard m'offroit chez elle. Il me parut que cette conduite l'avoit touchée, & qu'elle ſe relâchoit un peu de ſon ancienne ſévérité. Je redoublai d'attentions, je demandai de l'amour, & l'on m'accorda de l'eſtime. Cydaliſe commença à me traiter avec diſtinction ; j'eus part dans ſa confiance : elle me conſultoit ſouvent ſur les affaires de ſa maiſon ; mais elle ne me diſoit pas un mot de celles de ſon cœur. Si je lui parlois ſentimens, elle me répondoit des maximes ; & j'étois déſolé. Cet état pénible avoit duré long-tems, lorſque je réſolus d'en ſortir, & de ſavoir, une bonne fois pour toutes, à quoi m'en tenir. Comment vous y prîtes-vous ? demanda Mirzoza. Madame, vous l'allez ſavoir, répondit Mangogul, & Sélim continua «.

»Je vous ai dit, Madame, que je voyois Cydaliſe tous les jours: d'abord, je la vis moins ſouvent, mes viſites devinrent encore plus rares; enfin, je ne la vis preſque plus. S'il m'arrivoit de l'entretenir tête-à-tête, quelquefois, par haſard, je lui parlois auſſi peu d'amour, que ſi je n'en euſſe jamais reſſenti la moindre étincelle. Ce changement l'étonna: elle me ſoupçonna de quelqu'engagement ſecret; & un jour que je lui faiſois l'hiſtoire galante de la Cour, Sélim, me dit-elle d'un air diſtrait, vous ne m'apprenez rien de vous-même. Vous racontez à ravir les bonnes fortunes d'autrui; mais vous êtes fort diſcret ſur les vôtres. Madame, lui répondis-je, c'eſt qu'apparemment je n'en ai point, ou que je crois qu'il eſt à propos de les taire. Oh oui, m'interrompit-elle, c'eſt fort à propos que vous me celez aujourd'hui des choſes que toute la terre ſaura demain. A la bonne heure, Madame, lui repliquai-je; mais perſonne au moins ne les tiendra de moi. En vérité, reprit-elle, vous êtes merveilleux avec vos réſerves: & qui eſt-ce qui ignore que vous en voulez à la blonde Miſis, à la petite Zibiline, à la brune Zéphéra? A qui vous voudrez encore, Madame, ajoutai-je froidement. Vraiment, reprit-elle, je croirois volontiers que ce ne ſont pas les ſeules: depuis deux mois qu'on ne vous voit que par grace, vous n'êtes pas reſté dans l'inaction; & l'on va vîte avec ces Dames-là. Moi, reſter dons l'inaction! lui répondis-je: j'en ſerois au déſeſpoir. Mon cœur eſt fait pour aimer, & même un peu pour l'être: & je vous avouerai même qu'il l'eſt; mais, ne m'en demandez pas davantage: peut-être en ai-je déja trop dit«.

» Sélim, reprit elle ſérieuſement, je n'ai point de ſecret pour vous; & vous n'en aurez point pour

moi, s'il vous plaît. Où en êtes-vous ?... » Preſqu'à la fin du Roman.... » Et avec qui, demanda-t-elle avec empreſſement ?... Vous connoiſſez Martéza ? »... Oui, ſans doute : c'eſt une femme fort aimable.... » Eh bien, après avoir tout tenté vainement pour vous plaire, je me ſuis retourné de ce côté-là. On me deſiroit depuis plus de ſix mois. Deux entrevues m'ont applani les approches : une troiſieme achevera mon bonheur ; & ce ſoir, Martéza m'attend à ſouper. Elle eſt d'un commerce amuſant, léger, un peu cauſtique ; mais, du reſte, c'eſt la meilleure créature du monde. On fait mieux ſes petites affaires avec ces folles-là, qu'avec des collets-montés, qui.. » Mais, Seigneur, interrompit Cydaliſe la vue baiſſée, en vous faiſant compliment ſur votre choix, pourroit-on vous faire obſerver, que Martéza n'eſt pas neuve ; & qu'avant vous, elle a compté des Amans ?... » Qu'importe, Madame ? repris-je, Si Martéza m'aime ſincérement, je me regarderai comme le premier. Mais, l'heure de mon rendez-vous approche : permettez-moi » ... Encore un mot, Seigneur. Eſt-il bien vrai, que Martéza vous aime ?... » Je le crois ».. Et vous l'aimez ? ajouta Cydaliſe... » Madame, lui répondis-je, vous m'avez jetté vous-même entre les bras de Martéza : c'eſt vous en dire aſſez... » J'allois ſortir ; mais Cydaliſe me tira par mon Doliman, & ſe retourna bruſquement... » Madame, me veut-on quelque choſe ? A-t-elle quelqu'ordre à me donner ?... » Non, Monſieur. Comment, vous voilà ? Je vous croyois déja bien loin... » Madame, je vais doubler le pas... » Sélim... » Cydaliſe... » Vous partez donc ?... Oui, Madame.... » Ah ! Sélim, à qui me ſacrifiez-vous ? L'eſtime de Cydaliſe ne valoit-elle pas mieux que les faveurs d'une Martéza ?

Martéza ?... » Sans doute, Madame, lui repliquai-je, ſi je n'avois eu pour vous que de l'eſtime. Mais je vous aimois... » Il n'en eſt rien, s'écria-t-elle avec tranſport : ſi vous m'aviez aimée, vous auriez démêlé mes véritables ſentimens. Vous auriez preſſenti, vous vous ſeriez flatté, qu'à la fin votre perſévérance l'emporteroit ſur ma fierté. Mais vous vous êtes laſſé : vous m'avez délaiſſée ; & peut-être au moment... » A ce mot, Cydaliſe s'interrompit, un ſoupir lui échappa, & ſes yeux s'humecterent.... » Parlez, Madame, lui dis-je : achevez. Si, malgré les rigueurs dont vous m'avez accablé, ma tendreſſe duroit encore ; vous pourriez..... Si Martéza m'étoit indifférente : ſi Cydaliſe m'étoit plus chere que jamais ; que feriez-vous ? ...» Une folie de m'expliquer ſur des ſuppoſitions.... » Cydaliſe, de grace, répondez-moi comme ſi je ne ſuppoſois rien. Si Cydaliſe étoit toujours la femme du monde la plus aimable à mes yeux ; & ſi je n'avois eu le moindre deſſein ſur Martéza... Encore une fois, que feriez-vous ? Ce que j'ai toujours fait, ingrat, me répondit enfin Cydaliſe : je vous aimerois... » Et Sélim vous adore, lui dis-je, en me jettant à ſes genoux, & baiſant ſes mains, que j'arroſois de larmes de joie«. Cydaliſe fut interdite. Ce changement ineſpéré la troubla : je profitai de ſon déſordre, & notre réconciliation fut ſcellée par des marques de tendreſſe auxquelles elle n'étoit pas en état de ſe refuſer.

» Et qu'en diſoit le bon Oſtaluk ? interrompit Mangogul. Sans doute qu'il permit à ſa chere moitié de traiter généreuſement un homme à qui il devoit une Lieutenance de Spahis «.

» Prince, reprit Sélim, Oſtaluk ſe piqua de gratitude, tant qu'on ne m'écouta point ; mais ſi-

tôt que je fus heureux, il devint incommode, farouche, insoutenable pour moi, & brutal pour sa femme. Non content de nous troubler en personne, il nous fit observer : nous fûmes trahis ; & Ostaluk, sûr de son prétendu déshonnenr, eut l'audace de m'appeller en duel. Nous nous battîmes dans le grand Parc du Serrail : je le blessai de deux coups, & le contraignis à me devoir la vie«.

» Pendant qu'il guérissoit de ses blessures, je ne quittai pas un moment sa femme ; mais le premier usage qu'il fit de sa santé, fut de nous séparer, & de maltraiter Cydalise. Elle me peignit toute la tristesse de sa situation. Je lui proposai de l'enlever : elle y consentit ; & notre jaloux de retour de la chasse, où il avoit accompagné le Sultan, fut très-étonné de se trouver veuf. Ostaluk, sans s'exhaler en plaintes inutiles contre l'Auteur du rapt, médita sur le champ sa vengeance «.

» J'avois caché Cydalise dans une maison de campagne, à deux lieues de Banza; & de deux nuits l'une, je me dérobois de la ville, pour aller à Cisare. Cependant, Ostaluk mit à prix la tête de son infidelle, corrompit mes domestiques à prix d'argent, & fut introduit dans mon parc. Un soir j'y prenois le frais avec Cydalise. Nous nous étions enfoncés dans une allée assez sombre ; & j'allois lui prodiguer les plus tendres caresses, lorsqu'une main invisible lui perça le sein d'un poignard à mes yeux. C'étoit celle du cruel Ostaluk. Le même sort me menaçoit ; mais je prévins Ostaluk : je tirai ma dague, & Cydalise fut vengée. Je me précipitai sur cette chere femme ; son cœur palpitoit encore. Je me hâtois de la transporter à la maison ; mais elle expira avant que d'y arriver, sa bouche collée sur la mienne «.

» Lorsque je sentis les membres de Cydalise se

refroidir entre mes bras, je pouſſai les cris les plus aigus : mes gens accoururent, & m'arrachèrent de ces lieux pleins d'horreur. Je revins à Banza, & je me renfermai dans mon Palais, déſeſpéré de la mort de Cydaliſe, & m'accablant des plus cruels reproches. J'aimois vraiment Cydaliſe ; j'en étois fortement aimé : & j'eus tout le tems de concevoir la grandeur de la perte que j'avois faite, & de la pleurer «.

» Mais enfin, reprit la Favorite, vous vous conſolâtes ? Hélas ! Madame, répondit Sélim, long-tems je crus que je ne m'en conſolerois jamais, & j'appris ſeulement qu'il n'y a point de douleurs éternelles «.

» Qu'on ne me parle plus des hommes, dit Mirzoza : les voilà tous. C'eſt-à-dire, Seigneur Sélim, que cette pauvre Cydaliſe, dont l'hiſtoire vient de nous attendrir, & que vous avez tant regrettée, fut bien ſotte de compter ſur vos ſermens ; & que, tandis que Brama la châtie peut-être rigoureuſement de ſa crédulité, vous paſſez aſſez doucement vos inſtans entre les bras d'une autre «.

» Eh ! Madame, reprit le Sultan, appaiſez-vous. Sélim aime encore : Cydaliſe ſera vengée. Seigneur, répondit Sélim ; Votre Hauteſſe pourroit être mal informée. N'ai-je pas dû comprendre pour toute ma vie, par mon aventure avec Cydaliſe, qu'un amour véritable nuiſoit trop au bonheur ?... Sans doute, interrompit Mirzoza : & malgré vos réflexions, je gage, qu'à l'heure qu'il eſt, vous en aimez une autre plus ardemment encore « ....

» Pour plus ardemment, reprit Sélim, je n'oſerois l'aſſurer : depuis cinq ans, je ſuis attaché de cœur à une femme charmante. Ce n'eſt pas ſans peine que je m'en ſuis fait écouter ; car on avoit

toujours été d'une vertu.... De la vertu ! s'écria le Sultan. Courage, mon ami. Je ſuis enchanté, quand on m'entretient de la vertu d'une femme de Cour. Sélim, dit la Favorite, continuez-nous votre hiſtoire... & croyez toujours dans la fidélité de votre Maîtreſſe, ajouta le Sultan. Ah! Prince, reprit Sélim avec vivacité, Fulvia m'eſt fidelle. Fidelle ou non, répondit Mangogul, qu'importe à votre bonheur ? Vous le croyez : cela ſuffit. C'eſt donc Fulvia que vous aimez à préſent? dit la Favorite. Oui, Madame, répondit Sélim. Tant pis, mon cher, ajouta Mangogul ; je n'ai point du tout de foi en elle. Elle eſt perpétuellement obſédée de Bramines, & puis je lui trouve de petits yeux à la Chinoiſe, avec un nez retrouſſé, & l'air tout-à-fait tourné du côté du plaiſir. Entre nous, qu'en eſt-il ? Prince, répondit Sélim, je crois qu'elle ne le hait pas. Eh bien, repliqua le Sultan, tout céde à cet attrait ; c'eſt ce que vous devez ſavoir mieux que moi, ou vous n'êtes... Vous vous trompez, reprit la Favorite : on peut avoir tout l'eſprit du monde, & ne point ſavoir cela. Je gage.... Toujours des gageures, interrompit Mangogul : cela m'impatiente : ces femmes ſont incorrigibles. Eh ! Madame, gagnez votre château, & vous gagerez enſuite «.

» Madame, dit Sélim à la Favorite, Fulvia ne pourroit-elle pas vous être bonne à quelque choſe? Et comme quoi ? demanda Mirzoza. Je me ſuis apperçu, répondit le Courtiſan, que les Bijoux n'ont preſque jamais parlé qu'en préſence de Sa Hauteſſe ; & je me ſuis imaginé que le Génie Cucufa, qui a opéré tant de choſes ſurprenantes en faveur de Kanoglou, grand-pere du Sultan, pourroit bien avoir accordé à ſon petit-fils le don de les faire parler. Mais le Bijou de Fulvia n'a poin

encore ouvert la bouche, que je ſache : n'y auroit-il pas moyen de l'interroger, de vous procurer le château, & de me convaincre de la fidélité de ma Maîtreſſe ? Sans doute, reprit le Sultan : qu'en penſez-vous, Madame.. ? Oh ! je ne me mêle point d'une affaire ſi ſcabreuſe. Sélim eſt trop de mes amis pour l'expoſer, à l'appas d'un château, à perdre le bonheur de ſa vie. Mais vous n'y penſez pas, reprit le Sultan. Fulvia eſt ſage : Sélim en mettroit ſa main au feu. Il l'a dit : il n'eſt pas homme à s'en dédire. Non, Prince, répondit Sélim : & ſi Votre Hauteſſe me donne rendez-vous chez Fulvia, j'y ſerai certainement le premier. Prenez garde à ce que vous propoſez, reprit la Favorite. Sélim, mon pauvre Sélim, vous allez bien vîte : & tout aimable que vous ſoyiez.... Raſſurez-vous, Madame, Puiſque le ſort en eſt jetté, j'entendrai Fulvia : le pis qui puiſſe en arriver, c'eſt de perdre une infidelle :... & de mourir de regret de l'avoir perdue, ajouta la Sultane. Quel conte ! dit Mangogul. Vous croyez donc que Sélim eſt devenu bien imbécille ? Il a perdu la tendre Cydaliſe ; & le voilà tout plein de vie ; & vous prétendez que s'il venoit à reconnoître Fulvia pour une infidelle, il en mourroit ? Je vous le garantis éternel, s'il n'eſt jamais aſſommé que de ce coup-là. Sélim, à demain chez Fulvia, entendez-vous ? On vous dira mon heure. Sélim s'inclina. Mangogul ſortit. La Favorite continua de repréſenter au vieux courtiſan qu'il jouoit gros jeu. Sélim la remercia des marques de ſa bienveillance, & tous ſe retirerent dans l'attente du grand événement.

CHAPITRE XVI.

Vingt-ſeptieme Eſſai de l'Anneau.

FULVIA.

L'AUTEUR Africain qui avoit promis quelque part le caractere de Sélim, s'eſt aviſé de le placer ici. J'eſtime trop les ouvrages de l'antiquité, pour aſſurer qu'il eût été mieux ailleurs. Il y a, dit-il, quelques hommes, à qui leur mérite ouvre toutes les portes, qui par les graces de leur figure, & la légéreté de leur eſprit, ſont la coqueluche de bien des femmes, & dont la vieilleſſe eſt reſpectée, parce qu'ayant ſu concilier leurs devoirs avec leurs plaiſirs, ils ont illuſtré le milieu de leur vie par des ſervices rendus à l'Etat. En un mot, des hommes qui ſont en tous tems les délices des ſociétés. Tel étoit Sélim. Quoiqu'il eût atteint ſoixante ans, & qu'il fût entré de bonne heure dans la carriere des plaiſirs, une conſtitution robuſte, & des ménagemens l'avoient préſervé de la caducité. Un air noble, des manieres aiſées, un jargon ſéduiſant, une grande connoiſſance du monde, fondée ſur une longue expérience, l'habitude de traiter avec le ſexe, le faiſoient conſidérer à la Cour comme l'homme auquel tout le monde eût aimé à raſſembler; mais qu'on eût imité ſans ſuccès, faute de tenir de la Nature les talens & le genre qui l'avoient diſtingué.

Je demande à préſent, continue l'Auteur Africain, ſi cet homme avoit raiſon de s'inquiéter ſur le compte de ſa Maîtreſſe, & de paſſer la nuit

comme un fou ? Car le fait eſt, que mille réflexions lui roulerent dans la tête ; & que plus il aimoit Fulvia, plus il craignit de la trouver infidelle. » Dans quel labyrinthe me ſuis-je engagé, ſe diſoit-il à lui-même ; & à quel propos ? que me reviendra-t-il ſi la Favorite gagne un château, & quel ſort pour moi ſi elle le perd ?... Mais pourquoi le perdroit-elle ? Ne ſuis-je pas certain de la tendreſſe de Fulvia ?... Ah ! je l'occupe toute entiere ; & ſi ſon Bijou parle, ce ne ſera que de moi... Mais ſi le traître... Non, non, je l'aurois preſſenti. J'aurois remarqué des inégalités : depuis cinq ans on ſe ſeroit démenti... Cependant, l'épreuve eſt périlleuſe... Mais il n'eſt plus tems de reculer ; j'ai porté le vaſe à ma bouche, il faut achever, duſſai-je répandre toute la liqueur.... Peut-être auſſi que l'oracle me ſera favorable.... Hélas ! qu'en puis-je attendre ? Pourquoi d'autres auroient-ils attaqué ſans ſuccès une vertu dont j'ai triomphé ?... Ah ! chere Fulvia, je t'offenſe par ces ſoupçons, & j'oublie ce qu'il m'en a coûté pour te vaincre. Un rayon d'eſpoir me luit, & je me flatte que ton Bijou s'obſtinera à garder le ſilence... «

Sélim étoit dans cette agitation de penſées, lorſqu'on lui rendit, de la part du Sultan, un billet, qui ne contenoit que ces mots : *Ce ſoir, à onze heures préciſes, vous ſerez où vous ſavez.* Sélim prit la plume, & récrivit en tremblant : *Prince, j'obéirai.*

Sélim paſſa le reſte du jour comme la nuit qui l'avoit précédé, flottant entre l'eſpérance & la crainte. Rien n'eſt plus vrai que les amans ont de l'inſtinct : ſi leur Maîtreſſe eſt infidelle, ils ſont ſaiſis d'un frémiſſement aſſez ſemblable à celui que les animaux éprouvent à l'approche du mauvais

tems. L'amant ſoupçonneux eſt un chat à qui l'oreille démange dans un tems nébuleux. Les animaux & les amans ont encore ceci de commun, que les animaux domeſtiques perdent cet inſtinct, & qu'il s'émouſſe dans les amans lorſqu'ils ſont devenus époux.

Les heures parurent bien lentes à Sélim : il regarda cent fois à ſa pendule. Enfin le moment fatal arriva, & le Courtiſan ſe rendit chez ſa Maîtreſſe. Il étoit tard ; mais comme on l'introduiſoit à toute heure, l'appartement de Fulvia lui fut ouvert... » Je ne vous attendois plus, lui dit-elle, & je me ſuis miſe au lit avec une migraine, que je dois aux impatiences où vous me jettez «. ...

» Madame, lui répondit Sélim, des devoirs de bienſéance, & même des affaires, m'ont comme enchaîné chez le Sultan, & depuis que je me ſuis ſéparé de vous, je n'ai pas diſpoſé d'un moment... Et moi, repliqua Fulvia, j'en ai été d'une humeur affreuſe. Comment ! deux jours entiers ſans vous appercevoir .... Vous ſavez, reprit Sélim, à quoi je ſuis obligée par mon rang ; & quelque aſſurée que paroiſſe la faveur des Grands... Comment ! interrompit Fulvia, le Sultan vous auroit-il marqué de la froideur ? Auroit-on oublié vos ſervices ? Sélim, vous êtes diſtrait : vous ne me répondez pas... Ah ! ſi vous m'aimez, qu'importe à votre bonheur le bon ou le mauvais accueil du Prince ? Ce n'eſt pas dans ſes yeux, c'eſt dans les miens, c'eſt entre mes bras que vous le chercherez «.

Sélim écoutoit attentivement ce diſcours, examinoit le viſage de ſa Maîtreſſe, & cherchoit dans ſes mouvemens ce caractere de vérité auquel on ne ſe trompe point, & qu'il eſt impoſſible de bien ſimuler. Quand je dis impoſſible, c'eſt à nous au-

tres hommes; car Fulvia ſe compoſoit ſi parfaitement, que Sélim commençoit à ſe reprocher de l'avoir ſoupçonnée, lorſque Mangogul arriva. Fulvia ſe tut auſſi-tôt: Sélim frémit, & le Bijou dit: » Madame a beau faire des pélérinages à toutes les Pagodes du Congo, elle n'aura point d'enfans; & pour cauſes que je ſais bien, moi qui ſuis ſon Bijou « ...

A ce début, Sélim ſe couvrit d'une pâleur mortelle; il voulut ſe lever; mais ſes genoux tremblans ſe déroberent ſous lui, & il retomba dans ſon fauteuil. Le Sultan inviſible s'approcha, & lui dit à l'oreille: » En avez-vous aſſez ?... Ah! Prince, s'écria douloureuſement Sélim, pourquoi n'ai-je pas écouté les avis de Mirzoza & les preſſentimens de mon cœur ? mon bonheur vient de s'éclipſer: j'ai tout perdu. Je me meurs ſi ſon Bijou ſe tait; s'il parle, je ſuis mort; quil parle pourtant. Je m'attends à des lumieres affreuſes; mais je les redoute moins que je ne hais l'état perplexe où je ſuis «.

Cependant le premier mouvement de Fulvia avoit été de porter la main ſur ſon Bijou, & de lui fermer la bouche. Ce qu'il avoit dit juſques-là ſupportoit une interprétation favorable; mais elle appréhendoit pour le reſte. Lorſqu'elle commençoit à ſe raſſurer ſur le ſilence qu'il gardoit, le Sultan preſſé par Sélim, retourna ſa Bague. Fulvia fut contrainte d'écarter les doigts, & le Bijou continua:

» Je ne prendrai jamais, on me fatigue trop. Les viſites trop aſſidues de tant de ſaints perſonnages nuiront toujours à mes intentions; & Madame n'aura point d'enfans. Si je n'étois fêté que par Sélim, je deviendrois peut-être fécond; mais je mene une vie de forçat. Aujourd'hui c'eſt l'un,

demain c'eſt l'autre, & toujours à la rame. Le dernier homme que voit Fulvia, c'eſt toujours celui qu'elle croit deſtiné par le Ciel à perpétuer ſa race. Perſonne n'eſt à l'abri de cette fantaiſie. La condition fatigante que celle du Bijou d'une femme titrée, qui n'a point d'héritiers ! Depuis dix ans je ſuis abandonné à des gens qui n'étoient pas faits ſeulement pour lever l'œil ſur moi «.

Mangogul crut en cet endroit que Sélim en avoit aſſez entendu pour être guéri de ſa perplexité, il lui fit grace du reſte, retourna ſa Bague, & ſortit, abandonnant Fulvia aux reproches de ſon amant.

D'abord le malheureux Sélim avoit été pétrifié ; mais la fureur lui rendant les forces & la parole, il lança un regard mépriſant ſur ſon infidelle, & lui dit : » Ingrate, perfide, ſi je vous aimois encore je me vengerois ; mais indigne de ma tendreſſe, vous l'êtes auſſi de mon courroux. Un homme comme moi ! Sélim compromis avec un tas de faquins ! « . . .

» En vérité, l'interrompit bruſquement Fulvia, du ton d'une courtiſanne démaſquée, vous avez bonne grace de vous formaliſer d'une bagatelle ! Au lieu de me ſavoir gré de vous avoir dérobé des choſes dont la connoiſſance vous eût déſeſpéré dans le tems, vous prenez feu, vous vous emportez comme ſi l'on vous avoit offenſé. Et quelle raiſon, Monſieur, auriez-vous de vous préférer à Seton, à Rikel, à Molli, à Tachmas, aux cavaliers les plus aimables de la Cour, à qui l'on ne ſe donne pas ſeulement la peine de déguiſer les paſſades qu'on leur fait ? Un homme vous, Sélim, eſt un homme épuiſé, caduc, hors d'état, depuis une éternité, de fixer ſeul une jolie femme qui n'eſt pas une ſotte. Convenez donc que votre

préſomption eſt déplacée, & votre courroux impertinent. Au reſte, vous pouvez, ſi vous êtes mécontent, laiſſer le champ libre à d'autres qui l'occuperont mieux que vous. » Auſſi ſors-je & de très-grand cœur, repliqua Sélim, outré d'indignation «; & il ſortit, bien réſolu de ne point revoir cette femme.

Il rentra dans ſon hôtel, & s'y renferma quelques jours, moins chagrin dans le fond de la perte qu'il avoit faite que de ſa longue erreur. Ce n'étoit pas ſon cœur, c'étoit ſa vanité qui ſouffroit. Il redoutoit les reproches de la Favorite & les plaiſanteries du Sultan ; & il évitoit l'une & l'autre.

Il s'étoit preſque déterminé à renoncer à la Cour, à s'enfoncer dans la ſolitude, & à achever en Philoſophe une vie dont il avoit perdu la plus grande partie ſous l'habit d'un courtiſan, lorſque Mirzoza, qui devinoit ſes penſées, entreprit de le conſoler, le manda au Serrail, & lui tint ce diſcours. » Eh bien, mon pauvre Sélim, vous m'abandonnez donc ? Ce n'eſt pas Fulvia, c'eſt moi que vous puniſſez de ſes infidélités. Nous ſommes tous fâchés de votre aventure : nous convenons qu'elle eſt chagrinante ; mais ſi vous faites quelque cas de la protection du Sultan & de mon eſtime, vous continuerez d'aimer notre ſociété, & vous oublierez cette Fulvia, qui ne fut jamais digne d'un homme tel que vous «.

» Madame, lui répondit Sélim, l'âge m'avertit qu'il eſt tems de me retirer. J'ai vu ſuffiſamment le monde : je me ſerois vanté, il y a quatre jours, de le connoître ; mais le trait de Fulvia me confond. Les femmes ſont indéfiniſſables, & toutes me ſeroient odieuſes, ſi vous n'étiez compriſe dans un ſexe, dont vous avez tous les charmes. Faſſe

Brama que vous n'en preniez jamais les travers! Adieu, Madame, je vais dans la ſolitude m'occuper de réflexions utiles. Le ſouvenir des bontés dont vous & le Sultan m'avez honoré, m'y ſuivra, & ſi mon cœur y forme encore quelques vœux, ce ſera pour votre bonheur & ſa gloire «.

» Sélim, lui répondit la Favorite, vous prenez conſeil du dépit. Vous craignez un ridicule que vous éviterez moins en vous éloignant de la Cour, qu'en y demeurant. Ayez de la philoſophie tant qu'il vous plaira; mais ce n'eſt pas ici le moment d'en faire uſage; on ne verra dans votre retraite qu'humeur & que chagrin. Vous n'êtes point fait pour vous confiner dans un déſert; & le Sultan « . . . .

L'arrivée de Mangogul interrompit la Favorite: elle lui communiqua le deſſein de Sélim. » Il eſt donc fou, dit le Prince: eſt-ce que les mauvais procédés de cette petite Fulvia lui ont tourné la tête? Puis s'adreſſant à Sélim . . . Il n'en ſera pas ainſi, notre ami. Vous demeurerez, continua-t-il, j'ai beſoin de vos conſeils, &, Madame, de votre ſociété. Le bien de mon Empire & la ſatisfaction de Mirzoza l'exigent, & cela ſera «.

Sélim touché des ſentimens de Mangogul & de la Favorite, s'inclina reſpectueuſement, demeura à la Cour, & fut aimé, chéri, recherché, & diſtingué par ſa faveur auprès du Sultan & de Mirzoza.

CHAPITRE XVII.

Evénemens prodigieux du Regne de Kanoglou, grand-Pere de Mangogul.

LA Favorite étoit fort jeune. Née ſur la fin du regne d'Erguebzed, elle n'avoit preſque aucune idée de la Cour de Kanoglou. Un mot échappé par hazard lui avoit donné de la curioſité pour les prodiges que le Génie Cucufa avoit opérés en faveur de ce bon Prince; & perſonne ne pouvoit l'en inſtruire plus fidélement que Sélim. Il en avoit été témoin, y avoit eu part, & poſſédoit à fond l'hiſtoire de ces tems. Un jour qu'il étoit ſeul avec elle, Mirzoza le mit ſur ce chapitre, & lui demanda ſi le regne de Kanoglou, dont on faiſoit tant de bruit, avoit vu des merveilles plus étonnantes que celles qui fixoient aujourd'hui l'attention du Congo ?

» Je ne ſuis point intéreſſé, Madame, lui répondit Sélim, à préférer le vieux tems à celui du Prince regnant. Il ſe paſſe de grandes choſes; mais ce n'eſt peut-être que l'eſſai de celles qui continueront d'illuſtrer Mangogul; & ma carriere eſt trop avancée pour que je puiſſe me flatter de les voir.... Vous vous trompez, lui répondit Mirzoza, vous avez acquis, & vous conſerverez l'épithete d'Eternel. Mais dites-moi ce que vous avez vu«.

» Madame, continua Sélim, le regne de Kanoglou a été long, & nos Poëtes l'ont ſurnommé l'Age d'or. Ce titre lui convient à pluſieurs égards. Il a été ſignalé par des ſuccès & des victoires; mais

les avantages ont été mêlés de revers, qui montrent que cet or étoit quelquefois de mauvais aloi. La Cour, qui donne le ton au reſte de l'Empire, étoit fort galante. Le Sultan avoit des Maîtreſſes, les Seigneurs ſe piquerent de l'imiter, & le peuple prit inſenſiblement le même air. La magnificence dans les habits, les meubles, les équipages, fut exceſſive. On fit un art de la délicateſſe dans les repas. On jouoit gros jeu, on s'endettoit, on ne payoit point, & l'on dépenſoit tant qu'on avoit de l'argent & du crédit. On publia contre le luxe de très-belles ordonnances, qui ne furent point exécutées. On prit des Villes, on conquit des Provinces, on commença des palais, & l'on épuiſa l'Empire d'hommes & d'argent. Les peuples chantoient victoire, & ſe mouroient de faim. Les Grands avoient des châteaux ſuperbes & des jardins délicieux, & leurs terres étoient en friche. Cent vaiſſeaux de haut bord nous avoient rendus les maîtres de la mer & la terreur de nos voiſins; mais une bonne tête calcula juſte ce qu'il en coûtoit à l'État pour l'entretien de ces carcaſſes; & malgré les repréſentations des autres Miniſtres, il fut ordonné qu'on en feroit un feu de joie. Le tréſor royal étoit un grand coffre vuide, que cette miſérable économie ne remplit point; & l'or & l'argent devinrent ſi rares, que les fabriques de monnoies furent, un beau matin, converties en moulins à papier. Pour comble de bonheur, Kanoglou ſe laiſſa perſuader par des fanatiques, qu'il étoit de la derniere importance que tous ſes ſujets lui reſſemblaſſent, & qu'ils euſſent les yeux bleus, le nez camard, & la mouſtache rouge comme lui; & il en chaſſa du Congo plus de deux millions qui n'avoient point cet uniforme, ou qui refuſerent de le contrefaire. Voilà, Madame, cet

Age d'or, voilà ce bon vieux tems que vous entendez regretter tous les jours. Mais laiſſez dire les radoteurs ; & croyez que nous avons nos Turennes & nos Colberts ; que le préſent, à tout prendre, vaut mieux que le paſſé ; & que ſi les peuples ſont plus heureux ſous Mangogul qu'ils ne l'étoient ſous Kanoglou, le regne de Sa Hauteſſe eſt plus illuſtre que celui de ſon aïeul ; la félicité des ſujets étant l'exacte meſure de la grandeur des Princes. Mais revenons aux ſingularités de celui de Kanoglou «.

»Je commencerai par l'origine des Pantins.. Sélim, je vous en diſpenſe ; je ſais cet événement par cœur, lui dit la Favorite ; paſſez à d'autres choſes... Madame, lui demanda le courtiſan, pourroit-on vous demander d'où vous le tenez ? Mais, répondit Mirzoza, cela eſt écrit. Oui, Madame, repliqua Sélim, & par des gens qui n'y ont rien entendu. J'entre en mauvaiſe humeur quand je vois de petits particuliers obſcurs qui n'ont jamais approché des Princes, qu'à la faveur d'une entrée dans la Capitale, ou de quelque autre cérémonie publique, ſe mêler d'en faire l'hiſtoire «.

» Madame, continua Sélim, nous avions paſſé la nuit à un bal maſqué dans les grands ſallons du Serrail, lorſque le Génie Cucufa, protecteur déclaré de la famille régnante, nous apparut, & nous ordonna d'aller nous coucher, & de dormir vingt-quatre heures de ſuite. On obéit ; & ce terme expiré, le Serrail ſe trouva transformé en une vaſte & magnifique galerie de Pantins. On voyoit à l'un des bouts Kanoglou ſur ſon trône. Une longue ficelle uſée lui deſcendoit entre les jambes ; une vieille Fée décrépite l'agitoit ſans ceſſe, & d'un coup de poignet, mettoit en mouvement une multitude innombrable de Pantins ſubalternes, aux-

quels répondoient des fils imperceptibles & déliés, qui partoient des doigts & des orteils de Kanoglou. Elle tiroit, & à l'inſtant le Sénéchal dreſſoit & ſcelloit des Edits ruineux, où on prononçoit, à la louange de la Fée, un éloge que ſon Secretaire lui ſouffloit; le Miniſtre de la Guerre envoyoit à l'armée des allumettes; le Surintendant des Finances bâtiſſoit des maiſons, & laiſſoit mourir de faim les ſoldats, & ainſi des autres Pantins «.

» Si quelques Pantins exécutoient leurs mouvemens de mauvaiſe grace, ne levoient pas aſſez les bras, ne fléchiſſoient pas aſſez les jambes, la Fée rompoit leurs attaches d'un coup d'arriere-main; ils devenoient paralitiques. Je me ſouviendrai toujours de deux Emirs très-vaillans qu'elle prit en guignon, & qui demeurerent perclus des bras pendant toute leur vie.

Les fils qui ſe diſtribuoient de toutes les parties du corps de Kanoglou, alloient ſe rendre à des diſtances immenſes, & faiſoient remuer, ou ſe repoſer du fond du Congo juſques ſur les confins du Monoémugi, des armées de Pantins. D'un coup de ficelle une ville s'aſſiégeoit, on ouvroit la tranchée, l'on battoit en breche, l'ennemi ſe préparoit à capituler; mais il ſurvenoit un ſecond coup de ficelle, & le feu de l'artillerie ſe rallentiſſoit; les attaques ne ſe conduiſoient plus avec la même vigueur; on arrivoit au ſecours de la place, a diviſion s'allumoit entre nos Généraux, & nous tions attaqués, ſurpris & battus à plate-couture.

Ces mauvaiſes nouvelles n'attriſtoient jamais Kanoglou; il ne les apprenoit que quand ſes ſujets les avoient oubliées; & la Fée ne les lui laiſſoit annoncer que par des Pantins qui portoient tous un fil à l'extrêmité de la langue, & qui ne diſoient que ce qu'il lui plaiſoit, ſous peine de devenir muets.

» Une autre fois nous fûmes tous charmés, nous autres jeunes fous, d'une aventure qui ſcandaliſa amérement les Dévots. Les femmes ſe mirent à faire des culbutes, & à marcher la tête en bas, les pieds en l'air, & les mains dans leurs mules «.

» Cela dérouta d'abord toutes les connoiſſances, & il fallut étudier les nouvelles phiſionomies. On en négligea beaucoup qu'on ceſſa de trouver aimables, lorſqu'elles ſe montrerent; & d'autres dont on n'avoit jamais rien dit, gagnerent infiniment à ſe faire connoître. Les jupons & les robes tombant ſur les yeux, on riſquoit à s'égarer, ou à faire de faux-pas; c'eſt pourquoi on raccourcit les uns, & l'on ouvrit les autres. Telle eſt l'origine des jupons courts & des robes ouvertes. Quand les femmes ſe retournerent ſur leurs pieds, elles conſerverent cette partie de leur habillement comme elle étoit; & ſi l'on conſidere bien les jupons de nos Dames, on s'appercevra facilement qu'ils n'ont point été faits pour être portés comme on les porte aujourd'hui «.

» Toute mode qui n'aura qu'un but paſſera promptement. Pour durer, il faut qu'elle ſoit au moins à deux fins. On trouva dans le même tems, le ſecret de ſoutenir la gorge en deſſus, & l'on s'en ſert aujourd'hui pour la ſoutenir en deſſous «.

» Les Dévotes ſurpriſes de ſe trouver la tête en bas & les jambes en l'air, ſe couvrirent d'abord avec leurs mains; mais cette attention leur faiſoit perdre l'équilibre, & trébucher lourdement. De l'avis des Bramines, elles nouerent dans la ſuite leurs jupons ſur leurs jambes avec de petits rubans noirs. Les femmes du monde trouverent cet expédient ridicule, & publierent que cela gênoit la reſpiration, & donnoit des vapeurs. Ce prodige eut des ſuites heureuſes; il occaſionna beau-

coup de mariages, ou de ce qui y reſſemble, & une foule de converſions. Toutes celles qui avoient les feſſes laides ſe jetterent, à corps perdu, dans la dévotion, & prirent de petits rubans noirs. Quatre miſſions de Bramines n'en auroient pas tant fait «.

» Nous ſortions à peine de cette épreuve, que nous en ſubîmes une autre moins générale, mais non moins inſtructive. Les jeunes filles, depuis l'âge de treize ans juſqu'à dix-huit, dix-neuf, vingt, & pardelà, ſe leverent un beau matin, le doigt du milieu pris .... devinez où, Madame? dit Sélim à la Favorite. Ce n'étoit ni dans la bouche, ni dans l'oreille, ni à la turque. On ſoupçonna leur maladie, & l'on courut au remede. C'eſt depuis ce tems que nous ſommes dans l'uſage de marier des enfans, à qui l'on devroit donner des poupées «.

» Autre bénédiction : la Cour de Kanoglou abondoit en petits-Maîtres, & j'avois l'honneur d'en être. Un jour que je les entretenois des jeunes Seigneurs François, je m'apperçus que nos épaules s'élevoient, & devenoient plus hautes que nos têtes; mais ce ne fut pas tout : ſur le champ nous nous mîmes à pirouetter ſur un talon. Et qu'y avoit-il de rare en cela? demanda la Favorite. Rien, Madame, lui répondit Sélim, ſi-non que la premiere métamorphoſe eſt l'origine des gros dos, ſi fort à la mode dans votre enfance, & la ſeconde celle des perſiffleurs dont le regne n'eſt pas encore paſſé. On commençoit alors, comme aujourd'hui, à quelqu'un un diſcours qu'on alloit, en pirouettant, continuer à un autre, & finir à un troiſieme, pour qui il devint moitié obſcur, moitié impertinent «.

» Une autrefois nous nous trouvâmes tous la

vue baſſe : il fallut recourir à Bion. Le coquin nous fit des lorgnettes qu'il nous vendoit dix ſequins, & dont nous continuâmes de nous ſervir, même après que nous eûmes recouvré la vue. De-là viennent, Madame, les lorgnettes d'Opéra.

» Je ne ſais ce que les femmes galantes firent à peu près dans ce tems au Génie Cucuſa ; mais il ſe vengea d'elles cruellement. A la fin d'une année dont elles avoient paſſé les nuits au bal, à table, & au jeu, & les jours dans leurs équipages, ou entre les bras de leurs amans, elles furent tout étonnées de ſe trouver laides. L'une étoit noire comme une taupe, l'autre couperoſée, celle-ci pâle & maigre, celle-là jaunâtre & ridée. Il fallut pallier ce funeſte enchantement ; & nos Chymiſtes découvrirent le blanc, le rouge, les pommades, les eaux, les mouchoirs de Vénus, le lait virginal, les mouches, & mille autres ſecrets dont elles uſerent pour ceſſer d'être laides, & devenir hideuſes. Cucuſa les tenoit ſous cette malédiction, lorſque Erguebzed qui aimoit les belles perſonnes, intercéda pour elles. Le Génie fit ce qu'il put ; mais le charme avoit été ſi puiſſant, qu'il ne put le lever qu'imparfaitement, & les femmes de Cour reſterent telles que vous les voyez encore.

» En fut-il de même des autres ? demanda Mirzoza. Non, Madame, répondit Sélim : ils durerent les uns plus, les autres moins. Les épaules hautes s'affaiſſerent peu à peu : on ſe redreſſa ; & de crainte de paſſer pour gros dos, on porta la tête au vent, & l'on minauda. On continua de pirouetter, & l'on pirouette encore aujourd'hui. Entamez une converſation ſérieuſe ou ſenſée en préſence d'un jeune Seigneur du bel air ; & zeſte, vous le verrez s'écarter de vous en faiſant le mou-

linet, pour aller marmotter une parodie à quelqu'un qui lui demande des nouvelles de la guerre ou de ſa ſanté ; ou lui chucheter à l'oreille qu'il a ſoupé, la veille, avec le Rabon ; que c'eſt une fille adorable ; qu'il paroît un Roman nouveau ; qu'il en a lu quelques pages ; que c'eſt du beau, mais du grand beau ; & puis zeſte, des pirouettes vers une femme, à qui il demande ſi elle a vu le nouvel Opéra, & à qui il répond que la Dangeville a fait à ravir «.

Mirzoza trouva ces ridicules aſſez plaiſans, & demanda à Sélim s'il les avoit eus. » Comment ! Madame, reprit le vieux courtiſan, étoit-il permis de ne pas les avoir, ſans paſſer pour un homme de l'autre monde ? Je fis le gros dos, je me redreſſai, je minaudai, je lorgnai, je pirouettai, je perſifflai comme un autre ; & tous les efforts de mon jugement ſe réduiſirent à prendre ces travers des premiers, & à n'être pas des derniers à m'en défaire «. Sélim en étoit là lorſque Mangogul parut. L'Auteur Africain ne nous apprend ni ce qu'il étoit devenu, ni ce qui l'avoit occupé, pendant le Chapitre précédent. Apparemment qu'il eſt permis aux Princes du Congo de faire des actions indifférentes, de dire quelquefois des miſeres, & de reſſembler aux autres hommes, dont une grande partie de la vie ſe conſume à des riens, ou à des choſes qui ne méritent pas d'être ſues.

CHAPITRE XVIII.

Vingt-huitieme Eſſai de l'Anneau.

OLYMPIA.

»MADAME, réjouiſſez-vous, dit Mangogul en entrant chez la Favorite. Je vous apporte une nouvelle agréable. Les Bijoux ſont de petits fous qui ne ſavent ce qu'ils diſent. La Bague de Cucufa peut les faire parler, mais non leur arracher la vérité. Et comment Votre Hauteſſe les a-t-elle ſurpris en menſonge? demanda la Favorite. Vous l'allez ſavoir, répondit le Sultan. Sélim vous avoit promis toutes ſes aventures, & vous ne doutez point qu'il ne vous ait tenu parole. Eh bien, je viens de conſulter un Bijou qui l'accuſe d'une méchanceté qu'il ne vous a pas confeſſée, qu'aſſurément il n'a point eue, & qui même n'eſt pas de ſon caractere : tyranniſer une jolie femme, la mettre en contribution ſous peine d'exécution militaire : reconnoiſſez-vous là Sélim? «

»Eh pourquoi non, Seigneur, repliqua la Favorite. Il n'y a point de malice dont Sélim n'ait été capable : & s'il a tû l'aventure que vous avez découverte, c'eſt peut-être qu'il s'eſt reconcilié avec ce Bijou, qu'ils ſont bien enſemble, & qu'il a cru pouvoir me dérober une peccadille, ſans manquer à ſa promeſſe «.

»La fauſſeté perpétuelle de vos conjectures, lui répondit Mangogul, auroit dû vous guérir de la maladie d'en faire. Ce n'eſt point du tout ce que vous imaginez : c'eſt une extravagance de la pre-

miere jeuneſſe de Sélim. Il s'agit d'une de ces femmes, dont on tire parti dans la minute, & qu'on ne conſerve point«.

» Madame, dit Sélim à la Favorite, j'ai beau m'examiner, je ne me rappelle plus rien, & je me ſens à préſent la conſcience tout-à-fait pure «.

» Olympia, dit Mangogul... Ah! Prince, interrompit Sélim, je ſais ce que c'eſt, cette hiſtoriette eſt ſi vieille, qu'il n'eſt pas étonnant qu'elle me ſoit échappée «.

» Olympia, reprit Mangogul, femme du premier Caiſſier du Haſna, s'étoit coëffée d'un jeune Officier, Capitaine dans le Régiment de Sélim. Un matin, ſon amant vint tout éperdu lui annoncer les ordres donnés à tous les Militaires de partir, & de joindre leurs corps. Mon aïeul Kanoglou avoit réſolu, cette année, d'ouvrir la Campagne de bonne-heure; & un projet admirable, qu'il avoit formé, n'échoua que par la publicité des ordres. Les politiques en fronderent, les femmes en maudirent: chacun avoit ſes raiſons; je vous ai dit celles d'Olympia. Cette femme prit le parti de voir Sélim, & d'empêcher, s'il étoit poſſible, le départ de Gapalis: c'étoit le nom de ſon amant. Sélim paſſoit déja pour un homme dangereux. Olympia crut qu'il convenoit de ſe faire eſcorter; & deux de ſes amies, femmes auſſi jolies qu'elle, s'offrirent à l'accompagner. Sélim étoit dans ſon Hôtel, lorſqu'elles arriverent. Il reçut Olympia, car elle parut ſeule, avec cette politeſſe aiſée que vous lui connoiſſez, & s'informa de ce qui lui attiroit une ſi belle viſite. Monſieur, lui dit Olympia, je m'intéreſſe pour Gabalis: il a des affaires importantes qui rendent ſa préſence néceſſaire à Banza; & je viens vous demander un congé de ſemeſtre «.

» Un congé de ſemeſtre, Madame ! vous n'y penſez pas, lui répondit Sélim. Les ordres du Sultan ſont précis : je ſuis au déſeſpoir de ne pouvoir me faire auprès de vous un mérite d'une grace qui me perdroit infailliblement. Nouvelles inſtances de la part d'Olympia : nouveaux refus de la part de Sélim... Le Viſir m'a promis que je ſerois compris dans la promotion prochaine. Pouvez-vous exiger, Madame, que je me noye pour vous obliger ?... Et non, Monſieur, vous ne vous noyerez point, & vous m'obligerez.... Madame, cela n'eſt pas poſſible : mais ſi vous voyiez le Viſir..... Ah ! Monſieur, à qui me renvoyez-vous-là ? Cet homme n'a jamais rien fait pour les Dames..... J'ai beau rêver, car je ſerois comblé de vous rendre ſervice, & je n'y vois plus qu'un moyen. Et quel eſt-il ? demanda vivement Olympia.... Votre deſſein, répondit Sélim, ſeroit de rendre Gabalis heureux pour ſix mois. Mais, Madame, ne pourriez-vous pas diſpoſer d'un quart-d'heure des plaiſirs que vous lui deſtinez ? Olympia le comprit à merveille, rougit, bégaya, & finit par ſe récrier ſur la dureté de la propoſition. N'en parlons plus, Madame, reprit le Colonel d'un air froid : Gabalis partira ; il faut que le ſervice du Prince ſe faſſe. J'aurois pu prendre ſur moi quelque choſe ; mais vous ne vous prêtez à rien. Au moins, Madame, ſi Gabalis part, c'eſt vous qui le voulez. Moi ! s'écria vivement Olympia. Ah ! Monſieur, expédiez promptement ſa patente, & qu'il reſte. Les préliminaires eſſentiels du Traité furent ratifiés ſur un ſopha ; & la Dame croyoit pour le coup tenir Gabalis, lorſque le traître que vous voyez, s'aviſa, comme par réminiſcence, de lui demander ce que c'étoit que les deux Dames, qui l'avoient accompa-

gnée, & qu'elle avoit laiſſées dans l'appartement voiſin ? Ce ſont deux de mes intimes, répondit Olympia.... & de Gabalis auſſi ? ajouta Sélim, il n'en faut pas douter. Cela ſuppoſé, je ne crois pas qu'elles refuſent d'acquitter chacune un tiers des droits du Traité. Oui, cela me paroît juſte : je vous laiſſe, Madame, le ſoin de les y diſpoſer. En vérité, Monſieur, lui répondit Olympia, vous êtes étrange. Je vous proteſte que ces Dames n'ont nulle prétention à Gabalis ; mais pour les tirer & ſortir moi-même d'embarras, ſi vous me trouvez bonne, je tâcherai d'acquitter la lettre de change que vous tirez ſur elles. Sélim accepta l'offre. Olympia fit honneur à ſa parole : & voilà, Madame, ce que Sélim auroit dû vous apprendre «.

» Je lui pardonne, dit la Favorite, Olympia n'étoit pas aſſez bonne à connoître, pour que je lui faſſe un procès de l'avoir oubliée. Je ne ſais où vous allez déterrer ces femmes-là. En vérité, Prince, vous avez toute la conduite d'un homme qui n'a nulle envie de perdre un château «.

» Madame, il me ſemble que vous avez bien changé d'avis depuis quelques jours, lui répondit Mangogul : faites-moi la grace de vous rappeller quel eſt le premier eſſai de ma Bague que je vous propoſai ; & vous verrez qu'il n'a pas dépendu de moi de perdre plutôt «.

» Oui, reprit la Sultane, je ſais que vous m'avez juré que je ſerois exceptée du nombre des Bijoux parlans ; & que depuis ce tems, vous ne vous êtes adreſſé qu'à des femmes décriées, à une Amine, une Zobéide, une Théſis, une Zulique, dont la réputation étoit preſque décidée «.

» Je conviens, dit Mangogul, qu'il eût été ridicule de compter ſur ces Bijoux ; mais faute d'autres, il a bien fallu s'en tenir à ceux-là. Je vous

l'ai déja dit, & je vous le répete, la bonne compagnie, en fait de Bijoux, eſt plus rare que vous ne penſez; &, ſi vous ne vous déterminez à gagner vous-même « . . . .

» Moi! interrompit vivement Mirzoza, je n'aurai jamais de château de ma vie, ſi, pour en avoir un, il faut en venir là. Un Bijou parlant! fi donc! cela eſt d'une indécence. Prince, en un mot, vous ſavez mes raiſons; & c'eſt très-ſérieuſement que je vons réitere mes menaces «.

» Mais, ou ne vous plaignez plus de mes eſſais, ou du moins indiquez-nous à qui vous prétendez que nous ayons recours; car je ſuis déſeſpéré que cela ne finiſſe point. Des Bijoux libertins, & puis encore des Bijoux libertins, toujours des Bijoux libertins! «

» J'ai grande confiance, répondit Mirzoza, dans le Bijou d'Eglé; & j'attends avec impatience la fin des quinze jours que vous m'avez demandés «.

» Madame, reprit Mangogul, ils expirerent hier; & tandis que Sélim vous faiſoit des contes de la vieille Cour, j'apprenois du Bijou d'Eglé que, grace à la mauvaiſe humeur de Célébi, & aux aſſiduités d'Almanzor, ſa Maîtreſſe ne vous eſt bonne à rien «.

» Ah! Prince, que me dites-vous là? s'écria la Favorite. C'eſt un fait, reprit le Sultan. Je vous regalerai de cette hiſtoire une autre fois: mais en atttendant, cherchez une autre corde à votre arc «.

» Eglé, la vertueuſe Eglé, s'eſt enfin démentie! diſoit la Favorite ſurpriſe. En vérité, je n'en reviens pas «.

» Vous voilà toute déſorientée, reprit Mangogul, & vous ne ſavez plus où donner de la tête «.

» Ce n'eſt pas cela, répondit la Favorite; mais

je vous avoue que je comptois beaucoup ſur Eglé. Il n'y faut plus penſer, ajouta Mangogul. Dites-nous ſeulement ſi c'étoit la ſeule femme ſage que vous connuſſiez « ?

» Non, Prince, il y en a cent autres, & des femmes aimables, que je vais vous nommer, repartit Mirzoza. Je vous réponds comme de moi-même de. . . de «. . .

» Mirzoza, s'arrêta tout court, ſans avoir articulé le nom d'une ſeule. Sélim ne put s'empêcher de ſourire, & le Sultan d'éclater de l'embarras de la Favorite, qui connoiſſoit tant de femmes ſages, & qui ne s'en rappelloit aucune «.

» Mirzoza piquée, ſe tourna du côté de Sélim, & lui dit, mais Sélim aidez-moi donc, vous qui vous y connoiſſez. Prince, ajouta-t-elle, en portant la parole au Sultan, adreſſez-vous à... Qui dirai-je ? Sélim, aidez-moi donc. A Mirzoza, continua Sélim. Vous me faites très-mal votre cour, reprit la Favorite. Je ne crains pas l'épreuve; mais je l'ai en averſion. Nommez-en vîte une autre, ſi vous voulez que je vous pardonne «.

» On pourroit, dit Sélim, voir ſi Zaïde a trouvé la réalité de l'Amant idéal qu'elle s'eſt figuré, & auquel elle comparoit jadis tous ceux qui lui faiſoient la cour «.

» Zaïde, reprit Mangogul, je vous avoue que cette femme eſt aſſez propre à me faire perdre. C'eſt, ajouta la Favorite, peut-être la ſeule dont la prude Arſinoé, & le fat Jonéki, aient épargné la réputation «.

» Cela eſt fort, dit Mangogul; mais l'eſſai de ma Bague vaut encore mieux. Allons droit à ſon Bijou : cet Oracle eſt plus ſûr que celui de Calcas. Comment ! ajouta la Favorite en riant, vous poſſédez votre Racine comme un Acteur «.

CHAPITRE XIX.

Vingt-neuvieme Eſſai de l'Anneau.

ZULEÏMAN ET ZAÏDE.

MANGOGUL, ſans répondre à la plaiſanterie de la Favorite, ſortit ſur le champ, & ſe rendit chez Zaïde. Il la trouva retirée dans un cabinet, vis-à-vis d'une petite table, ſur laquelle il apperçut des lettres, un portrait, quelques bagatelles éparſes, qui venoient d'un Amant chéri, comme il étoit facile de le préſumer, au cas qu'elle en faiſoit. Elle écrivoit, des larmes lui couloient des yeux, & mouilloient ſon papier. Elle baiſoit avec tranſport le portrait, ouvroit les lettres, écrivoit quelques mots, revenoit au portrait, ſe précipitoit ſur les bagatelles dont j'ai parlé, & les preſſoit contre ſon ſein.

Le Sultan fut dans un étonnement incroyable. Il n'avoit jamais vu de femme tendre que la Favorite, & Zaïde. Il ſe croyoit aimé de Mirzoza; mais Zaïde n'aimoit-elle pas davantage Zuléïman? & ces deux amans n'étoient-ils point les ſeuls vrais amans du Congo?

Les larmes que Zaïde verſoit en écrivant, n'étoient point des larmes de triſteſſe. L'Amour les lui faiſoit répandre. Et, dans ce moment, un ſentiment délicieux qui naiſſoit de la certitude de poſſéder le cœur de Zuleïman, étoit le ſeul qui l'affectât. » Cher Zuleïman, s'écrioit-elle, que je t'aime! que tu m'es cher! Que tu m'occupes agréablement! Dans les inſtans où Zaïde n'a point le

bonheur de te voir, elle t'écrit du moins combien elle eſt à toi : loin de Zuleïman, ſon Amour eſt l'unique entretien qui lui plaiſe «.

Zaïde en étoit là de ſa tendre méditation, lorſque Mangogul dirigea ſon Anneau ſur elle. A l'inſtant, il entendit ſon Bijou ſoupirer, & répéter les premiers mots du monologue de ſa Maîtreſſe. » Cher Zuleïman, que je t'aime ! que tu m'es cher ! que tu m'occupes agréablement « ! Le cœur & le Bijou de Zaïde étoient trop bien d'accord, pour varier dans leurs diſcours. Zaïde fut d'abord ſurpriſe ; mais elle étoit ſi ſûre que ſon Bijou ne diroit rien, que Zuleïman ne pût entendre avec plaiſir, qu'elle deſira ſa préſence.

Mangogul réitéra ſon eſſai, & le Bijou de Zaïde répéta d'une voix douce & tendre : » Zuleïman, cher Zuleïman, que je t'aime ! Que tu m'es cher «!

» Zuleïman, s'écria le Sultan, eſt le mortel le plus fortuné de mon Empire. Quittons ces lieux, où l'image d'un bonheur plus grand que le mien ſe préſente à mes yeux, & m'afflige «. Il ſortit auſſitôt, & porta chez la Favorite un air inquiet & rêveur. » Prince, qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle : vous ne me dites rien de Zaïde » ? . . . Zaïde, Madame, répondit Mangogul, eſt une femme adorable ! Elle aime comme on n'a jamais aimé. . . . » Tant pis pour elle, repartit Mirzoza « . . . Que dites-vous ? reprit le Sultan. . . . » Je dis, répondit la Favorite, que Kermandès eſt un des mauſſades perſonnages du Congo ; que l'intérêt & l'autorité des parens ont fait ce mariage-là ; & que jamais époux n'ont été plus dépareillés que Kermandès & Zaïde « . . . Eh ! Madame, reprit Mangogul, ce n'eſt pas ſon époux qu'elle aime. . . Et qui donc ? demanda Mirzoza. . . C'eſt Zuleïman, répondit Mangogul. . . . » Adieu donc les Porce-

laines & le petit Sapajou, ajouta la Sultane«... »Ah ! diſoit tout bas, Mangogul, cette Zaïde m'a frappé : elle me ſuit, elle m'obſede ; il faut abſolument que je la revoie «. Mirzoza l'interrompit par quelques queſtions, auxquelles il répondit des monoſyllables. Il refuſa un Piquet qu'elle lui propoſa, ſe plaignit d'un mal de tête qu'il n'avoit point, ſe retira dans ſon appartement, ſe coucha ſans ſouper, ce qui ne lui étoit arrivé de ſa vie, & ne dormit point. Les charmes & la tendreſſe de Zaïde, les qualités & le bonheur de Zuleïman le tourmenterent toute la nuit.

On penſe bien qu'il n'eut aujourd'hui rien à faire de plus preſſé, que de retourner chez Zaïde : il ſortit de ſon Palais, ſans avoir fait demander des nouvelles de Mirzoza ; il y manquoit pour la premiere fois. Il trouva Zaïde dans le cabinet de la veille. Zuleïman y étoit avec elle. Il tenoit les mains de ſa maîtreſſe dans les ſiennes, & il avoit les yeux fixés ſur les ſiens. Zaïde, penchée ſur ſes genoux, lançoit à Zuleïman des regards animés de la paſſion la plus vive. Ils garderent quelque tems cette ſituation ; mais cédant au même inſtant à la violence de leurs deſirs, ils ſe précipiterent entre les bras l'un de l'autre, & ſe ſerrerent fortement. Le ſilence profond qui juſqu'alors avoit regné autour d'eux, fut troublé par leurs ſoupirs, le bruit de leurs baiſers, & quelques mots inarticulés qui leur échappoient..... Vous m'aimez !... Je vous adore !... M'aimerez-vous toujours ?... Ah ! le dernier ſoupir de ma vie vie ſera pour Zaïde !...

Mangogul, accablé de triſteſſe, ſe renverſa dans un fauteuil, & ſe mit la main ſur les yeux. Il craignit de voir des choſes qu'on imagine bien, & qui ne furent point.... Après un ſilence de quel-

ques momens : » Ah ! cher & tendre Amant, que ne vous ai-je toujours éprouvé tel que vous êtes à préſent, dit Zaïde. Je ne vous en aimerois pas moins, & je n'aurois aucun reproche à me faire... Mais tu pleures, cher Zuleïman. Viens, cher & tendre Amant, viens, que j'eſſuie tes larmes.... Zuleïman, vous baiſſez les yeux ; qu'avez-vous ? Regardez-moi donc.... Viens, cher ami, viens que je te conſole : colle tes levres ſur ma bouche, inſpire-moi ton ame ; reçois la mienne : ſuſpens... Ah ! non.... Non «... Zaïde acheva ſon diſcours par un ſoupir violent, & ſe tut.

L'Auteur Africain nous apprend que cette ſcene frappa vivement Mangogul ; qu'il fonda quelques eſpérances ſur l'inſuffiſance de Zuleïman, & qu'il y eut des propoſitions ſecrettes, portées de ſa part à Zaïde, qui les rejetta, & ne s'en fit point un mérite auprès de ſon amant.

CHAPITRE XX.

L'Amour Platonique.

» MAIS cette Zaïde eſt-elle donc unique ? Mirzoza ne lui céde en rien pour les charmes, & j'ai mille preuves de ſa tendreſſe. Je veux être aimé, je le ſuis ; & qui m'a dit que Zuleïman l'eſt plus que moi ? J'étois un fou d'envier le bonheur d'un autre. Non, perſonne ſous le Ciel n'eſt plus heureux que Mangogul «. Ce fut ainſi que commencerent les remontrances que le Sultan ſe fit à lui-même. L'Auteur a ſupprimé le reſte : il ſe contente de nous avertir que le Prince y eut plus d'égard qu'à celles que lui préſentoient ſes Mi-

niſtres, & que Zaïde ne lui revint plus dans l'eſprit.

Une de ces ſoirées qu'il étoit fort ſatisfait de ſa maîtreſſe ou de lui-même, il propoſa d'appeller Sélim, & de s'égarer un peu dans les boſquets du Jardin du Serrail. C'étoient des cabinets de verdure, où, ſans témoins, l'on pouvoit tout dire, & faire bien des choſes. En s'y acheminant, Mangogul jetta la converſation ſur les raiſons qu'on a d'aimer. Mirzoza, montée ſur les grands principes, & entêtée d'idées de vertu qui ne convenoient aſſurément, ni à ſon rang, ni à ſa figure, ni à ſon âge, ſoutenoit que très-ſouvent, on aimoit pour aimer, & que des liaiſons commencées par le rapport des caracteres, ſoutenues par l'eſtime, & cimentées par la confiance, duroient très-long-tems & très-conſtamment, ſans qu'un Amant prétendit à des faveurs, ni qu'une femme fût tentée d'en accorder.

» Voilà, Madame, répondit le Sultan, comme les Romans vous ont gâtée. Vous avez vu là des Héros reſpectueux, & des Princeſſes vertueuſes, juſqu'à la ſottiſe ; & vous n'avez pas penſé que ces êtres n'ont jamais exiſté que dans la tête des Auteurs. Si vous demandiez à Sélim, qui ſait mieux que perſonne le catéchiſme de Cythere, qu'eſt-ce que l'Amour ? je gagerois bien qu'il vous répondroit, que l'Amour n'eſt autre choſe que «...

» Gageriez-vous, interrompit la Sultane, que la délicateſſe des ſentimens eſt une chimere ; & que, ſans l'eſpoir de jouir, il n'y auroit pas un grain d'amour dans le monde. En vérité, il faudroit que vous euſſiez bien mauvaiſe opinion du cœur humain «.

» Auſſi, l'ai-je, reprit Mangogul. Nos vertus ne ſont pas plus déſintéreſſées que nos vices. Le bra-

ve pourſuit la gloire, en s'expoſant à des dangers : le lâche aime le repos & la vie ; & l'Amant veut jouir «.

Sélim, ſe rangeant de l'avis du Sultan, ajouta que ſi deux choſes arrivoient, l'amour ſeroit banni de la ſociété pour n'y plus reparoître.

» Et quelles ſont ces deux choſes ! demanda la Favorite «. » C'eſt, répondit Mangogul, ſi vous & moi, Madame, & tous les autres, venions à perdre ce que Tanzaï & Néardané retrouverent en rêvant «.

» Quoi ! vous croyez, interrompit Mirzoza, que, ſans ces miſeres-là, il n'y auroit, ni eſtime, ni confiance entre deux perſonnes de différent ſexe ? Une femme avec des talens, de l'eſprit, des graces, ne toucheroit plus ? Un homme avec une figure aimable, un beau génie, un caractere excellent, ne ſeroit pas écouté « ?

» Non, Madame, reprit Mangogul ; car, que diroit-il, s'il vous plaît « ?

» Mais, tout plein de jolies choſes, qu'on auroit, ce me ſemble, toujours bien du plaiſir à entendre, répondit la Favorite «.

» Remarquez, Madame, dit Sélim, que ces choſes ſe diſent tous les jours ſans amour. Non, Madame, non, j'ai des preuves completes que, ſans un corps bien organiſé, point d'amour. Agenor, le plus beau garçon du Congo, & l'eſprit le plus délicat de la Cour, ſi j'étois femme, auroit beau m'étaler ſa belle jambe, tourner ſur moi ſes grands yeux bleus, me prodiguer les louanges les plus fines, & ſe faire valoir par tous ſes avantages, je ne lui dirois qu'un mot ; & s'il ne répondoit ponctuellement à ce mot, j'aurois pour lui toute l'eſtime poſſible ; mais je ne l'aimerois point ".

» Cela eſt poſitif, ajouta le Sultan ; & ce mot myſtérieux,

myſtérieux, vous conviendrez de ſa juſteſſe & de ſon utilité, quand on aime. Vous devriez bien, pour votre inſtruction, vous faire répéter la converſation d'un bel-eſprit de Banza avec un Maître-d'Ecole; vous comprendriez, tout d'un coup, comment le bel-eſprit, qui ſoutenoit votre theſe, convint, à la fin, qu'il avoit tort, & que ſon adverſaire raiſonnoit comme un Bijou. Mais Sélim vous dira cela; c'eſt de lui que je le tiens «.

La Favorite imagina qu'un conte que Mangogul ne lui faiſoit pas, devoit être fort graveleux, & elle entra dans un des cabinets, ſans le demander à Sélim. Heureuſement pour lui; car, avec tout l'eſprit qu'il avoit, il eût mal ſatisfait la curioſité de la Favorite, ou fort allarmé ſa pudeur. Mais pour lui donner le change, & éloigner encore davantage l'hiſtoire du Maître-d'Ecole, il lui raconta celle qui ſuit :

» Madame, lui dit le Courtiſan, dans une vaſte Contrée, voiſine des ſources du Nil, vivoit un jeune garçon, beau comme l'amour. Il n'avoit pas encore dix-huit ans que toutes les filles s'entrediſputerent ſon cœur, & qu'il n'y avoit guere de femmes qui ne l'euſſent accepté pour amant. Né avec un cœur tendre, il aima ſitôt qu'il fut en état d'aimer «.

» Un jour qu'il aſſiſtoit dans le Temple au culte public de la grande Pagode, & que, ſelon le cérémonial uſité, il étoit en train de lui faire les dix-ſept génuflexions preſcrites par la loi, la beauté dont il étoit épris vint à paſſer, & lui lança un coup-d'œil, accompagné d'un ſouris, qui le jetterent dans une telle diſtraction, qu'il perdit l'équilibre, donna du nez en terre, ſcandaliſa tous les aſſiſtans par ſa chûte, oublia le nombre des génuflexions, & n'en fit que ſeize «.

» La grande Pagode, irritée de l'offenſe & du ſcandale, le punit cruellement. Hilas, c'étoit ſon nom, le pauvre Hilas ſe trouva, tout-à-coup, enflammé des deſirs les plus violens, & privé, comme ſur la main, du moyen de les ſatisfaire. Surpris, autant qu'attriſté, d'une perte ſi grande, il interrogea la Pagode «. » Tu ne te retrouveras, lui répondit-elle, en éternuant, qu'entre les bras d'une femme, qui, connoiſſant ton malheur, ne t'en aimera pas moins «.

» La préſomption eſt aſſez volontiers compagne de la jeuneſſe & de la beauté. Hilas s'imagina que ſon eſprit & les graces de ſa perſonne, lui gagneroient bientôt un cœur délicat, qui, content de ce qui lui reſtoit, l'aimeroit pour lui-même, & ne tarderoit pas à lui reſtituer ce qu'il avoit perdu. Il s'adreſſa d'abord à celle qui avoit été la cauſe innocente de ſon infortune. C'étoit une jeune perſonne, vive, voluptueuſe & coquette. Hilas l'adoroit : il en obtint un rendez-vous, où, d'agaceries en agaceries, on le conduiſit juſqu'où le pauvre garçon ne put jamais aller : il eut beau ſe tourmenter, & chercher entre les bras de ſa Maîtreſſe l'accompliſſement de l'oracle ; rien ne parut. Quand on fut ennuyé d'attendre, on ſe rajuſta promptement, & l'on s'éloigna de lui. Le pis de l'aventure c'eſt que la petite folle la confia à une de ſes amies, qui, par diſcrétion, ne la conta qu'à trois ou quatre des ſiennes, qui en firent un ſecret à tant d'autres, qu'Hilas, deux jours auparavant la coqueluche de toutes les femmes, en fut mépriſé, montré au doigt, & regardé comme un monſtre «.

» Le malheureux Hilas, décrié dans ſa patrie, prit le parti de voyager, & de chercher au loin le remede à ſon mal. Il ſe rendit *incognito*, & ſans

ſuite, à la Cour de l'Empereur des Abyſſins. On s'y coëffa d'abord du jeune Etranger. Ce fut à qui l'auroit; mais le prudent Hilas évita des engagemens, où il craignoit d'autant plus de ne pas trouver ſon compte, qu'il étoit plus certain que les femmes qui le pourſuivoient, ne trouveroient point le leur avec lui. Mais admirez la pénétration du ſexe! Un garçon ſi jeune, ſi ſage & ſi beau, diſoit-on; cela eſt prodigieux : & peu s'en fallut, qu'à travers tant de qualités réunies, on ne devinât ſon défaut, & que de crainte de lui accorder tout ce qu'un homme accompli peut avoir, on ne lui refusât tout juſte la ſeule choſe qui lui manquoit «.

» Après avoir étudié quelque tems la carte du pays, Hilas s'attacha à une jeune femme, qui avoit paſſé, je ne ſais par quel caprice, de la fine galanterie à la haute dévotion. Il s'inſinua peu à peu dans ſa confiance, épouſa ſes idées, copia ſes pratiques, lui donna la main dans les Temples, & s'entretint ſi ſouvent avec elle ſur la vanité des plaiſirs de ce monde, qu'inſenſiblement il lui en rappella le goût avec le ſouvenir. Il y avoit plus d'un mois qu'il fréquentoit les Moſquées, aſſiſtoit aux Sermons, & viſitoit les malades, lorſqu'il ſe mit en devoir de guérir; mais ce fut inutilement. Sa Dévote, pour connoître tout ce qui ſe paſſoit au Ciel, n'en ſavoit pas moins comme on doit être fait ſur la terre; & le pauvre garçon perdit en un moment tout le fruit de ſes bonnes œuvres. Si quelque choſe le conſola, ce fut le ſecret inviolable qu'on lui garda. Un mot eût rendu ſon mal incurable; mais ce mot ne fut point dit; & Hilas lia avec quelques autres femmes pieuſes, qu'il prit les unes après les autres, pour le ſpécifique ordonné par l'Oracle, & qui ne le déſenchanterent

point, parce qu'elles ne l'aimerent, que pour ce qu'il n'avoit plus. L'habitude qu'elles avoient à ſpiritualiſer les objets, ne lui ſervit de rien : elles vouloient du ſentiment; mais c'eſt celui que le plaiſir fait naître. »Vous ne m'aimez donc pas? leur diſoit triſtement Hilas «..... »Eh! ne ſavez-vous pas, Monſieur, lui répondoit-on, qu'il faut connoître avant que d'aimer? Et vous avouerez que, diſgracié comme vous êtes, vous n'êtes point aimable quand on vous connoît «.

» Hélas! diſoit-il, en s'en allant, ce pur amour, dont on parle tant, n'exiſte nulle part; cette délicateſſe de ſentimens, dont tous les hommes & toutes les femmes ſe piquent, n'eſt qu'une chimere. L'Oracle m'éconduit, & j'en ai pour la vie «.

» Chemin faiſant, il rencontra de ces femmes qui ne veulent avoir avec vous qu'un commerce de cœur, & qui haïſſent un téméraire comme un *Crapaud*. On lui recommanda ſi ſérieuſement de ne rien mêler de terreſtre & de groſſier dans ſes vues, qu'il en eſpéra beaucoup pour ſa guériſon. Il y alloit de bonne foi, & il étoit tout étonné aux tendres propos dont elles s'enfiloient avec lui, de demeurer tel qu'il étoit. »Il faut, diſoit-il en lui-même, que je guériſſe, peut-être autrement qu'en parlant « ; & il attendoit une occaſion de ſe placer ſelon les intentions de l'Oracle. Elle vint. Une jeune Platonicienne, qui aimoit éperduement la promenade, l'entraîna dans un bois écarté; ils étoient loin de tout importun, lorſqu'elle ſe ſentit évanouir. Hilas ſe précipita ſur elle, ne négligea rien pour la ſoulager; mais tous ſes efforts furent inutiles. La belle évanouie s'en apperçut auſſi bien que lui. »Ah! Monſieur, lui dit-elle, en ſe débarraſſant d'entre ſes bras, quel homme êtes-vous? Il ne m'arrivera plus de m'embarquer ainſi

dans des lieux écartés, où l'on ſe trouve mal, & où l'on périroit cent fois faute de ſecours «.

» D'autres connurent ſon état, l'en plaignirent; lui jurerent que la tendreſſe qu'elles avoient conçue pour lui, n'en ſeroit point altérée, & ne le revirent plus «.

» Le malheureux Hilas fit bien des mécontentes, avec la plus belle figure du monde, & les ſentimens les plus délicats «.

» Mais c'étoit un benêt, interrompit le Sultan; que ne s'adreſſoit-il à quelques-unes des Veſtales dont nos Monaſteres ſont pleins? On ſe ſeroit affolé de lui, & il auroit infailliblement guéri au travers d'une grille «.

» Seigneur, reprit Sélim, la Chronique aſſure qu'il tenta cette voie, & qu'il éprouva qu'on ne veut aimer nulle part en pure perte «. » En ce cas, ajouta le Sultan, je déſeſpere de ſa maladie «. » Il en déſeſpéra comme votre Hauteſſe, continua Sélim; &, las de tenter des eſſais qui n'aboutiſſoient à rien, il s'enfonça dans une ſolitude, ſur la parole d'une multitude infinie de femmes, qui lui avoient déclaré nettement qu'il étoit inutile dans la ſociété «.

» Il y avoit déja pluſieurs jours qu'il erroit dans ſon déſert, lorſqu'il entendit quelques ſoupirs qui partoient d'un endroit écarté. Il prêta l'oreille: les ſoupirs recommencerent: il s'approcha, & vit une jeune fille, belle comme les aſtres, la tête appuyée ſur ſa main, les yeux baignés de larmes, & le reſte du corps dans une attitude triſte & penſive. » Que cherchez-vous ici, Mademoiſelle? lui dit-il. Et ces déſerts ſont-ils faits pour vous «? . . . » Oui, répondit-elle triſtement; on s'y afflige du moins tout à ſon aiſe «. » Et de quoi vous affligez-vous?..... Hélas!..... » Parlez,

Mademoiſelle, qu'avez-vous « ?..... Rien..... » Comment, rien « ?..... » Non, rien du tout; & c'eſt-là mon chagrin. Il y a deux ans que j'eus le malheur d'offenſer une Pagode, qui m'ôta tout. Il y avoit ſi peu de choſe à faire, qu'elle ne donna pas en cela une grande marque de ſa puiſſance. Depuis ce tems les hommes me fuient, & me fuiront, a dit la Pagode, juſqu'à ce qu'il s'en rencontre un qui, connoiſſant mon malheur, s'attache à moi, & m'aime telle que je ſuis «.

» Qu'entends-je! s'écria Hilas «.

» Ce malheureux, que vous voyez à vos genoux, n'a rien non plus; & c'eſt auſſi ta maladie. Il eut, il y a quelque tems, le malheur d'offenſer une Pagode, qui lui ôta ce qu'il avoit; &, ſans vanité, c'étoit quelque choſe. Depuis ce tems, toutes les femmes le fuient & le fuiront, a dit la Pagode, juſqu'à ce qu'il s'en rencontre une qui, connoiſſant ſon malheur, s'attache à lui, & l'aime tel qu'il eſt «.

» Seroit-il bien poſſible? demanda la jeune fille «. » Ce que vous m'avez dit eſt-il vrai? demanda Hilas «..... » Voyez, répondit la jeune fille «. » Voyez, répondit Hilas «.....

» Ils s'aſſurerent l'un & l'autre, à n'en pouvoir douter, qu'ils étoient deux objets du courroux céleſte. Le malheur, qui leur étoit commun, les unit. Iphis, c'eſt le nom de la jeune fille, étoit faite pour Hilas; Hilas étoit fait pour elle. Ils s'aimerent platoniquement, comme vous imaginez bien; car ils ne pouvoient guere s'aimer autrement; mais, à l'inſtant, l'enchantement ceſſa. Ils en pouſſerent chacun un cri de joie, & l'Amour Platonique diſparut «.

» Pendant pluſieurs mois qu'ils ſéjournerent enſemble dans le déſert, ils eurent tout le tems de

s'assurer de leur changement. Lorsqu'ils en sortirent, Iphis étoit parfaitement guérie. Pour Hilas, l'Auteur dit qu'il étoit menacé d'une rechûte «.

CHAPITRE XXI.

Trentieme & dernier Essai de l'Anneau.

MIRZOZA.

TANDIS que Mangogul s'entretenoit dans ses jardins avec la Favorite & Sélim, on vint lui annoncer la mort de Sulameck. Sulameck avoit commencé par être Maître de Danse du Sultan, contre les intentions d'Erguebzed; mais quelques intriguantes, à qui il avoit appris à faire des sauts périlleux, le poussèrent de toutes leurs forces, & se remuerent tant, qu'il fut préféré à Marcel, & à d'autres, dont il n'étoit pas digne d'être le Prévôt. Il avoit un esprit de minutie, le jargon de la Cour, le don de conter agréablement, & celui d'amuser les enfans; mais il n'entendoit rien à la haute Danse. Lorsque la place de Grand-Visir vint à vaquer, il parvint, à force de révérences, à supplanter le Grand-Sénéchal, Danseur infatigable; mais homme roide, & qui plioit de mauvaise grace. Son Ministere ne fut point signalé par des événemens glorieux à la Nation. Ses ennemis, (& qui en manque? le vrai mérite en a bien,) l'accusoient de jouer mal du violon, & de n'avoir aucune intelligence de la Chorégraphie; de s'être laissé duper par les Pantomimes du Preste-Jean, & épouvanter par un Ours du Monoémugi, qui danſoit un jour devant lui; d'avoir donné des

millions à l'Empereur du Tombut, pour empêcher de danſer, dans un tems où il avoit la goutte, & dépenſé tous les ans plus de cinq cens mille ſequins en Colaphane, & davantage à perſécuter tous les Ménétriers qui jouoient d'autres Menuets que les ſiens; en un mot, d'avoir dormi pendant quinze ans au ſon de la Vielle d'un gros habitant de Guinée, qui accompagnoit de ſon inſtrument, en baragouinant, quelques Chanſons du Congo. Il eſt vrai qu'il avoit amené la mode des Tilleuls de Hollande, &c....

Mangogul avoit le cœur excellent : il regretta Sulameck, & lui ordonna un Catafalque avec une Oraiſon funebre, dont l'Orateur Brrrouboubou fut chargé.

Le jour marqué pour la cérémonie, les Chefs des Bramines, le Corps du Divan, & les Sultanes, menées par leurs Eunuques, ſe rendirent dans la grande Moſquée. Brrrouboubou montra, pendant deux heures de ſuite, avec une rapidité ſurprenante, que Sulameck étoit parvenu par des talens ſupérieurs; fit Préfaces ſur Préfaces; n'oublia, ni Mangogul, ni ſes exploits, ſous l'adminiſtration de Sulameck; & il s'épuiſoit en exclamations, lorſque Mirzoza, à qui le menſonge donnoit des vapeurs, en eut une attaque qui la rendit léthargique.

Ses Officiers & ſes femmes s'empreſſerent à la ſecourir : on la remit dans ſon Palanquin, & elle fut auſſi-tôt tranſportée au Serrail. Mangogul, averti du danger, accourut : on appella toute la Pharmacie. Le Garus, les gouttes du Général la Motte, celles d'Angleterre, furent eſſayées, mais ſans aucun ſuccès. Le Sultan déſolé, tantôt pleurant ſur Mirzoza, tantôt jurant ſur Orcotome, perdit enfin toute eſpérance, ou du moins n'en

eut plus qu'en ſon Anneau. » Si je vous ai perdu, délices de mon ame, s'écria-t-il, votre Bijou doit, ainſi que votre bouche, garder un ſilence éternel «.

A l'inſtant il commande qu'on ſorte. On obéit, & le voilà ſeul vis-à-vis de la Favorite. Il tourne ſa Bague ſur elle; mais le Bijou de Mirzoza, qui s'étoit ennuyé au Sermon, comme il arrive tous les jours à tant d'autres, & qui ſe ſentoit apparemment de la léthargie, ne murmura d'abord que quelques mots confus, & mal articulés. Le Sultan réitéra l'opération, & le Bijou, s'expliquant très-diſtinctement, dit: » Loin de vous, Mangogul, qu'allois-je devenir? .... Fidele juſques dans la nuit du tombeau, je vous aurois cherché; & ſi l'amour & la conſtance ont quelque récompenſe chez les Morts, cher Prince, je vous aurois trouvé..... Hélas! ſans vous le Palais délicieux qu'habite Brama, & qu'il a promis à ſes fideles Croyans, n'eût été pour moi qu'une demeure ingrate «.

Mangogul, tranſporté de joie, ne s'apperçût pas que la Favorite ſortoit inſenſiblement de ſa léthargie, & que s'il tardoit à retourner ſa Bague, elle entendroit les dernieres paroles de ſon Bijou; ce qui arriva. » Ah! Prince, lui dit-elle, que ſont devenus vos ſermens? Vous avez donc éclairci vos injuſtes ſoupçons? Rien ne vous a retenu, ni l'état où j'étois, ni l'injure que vous me faiſiez, ni la parole que vous m'aviez donnée «.

» Ah! Madame, lui répondit le Sultan, n'imputez point à une honteuſe curioſité une impatience que le déſeſpoir de vous avoir perdue m'a ſeul ſuggérée. Je n'ai point fait ſur vous l'eſſai de mon Anneau; mais j'ai cru pouvoir, ſans manquer à mes promeſſes, uſer d'une reſſource qui vous rend à mes vœux, & qui vous aſſure mon cœur à jamais «.

» Prince, dit la Favorite, je vous crois; mais que l'Anneau ſoit remis au Génie, & que ſon fatal préſent ne trouble plus, ni votre Cour, ni votre Empire «.

A l'inſtant Mangogul ſe mit en oraiſon, & Cucufa apparut. » Génie tout-puiſſant, lui dit Mangogul, reprenez votre Anneau, & continuez-moi votre protection «. » Prince, lui répondit le Génie, partagez vos jours entre l'Amour & la Gloire. Mirzoza vous aſſurera le premier de ces avantages, & je vous promets le ſecond «.

A ces mots le Spectre encapuchonné ſerra la queue de ſes Hiboux, & partit, en pirouettant, comme il étoit venu.

FIN.

LETTRE
AU
R. P. BERTHIER,
SUR
LE MATÉRIALISME.

.... *Ferro diverberat umbras*
VIRG. Eneid. Lib. VI.

LETTRE

AU

R. P. BERTHIER,

SUR

LE MATÉRIALISME.

O Mon Pere ! ce n'eſt pas ſeulement dans *l'Hiſtoire naturelle*, dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, dans *l'Eſprit des Loix*, dans *l'Eſprit*, que le Matérialiſme dogmatiſe ; il ſe répand par-tout. Vous ne pouvez pas, comme moi, aller au Théatre, aux Spectacles des Foires, aux Concerts, dans les Atteliers des Artiſtes, dans les Cercles du monde & dans les Réduits du peuple ; de ce peuple dont il eſt ſi néceſſaire de conſerver la Foi, afin qu'il ſouffre toujours avec patience ce qu'il conviendra de lui faire ſouffrir. Soyez le Général de l'armée anti-Matérialiſte, je ſerai l'Eſpion. Tout eſt noble dans une Croiſade.

Lorſque je veux découvrir les Matérialiſtes de *Paris*, je me rappelle ceux d'*Athenes*, deux villes

également ſages, également folles ; avides de toutes les Sciences & de tous leurs abus ; auſſi promptes à embraſſer une opinion nouvelle qu'à la rejetter; capables l'une & l'autre d'admirer Socrate, & de le faire mourir.

J'ouvre les *Tuſculanes*, & j'y trouve le Catalogue des Matérialiſtes Grecs. *Leucipe*, *Démocrite*, *Epicure* diſoient que l'Ame eſt compoſée d'atomes ; *Empédocle*, que c'eſt le cœur même, le ſang, ou le cerveau; *Zénon* le Stoïcien la voyoit dans le feu, d'autres dans l'air; *Xénocrate*, qui attribuoit aux nombres, ſelon les principes de Pythagore, une prodigieuſe vertu, ſoutenoit que l'Ame eſt un nombre. *Ariſtote* ne pouvant compoſer l'Ame des quatre Elémens connus, en imagina un cinquieme, l'*Entéléchie*. Ce mot que ni *Gaſſendi*, ni *Léibnitz* n'ont pu expliquer, un Patriarche d'Aquilée en voulut, dit-on, pénétrer le ſens dans une conférence qu'il eut avec le Diable; mais *Cicéron*, ſans ſe donner au Diable, qu'il ne connoiſſoit pas, prend l'*Entéléchie* pour un mouvement continu dans la matiere. Enfin *Ariſtoxene*, Philoſophe Muſicien, faiſoit conſiſter l'Ame dans l'accord des parties organiques, dans l'*harmonie*.

Je réfléchis d'abord ſur ce dernier ſentiment; & en parcourant les ſiecles, j'entrevois que le Matérialiſme a commencé en France ſous Louis XIV par le *Violon*.

Colletet ! je vous trouve un plaiſant *Violon*. C'eſt ce que diſoit à ſon confrere dans une diſpute académique, M. Godeau, Evêque de Vence & Poëte. On ne connoiſſoit point encore de Matérialiſtes dans l'Académie. Il étoit réſervé au *Violon* d'en montrer le premier germe.

Qu'eſt-ce qu'un Violon ? du bois, des cordes & des accords. Ne voir dans un Académicien qu'un

Violon, c'étoit n'y reconnoître pour principe de ſentiment que l'*harmonie d'Ariſtoxene*.

Ce ſiecle n'eſt pas meilleur. Nos Matérialiſtes diſent net : *Cupis eſt un excellent Violon*. Pour répandre la mauvaiſe doctrine, ils confondent, à deſſein, *le Joueur* & le *Violon* ; ils diſent même l'*ame* du violon, comme l'*ame* du Joueur. C'eſt donc aujourd'hui, comme alors, l'*harmonie d'Ariſtoxene*. *Le Grondeur* a bien raiſon de dire à ſon valet, avec la derniere amertume. . . *Et ton maudit violon !* s'il ne faut pas briſer l'inſtrument, il faut du moins veiller à ce qu'il ne corrompe pas la Foi.

Les paroles ſont les images des idées ; mais il n'eſt pas permis de ſe ſervir des mêmes expreſſions. Si un Roi étoit boſſu, on banniroit ce mauvais terme de la Cour, & toutes les énonciations qui en approcheroient, ſeroient ſuſpectes. Avant le Pontificat de Clément XI, il étoit permis de penſer & de dire que *la ſemence de la parole, arroſée par la main de Dieu, porte toujours ſon fruit* : que *le Dimanche doit être ſanctifié par des lectures de piété, & ſur-tout des ſaintes Ecritures*. (1) Aujourd'hui, on ſe chargeroit d'anathêmes. Toutes les fois qu'un ſentiment dangereux cherche à ſe gliſſer, les expreſſions les plus innocentes cachent du poiſon. Servons-nous de cette regle, qui dirige la France, pour déceler le Matérialiſme d'*Athenes* dans les converſations de Paris.

Nous venons d'y entendre l'harmonie d'Ariſtoxene : écoutons encore. . . *Il faudra bien, Monſeigneur, que je faſſe ce que vous voulez*, dit un ſimple citoyen à un Miniſtre, *vous êtes une Montagne, & je ne ſuis qu'un atome*. Voilà les *atomes* d'Épicure.

(1) Voyez la Conſtit. *Prop.* 18 & 82.

Autre propos de converſation journaliere.

Ce jeune Héros qui a péri à la tête des Carabiniers dans une bataille où nous avions tant de ſuperiorité pour vaincre, étoit tout cœur.

N'attendez plus rien de l'Apologiſte de Louis XIV ſur la révocation de l'Edit de Nantes. On voit dans ce dernier ouvrage que ſon cerveau eſt attaqué.

C'eſt grand dommage que cet ancien Lieutenant-Général, cet autre Vauban, n'ait plus de ſang dans les veines; le cœur, le ſang, le cerveau en place de l'ame : c'eſt ainſi qu'eût parlé *Empédocle.*

La converſation continue.

Ce Militaire qui vient de battre les Anglois dans l'Amérique, & qui ſauvera le Canada, s'il en eſt encore tems, eſt tout feu ....

Cette Princeſſe que tout Paris regrettera, n'a plus que le ſouffle ... Le feu, l'air où l'on devroit voir l'ame, n'eſt-ce pas *de Zénon ?*

Il y a des gens qui, mécontens de tout, communiquent leur mécontentement dans le diſcours. Voici une réflexion qu'on entend ſouvent.

Il eſt bien ſingulier qu'on ait mis cet homme en place, il ne ſait pas dire deux. Qu'entendez-vous, *par dire deux ? .... Cela eſt clair, que c'eſt une machine où la Nature qui eſt toute en nombres, ne forme aucune ſenſation, aucune idée.* Vous êtes donc diſciple de *Xénocrate ?*

Je penſe à vous, Madame, vous m'étonnez : la Comédie, le Boulevard, ſix viſites, un ſouper, le bal de l'Opéra, ... tout cela dans une ſoirée !... *Monſieur, c'eſt mon goût, je ſuis le mouvement perpétuel* ..... Le mouvement perpétuel ! Femme chrétienne ! Je vois qu'Ariſtote vous a empoiſonnée de ſon *Entéléchie ... Je ne connois point votre Ariſtote* ... Vous l'avez deviné !

Il eſt une autre eſpece d'impiété qui, ſans être

celle des Matérialiſtes, ne vaut pas mieux ..... Qu'avez-vous, Monſieur, que ſignifient ces nuages ſur votre front ?.... *Je reçois une Lettre de l'Armée, qui m'apprend que mon fils s'y enrichit, au lieu de combattre, tandis que le pauvre Officier y verſe ſon ſang, & s'appauvrit encore : ce bruit ignominieux va ſans doute percer ; je ne ſais ce que je fais, je ne ſais ce que je ſuis* .... Malheureux pere ! vous ne ſavez ce que vous êtes .... Cette ignorance eſt le comble du malheur. C'étoit l'état de *Cicéron*, lorſqu'après avoir examiné tous les ſentimens ſur la nature de l'ame, il diſoit : *Lequel de tous eſt le vrai ? Quelque Dieu pourra le ſavoir.*

Revenons au Matérialiſme décidé. Quel que ſoit le ſujet de la converſation, il n'en eſt aucun qui ne lui fourniſſe des alimens .... *Nous n'entendons plus à l'Opéra cette Actrice qui auroit eu des autels dans la Grece, jamais machine mieux organiſée.... Cette autre eſt belle comme Vénus ; mais ce n'eſt qu'une ſtatue .... Le Roi de Pruſſe a envoyé un Trompette au Général Fermer pour ſavoir de lui pourquoi, après ſa victoire de Zorndorf, il n'avoit pas repris le ſiege de Cuſtrin, & pourquoi encore il s'étoit tant éloigné de ſes lauriers* .... Vous voyez, mon R. P., qu'on ne diſtingue plus l'homme de la *trompette*, ni la femme de la *machine*, ou de la *ſtatue.*

Si on vous diſoit à vous même, en termes bas & triviaux, ce que l'on dit tous les jours à des gens qui ſe croient une ame, & de l'ame : *vous raiſonnez comme une pantoufle, vous êtes une cruche, une tête à perruque* .... Vous ſupporteriez chrétiennement l'injure ; mais le Matérialiſme renfermé dans ces paroles, vous feroit prendre votre tonnerre.

Je vous l'ai annoncé en débutant. Le Matérialiſme ſe répand en tout & par-tout. Que je paſſe

de la bonne compagnie où l'on ne dit que des mots, dans ces endroits peu fréquentés, où l'on voit & où l'on dit des choſes, dans ces atteliers où *Vanloo* & *la Tour* avec des couleurs; où *Pigal* & *Sloz* avec du marbre font un Dieu ou un homme. Qu'eſt-ce que j'y entends ? Après l'admiration vient la critique.... *Cette Iphigénie, ſous le coûteau de Calcas, au lieu d'être évanouie, auroit pu montrer du courage*, c'eſt-à-dire, que le pinceau manié d'une autre façon, eût communiqué à la toile un attribut de l'ame... *Cet Apollon qui pourſuit Daphné, n'eſt pas aſſez paſſionné;* c'eſt-à-dire, qu'un coup de ciſeau de plus, Pigmalion animoit ſa ſtatue. Louons les arts; mais ne bleſſons pas la Foi.

Les femmes même, oui les femmes, malgré la légéreté de leur eſprit, deviennent Matérialiſtes; & vous ſavez que tous les chefs de parti s'attachent à les ſéduire, bien perſuadés qu'elles ne ſont jamais plus conſtantes que quand on gagne leur cœur par l'eſprit. Je me rappelle la jeune & belle *Hipparchia* s'attachant à *Cratès* le Cynique. En vain ce Philoſophe, pour la dégoûter, jette par terre ſon manteau, ſa beſace & ſon bâton, en lui diſant, *voilà toutes mes richeſſes.* En vain il ſe dépouille devant elle pour lui faire voir ſa boſſe & ſon ſquelette circonflexe. Hipparchia l'aime toujours, l'épouſe, prend l'habillement de la ſecte, & devient plus Cynique que lui. Des manuſcrits Grecs de ce tems-là ont ſoupçonné ce Cynique d'avoir donné auſſi dans le Matérialiſme, & d'y avoir entraîné Hipparchia. Mais voyons ſi nos femmes commencent à pencher vers la matiere. J'entre chez une Comteſſe lettrée.... Ah! Madame, vous voilà en bonne Compagnie avec *l'Ami des hommes*, comment trouvez-vous cet ou-

vrage ? .... Monſieur, *vous me faites plaiſir de m'en tirer, c'eſt un diamant brut enchaſſé dans du plomb*.... Un diamant brut ! du plomb pour rendre un Auteur ! Madame, voilà bien de la matiere, prenez garde au Matérialiſme.

C'eſt un uſage ancien dans le Chriſtianiſme de donner des noms de Saints aux enfans qu'on baptiſe. Le beau monde s'en eſt dégoûté pour des noms plus nobles, *Hercule*, *Scipion*; c'étoit du moins des hommes; mais entendre appeller *Bijou* un bambin de bonne maiſon par ſa maman trop philoſophe, n'eſt-ce pas le chercher dans la claſſe de la matiere ?

Il eſt vrai que les femmes du peuple ne tombent pas encore dans cet excès. On continue à voir dans leurs couvées des *Pierrots*, des *Geneviéves*, qui rendent hommage à l'immatérialité des Saints dont ils portent le nom. Mais ces bons uſages dureront-ils ?

Quel malheur ſi le Matérialiſme venoit à deſcendre dans le peuple ! Le peuple ſaiſit la Religion avec bien plus de force que les honnêtes gens. Les honnêtes gens avec les mêmes principes ne ſont guere honnêtes; mais dans l'ordre phyſique, à côté du mal on voit toujours un bien. Ces honnêtes gens qui n'ont qu'une Religion modérée, s'ils donnoient dans l'erreur, ne voudroient pas la ſoutenir en perdant un doigt; le peuple, s'il y donnoit, ſe feroit brûler, ou brûleroit les autres. Comment ſe garantira-t-il de la contagion, lorſque ſes oreilles ſont ſi ſouvent frappées du Matérialiſme le plus crû ? Prenons garde que le *ſcandale du Brandebourg* ne nous arrive. Allez à *Berlin*: demandez un Épicier, on vous amenera un *Matérialiſte*. C'eſt ainſi qu'on y nomme cette eſpece de Marchands.

J'avertis la bonne compagnie de ſe défier de certains Matérialiſtes, qui en cachant leur jeu, n'en ſont que plus à craindre. Ils diſent d'un homme qui ne s'étonne pas du bruit : *c'eſt un bon cheval de trompette* ; d'un poltron, comme s'il en étoit en France : c'eſt un *Lievre* ; d'un ruſé : c'eſt un *Renard* ; d'un cruel : c'eſt un *Tigre* ; d'un ignorant : c'eſt un *Aſne* ; d'un ſtupide : c'eſt un *Oiſon* ; & ſi l'on parle d'inoculation..... *Donnez du foin à ceux qui la rejettent.* Je ſais bien, mon R. P., qu'en adoptant le ſyſtême de votre P. Boujean, qui anime les bêtes avec des diables très-ſpirituels, ces aſſertions ne prouveroient pas le Matérialiſme : mais ſi on s'en tient à l'automatiſme de *Deſcartes*, ſyſtême qui eſt encore le plus en vogue, toutes ces phraſes ſi uſitées où l'on identifie l'homme & la bête, ſentent la matiere.

Eh ! comment la converſation ne ſeroit-elle pas généralement empoiſonnée, puiſque tous les livres du tems le ſont ? Si on n'avoit à ſe plaindre que de ceux que vous combattez avec tant de chaleur, le mal ſeroit moins grand ; parce qu'il n'y a que les vues fermes qui les fixent, & le nombre en eſt toujours petit : mais je remarque que tout ce qui ſort de la preſſe depuis une certaine époque, eſt infecté peu ou beaucoup ; & vraiſemblablement tout ce qui ſuivra, ſera de même. Je vous annonce un nouveau Traité de Géométrie, où il n'y aura pas un mot de la ſpiritualité de l'Ame. En attendant, je tombe ſur une comédie intitulée, l'*Oracle*. Ecoutez ce Dialogue entre une Fée & une jeune Lucinde, qui n'a jamais vu que des oiſeaux, des ſinges, des ſtatues en mouvement, ſon clavecin & ſa pendule. La Fée l'a prévenue que tous ces êtres (remarquez ce mot d'*Etre* qui eſt bien ſuſpect) ne ſont que des machines.

LUCINDE.

Les hommes ſont-ils auſſi des Machines?

LA FÉE

Oui, mais plus parfaites & plus achevées que votre ſinge même, à qui vous croyez tant d'eſprit.

LUCINDE.

Les Oiſeaux chantent, ces Statues danſent, mon Clavecin rend des ſons, & ma Pendule indique l'heure qu'il eſt. Que ſont les hommes?

La Fée pour réponſe lui fait une peinture des Guerriers qui ſe précipitent les uns ſur les autres, s'égorgent, ſe taillent en pieces, ſans ſe vouloir de mal; & des petits-Maîtres qui vont, viennent, rient, pleurent, ſe jettent aux genoux d'une femme ſans l'aimer. A l'aſpect de ce tableau, Lucinde s'écrie : oh ! ce ſont des *Machines*.

Or, mon R. P., raiſonnons un moment vous & moi qui ne ſommes pas *Machines*. Qui eſt-ce qui débite cette doctrine ? C'eſt une Fée qui doit connoître la nature des Etres. En quel lieu dogmatiſe-t-elle ? Au Théatre, & le public applaudit. Voilà donc la Cour & la ville matérialiſtes. Je ne parle pas de l'Auteur qui a rempli la coupe fatale où il mene boire grands & petits ; & il voudroit, pour combler ſon triomphe, vous y mener boire vous-même.

Si à ce début théatral vous aviez ſonné le tocſin, réclamé l'autorité, comme vous avez fait très-apoſtoliquement contre le livre de *l'Eſprit*, le Poëte ne ſe ſeroit pas fait encore applaudir dans ſa comédie *des Hommes*. Toute la piece porte ſur la fable de Prométhée qui pétrit des ſtatues d'ar-

gille, & les anime avec une flamme qui s'inſinue dans leurs organes. Fable qui fut imaginée par le premier Matérialiſte.

Ce ſeroit peut-être ſageſſe dans ce ſiecle pervers de ne plus permettre d'ouvrage ſur les *Hommes*. Reliſez, mon R. P., *l'Ami des Hommes*, qui l'eſt encore plus de ſa nobleſſe. Paſſez-lui ſa mauvaiſe humeur contre le Public, *qui a voulu*, dit-il, *faire un Livre d'un morceau ginguet*, qui porte pour titre: *La Nobleſſe commerçante.* C'eſt lui, c'eſt lui *l'Ami des Hommes*, qui a fait véritablement un livre; car il a écrit plus de pages en comptant les répétitions, & tout ce qui eſt hors de ſon plan, que l'*Eſprit des Loix* n'en contient. Paſſez-lui encore, (la parentheſe ſe fermera quand elle pourra, pour arriver au Matérialiſme, *l'Ami des Hommes* a heureuſement accoutumé le Lecteur à ſe perdre, & à ſe retrouver au bout de vingt pages. Je profite de l'invention.) paſſez-lui, vous dis-je, ſa reſſemblance pour le fonds avec *les intérêts de la France mal-entendus*, le déſordre de ſes idées, la crudité de ſes digeſtions politiques, la diffuſion de ſes phraſes, le renverſement de ſes chapitres, le chaos ſous lequel il a étouffé ſon ſujet, *la population*. Ce n'eſt pas aſſez de tirer d'excellentes pierres de la carriere il faut les tailler & les placer. Paſſez-lui également la barbarie de ſon langage qu'il a priſe pour naïveté; & d'avoir voulu imiter *Montaigne*, ſans ſe ſouvenir qu'il faut être ſoi-même. Toutes choſes que je ſerois bien en état de prouver; mais il faut faire comme lui, accuſer bruſquement un ouvrage, & omettre la preuve: peut-être ſuis-je un peu bruſque moi-même; mais on connoît une loi dans la ſociété civiliſée, de ſe battre armes égales. Paſſez-lui même, ſi vous le voulez, de n'avoir pas compris que l'*expulſion*

de 800 mille Maures qui cultivoient les terres, qui exerçoient les Arts, & qui ſe marioient tous, a fait quelque tort à l'Eſpagne (1). Le Public qu'il met *au rang des ſots & des enfans*, le comprend pour lui. Il n'eſt pas heureux à comprendre; car s'il s'eſt récrié ſur l'incompréhenſibilité d'une cruche qui contient de l'eau. Voici ſes termes. [2] *Il n'appartient qu'à Dieu, toutefois par un miracle toujours ſubſiſtant, de contenir dans des bornes preſcrites un Océan d'eaux toujours mobiles, & dont la maſſe paroît recevoir à chaque inſtant des accroiſſemens. Ce miracle paſſe également l'intellect humain & ſon pouvoir.* Un Ecolier de phyſique qui connoît un peu les loix du mouvement & la capacité du lit de la Mer, n'eſt point étonné de ce phénomene. Une pierre d'une livre qui ſe ſoutiendroit en l'air ſeroit plus étonnante. Louez-le pourtant ſur tout cela, parce qu'il a loué les Religieux, juſqu'à ſoutenir qu'ils favoriſent la population [*parce qu'ils mangent peu*]. Mais pour Dieu ne lui paſſez pas le Matérialiſme.

Dans ſon avertiſſement je trouve cette phraſe... *Nous qui aimons l'homme comme le plus utile, le plus aimable & le plus reconnoiſſant des animaux*: là nous ne ſommes encore que des *animaux*; dans le corps de l'ouvrage nous devenons des *machinees*. Ecoutez.... *Quand M. de Louvois apprenoit que la déſertion ſe mettoit parmi les troupes d'une garniſon, il l'arrêtoit en envoyant Tabarin vendre ſon orviétan ſur la place* (3). Sans doute que ce Tabarin agiſſoit ſur les ſoldats comme un ſaltimbanque agit ſur les marionettes, & que l'*Ami des hommes* entre dans le ſyſtême de ces

(1) Part. II. pag. 20.
[2] *Ibid.* pag. 132.
(3) Part. II. pag. 368.

Officiers Matérialiſtes qui vous diſent froidement : nos ſoldats ſont des *machines*. Remarquez encore que ſon Tabarin vient à la ſuite d'une découverte qu'il a faite, après le Cardinal Mazarin, *qu'un couplet ingénieux, qu'une heureuſe plaiſanterie font oublier aux François de vraies calamités qui pouſſeroient d'autres peuples à la rebellion....* N'eſt-ce pas-là peindre non-ſeulement nos ſoldats, mais nous-mêmes ; mais toute la nation, comme dix-huit millions d'*automates*, que deux ou trois Tabarins politiques remuent à leur gré ? Si l'auteur n'articule pas le mot d'*automate*, il indique la choſe.

Il me ſemble, mon R. P., que je procede comme vous dans l'examen du Matérialiſme ; & pour vous imiter parfaitement, je ne citerai que ces deux endroits, parce que cent autres pourroient fort bien détruire ce que je veux prouver. Ne vous laſſez pas : Feu ſur les Matérialiſtes, pour les convertir.

Je ne vous cache pas cependant que vous aurez bien de la peine à ramener celui que je vais vous dénoncer : *c'eſt l'apologie de Louis XIV, ſur la révocation de l'Édit de Nantes*. Ni Titus, ni Marc-Aurele n'ont eu beſoin d'apologie ; mais avant que d'examiner ce fier athlete ſur le Matérialiſme, il eſt important que vous le connoiſſiez ſur d'autres objets, afin de mettre en proportion vos armes & ſes forces.

D'abord c'eſt un écrivain généreux, qui donne beaucoup plus qu'il ne promet. Son titre n'annonce que la juſtification de Louis XIV & de ſon Conſeil ſur un coup d'autorité, qui a fait verſer beaucoup de larmes & de ſang. L'ouvrage traite encore de la population, de l'agriculture, de la marine, des ordres religieux, du maintien

de la paix; de la briéveté de la juſtice, de la réduction du luxe, du ſoulagement des miſérables, de la diminution des impôts; de la taille réelle, de l'adminiſtration dans les provinces, des gabelles, de l'abolition des corvées, des finances, du commerce; & tout cela dans un petit volume! Oh! la grande tête!

S'il parle de la population (1), il connoît mieux celles de l'Angleterre que *Davenant*, *Petty* & *Child*; ces auteurs qui ont calculé leur nation ſous tous ſes rapports. *Dix-millions*, leur dit-il, vous vous trompez: n'en comptez avec moi que cinq millions cinq cents mille; & par ce moyen, la France, relativement à l'étendue, ſera plus peuplée que l'Angleterre. C'eſt ce que j'avois réſolu avant le calcul.

Si du fond des Indes orientales, les Voyageurs & les Miſſionnaires lui crient que la Chine eſt, de tous les pays connus, le plus peuplé, à cauſe de la température du climat, de la ſalubrité de l'air, de la bonne qualité des eaux, de la fécondité de la terre & des femmes, & parce que tout homme y eſt marié avant vingt ans; multiplication prodigieuſe, qui a donné lieu à l'uſage barbare d'y expoſer les enfans; ſi après ce cri général ils lui diſent que *Pékin* ſeul renferme trois millons d'ames; calcul d'autant plus sûr que chaque chef de famille eſt obligé de donner aux Magiſtrats l'état des perſonnes dont elle eſt compoſée; s'ils lui citent un dénombrement de tout l'Empire, qui ſe fit dans le dernier ſiecle au commencement du regne de *Kang-hi*; dénombrement qui enregiſtra cinquante-neuf millions ſept cents quatre-vingt-huit mille trois

(1) Apol. de Louis XIV, pag. 255.

cents ſoixante-quatre hommes, capables de porter les armes ; s'ils concluent delà que la Chine contient plus d'habitans que toute l'Europe enſemble ; & enfin, ſi les plus modérés en comptent deux cents millions (1) il fait main baſſe ſur les Chinois, & d'un trait de plume il en anéantit cent quarante millions ; après quoi, par la force de ſon algebre, il ordonne à la Chine d'être moins peuplée relativement que la France. (2).

S'il conſidere notre agriculture, dont la diminution nous afflige, il nous conſole en nous aſſurant qu'il y a plus de cultivateurs que de champs fertiles (3).

S'il nous entend déplorer la perte de nos matelots, il proteſte que nous en avons trois fois plus qu'avant la révocation de l'Edit de Nantes, ce tems où nous armions cent trente-deux vaiſſeaux de guerre, ſans ſonger apparemment à des matelots (4).

S'il peſe l'utilité des maiſons religieuſes, il attribue à leurs concerts de prieres la vie du Roi, la ſanté de M. le Dauphin, la vertu de la Reine, la piété de toute la Famille-Royale, enfin toutes les proſpérités de cet empire ; & pour le prouver, il cite quatre vers d'Horace, à la louange d'un chœur de jeunes Romains & de jeunes Romaines, qui, en chantant au Capitole, attiroient les graces de Jupiter. Mais je voudrois ſavoir pourquoi il ne fait pas concourir à notre bon-

(1) Hiſt. Gén. des Voyages, tom. 22. pag. 67 édit. *in*-12.

(2) Apol. de Louis XIV. pag. 257.

(3) Pag. 587.

(4) Apol. pag. 587.

heur les prieres du Clergé de France ? (1) Peut-être, mon R. P., négligerez-vous cette obſervation.

S'il balance nos intérêts politiques, il emploie ſon éloquence à juſtifier le Traité de Vienne & de Verſailles. Eſt-ce que nous aurions douté de ſes avantages ? Il le ſuppoſe ; & il répond à la Nation de la fidélité perpétuelle de l'Impératrice-Reine, qui s'alliant avec nous pour la premiere fois, ne nous a jamais abandonnés (2). Il annonce au tems de la paix le ſiecle d'*Auguſte* pour les Arts ; celui de *Conſtantin* pour la Religion ; celui de *Charlemagne* pour les Loix ; celui de *Louis XIV* pour la félicité commune. Celui de *Louis XV* eſt déja avancé : eſt-ce que nous n'avons pas encore été heureux ? Celui d'*Auguſte* pour les Arts ; nous comptons l'avoir eu ſous Louis XIV, & nous aimons à croire qu'il continue. Celui de *Charlemagne* pour les Loix mérite nos deſirs. Mais Prophete ! délivrez-nous de celui de *Conſtantin*. Il obligea ſon beau-pere à ſe pendre, il fit étrangler ſon beau-frere, égorger ſon neveu, couper la tête à ſon fils aîné, étouffer ſa femme dans un bain. Il y avoit quelques hordes de Francs qui l'incommodoient ſur les bords du Rhin, ces Francs de qui nous deſcendons ; il prit deux de leurs Rois, & les expoſa aux bêtes pour ſon divertiſſement. Il fit maſſacrer les Prêtres du Nil, pour convertir l'Egypte ; & comme ſa foi étoit chancelante, il perſécuta, il exila, il dépoſa, tour-à-tour, les Ariens & les Catholiques, ſans en excepter *St. Athanaſe*. L'Apologiſte, en nous prophétiſant le ſiecle de *Conſtantin*, s'étoit-il rappellé tout cela ?

(1) Pag. 527.
(2) Pag. 307.

S'il inſtruit les Rois, il leur conſeille de s'expoſer à la tête de leurs troupes : mais il obſerve que l'uſage en eſt paſſé depuis long-tms ; que *Charles XII* le fit revivre, & qu'il périt avec lui (1). Avant l'inſtruction & la remarque, je croyois que le Roi de Sardaigne, dans les deux guerres précédentes, avoit commandé en Général, & chargé en Soldat. Je me perſuadois que *Fontenoi* & *Lawfelt* nous avoient fait trembler pour les jours de notre Maître. Je me figurois qu'un autre Roi dans dix batailles qu'il a conduites & gagnées en perſonne, auſſi-bien que dans celles qu'il a perdues, avoit vu le feu d'aſſez près ; & ſi à celle de *Molvitz* il eut beſoin, ſelon une autre Remarque de l'Apologiſte, de la vigueur d'un cheval Anglois pour ſauver ſes jours, c'eſt une preuve qu'il les avoit expoſés ; & vraiſemblablement il les expoſa encore en retournant à l'ennemi preſque victorieux, pour lui arracher la victoire. Il y a peut-être plus de difficulté à vaincre, dans la diſpute, un champion qui ſe cuiraſſe contre la raiſon & les faits.

Si, après avoir inſtruit les Rois, il abaiſſe ſes regards ſur les Auteurs, ſur ceux qui, depuis quelques années, ſe ſont aviſés d'écrire ſur le Commerce, l'Agriculture & les Finances, il regarde toutes ces productions comme une Bibliotheque de peu de valeur, ſans faire grace à l'*Ami des Hommes* que vous avez tant loué, mon R. P., & qu'il appelle *un Roman politique, où l'on prend la fin pour les moyens* (2). Il eſt bien permis à un malade de trouver mauvais ce qui eſt bon ; mais il ne faut pas battre ſa nourrice. C'eſt dans ces ſources qu'il

(1) Pag. 298.
(2) Pag. 262 & 342.

a puiſé le peu de bon lait qu'il nous donne, le mauvais eſt de lui.

Que dites-vous de cet homme qui a tout lu, tout calculé, tout combiné, tout vu ; & ſi à la fin de tout il ſe trouve *Matérialiſte*, avec quelles armes le réduirez-vous? Je vous avertis cependant d'un petit défaut naturel qui l'afflige, & dont vous pourrez tirer avantage ſur le champ de bataille. Sa vue eſt un peu foible. Il n'a vu qu'*une Épigramme*, dans un projet qui a excité beaucoup de débats dans cette Capitale, que le Gouvernement a pris en conſidération, après avoir demandé les avis des Chambres du Commerce, des Intendans & des Parlemens. C'étoit le projet de faire *commercer cette partie de la Nobleſſe*, qui ſouffre le froid, la faim, l'oubli des hommes, ſans pouvoir ſe montrer dans les combats. Preſque tous les avis ſe réuniſſoient à l'occuper dans le commerce, puiſque les armes la refuſent. L'Apologiſte a mieux vu ; c'eſt peut-être encore une *Épigramme*.

Mais, mon R. P., vous ne connoiſſez encore qu'à demi le géant que je vous donne à combattre. Vous ne l'avez vu que dans des excurſions hors de ſon ſujet. C'eſt ſur-tout lorſqu'il défend *Louis XIV*, ſur le terrein de la *Révocation*, qu'il faut le conſidérer.

Lui met-on ſous les yeux les ſuites funeſtes de ce coup d'autorité, ces émigrations qui firent pleurer nos peres, & dont nous ſoupirons auſſi ? vous êtes, nous dit-il, auſſi ſots que vos peres. Ces Mémoires du tems, dont les uns accuſent deux millions d'Emigrans, les autres huit cent mille, je les réduis, moi qui n'y étois pas, à cinquante mille. *J'ignore*, reprend le Roi de Pruſſe, *la ſomme de vos Emigrans ; mais je ſais que mes Etats en reçurent vingt mille.* Erreur, Sire, je ne vous en paſſe

que quinze mille; & avec les retranchemens que je ferai ſur les autres Etats qui leur donnerent aſyle, je deſcendrai à cinqnante mille. Eh bien! ces cinquante mille, lui diſons-nous, s'il faut en faire un acte de foi, n'eſt-ce pas une perte? C'eſt peut-être un trente-deuxieme de notre population. L'Etranger nous a enlevé des Cultivateurs, des Manufacturiers, des Artiſans, des Commerçans, des Soldats, des Contribuables; encore une fois, n'eſt-ce pas une perte? Pas la moindre. Il vous prouveroit qu'un Incendiaire qui brûleroit votre maiſon, vous rendroit ſervice, parce que vous n'auriez plus de réparations à payer. L'Intendant de Caen lui expoſe dans un Mémoire de ce tems-là, que les Religionaires, qui étoient les plus forts Marchands, ſe retirerent de cette ville. Tant mieux, répond l'Apologiſte; événement heureux pour ceux qui reſterent. Les plus foibles remplacerent les plus forts; & d'ailleurs votre avis n'eſt pas François (1).

Lui parle-t-on du genre de miſſion qu'on employa pour convertir ces pauvres gens, les dragonades, le pillage, l'effuſion du ſang, le viol? il ſe fait un effort pour convenir que les Dragons n'en uſoient pas toujours bien avec leurs hôtes; mais il rend caution de leur déſintéreſſement, de leur humanité, & ſur-tout de leur chaſteté [2].

Lui demande-t-on par quels abus nos freres errans avoient mérité la révocation d'un Edit que Henri IV avoit ſigné pour le bien général; que Louis XIII avoit ratifié; que Louis XIV lui-même, en 1643 & en 1652, avoit maintenu dans ſon entier? Il ne ſe contente pas de leur reprocher leur

(1) Pag. 72 & 113.
(2) Pag. 232.

excès, lorſqu'ils crurent fauſſement pouvoir repouſſer la violence par la force. Il leur approprie encore tous les forfaits du parti Catholique ; *le maſſacre de Vaſſi, la tuerie d'Orange, la perfidie de Montgomeri, les cruels divertiſſemens de Tavannes & de Saint-Pont ſur le pont de Mâcon, la journée de la St. Barthelemi, le meurtre des Guiſes aux Etats de Blois, l'aſſaſſinat de Henri III & de Henri IV.*

Dans cette boucherie, qui fut ouverte ſi long-tems, on voyoit à tas les corps ſanglans des Calviniſtes, & un petit nombre de Catholiques. Comment faire pour donner au même parti des forfaits ſi oppoſés ? L'Apologiſte nous l'apprend. Les Calviniſtes ont aſſaſſiné les Guiſes, le dernier des Valois, & le premier des Bourbons, parce qu'ils ont ſouflé leur fureur aux Catholiques, pour ſe détruire eux-mêmes. Les Calviniſtes ont auſſi égorgé leurs freres, parce que s'il n'y avoit jamais eu de Calviniſtes, les Catholiques ne les auroient pas tués [1].

O trois & quatre fois heureuſe votre Société, mon R. P., de n'être pas Calviniſte ! il vous démontreroit que c'eſt elle qui trempa ſes mains dans le ſang de Henri IV, pour n'avoir pas fait mourir ſous le fouet *Jean Châtel*, lorſqu'il apprenoit le Rudiment dans votre College. C'eſt ainſi qu'un Littérateur qui ſe piquoit de remonter à la ſource des choſes, me diſoit un jour que le Médecin de *Sylla* étoit coupable de toutes les proſcriptions qui enſanglanterent Rome, parce qu'il avoit ſauvé *Sylla* d'une maladie mortelle à l'âge de quinze ans. Si notre Apologiſte eût chanté les malheurs de Troye, il les eût attribués, non au raviſſeur *Pâris*, mais aux deux œufs de *Léda*.

(1) Pag. 4 & ſeq.

Nos meilleurs Auteurs, je dis les Auteurs Catholiques, le Préſident *de Thou*, l'Archevêque de Paris *Péréfixe*, *Papire-Maſſon*, *Mézerai*, *Daniel* lui-même, qui n'écrivoit pas toujouts ce qu'il penſoit; tous lui déclarent que le maſſacre de la St. Barthelemi fut conſeillé par la Religion, qui en rendit des actions de graces ſolemnelles dans Rome, ſous le Pontificat de Grégoire XIII. Il prend à partie tous ces Ecrivains; il eſt bien fâché de ce qu'ils ſont morts ſans avoir entendu leur condamnation. Ferme ſur ſon tribunal, il leur feroit confeſſer que cette cruelle journée n'a été qu'un crime de politique; cependant, ſelon les mêmes Auteurs, après la terrible cataſtrophe, Charles IX voulut forcer le Roi de Navarre & le Prince de Condé à entendre la Meſſe. Il avoue le fait; mais *il nie que ce ſoit un ſigne que les autres avoient été maſſacrés, parce qu'ils n'y alloient pas* [1]. On ſait pourtant que les deux Princes, en refuſant la Meſſe, tremblerent pour leurs jours.

Mais quittons la diſſertation. Juge inexorable! n'eſt-il aucun moyen d'accommodement pour laiſſer les morts en paix? Ils vous accordent pour cauſe partielle du maſſacre, l'exécrable politique de *Catherine*: conſentez que le fanatiſme des Cardinaux de *Birague*, de *Retz*, & de ceux qui leur reſſembloient, y ait joué ſon rôle. La politique s'eſt ſervi de la Religion mal conçue dans des têtes échauffées. Paſſez ce point à des Auteurs qui avoient quelque peu de bon ſens, qui étoient plus près des événemens que vous, & qui aimoient la Religion autant que vous l'aimez. Point de conciliation. Ce qu'il a écrit eſt écrit. C'eſt l'honneur

(1) Diſſ. ſur la St. Barth. pag. 3.

de

de la Religion qu'il prétend ſoutenir juſqu'au feu excluſivement (1).

L'hiſtoire ajoute que dans cet horrible ſacrifice on vit à Paris pluſieurs milliers de victimes ſanglantes, dont une partie fut jettée dans la Seine. L'Apologiſte, coexiſtant à tous les tems, trouve mieux ſon compte à les y jetter toutes, excepté l'*Amiral*, qui eut les fourches pour mauſolée, & le Libraire *Oudin Petit*, qui fut enterré dans ſa cave. Enſuite il ſe jette à la nage après les cadavres; il les arrête tous à l'Iſle des Cygnes & devant le Louvre, pour les compter. Il en trouve d'abord onze cents; mais comme il ne veut employer que huit Foſſoyeurs & huit jours pour leur donner la ſépulture; afin de ne pas ſurcharger les Foſſoyeurs, il réduit les onze cents à mille; & de réduction en réduction, au lieu d'écrire cent mille égorgés dans toute l'étendue de la France avec *Péréfixe*, ou ſoixante-dix mille avec *Sully*, ou du moins trente mille avec *de Thou*, il n'en articule que deux mille au plus [2].

Imaginez, mon R. P., ſi vous le pouvez, une artillerie de preuves aſſez fortes pour faire reculer ce fier Dialecticien. Vous avez vu comme il traite les faits. Voulez-vous à préſent connoître ſes principes?

Il raie, avec le P. Daniel, du Livre de nos Rois, *Pharamond* & ſes trois ſucceſſeurs idolâtres. Il date de *Clovis*, le premier Roi Chrétien; on ſait ce qu'il entend par *Roi Chrétien*; & quelqu'un qui lui demanderoit ſi *Henri IV*, avant ſon abjuration, étoit

(1) Voyez ſa Diſſert. ſur la St. Barthel. pag. 28 & ſuiv.

(2) *Idem.* Pag. 36.

Roi Chrétien & légitime, doit s'attendre à une réponſe du tems de la Ligue (1).

Pour rappeller à l'Egliſe ceux qui en ſont ſortis, il ne connoît que la violence. Eſt-ce un Miniſtre de l'Evangile ou de l'Alcoran, ſous les ordres de Mahomet ?

Il jette du ridicule ſur la foible politique du Cardinal Mazarin, qui ſe ſervoit du *bon-homme Amirault*, Calviniſte modéré & eſtimé, pour ramener les autres à la ſoumiſſion & à la paix. Mais il loue les Miniſtres poſtérieurs qui ont employé les ſerpens des Euménides, au lieu du Caducée de Mercure [2]. A l'entendre, la raiſon eſt ſuperflue, la douceur eſt inutile, la charité a ſes dangers pour rendre les hommes meilleurs [3]. Eſt-ce dans ſon *Bréviaire* qu'il a puiſé ce fiel ? Brûlons le Livre, afin qu'il ne le commente pas.

Si on lui fait la peinture des ordres ſéveres, des Edits rigoureux, des fortunes renverſées, des exécutions multipliées, du déſeſpoir où l'on réduiſoit ces malheureux, après la révocation de l'Edit qui aſſuroit leur repos ; il répond, avec le ſang froid de la haine théologique, que ſi cette même vigueur avoit ſubſiſté dans le Gouvernement, jamais l'héréſie n'eût pris racine dans le Royaume [4]. Au lieu de redreſſer l'Arbre, c'eſt l'abattre. Voilà ſa maxime.

Il oſe dire que la *S. Barthélemi*, cette fête que nous voudrions pouvoir effacer de notre Calendrier, que ce maſſacre affreux étoit un châtiment néceſſaire [5]. Pontife, gardez-vous bien de l'en-

[1] *Apolog.* pag. 463.
[2] *Idem.* Pag. 214.
[3] *Idem.* Pag. 229.
[4] *Idem.* Pag. 14.
[5] *Diſſert. ſur la St. Barth.*, Pag. 20.

voyer en miſſion aux Cévennes ; il iroit *le Crucifix* dans une main, & *le poignard* dans l'autre.

Louis XIV avoit ordonné la peine de mort contre les *Prédicans*, mâles ou femelles. Louis XV adouciſſant la Loi, par une Déclaration de 1724, a cru que c'étoit aſſez d'envoyer les hommes aux galeres, & les femmes dans une priſon perpétuelle, leurs biens confiſqués ; & ce Monarque de paix fait ſentir, en fermant les yeux ſur l'exécution, qu'il gémit encore de cette ſévérité. L'Apologiſte trouve cette conduite & la loi trop douces. Le gibet ou le feu de l'Inquiſition ſeroient plus de ſon goût (1). O mes concitoyens, ne le traitons pas comme il voudroit traiter ſes freres ! Eteignez ce fagot.

Si l'on objecte que dans la conjoncture préſente où l'humanité parle plus haut, toute la Nation, excepté ceux qui la déshonorent, paroît deſirer qu'on traite plus doucement nos freres errans, qu'on permette à leurs femmes d'être épouſes légitimes, & à leurs enfans d'être citoyens, en attendant le moment de la grace qui opérera plus ſûrement, lorſque nous leur montrerons de la charité ; il vous dira qu'un projet applaudi par tant de mains ne doit pas être accueilli par le Gouvernement [2]. C'eſt peut-être ſon eſprit qui a ſoufflé en 1757, dans le Parlement de Bordeaux, au grand regret des autres Cours.

Pour autoriſer la perſécution dans le Chriſtianiſme, il cherche à s'étayer de Rome païenne [3]. Si du moins il nous donnoit le vrai tableau de ſes mœurs ! Il lui attribue une intolérance qu'elle ne

[1] *Apolog.* Pag. 441 & 449.
[2] *Idem.* Pag. 127.
[3] *Idem.* Pag. 384.

connut, ni ſous les Rois, ni au tems de la République, les deux époques de ſa ſageſſe. Nous convenons avec lui de l'Ordonnance de *Numa*, ſur la fidélité au culte qu'il avoit établi. Nous avouons auſſi la Loi des douze Tables, *Deos peregrinos ne colunto*. Vous n'adorerez point de Dieux étrangers. Mais il n'eſt pas queſtion ici de la Loi, qui ſouffre ſouvent des interprétations, & qu'on adoucit ſelon les circonſtances : il s'agit du fait.

Rome a-t-elle recherché, a-t-elle puni les adorateurs des Dieux, qui vinrent de la Grece & d'ailleurs, en différens tems : *Jupiter*, *Junon*, *Apollon*, & tant d'autres qui avoient leurs Temples dans Rome, leurs ſacrifices & leurs Prêtres, auſſi-bien que les anciens Dieux de *Numa* ?

Il ne ſait pas, cet homme qui ſait tout, que les Romains traitoient *les Dieux*, comme nous traitons *les Saints* ? Voulez-vous honorer *ſaint Euſtache*, tandis que votre voiſin porte ſes vœux à *S. Roch* ? A vous permis ; mais vivez en paix.

Caton & *Curius*, ces ſaints perſonnages que l'Apologiſte invoque [1], & dont il reſpecte les ſentimens,

Quod Cato, quod Curius ſanctiſſima nomina, quondam
Senſerunt . . . . . .

ces hommes ſi religieux armerent-ils le Sénat contre les cultes étrangers ? Vit-on ſous les Rois ou dans la République une ſeule guerre civile pour cauſe de Religion ? Il eſt obligé de deſcendre au regne de *Tibere* pour trouver un exemple de ſévérité. Mais il fait entendre à ceux qui n'ont pas lu, que l'intolérance religieuſe a toujours exiſté dans

[1] *Apolog.* Pag. 156.

le gouvernement de Rome. Il bouleverſe le champ de l'hiſtoire pour y ſemer des ſcorpions.

Homme de rigueur & de torture, ſi vous êtes ſourd aux cris de l'humanité, écoutez du moins la *Patrie*; elle y gagneroit le retour d'une multitude de transfuges qui repeupleroient nos Provinces; c'eſt la Patrie qui vous prêche.

La *Patrie*, le *Patriotiſme*! il eſt fâché que cette *manie* nous gagne [1]; ce n'eſt plus l'eſprit de perſécution, c'eſt l'amour de la Patrie qu'il appelle *Fanatiſme*. Défiez-vous, dit-il au Souverain, de ceux qui, au vieux idiome *de bons François*, *de bons ſerviteurs du Roi*, ont ſubſtitué celui de *Patriotes* & de *Citoyens* [2]. A qui adreſſe-t-il l'avis? A un Roi qui ſe regarde comme l'ame des citoyens, & qui, de tous les titres qu'il mérite, préféreroit, comme *Trajan*, celui de *Pere de la Patrie*. L'âne de la Fable voulant careſſer ſon maître, ſans avoir les graces légeres du petit chien, le bleſſoit.

Perſonne n'aime autant à donner des avis. La douceur préſente du Gouvernement l'irrite. *La Religion eſt attaquée*, s'écrie-t-il, & *les Miniſtres du Très-Haut ſont dans le ſilence; ceux du Souverain dans la perplexité, ceux de la Juſtice dans l'inaction* [3].

Il voudroit voir tous les Miniſtres & le Souverain, toujours armés contre une partie de l'Etat. Ne donnez point d'épée à ce furieux, il ne parle que d'*Ange exterminateur*.

S'il ouvre les archives de la Religion, à dater depuis la vocation d'Abraham juſqu'à nous; s'il y

[1] *Apolog.* Pag. 269.
[2] *Idem.* Pag. 276.
[3] *Idem.* Pag. 254.

cherche quelque modele, ce n'eſt pas *Pierre*, continuant à prêcher avec douceur aux Juifs rebelles, à ces railleurs inſolens, qui attribuoient à la débauche l'enthouſiaſme divin dont il étoit plein ; on ſait que ſa patience, toujours aidée par la grace, en convertit trois mille [1].

Ce n'eſt pas *Paul*, recommandant aux Theſſaloniciens de ne pas traiter en ennemis ceux qui ne vouloient pas croire à ſa prédication ; mais de les reprendre charitablement, & de les entendre comme freres (2) : ni le même *Paul* ſe faiſant tout à tous, juſqu'à circoncire ſon diſciple Thimothée, à cauſe des Juifs qu'il vouloit gagner au Chriſtianiſme (3).

Ce n'eſt pas même *Jeſus* réprimant fortement ſes Diſciples, lorſqu'ils voulurent faire tomber le feu du Ciel ſur une ville qui rejettoit également la Doctrine & le Maître (4). Ce bon Maître, ſi peu imité, qui n'employoit que l'inſtruction, la manſuétude & des miracles de bonté, contre les Juifs, les Samaritains & les Gentils, faiſant du bien partout où il paſſoit : non encore une fois, ce n'eſt ni lui, ni ſes Apôtres qu'on propoſe pour modele.

C'eſt *Moïſe* fondant avec une légion de Prêtres ſur les adorateurs du Veau d'or, & ne remettant l'épée dans le fourreau qu'après l'avoir trempée dans le ſang de vingt-trois mille Iſraélites, dont il étoit le conducteur.

C'eſt la famille de *Jacob* égorgeant les Sichimites, au moment qu'elle les a engagés à ſe faire circoncire.

[1] *Act. Apoſt. Cap.* 2.
[2] *II. ad Theſſ. Cap.* 3.
[3] *Act. Apoſt. Cap.* 16.
[4] *Luc. Cap.* 9.

C'eſt *Joſué* qui met tout à feu & à ſang dans une ville idolâtre qui ne ſe défend pas (1).

C'eſt le peuple choiſi exterminant toute Ame vivante dans la Terre promiſe, excepté les jeunes filles à qui on pardonna l'idolâtrie de leurs peres.

C'eſt *Aod* aſſaſſinant un Prince Philiſtin (2) au nom du Seigneur.

C'eſt *Samuel* coupant par morceaux un Roi incirconcis, que Saül, par un mouvement de pitié, avoit épargné (3).

C'eſt *David* brûlant les villages qui lui avoient ſervi d'aſyle, & maſſacrant les ſujets du Roi Achis ſon bienfaiteur idolâtre.

C'eſt *Hyrcan* qui tonne ſur les Samaritains, qui renverſe leur Temple de Garizim, & les enſevelit ſous les ruines de leur capitale.

De toutes les Loix de Moïſe, celle qu'il cite avec plus de complaiſance, c'eſt une loi de ſang qui ordonne à celui qui auroit été ſollicité à un culte étranger, de livrer l'inſtigateur au peuple, & d'être le premier à l'aſſommer, fût-il ſon frere, ſon fils, ſa femme ou ſon ami; une autre loi encore qui commande d'exterminer juſqu'au dernier *Amalécite*; & il déſigne quantité d'*Amalécites* parmi nous. Le *Sanhédrim* ſe relâcha de cette ſévérité dans les derniers tems de la Synagogue, admettant les Saducéens au partage de tous les biens civils, quoiqu'ils fuſſent hétérodoxes. L'excommunicateur éternel anathématiſe le Sanhédrim, parce que le Sanhédrim ceſſoit d'anathématiſer.

Il a un goût décidé pour l'*ancien Teſtament* dans

[1] Jéricho.
[2] Eglon.
[3] Agag.

toute ſa rigueur, préférablement au Nouveau. Il judaïſe complettement. Qui eſt-ce qui le circoncira ?

Mais raſſembler ainſi toutes les foudres de la loi de rigueur, pour les rallumer dans la loi de grace (1) ! quelle bouche à feu ! Il faut que cet homme ait les entrailles de fer ; & ſi ſon Ame en eſt auſſi, quel Matérialiſte !

Peut-être, mon R. P., trouverez-vous des raiſons pour excuſer, dans votre Journal, l'atrocité de ſon zele, d'autant plus qu'il a ſenti quelque ſcrupule ſur ſes emportemens ; car il confeſſe (pag 229.) qu'en prêchant *l'intolérance*, il eſt *tolérant* au fond du cœur. Pourquoi ſa langue n'eſt-elle pas auſſi bonne que ſon cœur ? Voulez-vous qu'on lui laiſſe la langue ? J'y conſens, elle deviendra peut-être meilleure ; mais n'épargnez pas ſon *Matérialiſme*.

Comme il a voyagé par-tout, excepté dans les endroits dont il écrit, il nous crayonne *une nation extrêmement éloignée, des Académies où l'on ne travaille pas, des promenades où l'on ne marche pas, des bals où l'on ne danſe pas, des ſpectacles où l'on bâille, des guerres où le ſort des armes a dépendu plus d'une fois d'un verre bien ou mal rinſé, des Intendans qui ſont de vrais preſſoirs* [2]. Cette nation qu'il ne nomme pas, & que je me garderai auſſi de nommer, eſt ſans doute un amas d'*automates*. Il ne faut pas s'attendre qu'un Matérialiſte adroit diſe crûment les choſes ; & ce n'eſt pas dans ce ſeul endroit qu'il ſe cache ſous le maſque ; mais on fait tomber le maſque.

Voici comme il s'exprime en parlant d'un Miniſtre fougueux, & du danger qu'il y auroit à en

[1] Pag. 358 & ſuiv.
[2] Pag. 138.

ſouffrir d'autres au Midi de la France. *Si tout le flegme des marais de la Hollande n'a pu amortir le feu de Jurieu, que ſeroit-ce lorſque la chaleur du climat ſe joindroit à celle du tempérament ou du zele? Nos têtes méridionales ſeroient bientôt embraſées* [1]. Il ſait ce que la ſienne a éprouvé. Mais n'eſt-ce pas-là le Matérialiſme qu'il a reproché au Préſident de Monteſquieu ſur l'influence des climats [2]?

Et de ceci qu'en direz vous? . . . *Non, le meurtre de Vaſſy n'auroit jamais allumé le feu des guerres civiles s'il n'eût couvé depuis long-tems dans le cœur des Huguenots. On n'eſt pas ſi prompt à s'enflammer quand on ne porte pas avec ſoi le principe de l'incendie* [3] . . . . Je cherche là-dedans du Matérialiſme, il faut qu'il s'en trouve. Je me repréſente votre ſagacité quand je veux en avoir . . . . Ah! un cœur Huguenot, c'eſt de la cendre ſoufrée. . . . Le principe qu'elle couve, c'eſt le feu. Les matieres combuſtibles qui doivent l'irriter, c'eſt *le meurtre de Vaſſy*, & cent autres. Tout cela ne préſente que de la matiere exaltée.

Dira-t-on que l'Apologiſte, en s'énonçant ainſi, n'a pas prétendu être Matérialiſte? Soit. Mais il l'eſt. J'ai remarqué que c'eſt ſur-tout lorſque les déclamateurs s'emportent, qu'ils donnent tête baiſſée dans la matiere. Et entre nous, mon R. P., cet accident vous eſt arrivé à vous-même, en combattant le Matérialiſme du livre de *l'Eſprit*. Je vous remets ſous les yeux vos propres termes. . . *Nous devrions donner une attention particuliere à à deux objets qui raniment tout le feu de notre Auteur* &c. [4] Quoi! c'eſt vous qui mettez du *feu* en

[1] Pag. 477.
[2] Pag. 385.
[3] Pag. 11.
[4] *Journ. de Trévoux.* Oct. 2 vol. pag. 2680.

place de l'*Ame* ! je voudrois bien que cet élément ſi favorable aux Matérialiſtes de tous les ſiecles, ne nous fût pas néceſſaire pour nous chauffer, & qu'on pût l'éteindre dans toute la Nature.

Je trouverois ſur vos pas bien d'autres empreintes du Matérialiſme, ſi je voulois vous ſuivre : mais je couvre vos écarts des aîles de la charité ; parce que, ſi le ſel ſe gâte, avec quoi ſalera-t-on ?

Laiſſons les Auteurs & la bonne compagnie ; j'ai dit que ſi le Matérialiſme venoit à percer dans le peuple, tout ſeroit perdu. Le peuple lit à préſent la Gazette, il la dévore ; il s'en nourrit, faute de pain. Monſieur *Arnoult*, je fais grand cas de vos ſachets anti-apoplectiques ; mais eſt-il néceſſaire de nous diſtiller le Matérialiſme dans toutes les Gazettes ? Voici un de vos trophées dans celle d'Utrecht, du 31 Octobre 1758. La Marquiſe de *S. Suplix*, après avoir peint dans une Lettre l'état apoplectique & paralytique de ſa couſine, s'énonce en ces termes.

Je n'eus rien de plus preſſé que d'ôter un de vos ſachets que j'avois à mon cou, & de le faire mettre au ſien. Succeſſivement la connoiſſance, la raiſon & les forces lui revinrent.

M. *Arnoult*, qu'y a-t-il donc dans votre ſachet ? Ce ſera, ſi vous voulez, la matiere ſubtile de *Deſcartes*, ou le feu d'*Empédocle*, qui va porter la connoiſſance, la raiſon & les forces dans les organes de la malade. Ou il n'y a point de Matérialiſme, ou en voilà ; & le peuple qui prend tout au pied de la lettre, lit tout cela.

O mon Pere, ſi vous voulez conſerver le dogme de la ſpiritualité de l'ame parmi le peuple, veillez ſur la Gazette.

Veillez encore plus ſur les Foires. Il y a dix ou

douze ans qu'on y montra un Flûteur automate qui diſputoit avec *Blavet*. Le mal va toujours en augmentant. Aujourd'hui toute la matiere s'anime. Au Faubourg S. Jacques c'eſt une *Perdrix* qui, ſans être ſortie du ſein de la Nature, va vous chercher ſur des arbres les fruits que vous lui demandez. Au Boulevard, c'eſt un *Simulacre humain* qui a volé la parole à l'homme. A la Foire, où tous ces prodiges ſe rendent, demandez à la matiere toute la vie & le ſentiment que vous voudrez ; vous ſerez content & très-content. C'eſt là qu'on voit ce fameux Matérialiſte qui tâche de corrompre la Nation dès le berceau. Platon dit dans ſa *République*, que ſi on veut avoir des Citoyens qui aiment la patrie & reſpectent les Dieux, on ne ſauroit trop veiller aux amuſemens des enfans. Les nôtres voient des *Marionnettes* danſer, rire, ſe fâcher, jouer des pieces entieres avec intelligence. Ils apprennent donc en naiſſant, qu'ils ne ſont eux-mêmes que des Marionnettes ; & en effet, c'eſt un nom qu'on leur donne aſſez ſouvent. C'eſt pour le coup qu'il faut devenir Suiſſe, briſer *Polichinel*, & brûler *Brioché*. Athenes ſe repentit trop tard de ſon indulgence, lorſque Leucipe, Démocrite, Epicure répandoient le Matérialiſme dans la Grece. Ils avoient à leurs gages des Machiniſtes & des Saltimbanques qui démontroient aux yeux ce qu'ils profeſſoient dans leurs Ecoles. Puiſque *la queſtion* eſt permiſe en France, on pourroit chrétiennement la donner au ſieur *Bienfait*, pour ſavoir de lui quel eſt le Matérialiſte qui le met en œuvre.

Etes-vous content, mon R. P., de ma commiſſion ? J'ai parcouru tous les champs où croît l'ivraie du Matérialiſme. Le travail, pour l'arracher, eſt immenſe ; prenez des aides. Vous ignorez peut-

être que dans votre Journal du mois de Décembre dernier, un Libraire-Imprimeur a gliſſé un Avis qui vous indique fort à propos une foule d'ouvriers remplis de zele & de ſavoir.

M. l'Abbé *Gauchat*, qui, malgré ſes occupations continuelles d'*Abbé Commendataire de l'Abbaye de S. Jean de Falaiſe*, & ſes travaux de l'*Académie de Ville-Franche*, fabrique des armes annuelles contre l'impiété, moyennant 27 livres 10 ſols par an. Le Recueil de cette année contiendra une piece curieuſe, *Réfutation du Livre de l'Eſprit.*

M. Abraham Joſeph de *Chaumaix* d'Orléans, (ſuppoſé que ce ſoit-là ſon vrai nom; car aujourd'hui en Littérature, comme en Finance, il y a bien des prête-nom), quoi qu'il en ſoit, l'Auteur ne demande que 20 livres une fois payées pour faire main-baſſe ſur l'*Encyclopédie*, & pulvériſer le Livre de l'*Eſprit*.

Une Société de Gens de Lettres, qui venge tous les mois la Religion pour 15 ſols par cahier; cette Société annonce qu'elle eſt bien fâchée d'avoir ſuſpendu la réfutation des Œuvres de *Voltaire*, pour courir ſus au Livre de l'*Eſprit*.

J'ignore ſi ces bons ouvrages paroiſſent déja. Je l'ai demandé à des Gens de Lettres, de ces gens qui aiment le bon, & qui en font. Un ſeul m'a dit avoir oui dire à quelqu'un qu'il avoit entendu dire qu'on avoit déja quelque choſe. L'Imprimeur vous éclaircira.

Ne le négligez pas cet Imprimeur lui-même, qui ne s'en eſt pas tenu, comme il nous l'aſſure, à gémir dans ſon Imprimerie ſur ce déluge de Libelles impies & ſcandaleux; mais il conſacre ſon papier, ſes caracteres & ſon encre à imprimer, à bon compte, toutes les productions qu'on voudra bien lui confier en faveur de la Religion, &

ſur-tout les réfutations du Livre de l'*Eſprit*.

Employez même le *Gazetier Eccléſiaſtique*, ce Cyclope ignoré, qui dans un terrein ténébreux, forge, mal-adroitement, des traits pour la *haine*. Les Grecs les plus diviſés ſe réuniſſoient contre l'ennemi commun. Il vous accuſe d'être bien moins véhément contre les Matérialiſtes, que contre les ennemis de la Bulle.

Il va plus loin. Il dit [1] *que c'eſt la doctrine des Jéſuites qui a donné naiſſance à la Religion naturelle, ou du moins aux ravages incroyables dont elle s'applaudit, & au Livre de l'Eſprit*, où il a trouvé le Matérialiſme le plus conſommé. Faites tomber ces reproches calomnieux.

Vous voyez, mon R. P., que, ſans compter l'*Année Littéraire* & *les petites Affiches*, vous ne manquerez pas de troupes légeres pour eſcarmoucher. Réuniſſez toutes ces différentes forces, & frappez.

N'écoutez pas la pernicieuſe douceur de ces Philoſophes du tems, qui diſent qu'il ne faut pas commander à la penſée ; que la Nature humaine ſe porte rapidement vers une opinion perſécutée ; qu'un homme qui a la vue foible ne doit pas être puni, parce qu'il ne voit pas comme nous ; que la perſécution fait plus de Proſélytes que l'erreur même ; que lorſqu'une erreur ſe montre, ſi l'autorité ne s'en mêle pas, elle tombe bientôt d'elle-même ; que depuis long-tems on ne parleroit plus de Janſéniſme, ſi Louis XIV n'en avoit fait un coloſſe, en voulant l'écraſer de tout le poids de ſa puiſſance ; que ſur-tout, dans une nation comme la nôtre, il vaut mieux jetter du *ridicule* ſur l'erreur, que du *feu*. Fermez l'oreille au ſifflement

[1] *Nouv. Eccléſ.* du 18 Nov. 1758.

de ces ſerpens ; ont-ils jamais entendu cette maxime ſi chere à l'Apologiſte, qu'*il faut perdre le corps pour ſauver l'ame ?* Ne laiſſez point éteindre votre zele. Verſez ſans ceſſe de l'huile ſur ce feu apoſtolique. Pourſuivez le Matérialiſme, même où il n'eſt pas. Vous aurez du moins gagné un point capital.

Il y a cent ans que votre Compagnie fait la guerre au monſtre d'*Ypres*, d'autres diſent au fantôme ; mais vous & moi nous ſoutenons que c'eſt un monſtre bien réel qui reſpire encore ; en voici un plus palpable qui peut étouffer celui-là. Vous l'avez découvert dans ſon état de *fétus* ; peu de gens le voyoient encore. Vous allez le nourrir, le développer, l'engraiſſer dans votre *Ménagerie de Trévoux*. Mille mains ſe joindront à la vôtre. Et comme vous chercherez par-tout le *Matérialiſme*, vous le verrez par-tout. D'autres ne le verront pas ; & ſans embraſſer ſa défenſe, ſoutiendront qu'il n'eſt pas où vous le déſignez. Des légions ſcholaſtiques ſe mêleront de la diſpute : les Cénobites des deux ſexes ſe partageront : les Puiſſances Eccléſiaſtiques entreront dans la lice. Un ouvrage que peu de gens liſoient, tout le monde voudra le lire & le lira. On en fera d'autres où l'on trouvera toujours quelque reſſemblance. L'accuſation du *Matérialiſme* deviendra générale, & l'on ne parlera plus de *Janſéniſme*.

FIN.

REGRETS
SUR
MA VIEILLE ROBE
DE CHAMBRE.

Avis à ceux qui ont plus de goût que de fortune.

AVIS
AU
LECTEUR.

*MR. Diderot ayant eu occaſion de rendre un ſervice eſſentiel à Mme. G***, celle-ci imagina, par reconnoiſſance, d'aller déménager un jour tous les haillons du réduit philoſophique, & d'y faire mettre d'autres meubles, qui, quoique beaux, étoient d'une extrême ſimplicité, & ne ſont devenus ſi recherchés que ſous la plume poétique du* Pénitent en robe-de-chambre d'écarlate.

Laïs, dont il eſt parlé dans ces Regrets, eſt le nom d'un tableau de Vernet; malgré ce qu'en dit Mr. Diderot, qu'elle ne lui a rien coûté, on eſt ſûr cependant qu'il obligea Vernet de prendre de ſa part 25 louis. Ce n'eſt rien, mais toujours beaucoup pour une bourſe philoſophique: ce n'eſt pas, aſſurément, la faute de l'Artiſte, qui vouloit abſolument que le Philoſophe acceptât ſon tableau; mais celui ci vouloit, diſoit-il, en payer au moins les couleurs, & Vernet fut obligé de céder.

R

MA

D

P

voit au
prêtât ;
tieuſe. U
de ſes p
refuſoit
ſentoit
raies no
rendus ;
leur, l'
ſent, j'a
ſuis.

Sous
d'un va
la chût

REGRETS
SUR
MA VIEILLE ROBE
DE CHAMBRE.

POURQUOI ne l'avoir pas gardée ? elle étoit faite à moi ; j'étois fait à elle. Elle mouloit tous les plis de mon corps, ſans le gêner ; j'étois pittoreſque & beau ; l'autre roide, empeſée, me mamuquine : il n'y avoit aucun beſoin, auquel ſa complaiſance ne ſe prêtât ; car l'indigence eſt preſque toujours officieuſe. Un livre étoit-il couvert de pouſſiere ; un de ſes pans s'offroit à l'eſſuyer. L'encre épaiſſie refuſoit-elle de couler de ma plume ; elle préſentoit le flanc. On y voyoit tracés, en longues raies noires, les fréquens ſervices qu'elle m'avoit rendus ; ces longues raies annonçoient le Littérateur, l'Ecrivain, l'homme qui travaille ; à préſent, j'ai l'air d'un riche fainéant ; on ne ſait qui je ſuis.

Sous ſon abri je ne redoutois ni la mal-adreſſe d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chûte d'eau ; j'étois le maître abſolu de ma

vieille Robe de chambre ; je ſuis devenu l'eſclave de la nouvelle. Le Dragon qui ſurveilloit à la Toiſon d'Or, ne fut pas plus inquiet que moi ; le ſouci m'enveloppe.

Le Vieillard paſſionné qui s'eſt livré, pieds & poings liés, aux caprices, à la merci d'une jeune fille, dit depuis le matin juſqu'au ſoir : Où eſt ma bonne, ma vieille Gouvernante ? Quel démon m'obſédoit le jour que je la chaſſai pour celle-ci ? Puis il pleure, il ſoupire. Je ne pleure pas, je ne ſoupire pas ; mais à chaque inſtant je dis : Maudit ſoit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune, en la teignant en écarlate ! Maudit ſoit le précieux vêtement que je révere ! Où eſt mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de callemande ?

Mes amis, gardez vos vieux amis ! Mes amis, craignez l'atteinte de la richeſſe ! que mon exemple vous inſtruiſe ! La pauvreté a ſes franchiſes ; l'opulence a ſa gêne.

O Diogene, ſi tu voyois ton diſciple ſous le faſtueux manteau d'Ariſtippe, comme tu rirois ! O Ariſtippe, ce manteau faſtueux fut payé bien cher ! Quelle comparaiſon de ta vie molle, rampante, efféminée, & de la vie libre & ferme du Cynique déguenillé ! J'ai quitté le tonneau où je regnois, pour ſervir ſous un tyran.

Ce n'eſt pas tout, mon Ami ! écoutez les ravages du luxe, les ſuites funeſtes d'un luxe conſéquent.

Ma vieille Robe de chambre étoit une avec les autres guenilles qui m'environnoient. Une chaiſe de paille, une table de bois, une tapiſſerie de Bergame, une planche de ſapin, qui ſoutenoit quelques Livres ; quelques eſtampes enfumées, ſans bordure, ébouées par les angles ſur cette

tapiſſerie; entre ces eſtampes, trois ou quatre plâtres ſuſpendus, formoient, avec ma vieille Robe de chambre, l'indigence la plus harmonieuſe. Tout eſt déſaccordé; plus d'enſemble, plus d'unité, plus de beauté.

Une nouvelle Gouvernante ſtérile, qui ſuccede dans un presbytere; la femme qui entre dans la maiſon d'un veuf; le Miniſtre qui remplace un Miniſtre diſgracié; le Prélat Moliniſte qui s'empare du dioceſe d'un Prélat Janſeniſte, ne cauſent pas plus de trouble que l'écarlate intruſe en a cauſé chez moi.

Je puis ſupporter ſans dégoût la vue d'une payſanne; ce morceau de toile groſſiere qui couvre ſa tête; cette chevelure qui tombe éparſe ſur ſes joues; ces haillons troués, qui la vêtiſſent à demi; ce mauvais cotillon court, qui ne va pas à la moitié de ſes jambes; ces pieds nuds & couverts de fange ne peuvent me bleſſer: c'eſt l'image d'un état que je reſpecte; c'eſt l'enſemble des diſgraces d'une condition néceſſaire & malheureuſe, que je plains. Mais mon cœur ſe ſouleve; & malgré l'atmoſphere parfumée qui la ſuit, j'éloigne mes pas, je détourne mes regards de cette courtiſanne, dont la coëffure à point d'Angleterre & les manchettes déchirées, les bas de ſoie ſales & la chauſſure uſée me montrent la miſere du jour aſſociée à l'opulence de la veille.

Tel eût été mon domicile, ſi l'impérieuſe écarlate n'eût tout mis à ſon uniſſon.

J'ai vu la Bergame céder à la tenture de Damas la muraille à laquelle elle étoit depuis ſi long-tems attachée.

Deux eſtampes, qui n'étoient pas ſans mérite, la chûte de la manne dans le déſert, du Pouſſin, & l'Eſther devant Aſſuérus, du même, l'une honteu-

ſement chaſſée par un vieillard de Rubens ; la chûte de la manne diſſipée par une tempête de Vernet ; la chaiſe de paille reléguée dans l'anti-chambre par le fauteuil de maroquin.

Homere, Virgile, Horace, Cicéron ſoulager le foible ſapin courbé ſous leur maſſe, & ſe renfermer dans une armoire marquetée, aſyle plus digne d'eux que de moi.

Une grande glace s'emparer du manteau de ma cheminée ; ces deux jolis plâtres, que je tenois de l'amitié de Falconet, & qu'il avoit réparés lui même, déménagés par une Vénus accroupie; l'argille moderne briſée par le bronze antique.

La table de bois diſputoit encore le terrein, à l'abri d'une foule de brochures & de papiers entaſſés pêle-mêle, & qui ſembloient devoir la dérober long-tems à la cataſtrophe qui la menaçoit ; un jour elle ſubit ſon ſort; & en dépit de ma pareſſe, les brochures & les papiers allerent ſe ranger dans les ſerres d'un bureau précieux.

Inſtinct funeſte des convenances ! tact délicat & ruineux ! goût ſublime, qui changes, qui déplaces, qui édifies, qui renverſes, qui vuides les coffres des peres, qui laiſſes les filles ſans dot, les fils ſans éducation, qui fais tant de belles choſes & de ſi grands maux ! Toi, qui ſubſtituas chez moi le fatal & précieux bureau à la table de bois; c'eſt toi qui perds les Nations ; c'eſt toi qui peut-être un jour conduiras mes effets ſur le pont St. Michel (1), où l'on entendra la voix enrouée d'un Juré-Crieur dire : à vingt louis une Vénus accroupie !

L'intervalle qui reſtoit entre la tablette de ce bureau & la tempête de Vernet, qui eſt au deſſus,

(1) Lieu où l'on vend les meubles ſaiſis pour dettes.

faiſoit un vuide déſagréable à l'œil; ce vuide fut rempli par une pendule, & quelle pendule encore! une pendule à la G * * * ! une pendule où l'or contraſte avec le bronze!

Il y avoit un angle vacant à côté de la fenêtre; cet angle demandoit un ſecrétaire, qu'il obtint.

Autre vuide déplaiſant entre la tablette du ſecrétaire & la belle tête de Rubens; il fut rempli par deux la Grenée.

Ici c'eſt une Magdelaine, troiſieme tableau du même artiſte; là c'eſt une eſquiſſe ou de Vien ou de Machy; car je donne auſſi dans les eſquiſſes! Et ce fut ainſi que le réduit édifiant du Philoſophe ſe transforma dans le cabinet ſcandaleux du Publicain. J'inſulte auſſi à la miſere nationale!

De ma médiocrité premiere il n'eſt reſté qu'un tapis de liſieres; ce tapis meſquin ne cadre guere avec mon luxe, je le ſens; (mais j'ai juré, & je jure, car les pieds de Denis le Philoſophe ne fouleront jamais un chef-d'œuvre de la ſavonnerie) que je réſerverai ce tapis, comme le payſan transféré de ſa chaumiere dans le palais de ſon Souverain, réſerva ſes ſabots. Lorſque le matin, couvert de la ſomptueuſe écarlate, j'entre dans mon cabinet, ſi je baiſſe la vue, j'apperçois mon ancien tapis de liſieres; il me rappelle mon premier état, & l'orgueil s'arrête à l'entrée de mon cœur.

Non, mon ami, non je ne ſuis point corrompu. Ma porte s'ouvre toujours au beſoin qui s'adreſſe à moi; il me trouve la même affabilité; je l'écoute, je le conſeille, je le ſecours, je le plains; mon ame ne s'eſt point endurcie; ma tête ne s'eſt point relevée; mon dos eſt bon & rond comme ci-devant; c'eſt le même ton de franchiſe; c'eſt la même ſenſibilité. Mon luxe eſt de fraîche date, & le poiſon n'a point encore agi. Mais, avec le

tems, qui ſait ce qui peut arriver ? qu'attendre de celui qui a oublié ſa femme & ſa fille ? qui s'eſt endetté, qui a ceſſé d'être époux & pere, & qui au lieu de dépoſer au fond d'un coffre fidele une ſomme utile.....

Ah ! Saint Prophete, levez vos mains au ciel; priez pour un ami en péril, dites à Dieu : Si tu vois dans tes décrets éternels que la richeſſe corrompe le cœur de Denis, n'épargne pas les chefs-d'œuvre qu'il idolâtre, détruis-les, & ramene-le à ſa premiere pauvreté ! Et moi je dirai au ciel, de mon côté : O Dieu ! je me réſigne à la priere du ſaint Prophete & à ta volonté ! je t'abandonne tout, reprends tout : oui ! tout, excepté le Vernet. Ah ! laiſſe-moi le Vernet ; ce n'eſt pas l'Artiſte, c'eſt toi qui l'as fait ; reſpecte l'ouvrage de l'amitié & le tien. Vois ce phare, vois cette tour adjacente, qui s'élevent à droite ; vois ce vieil arbre que les vents ont déchiré. Que cette maſſe eſt belle ! au deſſous de cette maſſe obſcure, vois ces rochers couverts de verdure ; c'eſt ainſi que ta main puiſſante les a fondés ; c'eſt ta main bienfaiſante qui les a tapiſſés. Vois cette terraſſe inégale, qui deſcend du pied des rochers vers la mer ; c'eſt l'image même des dégradations que tu as permis au tems d'exercer ſur les choſes du monde les plus ſolides. Ton ſoleil l'auroit-il autrement éclairée ? Dieu, ſi tu anéantis cet ouvrage de l'art, on dira que tu es un Dieu jaloux. Prends en pitié les malheureux épars ſur cette rive ; ne te ſuffit-il pas de leur avoir montré le fond des abymes ? ne les as-tu ſauvés que pour les perdre ? Ecoute la priere de celui-ci, qui te remercie ; aide les efforts de celui-là, qui raſſemble les triſtes reſtes de ſa fortune ; ferme l'oreille aux imprécations de ce furieux ; hélas ! il ſe pro-

mettoit des retours ſi avantageux ! il avoit médité le repos & la retraite ; il en étoit à ſon dernier voyage ; cent fois dans la route il avoit calculé par ſes doigts le fond de ſa fortune ; il en avoit arrangé l'emploi, & voilà toutes ſes eſpérances trompées ; à peine lui reſte-t-il de quoi couvrir ſes membres nuds. Sois touché de la tendreſſe de ces deux époux ! vois la terreur que tu as inſpirée à cette femme ; elle te rend graces du mal que tu ne lui as pas fait ; cependant ſon enfant, trop jeune pour ſavoir à quel péril tu l'avois expoſé, lui, ſon pere & ſa mere, s'occupe du fidele compagnon de ſon voyage : il attache le collier de ſon chien ; fais grace à l'innocent ! Vois cette autre mere, fraîchement échappée des eaux avec ſon époux ; ce n'eſt pas pour elle qu'elle a tremblé, c'eſt pour ſon enfant ; vois comme elle le ſerre contre ſon ſein ; vois comme elle le baiſe. O Dieu ! reconnois les eaux que tu a créées ; reconnois-les, & lorſque ton ſouffle les agite, & lorſque ta main les appaiſe ; reconnois les ſombres nuages que tu avois raſſemblés, & qu'il t'a plu de diſſiper ; déja ils ſe ſéparent, ils s'éloignent ; déja la lueur de l'Aſtre du jour renaît ſur la ſurface des eaux ; je préſage le calme, à cet horizon rougeâtre. Qu'il eſt loin cet horizon ! il ne confine point avec la mer ; le ciel deſcend au deſſous, & ſemble tourner autour du globe. Acheve d'éclaircir ce ciel, acheve de rendre à la mer ſa tranquillité. Permets à ces matelots de remettre à flot leur navire échoué ; ſeconde leur travail ; donne-leur des forces, & laiſſe-moi mon tableau. Laiſſe-le moi, comme la verge dont tu châtieras l'homme vain. Déja ce n'eſt plus moi qu'on viſite, qu'on vient entendre ; c'eſt Vernet, qu'on vient admirer chez moi ; le Peintre a humilié le Philoſophe.

O mon Ami, le beau Vernet que je poſſede! Le ſujet eſt la fin d'une tempête, ſans cataſtrophe fâcheuſe. Les flots ſont encore agités, le Ciel couvert de nuages; les Matelots s'occupent ſur leur navire échoué; les habitans accourent des montagnes voiſines. Que cet Artiſte a d'eſprit! il ne lui a fallu qu'un petit nombre de figures principales, pour rendre toutes les circonſtances de l'inſtant qu'il a choiſi; comme toute cette ſcene eſt vraie, comme tout eſt peint avec légéreté, facilité & vigueur! Je veux garder ce témoignage de ſon amitié; je veux que mon gendre le tranſmette à ſes enfans, ſes enfans aux leurs, & ceux-ci aux enfans qui naîtront d'eux.

Si vous voyiez le bel enſemble de ce morceau, comme tout y eſt harmonieux; comme les effets s'y enchaînent; comme tout ſe fait valoir ſans effort & ſans apprêt; comme ces montagnes de la droite ſont vaporeuſes; comme ces rochers & les édifices ſurimpoſés ſont beaux; comme cet arbre eſt pittoreſque; comme cette terraſſe eſt éclairée, comme la lumiere s'y dégrade, comme les figures ſont diſpoſées, vraies, agiſſantes, naturelles, vivantes; comme elles intéreſſent; la force dont elles ſont peintes; la pureté dont elles ſont deſſinées; comme elles ſe détachent du fond; l'énorme étendue de cet eſpace; la vérité de ces eaux; ces nuées, ce ciel, cet horizon! ici le fond eſt privé de lumiere, & le devant éclairé, au contraire, du technique commun. Venez voir mon Vernet; mais ne me l'ôtez pas!

Avec le tems les dettes s'acquitteront, le remord s'appaiſera, & j'aurai une jouiſſance pure. Ne craignez pas que la fureur d'entaſſer de belles choſes me prenne; les amis que j'avois, je les ai,

& le nombre n'en eſt point augmenté. J'ai Laïs ; mais Laïs ne m'a pas ; heureux entre ſes bras, je ſuis prêt à la céder à celui que j'aimerai, & qu'elle rendroit plus heureux que moi ; & pour vous dire mon ſecret à l'oreille, cette Laïs qui ſe vend ſi cher aux autres, ne m'a rien coûté.

FIN.

JUSTIFICATION

DE PLUSIEURS ARTICLES

DU

DICTIONNAIRE

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

PRÉJUGÉS LÉGITIMES

CONTRE

ABRAHAM-JOSEPH DE CHAUMEIX.

Quò usque tandem abutêre patientiâ noſtrâ ?
CIC. CAT.

AVERTISSEMENT.

DEs raiſons dont le détail intéreſſeroit peu le Public, ont empêché que cet Ouvrage ne parût plutôt. Je croirois cependant, malgré ce retard, avoir atteint le but que je me ſuis propoſé, ſi je pouvois perſuader à quelques-uns de mes Lecteurs, qu'un grand Géometre *n'eſt jamais un* Athée ; *qu'un* Critique *eſt quelquefois un* ſot, *& que la cabale eſt toujours* injuſte.

JUSTIFICATION

JUSTIFICATION

DE PLUSIEURS ARTICLES DU DICTIONNAIRE *ENCYCLOPÉDIQUE*, OU *PRÉJUGÉS LÉGITIMES*

CONTRE

ABRAHAM-JOSEPH DE CHAUMEIX.

Qui ſemel mentitus eſt, etiam ſi verum dicat, omnem amittit fidem. PHÆD. Fab.

PREMIERE PARTIE.

INTRODUCTION.

PLUS l'accuſation que M. Chaumeix a intentée contre l'*Encyclopédie*, eſt grave, plus elle mérite d'être peſée. Le zele le plus pur ſemble avoir

armé les mains de l'Auteur des *Préjugés Légitimes* : mais comment accorder ce zele avec le fiel amer qu'il a fait couler de ſa plume ?

Ce ne ſont plus ici des accuſations vagues d'irréligion & d'impiété ; ce ne ſont plus les froides ſatyres d'un Auteur qui s'enveloppe des ombres de la nuit ; c'eſt l'expoſition d'un ſyſtême réfléchi d'incrédulité, tiré du Dictionnaire-Encyclopédique même ; c'eſt Abraham Chaumeix, qui ne craint point de ſe nommer, & qui joint au mépris le plus ſuperbe pour cet ouvrage célebre, la ſatyre la plus ſanglante contre ceux qui y ont travaillé. Ces noms odieux d'*Athée* & de *Matérialiſte* ; ces qualifications injurieuſes, que la calomnie ſe permet ſouvent, & que la Religion ſe défend preſque toujours, ſont prodiguées ſans meſure & ſans diſtinction, aux grands hommes dont les noms ſont les plus chers à la Littérature, & aux Ecrivains les plus eſtimables par leur génie. Au milieu de cette proſcription générale ; au ſein de cet océan immenſe d'erreurs, découvertes dans les ouvrages les plus connus, le ſeul Chaumeix ſemble ſurnager, Deſcartes dans une main, & toutes les vérités dans l'autre. Eſt-ce donc l'intérêt ſeul de la Religion qui a pu animer cet Ecrivain ? C'eſt au Public à être ſon juge ; le défi orgueilleux qu'il fait à la tête de ſon ouvrage ; le zele inquiet & véhément qu'il témoigne par-tout, ſemble ôter à ſa conduite toute ſon atrocité ; mais que cette juſtification eſt foible, quand on prouve l'infidélité avec laquelle il a préſenté à ſes lecteurs les Extraits qu'il a tirés du Dictionnaire Encyclopédique ! que ſa logique paroît odieuſe, quand on expoſe la foibleſſe de la partie métaphyſique de ſon ouvrage !

Qu'un Tribunal auguſte ait arrêté le cours du Dictionnaire Encyclopédique, quelles que en aient

été les raiſons, ce n'eſt pas ce que j'examine ici : cette proſcription n'eſt peut-être malheureuſement due qu'aux cris de la multitude, au ſimple ſoupçon, ou au zele prudent que le Magiſtrat politique doit marquer dans les occaſions où la ſeule accuſation en matiere de Foi devient un crime, & la plus légere équivoque un ſcandale dangereux. Comme le Parlement n'a point décidé que M. Chaumeix ne s'eſt point trompé, il eſt permis à tout homme impartial d'examiner les *Préjugés Légitimes*, & de repouſſer vers l'Auteur de cet ouvrage, (s'il trahit la vérité) les traits odieux qu'il a lancés contre les Auteurs Encyclopédiques.

Quand on ne connoît, comme moi, les Auteurs qui ont travaillé à *l'Encyclopédie*, que par leurs ouvrages, le fiel de la ſatyre, la rouille de l'envie, tout cela fait peu d'impreſſion ; placés vis-à-vis d'eux, comme le ſera la poſtérité, on les juge de même ; alors l'ironie devient froide ; & l'on peut chercher ſi Mr. Chaumeix n'eſt point dans l'erreur.

J'aime la Religion ; mais je rougirois de la défendre par des impoſtures : le menſonge & les invectives ſont des appuis fragiles ſur leſquels elle ne porte point. Si quelquefois, en parlant des ſublimes vérités qu'elle enſeigne, quelques grands hommes ſe ſont écartés de la route commune, montrons-leur modeſtement leurs erreurs ; mais que ce ſoit avec ce ton timide qu'ordonne la charité, & qui ſied ſi bien aux talens médiocres.

Malgré les cris de la multitude, il eſt très-peu de véritablement grands hommes qui aient inſulté de front à la Religion : les apologies de l'incrédulité & les ſatyres contre les Gens de Lettres ſont ordinairement dues à des Ecrivains obſcurs :

l'exiſtence d'un Dieu, les loix de la ſaine Morale doivent de nouvelles preuves & de nouveaux argumens, aux *Neuwton*, aux d'*Alembert*, aux *Maupertuis*; & de nouvelles difficultés aux *Hills*, aux *Tindal*, & aux *la Métrie*. Suppoſer, avec Mr. Chaumeix, que des Ecrivains célebres par leur génie, ſe ſoient réunis pour former le projet d'attaquer la Religion, c'eſt ſuppoſer une choſe tout-à-fait impoſſible, puiſque ce ſeroit ſuppoſer une ſociété d'hommes qui penſent, ennemis de l'ordre & de la vérité: mais on a ſouvent taxé de licence cette liberté qui conſiſte à faire ce que les Loix permettent, & honoré du nom d'Athée des hommes qui ne doivent cette qualification qu'à l'envie, cette rouille qui s'attache aux talens, à cette noble fierté qui eſt la marque du génie, & à ces efforts mâles & vigoureux qui conduiſent à la vérité.

Je crois devoir faire obſerver ici que je n'ai jamais eu, ni n'aurai peut-être jamais aucune liaiſon avec les Auteurs Encyclopédiques; ainſi l'hommage que je rends aux talens de quelques-uns d'entr'eux eſt pur, & dégagé de tout intérêt.

En liſant les ouvrages immortels des *Buffon*, des *Voltaire*, des d'*Alembert*, des *Rouſſeau*, tout homme que la baſſe jalouſie n'anime point, ſe ſent pénétré de ce feu qui dévore: en les admirant, on croit pouvoir les égaler; & cette erreur ſi chere eſt toujours la marque d'une ſorte de génie, quand la prévention ou l'intérêt n'y entre pour rien.

Les petites haines que portent aux grands hommes les Littérateurs obſcurs, ſont comme ces cabales formées contre un Général habile, par des hommes qui n'ont ni la force, ni le courage de le ſuivre: trop foibles pour s'élever juſqu'à

lui ils veulent l'abaiſſer juſqu'à eux. C'eſt ainſi que l'envie décourage les talens ſupérieurs, ſans rien mettre à la place. Un Poëte célebre a été déchiré par cent critiques qui n'ont jamais fait que de mauvais vers ; & preſque tous les grands hommes ont été accuſés d'irréligion par des hommes qui en avoient moins qu'eux. Deſcartes perſécuté fut obligé d'aller finir ſes jours loin de ſa Patrie, ſous un ciel âpre & rigoureux ; & lui qui avoit le mieux prouvé l'exiſtence d'un Dieu, ſe vit qualifié du titre d'Athée.

Cet exemple célebre devroit retenir tous ceux qui veulent donner à d'autres cette dénomination injurieuſe, & les engager à bien peſer, avant de former aucune accuſation en ce genre. Il faut quelquefois ſe méfier d'un zele prompt à s'allarmer. Le calcul effrayant & outré du Pere Merſenne, ſemble avoir aujourd'hui des ſectateurs : on crie à l'impiété ſans avoir réfléchi ; le ſoupçon ſe tourne en certitude ; on extrait des propoſitions, ſans prendre garde à ce qui eſt à côté ; & on fait un livre pour défendre, dit-on, la Religion. Voilà probablement ce qui eſt arrivé à Mr. Chaumeix : car je veux bien croire qu'il n'a point été infidele par réflexion : il n'eſt coupable que par trop de zele : *ſes erreurs ſont plus de ſon eſprit que de ſon cœur* ; & je penſe aſſez bien de lui, pour croire qu'il aime aſſez la vérité pour ſouffrir qu'on la lui diſe.

CHAPITRE I.

De l'Article Athée.

L'Homme porte naturellement au fond de ſon cœur un principe de curioſité qui lui a fait dans tous les tems rechercher, avec une ſorte d'avidité, quelle étoit ſon origine & celle du monde; ce deſir vif & inquiet l'a tantôt élevé juſqu'à la connoiſſance d'un Etre ſuprême, & l'a tantôt rabaiſſé au point de n'admettre qu'une force aveugle, & de confondre l'eſprit avec la matiere. De-là, les extravagances de la Coſmogonie des Anciens, & cette foule de croyances inſenſées répandues ſur la ſurface de la Terre. Dans des ſiecles plus éclairés, chez des Nations moins barbares, le ſyſtême de la néceſſité, déguiſé ſous mille formes, a oſé ſe reproduire revêtu des découvertes qu'on avoit faites dans la Métaphyſique, l'Hiſtoire naturelle & la Phyſique.

Quelques Théologiens, plus zélés qu'éclairés, ſe ſont contentés ſimplement d'expoſer les preuves de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, & ont enſuite regardé les différens Sectateurs de l'Athéïſme, ou comme des furieux inſenſés, ou comme des hommes dépravés & voluptueux. En partant de ces principes, ils ont nié l'exiſtence d'un Athée perſuadé de ſon ſyſtême, & ont négligé de réfuter les différens ſophiſmes ſur leſquels il s'appuyoit. Cette faute eſt la cauſe que ces monſtrueuſes erreurs ne ſe ſont malheureuſement que trop accréditées; ſoutenues des noms des Thalès & des Anaxagore, qu'on ne pouvoit ranger au nombre des méchans & des imbécilles, elles n'en eurent

que plus de vogue. Il peut donc y avoir des hommes, qui même en cherchant la vérité, ſe ſoient groſſiérement trompés, & que l'erreur ait ſéduits : » Mais il ne ſauroit aſſurément y avoir d'Athée » convaincu de ſon ſyſtême, dit l'Auteur Ency- » clopédique ; car il faudroit pour cela qu'il y » eût une démonſtration de la non-exiſtence de » Dieu, ce qui eſt impoſſible : mais la conviction » & la perſuaſion ſont deux choſes différentes. Il » n'y a que la derniere qui convienne à l'Athée. » Il ſe perſuade ce qui n'eſt point ; mais rien n'em- » pêche qu'il ne le croie auſſi fermement, en ver- » tu de ſes ſophiſmes, que le Théiſte croit l'exiſ- » tence de Dieu, en vertu des démonſtrations » qu'il en a «.

Ici M. Chaumeix crie à l'impiété, & accuſe l'Auteur de dire que la *queſtion de l'exiſtence de Dieu eſt problématique.* Il eſt malheureux qu'un Auteur qui veut défendre la Religion, & intenter contre ſes prétendus adverſaires des accuſations auſſi graves, ait auſſi peu de connoiſſances des ouvrages des hommes célebres qui ont traité la même matiere, & des aveux qu'ils ont faits. J'ouvre Clarke, & je lis : » Ce ne ſont donc que les Athées » de la troiſieme eſpece que j'ai en vue ; c'eſt-à- » dire, ceux qui le ſont par la voie de raiſonne- » ment, & qui, fondés ſur les principes de la Phi- » loſophie, ſoutiennent que leurs argumens con- » tre l'exiſtence de Dieu, leur paroiſſent, après » l'examen le plus exact & le plus ſévere, & plus » forts & plus concluans que ceux par leſquels » on s'efforce de prouver ces grandes vérités. » Ces Athées ſont les ſeuls que je puiſſe prendre » à partie dans ce diſcours, puiſque ce ſont les » ſeuls avec leſquels on puiſſe raiſonner (1) «. Ainſi

[1] *Traité de l'Exiſtence de Dieu.* Pag. 5.

voilà Clarke rangé au nombre des Athées, & M. Chaumeix peut dire de lui ce qu'il dit de l'Auteur Encyclopédique : » Ce n'eſt pas aſſez d'avancer » ces horreurs ; il faut encore faire entendre » qu'elles ne ſont que des aveux de ceux qui » croient l'exiſtence de Dieu «.

Je crois inutile de chercher à juſtifier ce que l'Auteur de l'Article ajoute ſur la méthode qui ſéduit les Athées. Ils mettent en theſe ce qui eſt en objection, & font de leurs ſophiſmes un corps de preuves. Alors quelqu'accablantes que ſoient les difficultés qu'on leur propoſe, malgré la force victorieuſe des argumens dont ils ne peuvent ſe débarraſſer, ils perſiſtent dans leurs ſentimens. C'eſt la marche qu'ont ſuivie tous les Athées de ſyſtême, & ce qui les rend quelquefois difficiles à bien réfuter ; parce qu'ils emploient, tout à la fois, l'entêtement & l'apparence du raiſonnement. Tel eſt le ſyſtême de Spinoſa, qui, malgré qu'il ait été ſi bien réfuté, a encore ſéduit des hommes qui ſe paroient du nom de Philoſophe. Il n'eſt donc pas égal de commencer par l'affirmative ou la négative d'une propoſition, quand on ne veut pas s'expoſer à l'égarement ; c'eſt une regle de Logique, qui a ſa ſource dans le cœur de l'homme. » Celui qui a pris parti dans une queſtion, » n'eſt occupé que des raiſons qui le favoriſent, » & donne peu d'attention à celles qui le com- » battent : il eſt, ſelon Bacon, ſemblable à ces » ſuperſtitieux entêtés de la ſcience des préſages » & de l'Aſtrologie, qui voient très-bien un fait » qui leur eſt favorable, qui le citent comme une » démonſtration, & qui comptent pour rien » mille faits qui la démentent «.

Je ne ſais où Mr. Chaumeix va prendre que

l'Abbé Yvon, dit dans le paſſage que j'ai cité, » que la queſtion de l'exiſtence de Dieu eſt pro- » blématique ; que les alternatives ſont égale- » ment incertaines ; qu'il n'y a pas plus de raiſon » pour affirmer que Dieu exiſte, que pour le » nier (1) «. Enfin Mr. Chaumeix conclut par regarder l'Auteur de l'Article *Athée*, comme un Athée lui-même. Quelles horreurs ! je n'oſe croire que Mr. Chaumeix ſente tout l'odieux de cette qualification, qu'on ne doit jamais donner à qui que ce ſoit ſans un aveu formel de ſa part. Je crains que ſa Logique ne l'ait induit en erreur ; & qu'ayant trouvé égal de commencer par une propoſition affirmative ou négative, il n'ait malheureuſement pris pour theſe : *Tous les Auteurs Encyclopédiques ſont des Athées.* Mais pourſuivons : cet article eſt trop intéreſſant pour ne pas dévoiler ici toutes les infidélités & les bévues de l'Auteur des *Préjugés Légitimes.* » Ici, dit l'Auteur Ency- » clopédique, ſe préſente la célebre queſtion ; » ſavoir ſi les *Lettrés de la Chine* ſont véritable- » ment Athées ? « Alors il examine les différentes Sectes répandues dans cette vaſte contrée, & principalement celle de *Fo* ou *Foé.* » Ce Foé » mourut âgé de 79 ans ; & pour mettre le com- » ble à ſon impiété, après avoir établi l'idolâtrie » durant ſa vie, il chercha à inſpirer l'Athéïſme » après ſa mort. Pour lors il déclara à ſes Diſ- » ciples qu'il n'avoit parlé que par énigmes du- » rant ſa vie. . . . . Cela a donné naiſſance, parmi » les Bonzes, à une Secte particuliere d'Athées, » fondée ſur les dernieres paroles de leur maî- » tre. . . Cette derniere Secte ne reconnoît d'au-

[1] *Préjugés légitimes.* Pag. 235.

» tre Divinité que la matiere, ou plutôt la Natu-
» re; & ſous ce nom, ſource de beaucoup d'er-
» reurs & d'équivoques, elle entend je ne ſais
» quelle ame inviſible du monde, je ne ſais
» quelle force, qui produit & arrange les parties
» de l'Univers; c'eſt, diſent-ils, un principe
» très-pur & très-parfait qui n'a ni commence-
» ment ni fin; c'eſt la ſource de toute choſe, l'eſ-
» ſence de chaque être, & ce qui en fait la vé-
» ritable différence. Ils ſe ſervent de ces magni-
» fiques expreſſions pour ne pas abandonner en
» apparence l'ancienne Doctrine; mais au fond
» ils s'en font une nouvelle. Quand on l'examine
» de près, ce n'eſt plus ce Souverain Maître du
» Ciel, juſte, tout-puiſſant, le premier des eſ-
» prits & l'arbitre de toutes les créatures; on ne
» voit chez eux qu'un Athéiſme raffiné, & un
» éloignement de tout culte Religieux «.

Mr. Chaumeix a encore coupé ce morceau, parce qu'il étoit néceſſaire pour ſon plan, que le Lecteur ignorât qu'il étoit queſtion de la Doctrine des Chinois, & commence par ces mots, *ils ſe ſervent de magnifiques expreſſions.* Il confond la relation du Cap de Bonne-Eſpérance avec celle des Peuples de la Floride, mêle le récit d'un Ecrivain Anglois avec le ſentiment de l'Abbé Yvon; & de cet aſſemblage bizarre & monſtrueux, il tire cette conſéquence, plus monſtrueuſe encore *: vous êtes des Encyclopédiſtes*; c'eſt-à-dire, ſuivant le ſens de M. Chaumeix, des *Athées.* Quoi! eſt-on Athée pour dire que les Chinois ſont Fataliſtes? Je trouve dans le ſixieme volume des *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*: » Les Chinois ne connoiſſent
» aucune différence réelle entre les différentes
» ſubſtances dont l'aſſemblage compoſe l'Univers.
» Ainſi, à prendre ce mot à la rigueur, & au ſens

» que lui donne notre Philoſophie, ils ne recon-
» noiſſent qu'une ſubſtance..... Dans le ſyſtê-
» me Chinois tout eſt éternel ; rien ne commence
» ni ne ceſſe d'exiſter «. Ainſi voilà M. Freret, les P. P. Maffeï & Couplet, Athées, & l'ouvrage d'une Académie célebre, digne de proſcription.

Quoi ! eſt-on Athée parce qu'on rapporte les difficultés que font les Chinois, contre l'exiſtence d'un Etre ſuprême ? Ces objections, au contraire, nous font voir que les différens Peuples de la terre, unis & raſſemblés, n'ont pu encore former un ſeul raiſonnement qui ſoit capable d'ébranler cette importante vérité. » Les Pandets ou Sa-
» vans de l'Inde, regardent la création comme
» une extenſion que Dieu fait de ſa propre ſubſ-
» tance. Selon eux, la deſtruction n'eſt autre choſe
» qu'une repriſe qu'il fait de cette ſubſtance :
» mais demandez-leur comment ſe fait cette re-
» priſe de ſubſtance, ils vous répondront que
» Dieu eſt comme un océan immenſe, dans le-
» quel ſe mouvroient pluſieurs fioles d'eau ; que
» ces fioles, quelque part qu'elles puſſent aller,
» ſe trouveroient toujours dans le même océan,
» dans la même eau ; & que venant à ſe rompre,
» leurs eaux ſe trouveroient en même tems unies
» à leur tout : ou bien ils vous diront, qu'il en
» eſt de Dieu comme de la lumiere, qui eſt la
» même par tout l'Univers. Ils ne vous paie-
» ront jamais que de pareilles comparaiſons,
» &c. « Ainſi, voilà donc Bernier encore au nombre des Athées, & tous les Auteurs qui rapportent ſes paſſages.

Je croirois n'avoir pas encore aſſez juſtifié l'Auteur de l'Article *Athée*, ſi je n'ajoutois ici ce qu'il dit pour purger les Chinois de l'Athéiſ-

me qu'on leur impute, & pour ôter toute reſſource même à ceux qui voudroient s'appuyer de l'autorité de ce Peuple célebre.

» Il ne faut pas trop faire de fond, dit notre » Auteur, ſur le témoignage des Miſſionnaires; » la difficulté d'apprendre la Langue des Chi- » nois, & de lire leurs livres, eſt une grande rai- » ſon de ſuſpendre ſon jugement. D'ailleurs, en » accuſant, ſans doute à tort, les Jéſuites de » ſouffrir les ſuperſtitions des Chinois, on a, » ſans y penſer, détruit l'accuſation de leur » Athéiſme; on dit qu'ils reconnoiſſent le Ciel » matériel pour l'Etre ſuprême; mais ils pour- » roient reconnoître le Ciel matériel (ſi tant eſt » qu'ils aient un mot dans leur Langue qui ré- » ponde au mot de matériel), & croire néanmoins » qu'il y a quelque intelligence qui l'habite, puiſ- » qu'ils demandent de la pluie, &c. «

Après ce que je viens d'expoſer, comment ſe peut-il que M. Chaumeix ſoit venu à bout de ſe perſuader que l'Auteur de l'Article que je viens d'examiner, fût Athée; comment a-t-il pu attacher cette note injurieuſe à un Ecrivain qui prouve contre Bayle, dans l'Article *Athéïſme*, » qu'il » eſt impoſſible qu'une Société d'Athées vive » paiſiblement dans l'état de nature « ? Comment M. Chaumeix a-t-il pu taxer de ſuivre des erreurs monſtrueuſes, un homme qui établit comme principe, » que l'Athéïſme avilit & dégrade la Na- » ture humaine « ? Comment M. Chaumeix a-t-il pu ſoupçonner que des Ecrivains reſpectables aient eu le projet d'établir un ſyſtême affreux dans un livre où on lit : » Que l'Athéïſme eſt puniſſable, » ſuivant le Droit naturel ? « Je me garderai bien de haſarder là-deſſus aucune réflexion ; la cauſe que je défends y gagneroit peu de choſe : je me

contenterai ſeulement de dire qu'il ſeroit bien eſſentiel qu'il exiſtât un Tribunal tout à la fois juſte & actif, où toutes les accuſations vagues d'irréligion fuſſent portées. On a ſévi pluſieurs fois contre les incrédules : il eſt à naître que le calomniateur d'un homme fauſſement accuſé d'irréligion, ait été puni. Un pareil Tribunal ſeroit bien eſſentiel à nos mœurs. Il exiſte l'Hiſtoire des grands Hommes accuſés de magie ; on devroit bien faire celle des grands Hommes injuſtement accuſés d'Athéiſme : c'eſt un morceau qui manque à notre Littérature.

CHAPITRE II.

De l'Article Bonheur.

MR. *Chaumeix* dans l'examen de l'Article *Bonheur*, ſemble redoubler de zele ; ici ſe reproduiſent, ſous de nouvelles formes, les titres de Matérialiſtes & d'Athées, qu'il a ſi libéralement prodigués dans le cours de ſon ouvrage : » Cher» chons, dit-il, en quoi les Encyclopédiſtes font » conſiſter le Bonheur ; demandons à ces nou» veaux Philoſophes, ou à l'Abbé, Auteur de » cet Article, ce qu'il faut pour ſe rendre heu» reux ; les choſes apparemment que la ſageſſe & » la vérité même nous enſeignent devoir rendre » heureux ſes diſciples, dans ces béatitudes con» nues de tous les Chrétiens : non, c'eſt pour lui » un triſte bonheur que celui-là ; écoutons ſa ré» ponſe (1) «. Eh bien, M. Chaumeix, écoutez

[1] *Prejugés légitimes.* Tome 2, pag. 7[illegible]

la réponſe de l'Auteur de l'Article ; elle eſt claire, & vous pouviez la copier, vous qui avez copié tant de choſes. La voici : » La ſource des plaiſirs » légitimes ne coule pas moins pour le Chrétien » que pour l'homme profane : mais dans l'ordre » de la Grace, il eſt infiniment plus heureux par » ce qu'il eſpere, que par ce qu'il poſſede : le » bonheur qu'il goûte ici bas, devient pour lui » le germe d'un bonheur éternel : ſes plaiſirs ſont » ceux de la modération, de la bienfaiſance, de » la tempérance, de la conſcience ; plaiſirs purs, » nobles, ſpirituels, & fort ſupérieurs aux plai- » ſirs des ſens (1) «.

Ce morceau valoit bien la peine d'être copié : mais il renverſoit, de fond en comble, les erreurs qu'on vouloit trouver dans l'Article *Bonheur* : on ne pouvoit plus dire, après cela : » Le » Chrétien qui voudroit ſavoir en quoi conſiſte » le vrai Bonheur, ne doit point avoir recours » aux Auteurs Encyclopédiques, puiſqu'il n'y » trouveroit qu'un alliage bizarre d'Epicure & » d'Epictete, au lieu d'y trouver l'Evangile (2) «. Il falloit encore lire, & on y auroit trouvé :

» JESUS-CHRIST, notre Légiſlateur & en même- » tems notre Dieu, n'eſt point venu pour anéan- » tir la Nature, mais pour la perfectionner. Il ne » nous fait point renoncer à l'amour du plaiſir, » & ne condamne point la vertu à être malheu- » reuſe ici bas. Sa Loi eſt pleine de charmes & » d'attraits ; elle eſt toute compriſe dans l'amour » de Dieu & du Prochain (3) «.

Ces paſſages ne ſont point équivoques, & ne

(1) *Dictionnaire Encyclopédique.* Art. *Bonheur.*
(2) *Préjugés légitimes.* Tome 2, pag. 6.
(3) *Diction. Encyclop.* Art. *Bonheur.*

reſpirent que l'amour de la Religion : auſſi M. Chaumeix les a-t-il retranchés. Eſt-ce mauvaiſe foi ? Eſt-ce précipitation ? Eſt-ce défaut de lumieres qui lui fait dire, » que les Auteurs Encyclo-» pédiques enſeignent que le plaiſir ou la volupté, » comme parloit Epicure, peut ſeul rendre l'hom-» me heureux (1) « ? Il ne me convient pas de donner des qualifications quelconques à cet Auteur, qui paroît avoir du zele ; c'eſt au Public à juger. Je ſerai obligé ſouvent, dans le cours de cette petite brochure, de taxer M. Chaumeix d'infidélité. Comme je prouverai toujours par des faits, j'éviterai, autant que je pourrai, le ton injurieux qui dépare toujours la vérité. Les contradictions, en ce genre, marquent toujours la foibleſſe de la cauſe qu'on défend. M. Chaumeix ne s'en eſt pas quelquefois garanti. Il fait un crime aux Auteurs Encyclopédiques d'avoir cité Monteſquieu, & il n'a point rougi d'aller chercher dans des archives de menſonges les traits qu'il a voulu lancer contre ſes ennemis. Il n'a pas même épargné un Journaliſte eſtimable à bien des égards, qui n'a commis d'autre crime que celui que je commets ici, & dont le principal grief eſt de porter le titre d'*Encyclopédique*.

(1) *Préjugés légitimes*. Tome 2, pag. 10.

CHAPITRE III.

De l'Article Fanatiſme.

L'Auteur de l'Article *Fanatiſme* jette un coup d'œil rapide ſur les différentes Sectes, éteintes ou ſubſiſtantes, dont les illuſions & les égaremens ont produit toutes les horreurs dont l'eſpece humaine eſt capable.

» Mais, avant d'aller plus loin, écartons de nous, » dit-il, toutes les fauſſes applications, les allu- » ſions injurieuſes, & les conſéquences malignes » dont l'impiété pourroit s'applaudir, & qu'un » zele trop prompt à s'allarmer nous attribue- » roit peut-être, ſi quelques Lecteurs avoient » l'injuſtice de confondre les abus de la vraie » Religion avec les principes monſtrueux de la » ſuperſtition : nous rejettons ſur lui d'avance » tout l'odieux de ſa pernicieuſe Logique. Mal- » heur à l'Ecrivain téméraire & ſcandaleux qui, » profanant l'uſage & le nom de la liberté, peut » avoir d'autres vues que celles de dire la vé- » rité par amour pour elle, & de détromper les » hommes des préjugés funeſtes qui les détrui- » ſent (1) « !

M. Chaumeix a encore retranché ce morceau; je laiſſe au Lecteur à faire l'application du portrait.

Après un court détail des ſacrifices ſanglans en uſage chez les Getes, les Carthaginois & les autres Idolâtres, l'Auteur dit, » que les Gymnoſo- » phiſtes Indiens ſe brûlent eux-mêmes, afin que

(1) *Dictionnaire Encyclopédique*, Article *Fanatiſme*.

» leur

» leur ame arrive pure au Ciel; comme ils » attendent que la vieilleſſe, ou quelque mala- » die violente leur ait ôté toute eſpérance de » vivre, c'eſt choiſir le genre de ſa mort, & non » en prévenir le terme : mais qu'une jeune épouſe » ſe jette dans le bûcher de ſon époux; que les » eſclaves ſuivent leur Maître, & les courtiſans » leur Roi, juſqu'au milieu des flammes; voilà ce » dont on ne peut attribuer la cauſe qu'à l'extra- » vagance de l'imagination, pouſſée hors des bor- » nes naturelles de la raiſon & de la vie, par une » maladie inconcevable. Quand on eſt entêté de » ſes Dieux, & frappé d'une vaine terreur juſ- » qu'à mourir pour leur plaire, ménagera-t-on » beaucoup leurs ennemis ? Delà ces ſiecles de » perſécutions qui acheverent de rendre le nom » Romain odieux à toute la terre, & qui feront à » jamais l'horreur du Paganiſme (1) «.

Voilà le paſſage tel qu'il ſe trouve dans le Dictionnaire Encyclopédique. On voit que l'Auteur de l'Article *Fanatiſme* ne parle que des Dieux de l'idolâtrie ; de la fureur des Getes, qui ſe diſputent le barbare honneur d'aller porter à Zamolxis les vœux de la Patrie ; des Indiens qui ſe jettent au milieu des flammes : il n'y avoit point d'impiété à dire, que ces Peuples ſont entêtés de leurs Dieux, & frappés d'une vaine terreur. Il falloit cependant trouver de l'irréligion dans ce morceau : qu'a fait M. Chaumeix ? Il a retranché tout ce qui pouvoit le gêner, & commence ainſi : » Quand on eſt entêté de ſes Dieux juſqu'à mou- » rir pour leur plaire, ménage-t-on beaucoup » leurs ennemis ? Delà ces ſiecles de perſécu- » tions « ; & ſans ajouter ce qui ſuit, il fait une

[1] *Dictionnaire Encyclopédique*, Art. *Fanatiſme*.

vigoureuſe ſortie ſur l'Auteur, en lui imputant d'inſulter à l'attache des premiers Chrétiens pour Jeſus-Chriſt, qui alloit juſqu'à mourir pour lui plaire. M. Chaumeix joint une ironie aſſez groſſiere à cette imputation odieuſe, & finit par un autre morceau qu'il tronque encore. Je crois que tout homme impartial verra, au premier coup d'œil, qu'il n'eſt là queſtion ni de Martyres ni de Chrétiens, comme le prétend M. Chaumeix. Cet Auteur tranſporté, ne prend qu'une phraſe, qu'un mot des articles qu'il veut cenſurer. Tout le monde ſait qu'en uſant de cette méthode, on pourroit trouver dans le livre le plus orthodoxe, des propoſitions qui paroîtroient condamnables au premier coup d'œil. L'infidélité ſaute encore aux yeux dans le morceau qui ſuit.

» Mais voici d'autres fureurs, continue l'Hiſ-
» torien du Fanatiſme : Pardonne, Religion ſain-
» te, ſi je rouvre ici tes plaies, & la ſource de
» tes larmes «. Il fait enſuite la peinture des horreurs commiſes par les Croiſés; détail que nous ne liſons point dans nos Hiſtoriens, ſans déplorer le funeſte aveuglement de ce ſiecle barbare; il paſſe enſuite aux excès commis dans le Nouveau-Monde par ces Conquérans farouches, qui firent trembler l'Amérique, & l'inonderent de ſang.

» Quand le plus humain des Légiſlateurs en-
» voya des Pêcheurs pour annoncer ſa Doctrine
» à toute la Terre, comme une bonne nouvelle,
» penſoit-il qu'on abuſeroit un jour de ſa parole
» pour bouleverſer l'Univers ? .... Le Chriſtianiſ-
» me eſt la meilleure école d'humanité. Une Loi,
» dit un Auteur, qu'aucun parti ne déſavouera,
» quelle que fut ſa croyance; une Loi qui ordonne
» à ſes Diſciples d'aimer tous les hommes, ſans en
» excepter même leurs ennemis; qui leur défend

» de persécuter ceux qui les haïssent, & de haïr » ceux qui les persécutent, ne leur permet pas » de maudire ceux qui béniſſent Dieu dans une » autre Langue : ce n'eſt point à elle qu'on im- » putera ces fleuves de ſang que le Fanatiſme a » fait couler. Cette fauſſe idée de Dieu & de la » Religion, dit Tillotſon, que nous ne crain- » drons pas de citer encore, les dépouille l'un » & l'autre de toute leur gloire & de toute leur » majeſté. Séparer de la Divinité la bonté & la » miſéricorde, & de la Religion la compaſſion & » la charité, c'eſt rendre inutiles les deux meil- » leures choſes du monde, la Divinité & la Re- » ligion. En effet, lorſque la Religion nous pouſſe » à faire mourir les hommes pour l'amour de » Dieu ; lorſqu'elle ne ſert qu'à nous rendre en- » fans de la colere & de la cruauté, ce n'eſt plus » une Religion, mais une impiété. Il vaudroit » mieux qu'il n'y eût point de révélation «.

M. Chaumeix auroit dû faire obſerver à ſes Lecteurs, que les Auteurs Encyclopédiques ne font ici que rapporter les paroles de Tillotſon, Archevêque de Cantorbery ; choſe qu'il n'a pas faite : mais le comble de la mauvaiſe foi eſt d'avoir dit, d'après l'Auteur de l'Article *Fanatiſme*, que les Païens furent étonnés quand ils virent les Chrétiens devenus plus nombreux, ſe déclarer une guerre implacable, &, au défaut d'armes, s'attaquer *par la calomnie* ; Nicolaïtes, Carpocratiens, Montaniſtes, &c. tous connus ſous le nom de Chrétiens, donner aux Idolâtres la plus mauvaiſe idée de la Religion des Saints. Quelle concluſion allez-vous tirer de cet expoſé, dit M. Chaumeix ? » Il vaudroit mieux qu'il n'y eût pas de révéla- » tion «. L'infidélité, je le répete, ſaute aux yeux. Il n'y a qu'à confronter les deux textes,

pour découvrir la vérité. Qui ne doit être étonné, après cet extrait fidele, de la hardieſſe de M. Chaumeix, qui ne craint point de dire :

» Il eſt clair que l'intention des Encyclopédiſ-
» tes, dans l'Article que j'examine ici, eſt de faire
» entendre que le Fanatiſme ou la Religion, eſt
» la même choſe ; c'eſt pourquoi, après nous avoir
» montré que la Religion chrétienne eſt un Fana-
» tiſme . . . (1) «. Mais j'ai honte moi-même de rapporter de pareilles accuſations.

CHAPITRE IV.

De l'Article Forme.

M. Chaumeix accuſe ici *M. d'Alembert* d'avoir *confondu l'homme avec la brute*, & cela pour avoir dit : » Si les bêtes ſentent, comme l'expé-
» rience paroît le prouver, elles ont donc en
» elles un principe diſtingué de la matiere : car ce
» ſeroit renverſer les preuves de la ſpiritualité de
» l'ame, que de croire que Dieu puiſſe accorder
» à une ſubſtance étendue le ſentiment & la pen-
» ſée : ou ſi l'ame des bêtes n'eſt point matiere,
» pourquoi s'éteint-elle à la deſtruction de leur
» corps ? La Philoſophie de l'Ecole n'a pu trou-
» ver à cette difficulté d'autre réponſe, ſinon que
» l'ame des bêtes étoit matérielle ſans être ma-
» tiere ; au lieu que l'ame de l'homme étoit ſpi-
» rituelle : comme ſi une abſurdité pouvoit ré-
» ſoudre une objection ; & comme ſi nous pou-
» vions concevoir un Etre ſpirituel ſous une au-

[1] *Eſſai de réfutation de l'Encyclopédie*, Liv. 2, pag. 275.

» tre idée que ſous l'idée négative d'un Etre qui » n'eſt point matiere (1) «.

» Les Philoſophes modernes, plus raiſonnables, » conviennent de la ſpiritualité de l'ame des bê- » tes, & ſe bornent à dire qu'elle n'eſt pas im- » mortelle, parce que Dieu l'a voulu ainſi «.

Mais croire que les bêtes ſentent, & par conſéquent qu'elles ſouffrent, n'eſt-ce pas enlever à la Religion le grand argument que S. Auguſtin tire des ſouffrances de l'homme, pour prouver le péché originel ? Sous un Dieu juſte, dit ce Pere, *toute créature qui ſouffre, doit avoir péché.*

» Deſcartes, le plus hardi, mais le plus conſé- » quent des Philoſophes, n'a trouvé qu'une ré- » ponſe à cette objection terrible : ça été de re- » fuſer abſolument tout ſentiment aux animaux ; de » ſoutenir qu'ils ne ſouffrent point, & de les re- » garder comme de purs automates, &c. «

» Quel parti faut-il donc prendre ſur la queſ- » tion de l'ame des bêtes ? Croire, d'après le ſens » commun, que les bêtes ſouffrent ; croire en » même tems, d'après la Religion, que notre ame » eſt ſpirituelle ; que Dieu eſt toujours ſage, tou- » jours juſte, & ſavoir ignorer le reſte «.

Cette ſage retenue, ce ton philoſophique de M. d'Alembert lui a valu, de la part de M. Chaumeix, les reproches les plus vifs. On peut voir comment cet illuſtre Académicien a répondu dans le tome 4e. de *ſes Mélanges de Littérature & de Philoſophie*, à toutes ces accuſations. Je me bornerai ici ſeulement à faire quelques réflexions ſur la critique de M. Chaumeix.

Si les bêtes ne ſont que de purs automates ; ſi l'on peut expliquer, par le méchaniſme des nerfs,

[1] Tome II, pag. 176.

comment une ſubſtance matérielle peut avoir des ſenſations, peut haïr, aimer, ſe reſſouvenir, j'avoue qu'on ôte à la raiſon l'argument le plus fort qu'elle puiſſe apporter de la ſpiritualité de l'ame; car je ſuis intimement perſuadé que la faculté de ſentir ne peut être l'attribut de la matiere, (comme je le prouverai par la ſuite) & que cette faculté ne peut réſider que dans une ſubſtance ſimple, indiviſible, ſpirituelle par conſéquent; dans une ame, en un mot.

» Mais comment, avec des organes pareils aux » nôtres, avec des ſenſations ſemblables, & ſou» vent plus vives, les bêtes reſtent-elles bornées » à ces mêmes ſenſations, ſans en tirer, comme » nous, une foule d'idées abſtraites & réfléchies, » les notions métaphyſiques, les Loix, les Scien» ces & les Arts. C'eſt ce qu'il faut nous réſou» dre à ignorer «. C'eſt un triſte ſort pour notre curioſité & notre amour-propre; mais c'eſt le ſort de l'humanité. En vain voudrions-nous arracher le voile que l'intelligence ſuprême a mis devant notre foible vue. La raiſon nous force à croire que la faculté de ſentir ne peut être l'attribut d'une ſubſtance matérielle; les bêtes ont donc une ame: mais la certitude parfaite que nous avons de l'immortalité de la nôtre, ſe fonde principalement ſur ce que Dieu l'a révélé. Or, la même révélation qui nous apprend que l'ame humaine eſt immortelle, nous apprend auſſi que l'ame des bêtes n'a pas le même privilege. Elle doit donc périr avec leur corps. Voilà, je penſe, la ſeule profeſſion de foi ſur cette matiere, que l'orthodoxie la plus ſcrupuleuſe ſoit en droit d'exiger.

Pour ce qui regarde le paſſage de S. Auguſtin, que M. d'Alembert traduit par *toute créature*, & M. Chaumeix par *aucun homme*, il ne valoit pas la

peine de chicaner là-deſſus ; & je donne à Mr. Chaumeix ce paſſage-ci du même Pere à traduire: *Omnis pœna ſi juſta eſt , eſt pœna peccati.* Lib. 1. Retract. Cap. 9. Num. 5.

M. d'Alembert dit que nous ne pouvons avoir d'autre idée de ſpiritualité qu'une idée négative ; ce qui eſt aſſurément très-vrai & très-orthodoxe ; mais M. Chaumeix, Métaphyſicien plus ſublime, prétend en avoir une autre idée. Voici ſon raiſonnement.

» Tous les objets qui ont frappé mes ſens, & » par conſéquent, tous les objets que je connois, » ſont matériels ; ainſi l'idée d'un Etre ſpirituel, » & la ſeule que je puiſſe en avoir, eſt une idée » négative, c'eſt-à-dire, qu'en niant les idées de » tout ce que je connois, j'aurai l'idée d'eſprit : » mais comme c'eſt auſſi la ſeule idée que j'aie du » néant, le néant ou l'eſprit ſont la même choſe. » Je vous défie, continue-t-il, de vous commen- » ter plus fidellement (1) «.

La ſeule réponſe que mérite ici ce Commentaire, eſt celle-ci : le néant eſt la négation de l'être ; l'eſprit eſt la négation de la matiere & de l'étendue. Un homme qui auroit, d'une ſubſtance ſimple & indiviſible, une autre idée que celle d'une ſubſtance qui n'a point de parties, & ne peut point être diviſée, ſeroit aſſurément un phénomene. Ce qui ne peut être diviſé n'eſt pas matiere, & tout ce qui n'eſt pas matiere, ne peut être diviſé : mon ame n'eſt ni matiere, ni étendue, & cependant c'eſt une *ſubſtance* : voilà tout ce qu'il m'eſt permis d'en ſavoir. Mais M Chaumeix eſt bien un autre homme, lui qui nous aſſure qu'il a une idée claire & diſtincte d'une figure de mille

(1) Chaumeix. Tome II, pag. 248.

angles ; que tous les gens inſtruits ont décidé que les bêtes ſont de pures machines ; qu'il a de l'eſprit une autre idée qu'une idée négative ; qu'il ſoutient de plus, » que les devoirs de la morale ne » peuvent être connus par la raiſon ; que l'exiſten» ce des corps, eſt une vérité révélée, & que l'ame » eſt immortelle de *ſa nature* «. Je me garderai bien de donner à cette derniere propoſition la qualification qu'elle mérite ; la charité me le défend.

CHAPITRE V.

De l'Article Foi.

MR. *Chaumeix* commence l'examen de l'Article *Foi*, par une Satyre contre M. Morellet. Je croirois me rendre complice de ſa mauvaiſe intention, ſi j'entreprenois même de le réfuter à cet égard : au reſte, M. Morellet & les Auteurs Encyclopédiques doivent être bien contens, que dans un article de près de vingt pages *in-folio* ; que dans une matiere métaphyſique, & qui tient à toute la Théologie, M. Chaumeix, malgré ſon talent à découvrir de prétendues impiétés à chaque page, n'ait pu préſenter à ſes Lecteurs, que quelques propoſitions détachées, & que ſa cenſure l'ait lui-même induit en erreur : entrons dans l'examen de ſa critique.

Tout le monde ſait qu'on regarde comme de foi en Théologie, les dogmes rigoureux de la néceſſité abſolue de la foi ; au lieu qu'on traite de ſentimens pieux les principes qui peuvent lui ſervir de correctif. C'eſt ainſi qu'on dit que la volonté de Dieu

de ſauver tous les hommes, & la conceſſion des moyens ſuffiſans pour le ſalut, ſont des ſentimens pieux, & qui approchent de la Foi.

» La Doctrine de l'Egliſe Chrétienne n'eſt pas, » dit M. Morellet, que, hors ceux qui ſont viſiblement de l'Egliſe, & qui ont entendu & reçu la » parole de l'Evangile, tous les autres périſſent » éternellement; c'eſt ſeulement que celui qui ne » croit pas, ſera condamné; que celui qui ne ſera » pas de l'Egliſe par la Foi, n'entrera point dans » le Royaume des Cieux; mais elle ne décide pas » que, hors ceux qui ſont viſiblement de l'Egliſe, » & qui ont reçu, par les moyens ordinaires, la » prédication de l'Evangile, aucun n'ait la Foi. En » un mot, cette propoſition: *Hors de l'Egliſe, & » ſans la Foi, point de ſalut*, n'eſt pas la même » que celle-ci: *Hors de l Egliſe viſible point de Foi* «.

» Le dogme de la néceſſité de la Foi ne reçoit » donc aucune atteinte de l'opinion de ceux qui » diſent, que des Païens & des Sauvages ſe ſont » ſauvés par la Foi «.

» Mais, dit-on, ces gens-là ne peuvent pas » croire, ſelon ce paſſage de S. Paul: *Quomodò » credent, ſi non audierunt? Quomodò audient, ſine » prædicante*: ils ſont donc ſauvés ſans la Foi. Les » Théologiens répondent, que les Païens & les » Sauvages en queſtion, ne peuvent pas croire » par les voies ordinaires; mais que rien n'empêche que Dieu n'éclaire leur eſprit extraordinairement; que perſonne ne peut borner la puiſſance & la bonté de Dieu, juſqu'à décider qu'il » n'accorde jamais ces ſecours extraordinaires: » cependant, on voit que l'hypotheſe de ce ſecours eſt abſolument gratuite «.

Voilà le paſſage comme auroit dû le préſenter M. Chaumeix. Voici actuellement ſa réponſe: j'en

élague encore les invectives & les alluſions froides.

„ *Jeſus-Chriſt* a dit à ſes Diſciples : *Allez, inſtruiſez toutes les Nations ; quiconque croira, & ſera baptiſé, ſera ſauvé.* Il eſt clair, continue M. Chaumeix, que Jeſus-Chriſt vouloit que toutes les Nations ne fuſſent ſauvées que par le moyen de l'inſtruction de ſes Apôtres & de leurs ſucceſſeurs, & que le Baptême fût le ſceau de la promeſſe du ſalut qu'il faiſoit au monde, juſtement condamné à une punition éternelle. Quelle difficulté trouvez-vous à ce que la plus grande partie du genre-humain périſſe éternellement ? Le nombre des Elus doit-il être celui de la plus grande partie des hommes (1) « ?

Ce raiſonnement peut ſe réduire à l'une de ces deux prétentions.

1°. Ou qu'aucune Créature n'a jamais été, & ne ſera jamais éclairée extraordinairement ; & que les Infideles ne peuvent jamais avoir des moyens dont le bon uſage puiſſe les conduire infailliblement à la grace de la Foi, quoique ces moyens ne ſoient pas naturels : dans ce cas, la propoſition eſt téméraire.

2°. Ou que l'infidélité même négative eſt un péché : erreur que l'Egliſe a condamnée dans Baius. *Infidelitas purè negativa in his quibus Chriſtus non eſt prædicatus, peccatum eſt.* Num. 68.

C'eſt à M. Chaumeix à choiſir ; car il faut qu'il ſoutienne l'une de ces deux propoſitions, pour trouver repréhenſible le paſſage que j'ai rapporté ; autrement, il n'auroit pas entendu l'état de la queſtion. Qu'on juge par-là combien la critique de cet Auteur eſt juſte, & la ſcience théologique profon-

(1) *Préjugés légitimes.* Tome 2, pag. 339.

de : mais, continuons. M. Morellet se fait, & résout ensuite les objections sur la nécessité de la Foi, qu'on trouve dans tous les Traités de Théologie.

„ Mais si un Infidele a des moyens suffisans „ pour observer la Loi naturelle, dit M. Morellet ; „ s'il a le secours de la grace pour cela, il peut fort „ bien arriver qu'il l'observe effectivement ; c'est „ ce que prouve clairement l'hypothese que fait „ Collius, &c. St. Thomas répond, que si cet „ homme observoit la Loi naturelle, Dieu lui en- „ verroit plutôt un Ange du Ciel, pour lui annon- „ cer les vérités qu'il est nécessaire qu'il croie, „ pour arriver au salut, ou qu'il useroit de quel- „ que moyen extraordinaire pour le conduire à la „ Foi ; & qu'ainsi il ne se sauveroit pas sans la Foi, „ ou s'il fermoit les yeux à la vérité, après l'avoir „ entrevue, son infidélité cesseroit d'être pure- „ ment négative.

» Il est faux, répond M. Chaumeix, que S. Tho- „ mas convienne de la possibilité de l'hypothese, „ (1) «. Voilà qui est formel. Cependant voici le passage de ce Docteur ! *Si aliquis in silvis, vel inter bruta animantia nutritus, ductum naturalis rationis sequeretur in appetitu boni & fugâ mali, certissimè est tenendum quòd ei Deus, vel per internam inspirationem, revelaret ea quæ sunt ad credendum necessaria, vel aliquem fidei prædicatorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Cornelium.* Quæst. 14 de Verit. Art. II.

On peut juger actuellement de la Foi qu'il convient d'ajouter aux démentis formels de l'Auteur des *Préjugés légitimes.*

Je ne réfuterai point ce qu'il ajoute ensuite : comme ce ne sont que des reproches vagues, &

(2) *Préjugés légitimes.* Tome 2, pag. 241.

des déclamations vaines, assaisonnées du fiel qu'il répand toujours sur les Auteurs Encyclopédiques, je ne m'y arrêterai pas.

CHAPITRE VI.

De l'Article Christianisme.

„ LE Christianisme, dit l'Auteur de cet Arti-
„ cle, (1) peut être considéré dans son rapport,
„ ou avec des vérités sublimes & révélées, ou avec
„ des intérêts politiques, c'est-à-dire, dans son
„ rapport ou avec les félicités d'une autre vie, ou
„ avec le bonheur qu'il peut procurer en celle-ci.
„ Envisagé sous le premier aspect, il est entre tou-
„ tes les Religions qui se disent révélées, la seule
„ qui le soit effectivement, & par conséquent la
„ seule qu'il faut embrasser. Les titres de sa divi-
„ nité sont contenus dans les livres de l'Ancien &
„ du Nouveau Testament : la critique la plus sé-
„ vere reconnoît l'authenticité de ces Livres : la
„ raison la plus fiere respecte la vérité des faits
„ qu'ils rapportent ; & la saine Philosophie s'ap-
„ puyant sur leur authenticité & sur leur vérité,
„ conclut de l'un & de l'autre que ces livres sont
„ divinement inspirés, &c. «

» Mais la morale du Christianisme est non-seu-
„ lement la seule vraie ; mais elle est encore la plus
„ utile, suivant cette regle invariable, qu'il n'y a
„ rien d'universellement utile, qui ne soit exacte-
„ ment vrai ; ces deux choses marchant toujours
„ de front, & agissant en même tems sur les es-

(3) *Diction. Encyclop.* Tome III, pag. 384.

„ prits. Jesus-Christ en apportant au monde sa re-
„ ligion, s'est proposé, pour fin, d'instruire les
„ hommes, & de les rendre meilleurs. « Sa mo-
rale, à ne la considérer même que dans le rap-
port qu'elle peut avoir avec notre bonheur ici-
bas, est encore la plus utile, parce qu'elle est la
plus vraie.

„ Les autres Législateurs, pour imprimer aux
„ peuples le respect envers les Loix qu'ils leur don-
„ noient, ont aspiré à l'honneur d'en être regar-
„ dés comme les organes de la Divinité... Ainsi,
„ Amasis chez les Egyptiens, prétendoit avoir
„ reçu ses Loix de Mercure, de Lycurgue, d'Ap-
„ pollon ; Numa, de la Déesse Egérie, &c. «

„ Mais en faisant descendre du ciel en terre,
„ comme d'une machine, tous ces Dieux, pour
„ leur inspirer les Loix qu'ils devoient dicter aux
„ hommes, les Législateurs nous montrent dans
„ leurs personnes des fourbes & des imposteurs,
„ qui, pour se rendre utiles au genre-humain en
„ cette vie, ne pensoient guere à le rendre heu-
„ reux dans l'autre. Jesus-Christ, animé d'un esprit
„ bien différent de celui de tous les Législateurs
„ dont j'ai parlé, commença par détruire les er-
„ reurs qui tyrannisoient le monde. Afin de ren-
„ dre sa religion plus utile, en lui donnant, pour
„ premier objet, la félicité d'une autre vie, il vou-
„ lut encore qu'elle fit notre bonheur en celle-ci.
„ Sur la ruine des idoles, dont le culte superstitieux
„ entraînoit mille désordres, il fonda le Christia-
„ nisme, qui adore en esprit & en vérité un seul
„ Dieu, juste rémunérateur de la vertu. Il réta-
„ blit dans sa splendeur primitive la Loi natu-
„ relle, que les passions avoient obscurcie. Il révéla
„ aux hommes une morale jusqu'alors inconnue
„ dans les autres Religions. Il leur apprit à se haïr

„ ſoi-même, à renoncer à ſes plus cheres inclina-
„ tions. Il grava dans les eſprits ce ſentiment pro-
„ fond d'humilité, qui détruit & anéantit toutes
„ les reſſources de l'amour-propre, en le pourſui-
„ vant juſques dans les replis les plus cachés de
„ l'ame. Il ne renferma pas le pardon des injures
„ dans une indifférence ſtoique, qui n'eſt qu'un
„ mépris orgueilleux de la perſonne qui a outragé;
„ mais il le porta juſqu'à l'amour même pour les
„ plus cruels ennemis. Il commanda d'allier la mo-
„ deſtie avec les plus rares talens. Il réprima, par
„ une ſévérité *prudente*, le crime juſques dans la
„ volonté même, pour empêcher de ſe produire
„ au dehors, & d'y cauſer de funeſtes ravages (1)«.

J'ai cru devoir rapporter ce paſſage en entier, quoiqu'un peu long, parce que M. Chaumeix en a tiré des conſéquences injurieuſes à la religion de l'Auteur, & que la ſeule inſpection du texte tranchera la difficulté, & ſervira à mettre dans tout tout ſon jour la mauvaiſe foi du Critique.

„ Quoique les Auteurs Encyclopédiſtes, dit
„ M. Chaumeix, ne mettent pas d'ordinaire leurs
„ impiétés dans les articles où l'on pourroit ai-
„ ſément les trouver, néanmoins à l'article *Chriſ-*
„ *tianiſme*, ils n'ont pu éviter de ſe trahir... Ils
„ ont conclu que nous ne devons regarder Jeſus-
„ Chriſt que comme un Légiſlateur.... Ceux-ci,
„ de même que Jeſus-Chriſt, ont-ils avancé, ont
„ appuyé leurs Loix du dogme des peines &
„ des récompenſes d'une autre vie. Tous les Lé-
„ giſlateurs ſe ſont tous dits inſpirés pour annon-
„ cer la vérité aux hommes; donc, vous n'avez
„ regardé Jeſus-Chriſt que comme un Légiſlateur;
„ & la preuve, continue M. Chaumeix, c'eſt que

(1) *Dictionnaire Encyclopédique.* Tome III, pag. 384.

„ vous avez osé prononcer que la conduite de Je-
„ sus-Christ vous paroissoit prudente (1)“.

Voilà les pieces du procès, c'est au Lecteur à juger : mais assurément il n'est personne qui, au premier coup d'œil, ne voie qu'il n'y a pas un mot de tout cela.

Mais ce n'est pas tout. L'Auteur de l'article *Christianisme*, après avoir confondu ceux qui veulent attaquer la morale de Jesus-Christ, du côté de sa perfection, combat après, ceux qui se retranchent à dire que cette perfection même est nuisible aux Etats ; distillent leur fiel contre le célibat, que la Religion Chrétienne conseille à un certain ordre d'hommes, pour une plus grande perfection, & contre le luxe qu'elle défend. L'Auteur s'éleve contre ces deux reproches, & conclut, à l'égard du luxe, que puisque le Christianisme permet les dépenses à proportion de l'inégalité des fortunes, il n'est point un obstacle aux progrès des Arts, du commerce & de l'industrie, toutes choses qui concourent à la splendeur des Etats.

Mais il est des hommes qui cherchant toujours des prétextes plausibles pour se livrer à leurs passions, portent tout à l'excès en matiere de morale, & aiment spéculativement tout ce qui tient d'une dureté farouche, & de mœurs féroces ; les différentes héréſies en fourniſſent plusieurs exemples : tels furent les Novatiens & les Montanistes, qui reprochoient à l'Eglise son extrême indulgence, dans le tems même, où pleine encore de sa premiere ferveur, elle imposoit aux Pécheurs publics des pénitences canoniques, dont la peinture feroit capable d'effrayer aujourd'hui les solitaires de la *Trappe*. Tels ont été les Hussites qui ont

(1) *Préj. lég.* Tom. II, pag. 277.

préparé les voies à la réformation des Proteſtans. » Dans l'Egliſe même Catholique, ajoute l'Au- » teur de l'Article *Chriſtianiſme*, il ſe trouve de » ces prétendus ſpirituels qui, ſoit hypocriſie, » ſoit miſanthropie, condamnent comme abus » tout uſage des biens de la Providence, qui va » au delà du ſtrict néceſſaire, &c. «

Ici M. Chaumeix accuſe l'Auteur d'invectiver contre ceux qui nous prêchent la morale de l'Evangile. » Nous ne devons prendre des créatu- » res, (ajoute-il dogmatiquement) que ce dont » nous ne pouvons abſolument nous paſſer «. Cela ſeroit excellent, ſi l'Encyclopédie n'étoit faite que pour des *Chartreux*, & ſi les conſeils de l'Evangile étoient autant de préceptes.

» Je ne prétends point condamner, dit un Pré- » dicateur célebre, les diſtinctions des dignités » & de naiſſance, que les vêtemens & les équi- » pages peuvent marquer, & qui ont beſoin, en » quelque maniere, de certain faſte extérieur, » pour ſe ſoutenir, pour attirer le reſpect dû à » leur condition : telle eſt la foibleſſe humaine; » elle a beſoin d'un dehors qui frappe, ſoit pour » maintenir le commandement, ſoit pour adou- » cir l'obéiſſance. Vivez, Chrétiens, paroiſſez » d'une maniere convenable à votre état ; ce » n'eſt point ce que j'ai à vous reprocher ; ſur » quoi je ſuis obligé de vous blâmer, c'eſt ſur » ces excès qui vont au delà de votre condition, » de vos revenus, &c. «

On voit que tous les Prédicateurs ne ſont pas auſſi rigides que M. Chaumeix.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VII.

De l'Article Eclectique.

MR. *Chaumeix* n'a pas craint de mettre ſur le compte des Auteurs Encyclopédiques, ce qu'ils ont dit de la Doctrine d'Epicure. Il a fait un crime à M. Diderot d'avoir rapporté le ſyſtême de ce Philoſophe. Quoi, l'honneur & l'intérêt de la Religion exigeroient-ils qu'on ſupprimât ces détails ? Les dogmes de l'Evangile, après avoir ſubjugué les plus grands hommes, viendroient-ils échouer contre la Philoſophie d'Epicure & de Platon ? Non : le croire c'eſt montrer une puſillanimité coupable, ou une ignorance honteuſe. Qu'on étale aux yeux du Chrétien les ſyſtêmes du Paganiſme les mieux liés, il ſaura en démêler tous les détours. L'Ecole de Jeſus-Chriſt peut combattre à découvert & confondre l'Ecole de Platon. On peut donc, on doit même, dans un Ouvrage philoſophique, comme l'Encyclopédie, retracer ſous nos yeux les erreurs & les vérités qu'ont enſeigné les anciens Philoſophes, ſur-tout quand les faits dépoſés dans ces archives de l'eſprit humain, ſont avérés, & prouvés par l'Hiſtoire : ainſi, ſans être accuſés d'une audace coupable, pluſieurs grands hommes nous ont donné l'Hiſtoire des mœurs & des ſentimens des anciens Philoſophes. Nous vivons dans un ſiecle trop éclairé, & la vérité de la Religion Chrétienne eſt trop bien étayée, pour chercher à détruire, par un zele indiſcret, les monumens de l'Antiquité, qui ſont échappés à la fureur des tems.

Cependant un excès auſſi blâmable ſemble avoir porté M. Chaumeix à faire aux Auteurs Encyclopédiques les reproches les plus vifs, dans l'examen qu'il a fait de l'Article *Eclectiſme* : quelle autre raiſon, en effet, auroit pu l'y déterminer ? Ces Auteurs n'ont fait que rapporter ce que Bruker, Deſlandes, & tant d'autres ont dit.

» *L'Eclectiſme*, qui avoit été la Philoſophie des » bons eſprits depuis la naiſſance du monde, ne » forma une Secte, & n'eut un nom que vers la » fin du ſecond ſiecle (1) «.

» Quoi, dit M. Chaumeix, tous ceux qui » croyoient aux vérités que Dieu avoit révélées » à nos premiers Peres ; enfin, tous ceux qui par » leur foi mériterent que leurs actions leur fuſ- » ſent imputées à juſtice, qui aſſurément n'étoient » pas des *Eclectiques*, n'étoient pas auſſi de bons » eſprits [2] « !

Il n'eſt aſſurément ici queſtion ni d'Abraham ni de Jacob ; c'eſt de la Philoſophie *Eclectique* dont parlent les Auteurs Encyclopédiques. M. Chaumeix veut-il pouſſer la barbarie ou l'ignorance juſqu'au point de refuſer à quelques Philoſophes Païens le titre de bons eſprits, dans le ſens qu'on l'entend ordinairement : qu'il voie les aveux qu'en ont fait les Peres de l'Egliſe.

Ecoutez les témoignages de vos propres Philoſophes (3), diſoit Tertullien ; *rendez-vous à leur autorité. Platon ne vous paroît il pas un Maître ſolide & intelligent ? Devez-vous craindre de ſuivre les traces d'un guide ſi éclairé ?*

Que M. Chaumeix parcoure la liſte des *Sages*

(1) *Dictionnaire Encyclopédique*. Art. *Eclect.*
[2] *Préjugés légitimes*. Tome II, pag. 150.
[3] Tert. Apoſ.

qui ont fleuri dans le Paganiſme, & que revendiquent Juſtin, Martyr, & Euſebe. Mais les *Eclectiques* recueillant de tous les Philoſophes ce qu'ils trouvoient de plus conforme à la raiſon, vinrent à bout de former le ſyſtême d'extravagances le plus monſtrueux que l'on pût imaginer. Ils ſuppoſerent des miracles, des extaſes & des Génies. Toutes ces idées puiſées dans le ſyſtême de Platon, ou groſſiérement pillées d'après celles des Chrétiens, donnerent lieu aux extravagances de cette Théurgie dont nous parlent les Peres des premiers ſiecles de l'Egliſe. *Porphyre*, qu'on nommoit, par excellence, *le Philoſophe*, écrivant à *Anebon*, Prêtre Egyptien, agite pluſieurs queſtions ſur la nature de Dieu, ſur la différence des Anges & des Démons, ſur les rangs établis entre ces Démons, ſur le Deſtin, la Magie-pratique, &c.

Cependant c'eſt de cet alliage bizarre de Jeſus-Chriſt & de Platon, que l'Auteur Encyclopédique appelle *ſyſtême d'extravagances*, dont M. Chaumeix ſemble vouloir ſe rendre l'apologiſte.

» Quoi, dit-il, vous reprochez aux *Eclectiques* de donner dans un travers inconcevable, » parce qu'ils admettent les dogmes des Chrétiens; » & vous appellez le ſyſtême des *Eclectiques*, un » ſyſtême d'extravagances : falloit-il donc, ajoute-» t-il, qu'ils fuſſent Encyclopédiques ? &c. (1) «

Comment faut-il appeller un ſyſtême qui ne faiſoit que parodier (qu'on me paſſe cette expreſſion) les dogmes des Chrétiens, ſinon, un ſyſtême d'extravagances ? Quel apologiſte de la Religion des Saints que M. Chaumeix ! Quel défenſeur des dogmes du Chriſtianiſme, qu'un homme qui

[1] *Préjugés légitimes*. Tom. II, pag. 151.

trouve mauvais qu'on blâme les *Eclectiques* d'avoir voulu imiter, par leurs myſteres théurgiques, les dogmes de la Religion ! *Je ne vous demande point, diſoit Arnobe, aux Païens, ſi vous avez des Génies qui vous inſpirent ; mais ſi ces Génies ſont dignes du oulte que vous leur rendez.* Lib. 7.

JUSTIFICATION
DE PLUSIEURS ARTICLES DU
DICTIONNAIRE
ENCYCLOPÉDIQUE, OU
PRÉJUGÉS LÉGITIMES
CONTRE
ABRAHAM-JOSEPH DE CHAUMEIX.

Quoniam noluiſſet committere ut Athenienſes bis peccarent in Philoſophiam. DIOG. LAERT. in Ariſt.

SECONDE PARTIE.

TOUTES nos idées viennent des ſens ; cette premiere donnée de la métaphyſique, reſpectée pendant pluſieurs ſiecles, fut proſcrite à la renaiſſance de la Philoſophie. Cette vérité ſe trouvant dans le

voiſinage des qualités occultes & des formes ſubſtantielles, fut aiſément méconnue par ceux qui vouloient renverſer les extravagances & les ſyſtêmes chimériques du Péripatétiſme.

Ariſtote, que les Scholaſtiques encenſoient par reconnoiſſance, puiſqu'ils appuyoient toutes leurs erreurs de ſon autorité, étoit encore de plus, protégé par les Théologiens. Le fanatiſme des ſectateurs de ce grand homme, tenoit enchaînés au pied de l'idole, ceux qui oſoient le contredire : ainſi Ramus, Bitaud Villon & de Claves furent traités, comme des ennemis de l'Etat & de la Religion, pour avoir oſé tenter cette eſpece de révolte. On étoit ſi peu perſuadé que l'opinion que nos idées viennent des ſens, fût dangereuſe, que dans l'Arrêt du Parlement, rendu contre Villon, en faveur d'Ariſtote, on défendit, ſous peine de la vie, d'enſeigner aucunes maximes contraires. Il étoit bien triſte ſans doute, pour la vérité, d'être défendue avec un appareil ſi impoſant ; mais il étoit encore bien plus humiliant pour elle, de voir ſoutenir, avec la même force, les queſtions ſur la matiere premiere, ſur les formes ſubſtantielles, & ſur la tranſmutation des élémens. Ce cortege, tout aviliſſant qu'il étoit, ne la fit cependant pas méconnoître par Bacon. Ce grand homme fut un des premiers qui oſa faire pénétrer quelques rayons de lumiere dans le labyrinthe obſcur où s'égaroient les Péripatéticiens. Pour connoître la vérité, il falloit s'élever au deſſus des opinions, & ſoumettre à un examen rigoureux, les axiomes & les notions communes. Un doute général fut donc la baſe de la méthode qu'employa Bacon.

Dans ce naufrage général de toutes ſes opinions & de toutes ſes idées, il reconnut deux guides, nos ſens & l'expérience. Toutes nos idées naiſſent des

ſens ; toutes nos connoiſſances ne ſont donc que des manieres de réunir, de comparer les faits qu'ils nous indiquent. Cette vérité, paroiſſant ſeule & ſans être obſcurcie par l'alliage des erreurs & des préjugés ſcholaſtiques, en devenoit plus lumineuſe.

Enfin Deſcartes vint ; le doute qu'enſeignoit Bacon lui parut un fil propre à le guider dans la recherche de la vérité : mais Deſcartes, né avec une imagination vive & féconde, ſe mit dans un point de vue encore plus élevé que n'avoit fait Bacon : tout s'anéantit à ſes yeux, excepté lui-même. Son exiſtence lui parut le premier chaînon de cette chaîne immenſe qui devoit le conduire à la vérité. Bacon étoit remonté des faits aux principes ; Deſcartes deſcendit des principes aux faits. *Je penſe, donc j'exiſte*, fut le premier de ſes principes ; mais ſon ame, cet être penſant, flottant ſeul ſur le chaos des opinions & des connoiſſances humaines, devoit donc avoir des idées ; » car qu'eſt-ce qu'un être ſpirituel ſans idées ? » L'ame a donc des idées dès l'inſtant qu'elle commence d'être : il y a donc des idées innées. « De la ſpiritualité de l'ame, Deſcartes avoit conclu les idées innées ; c'étoit deſcendre des principes aux faits ; mais des idées innées, il n'avoit pas conclu la ſpiritualité de l'ame ; il auroit contredit la méthode qu'il avoit employée pour baſe de ſon ſyſtême, & ſeroit remonté des faits aux principes.

Le ſort des chefs de Sectes, eſt d'avoir pour ſucceſſeurs des enthouſiaſtes qui abuſent des principes de leur maître, & font ſchiſme. La méthode de Bacon & de Deſcartes, donna naiſſance à deux ſyſtêmes d'impiété. Bacon fut précurſeur de Hobbes, & Deſcartes le fut de Spinoſa.

Les idées innées jouiſſoient de toute la fortune que leur avoient procurée la célébrité de Deſcar-

tes, & l'attrait de la nouveauté, quand Locke parut. Il combattit cette opinion en Logicien exact, & en homme qui ſavoit faire des expériences ſur l'ame, & raſſembler des faits.

Nos idées viennent des ſens ; l'expérience le prouve. Notre ame eſt une ſubſtance ſpirituelle & immortelle ; la révélation nous en aſſure. Voilà le point où Locke devoit s'arrêter ; mais il mit l'hiſtoire de ſes opinions à côté de celle de ſes connoiſſances. Il eſt un terme où la Métaphyſiqne nous laiſſe ; & c'eſt à ce terme-là même, que la révélation nous prend : nous devons alors nous laiſſer conduire ; & notre foible vue ne doit point chercher à percer le voile dont elle nous couvre : tout nous dit qu'il faut ſavoir nous taire, & ignorer ce qu'elle ne daigne pas même nous apprendre.

Locke, accoutumé à détruire des opinions reçues, & à rabaiſſer l'orgueil de l'eſprit humain, s'avança juſqu'à dire que » nous ne ſerions peut-» être jamais capables de connoître ſi un être ma-» tériel penſe ou non ; par la raiſon qu'il nous eſt » impoſſible de découvrir, par la contemplation » de nos propres idées, ſans la révélation, ſi Dieu » n'a point donné à quelque amas de matiere, » diſpoſée comme il le trouve à propos, la puiſ-» ſance d'appercevoir & de penſer ; ou s'il n'a » point uni & joint à la matiere ainſi diſpoſée, » une ſubſtance immatérielle qui penſe : car, par » rapport à nos notions, il ne nous eſt pas plus » mal-aiſé de concevoir que Dieu peut, s'il lui » plaît, ajouter à notre idée de la matiere la fa-» culté de penſer, que de comprendre qu'il y » joigne une autre ſubſtance avec la faculté de pen-» ſer ; puiſque nous ignorons en quoi conſiſte la » penſée, & à quelle eſpece de ſubſtance cet être » tout-puiſſant a trouvé à propos d'accorder

» cette puiſſance, qui ne ſauroit être dans aucun » être créé, qu'en vertu du bon plaiſir & de la » bonté du Créateur. «

Malgré la circonſpection de Locke, le Docteur Stillingflet l'attaqua, & cette diſpute ne finit qu'à la mort du Prélat Anglois. Locke fut accuſé de matérialiſme; mais il ſuffit de dire ici, pour ſa juſtification, qu'il n'avoit point prétendu attaquer les fondemens de la Religion; qu'il ſeroit aiſé de prouver que perſonne n'a peut-être mieux établi que lui la ſpiritualité de l'Etre ſuprême, & qu'il n'eſt tombé en contradiction avec lui-même, que par haine pour le ſyſtême Cartéſien, avec lequel il étoit difficile de réſoudre les difficultés qu'il propoſoit. Au reſte, cette queſtion eſt étrangere à mon ſujet, puiſqu'elle n'eſt point une conſéquence des principes de Locke contre les idées innées. Qu'on ait abuſé de quelques paſſages de ce grand homme; que quelques-uns de ſes partiſans aient paſſé les bornes où il s'étoit arrêté, il a eu le ſort de tous les Métaphyſiciens qui ont paſſé pour Légiſlateurs. *Mallebranche* a fait naître le ſyſtême de *Berkeley*.

La Métaphyſique ſemble toujours marcher entre le Scepticiſme & le Fataliſme; il n'y a que la révélation qui puiſſe nous guider: auſſi arrêta-t-elle Mallebranche ſur le bord du précipice où il étoit prêt à tomber. Il ne faut donc pas rejetter des principes sûrs & évidens, parce qu'on en a abuſé. Cette méthode n'eſt pas bonne, quoique M. Chaumeix l'ait ſouvent pratiquée: il ne ceſſe de répéter, dans le cours de ſon ouvrage, que tous les Matérialiſtes n'admettent point d'idées innées. Je me contenterai de répondre ici, que les Egoïſtes ont formé leur ſyſtême des principes de Deſcartes & de Mallebranche. Le principe que nos

idées viennent des ſens, n'eſt point contraire à la Religion; & M. Chaumeix n'a pas réfuté Locke, comme il voudroit le faire croire : c'eſt ce que je vais prouver ici.

CHAPITRE PREMIER.

Que le ſyſtême que nos idées viennent des ſens, n'eſt point contraire à la Religion.

» ON peut diviſer toutes nos connoiſſances en » directes & en réfléchies. Les directes ſont celles » que nous recevons immédiatement, ſans aucune » opération de notre volonté, qui trouvant ou- » vertes, ſi on peut parler ainſi, toutes les portes » de notre ame, y entrent ſans effort. Les con- » noiſſances réfléchies ſont celles que l'eſprit ac- » quiert en opérant ſur les directes, en les uniſſant » & en les combinant.

» Toutes nos connoiſſances directes ſe rédui- » ſent à celles que nous recevons par les ſens; » d'où il s'enſuit que c'eſt à nos ſenſations que » nous devons toutes nos idées, «

C'eſt ainſi que l'illuſtre d'Alembert s'eſt exprimé dans la Préface du premier Volume de l'*Encyclopédie*. Ce ſentiment, que tous les Théologiens ont cru vrai, juſqu'à la renaiſſance du ſyſtême Carteſien, ne méritoit pas, de la part de M. Chaumeix, par cette ſeule raiſon, ni le titre d'*impie*, ni le titre d'*extravagant*. On peut être très-orthodoxe, & ne point croire aux idées innées. Ce dernier ſentiment n'eſt pas érigé en article de foi; auſſi peut-on le rejetter, ſans pour cela, être ſoupçonné de matérialiſme.

Que l'ame, avant le péché, ait été dans un ſyſtême différent de celui où elle eſt aujourd'hui; qu'exerçant un empire abſolu ſur ſes ſens, elle ait pu en ſuſpendre l'action à ſon gré; qu'elle ait eu des idées antérieures à leur uſage, ce n'eſt pas ce dont il eſt queſtion ici. M. d'Alembert abandonne judicieuſement à M. Chaumeix les réflexions qu'il pourroit faire ſur cet état heureux, qui n'a malheureuſement pour nous exiſté que quelques inſtans. Dans l'état d'ignorance où il a plu à l'Etre ſuprême de nous laiſſer dans l'état actuel, nos ſens ſont la ſource occaſionnelle de nos connoiſſances; & l'ame eſt auſſi dépendante des ſens, que s'ils étoient la cauſe phyſique de ce qu'ils ne font qu'occaſionner. C'eſt une vérité dure, mais qui eſt d'expérience. Rien ne prouve peut-être mieux que nous ſommes déchus d'un état plus parfait par notre déſobéiſſance, que cette dépendance ſervile où ſe trouve notre ame. Ainſi le ſyſtême que nos idées viennent des ſens, eſt peut-être plus propre à expliquer le péché originel, que celui des idées innées.

Mais dans l'hypotheſe que nos idées viennent des ſens, comment l'ame penſera-t-elle après ſa ſéparation du corps? Quel ſera l'ordre de ſes idées? Queſtions que M. Chaumeix fait fiérement aux Auteurs Encyclopédiques, pour prouver (nous aſſure-t-il) qu'ils ſont matérialiſtes. A cela il ſuffit de répondre que le *comment* n'eſt du reſſort, ni des Auteurs Encyclopédiques, ni de M. Chaumeix. Notre ame eſt ſpirituelle & immortelle; voilà ce que la raiſon & la révélation nous enſeignent: unie ici bas à un corps, elle en eſt dépendante pendant le tems qu'elle y eſt enfermée. Voilà l'état ſur lequel il eſt permis au Philoſophe de raiſonner; & l'on peut dire, ſans être *Matéria-*

liſte, avec M. Diderot, » quelle que ſoit la maniere » dont nous penſerons quand notre ame ſera dé- » barraſſée de ſon enveloppe & ſortira de l'état de » Chryſalide, il eſt certain que cette coque mé- » priſable, dans laquelle elle reſte détenue pour » un tems, influe prodigieuſement ſur l'ordre des » penſées qui conſtituent ſon être. »

M. Chaumeix trouve dans ce paſſage une *raillerie* amere; pour moi, je n'y vois que le ton qui convient à un Philoſophe, qui parle d'un état ſur lequel il n'a pas plu à Dieu de nous éclairer davantage : & ſur la *maniere dont nous penſerons* quand notre ame ſera débarraſſée de ſon enveloppe, M. Chaumeix n'en ſait ſûrement pas plus que moi; quand bien même il me fourniroit le catalogue des idées innées.

Le ſentiment que nous devons toutes nos idées à nos ſenſations, étant une vérité d'expérience, d'après laquelle ſont partis les Auteurs du *Dictionnaire Encyclopédique*, il n'eſt pas étonnant que cete prétendue *impiété* ſe ſoit reproduite dans un nombre prodigieux d'articles. M. Chaumeix devoit donc s'attacher à prouver que ce principe eſt contraire à la Religion. Je me garderai bien de le ſuivre chapitre par chapitre. Pour lire une pareille réfutation, il faudroit avoir lu la Critique. Eh! qui a eu, comme moi, le courage de parcourir un recueil d'injures, ſous le titre d'Apologie de la Religion, où l'Auteur, à mille infidélités, a joint encore les contradictions les plus groſſieres, comme : *les Encyclopédiſtes ſont Matérialiſtes*; & puis, dans le volume ſuivant, *M.* d'*Alembert* eſt accuſé d'avoir donné une ame ſpirituelle aux bêtes, & injurié en conſéquence.

On eſt indigné, (qu'on paſſe ce terme à un homme qui aime la vérité) on eſt indigné, dis-je,

de voir intenter, à la tête de chaque chapitre de l'ouvrage de M. Chaumeix, les accuſations les plus graves & les plus inouies, & de trouver ſes preuves uniquement appuyées ſur des paſſages tronqués, comme je l'ai déja fait voir, & ſur la prétendue erreur que nos idées viennent des ſens.

Faut-il être Cartéſien pour être rangé au nombre des Chrétiens ? Je vais tâcher au moins de rendre la choſe problématique pour M. Chaumeix; car je ne prétends pas le convertir.

Si l'ame pouvoit penſer indépendamment des organes du corps, dans l'état actuel (1); ce ſeroit par une force d'action & de réaction ſur elle-même : d'où il s'enſuivroit.

1°. Que cette force ſeroit plus grande, quand les organes du corps ſeroient affoiblis; & que les principes innés devroient paroître avec plus de vivacité dans l'état de ſommeil : or, l'expérience nous prouve le contraire; car l'ame, dans cet état, ne peut ſeulement pas ſuppléer par elle-même aux idées dont elles eſt privée par l'interception de l'exercice de la mémoire. De-là nulle diſtinction du préſent & du paſſé; nulle liaiſon, nul rapport entre les idées chimériques d'un homme qui dort.

2°. Que l'ame connoîtroit intuitivement le principe actif qui la meut, puiſqu'elle ſeroit tout à la fois le ſujet, la ſource & la cauſe de ſes idées; & qu'elle n'auroit, par de telles idées, aucun rapport avec les Etres que nous connoiſſons. Or, il eſt de fait que ces connoiſſances ſont inacceſſibles à nos lumieres actuelles.

(1) On doit obſerver que je dis dans l'état actuel, & qu'il n'eſt pas queſtion ici de l'état d'innocence, qui ne ſubſiſte plus, ni de l'état où ſe trouvera l'ame après la mort.

3°. Que l'objet ſur lequel l'ame porteroit ſon action, ſeroit apperçu par elle ſous toutes les faces poſſibles, puiſque rien ne pourroit ni la diſtraire, ni la retarder dans ſon opération. Or, cet attribut n'eſt l'appanage que de l'Etre ſuprême, ou des Etres auxquels il peut l'accorder d'une façon plus ou moins étendue, par un effet ſimple de ſa volonté : mais il eſt toujours vrai de dire que dans notre ſituation préſente, nous ne jouiſſons pas de cette prérogative.

4°. Que l'idée que l'ame pourroit avoir, ne ſeroit point une idée repréſentative ; d'où il faut conclure que le principe, *il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même tems*, ne peut être un principe inné ou habituel à l'ame, puiſqu'il n'eſt que le réſultat de deux ſenſations.

5°. Que ſi l'ame pouvoit avoir des principes innés, ce ſeroit dans tous les cas poſſibles ; car ce qui eſt ſéparable d'un Etre dans une hypotheſe quelconque, n'eſt point eſſentiel à cet Etre : or, dans l'hypotheſe qu'un homme n'ait jamais eu qu'une ſenſation ; celle d'odeur de roſe, par exemple, toujours dans le même degré de force, il ne pourroit jamais avoir l'idée de ce principe, *il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même tems* : car, 1°. il croiroit être odeur de roſe. 2°. Il n'auroit aucune idée de la ſucceſſion du tems. 3°. N'ayant jamais éprouvé l'abſence de l'odeur de roſe, il lui ſeroit impoſſible de ſavoir ce que c'eſt que ne pas être. 4°. Il ne pourroit avoir aucune idée des termes abſtraits contenus dans la propoſition énoncée ci-deſſus, puiſque les abſtractions ne ſont que le réſultat de pluſieurs ſenſations ; d'où il faut conclure que le principe, *il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même tems*, n'eſt point un principe inné.

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres preuves également déciſives, ſi mon deſſein étoit de faire un Traité de Métaphyſique ; mais les raiſons que j'ai alléguées ſuffiſent, pour faire voir à *M. Chaumeix* que le ſyſtême des idées innées n'eſt pas à l'abri de toutes objections.

Si vous admettez une fois que c'eſt à nos ſenſations que nous devons toutes nos idées, répete ſans ceſſe l'Auteur des *Préjugés Légitimes*, vous êtes *Matérialiſtes*. Le ſyſtême Carteſien eſt plus propre à établir la ſpiritualité de l'ame ; vous devez donc le recevoir, & croire fermement aux ſix méditations de Deſcartes. C'eſt à peu près comme ſi un homme vouloit me forcer à adopter les principes de Cudworth ou de Berkeley, parce qu'ils ſont plus propres qu'aucuns autres à expliquer le myſtere de la préſence réelle.

Si les principes qu'ont poſés, d'après l'expérience, *Locke*, d'*Alembert*, l'Abbé *Yvon*, &c. conduiſoient infailliblement au Matérialiſme, ſans doute il ſeroit prudent de les rejetter ; mais ſoit que je ſuive le ſentiment des Auteurs que je viens de citer, ſoit que je ſuive celui de M. Chaumeix, je trouve également des deux côtés des argumens qui établiſſent la ſpiritualité de l'ame : il m'eſt donc permis de choiſir.

Je vais tâcher de prouver ce que j'avance ici ; mais j'avertis en même tems que les preuves, ſoit directes, ſoit indirectes, de la ſpiritualité de l'ame ou de ſa liberté, ſont toutes tirées des Auteurs que M. Chaumeix a ſi libéralement accuſés de Matérialiſme.

L'ame reſteroit probablement toujours attachée à la même idée, ſi elle n'étoit tirée à chaque moment de cet état d'*inertie*, par quelque choſe d'extérieur à elle : mais dans quelque inſtant que je la

conſidere, je la trouve aſſaillie par une foule de ſenſations différentes; telles ſont celles de ſon, d'odeur, de chaud, de froid, &c.

Les objets extérieurs agiroient envain ſur les ſens, ſi l'ame n'étoit point avertie de leur préſence, & ſi elle n'avoit pas la faculté de ſentir; d'où il réſulte :

1°. Que la propriété de ſentir eſt une propriété paſſive, & que cette propriété paſſive forme l'eſſence de l'Etre ſenſitif, puiſque les formes ou les affections accidentelles ne peuvent ajouter à l'Etre ſenſitif que des qualités accidentelles.

2°. Que cette propriété ne peut dépendre de l'organiſation du corps; l'organiſation n'étant pas l'état primitif de la matiere; car elle ne conſiſte que dans les formes qu'elle peut recevoir. Il eſt vrai que nous recevons nos ſenſations par l'entremiſe de l'organiſation de notre corps; mais l'organiſation n'eſt que cauſe conditionnelle, & non pas propriété radicale.

3°. Que la propriété de l'Etre ſenſitif étant une faculté paſſive, il n'eſt pas en ſon pouvoir de ſe donner des ſenſations; comme, par exemple, quand il ſent du froid, ſe donner la ſenſation du chaud.

4°. Que n'étant que le ſujet paſſif de ſes ſenſations, il doit les recevoir telles qu'elles ſont; d'où il réſulte que les appréhenſions ſont toujours vraies.

Nos erreurs ne viennent jamais que de nos jugemens.

Toutes les ſenſations qui viennent aſſiéger l'ame n'étant pas dans une égale force, l'ame reſte plus particuliérement occupée de celle qui a plus de vivacité : mais l'impreſſion de la ſenſation paſſée ſe conſervant, comme l'expérience le prouve, la capacité

capacité de ſentir ſe partage entre une ſenſation que nous avons eue, & une ſenſation que nous avons : la premiere s'appelle ſenſation rémémorative, ou mémoire, & l'autre ſenſation actuelle ; d'où il ſuit :

1°. Que ſans la mémoire, l'Etre ſenſitif n'auroit nulle combinaiſon d'idées du préſent & du paſſé, & qu'il n'auroit que la ſenſation de l'inſtant préſent.

2°. Que le reſſouvenir d'une ſenſation n'eſt que la réproduction de la ſenſation même.

3°. Que la mémoire n'appartient pas eſſentiellement à l'Etre ſenſitif, puiſque ce n'eſt qu'une faculté conditionnelle ; & qu'elle peut être troublée, ou affoiblie par les maladies, le délire, l'imbécillité, &c.

4°. Que l'exercice alternatif des ſens & de la mémoire, eſt la ſource de la certitude que nous avons de la durée ſucceſſive de notre exiſtence, & de celle des objets de nos ſenſations. La mémoire, par exemple, me rappelle fréquemment le reſſouvenir du lit qui eſt dans ma chambre ; & ce reſſouvenir eſt vérifié toutes les fois que j'entre dans ma chambre : mes ſens m'aſſurent donc de la fidélité de ma mémoire.

Mais la mémoire peut nous rappeller les ſenſations dans un autre ordre, & ſous d'autres formes que nous ne les avons reçues par l'uſage des ſens : ainſi les Peintres, en joignant des parties du corps humain à des parties des corps des bêtes, ont formé des ſatyres, des ſphinx, &c. d'où il réſulte : Que l'Etre ſenſitif, purement paſſif dans la réception de toutes ſes ſenſations, diverſement rapportées, combinées, ou totalement changées par la mémoire, a cependant la faculté de ſaiſir, de joindre, ou de ſéparer les différens rapports des

objets qu'elle lui préſente : d'où naiſſent toutes les abſtractions poſſibles. Les abſtractions générales n'étant que l'idée particuliere d'un attribut commun à pluſieurs objets déja connus par des ſenſations, il faut conclure :

1°. Que ne pouvant être affectés que de très-peu de ſenſations diſtinctes à la fois, c'eſt uniquement notre imperfection qui nous force à avoir des idées abſtraites générales & particulieres.

2°. Que c'eſt aux idées abſtraites générales que nous devons attribuer la cauſe de nos erreurs; parce que les hommes livrés à des idées abſtraites générales, & à des idées telles qu'ils les ont reçues par l'uſage des ſens, tirent de ces diverſes idées, des conſéquences qui ſe contrarient.

De la double attention qui provient de l'exercice actuel des ſens, & de la mémoire qui rappelle une ſenſation que j'ai éprouvée, réſulte une comparaiſon : or, comparer, c'eſt juger; car porter un jugement n'eſt autre choſe que reconnoître & appercevoir les rapports, les qualités ou les façons d'être des objets. Mais ces attributs ſont partie des ſenſations repréſentatives des objets. La ſenſation devient donc ſucceſſivement *attention*, *comparaiſon* ou *jugement*.

J'ai dit que l'Etre ſenſitif ayant deux perceptions, l'une paſſée & rappellée par la mémoire, l'autre actuelle & donnée par l'exercice des ſens, il y avoit toujours comparaiſon entre les différens rapports apperçus dans les objets des deux ſenſations. Or, cette comparaiſon ne peut ſe faire dans un point étendu : » car ſuppoſons que *A*, » qui eſt une des parties dans la compoſition de » ce corps, ait eu la perception du rouge; & » que *B*, qui eſt une partie différente, ait eu la » perception du verd; je demande où ſe fera la

» comparaiſon ; elle ne peut pas ſe faire en *A*, » puiſque cette partie ne peut comparer une per- » ception qu'elle a avec une perception qu'elle » n'a pas ; elle ne peut point non plus ſe faire en » *B*, par la même raiſon : donc il faut admettre » un point de réunion, une ſubſtance qui ſoit en » même-tems un ſujet ſimple & indiviſible, diſ- » tincte par conſéquent du corps, une ame ſpi- » rituelle, en un mot «.

Je joins à cette preuve celle qui ſe trouve dans l'Article *Evidence*, d'où j'ai tiré une partie de ce que j'ai dit plus haut. L'Auteur a été trop maltraité par M. Chaumeix, pour ne pas rapporter ce qu'il dit de la ſpiritualité de l'ame ; c'eſt la maniere la plus propre à confondre les ridicules imputations de *Matérialiſme*, dont l'a chargé l'Auteur des *Préjugés Légitimes*.

» On ne peut ſuppoſer, dit l'Auteur de l'Ar- » ticle *Evidence*, un aſſemblage d'Etres, qui » aient la propriété de ſentir, ſans reconnoître » qu'ils ont chacun en particulier cette propriété » à part, privativement & excluſivement à tout » autre ; que leurs ſenſations ſont réciproquement » incommunicables par elles-mêmes, de l'un à » l'autre ; qu'un tout compoſé de parties ſenſiti- » ves, ne peut pas former une ame ou un Etre » ſenſitif individuel ; parce que chacune de ces » parties penſeroit ſéparément & privativement » les unes aux autres ; que les ſenſations de ces » Etres ſenſitifs n'étant point communicables de » l'un à l'autre, il ne pourroit y avoir de réu- » nion ou de combinaiſon intime d'idées dans un » aſſemblage d'Etres ſenſitifs, dont les divers » états ou poſitions varieroient les ſenſations, & » dont les diverſes ſenſations de chacun d'eux, ſe- » roient inconnues aux autres. De-là il eſt évident

» qu'une portion de matiere compoſée de parties
» réellement diſtinctes, ne peut pas former une
» ame. Or, toute matiere étant compoſée de
» parties réellement diſtinctes les unes des autres,
» les Etres ſenſitifs individuels ne peuvent pas
» être des ſubſtances matérielles. » (1)

S'il n'exiſtoit pour l'homme que des ſenſations douloureuſes, continuelles & inévitables, ſon exiſtence lui ſeroit à charge; le néant vaudroit mieux pour lui que l'Etre: s'il étoit également ſans ſenſations de douleur & de plaiſir, l'Etre ne ſeroit pas pour lui un bien: s'il étoit ſans mémoire, il ſe tromperoit à chaque inſtant dans la recherche de ſon bonheur; il éprouveroit ſans ceſſe des maux auxquels il ne s'étoit point attendu. Mais l'homme a tout à la fois l'avantage de ne point éprouver toujours des ſenſations déſagréables; il reſſent du plaiſir; la mémoire qui lui rappelle les ſenſations paſſées, les lui rappelle avec des circonſtances qui y ſont jointes. L'homme ſe ſouvient donc qu'au moment qu'il s'eſt livré à l'objet qui l'affectoit agréablement, quelquefois il s'enſuivoit un mal-être, ou une ſituation douloureuſe. Il éloigne alors de lui la jouiſſance momentanée, agréable, de cet objet apperçu ſous ce nouveau rapport; il ſe détermine, par ſes ſenſations mêmes, à examiner avant que de ſe fixer déciſivement à la jouiſſance des objets qui lui ſont avantageux ou nuiſibles; il peut donc donner ſon acquieſcement ou ſon déſiſtement à des ſenſations plus ou moins agréables, & choiſir entre les objets qui procurent des ſenſations, ceux qui peuvent lui être plus ou moins avantageux, ou plus ou moins nuiſibles. Mais il eſt des hommes qui, portés au dérégle-

(3) *Diction. Encyclop.* Tome VI, pag. 154.

ment par des passions qui n'ont point été réprimées, suivent avec impétuosité, sans choix, sans attention, les différentes impressions des objets qui contrarient le plus leurs intérêts, le bon ordre, la regle des devoirs, & leur bonheur. Leur ame, alors dominée par des sensations affectives, perverses, n'écoute plus la voix des sensations instructives. De-là l'obligation d'avoir recours aux châtimens pour réprimer les désordres des hommes rebelles & méchans.

» Cette liberté animale, ou ce conflit de sensa-
» tions affectives, doit être distinguée de la li-
» berté morale ou d'intelligence, qui n'est pas
» obsédée par des affections déréglées; qui rap-
» pelle à chacun ses devoirs envers Dieu, en-
» vers soi-même, envers les autres; qui fait ap-
» percevoir toute l'indignité du mal moral, de
» l'iniquité du crime, du déréglement; qui a
» pour objet le bien moral, le bon ordre, la pro-
» bité, les bonnes œuvres, l'intérêt bien en-
» tendu. C'est cette liberté qui fait connoître l'é-
» quité, les avantages de la regle; qui fait chérir
» l'honneur, la vertu, & qui porte dans l'homme
» l'image de la Divinité : car la liberté divine
» n'est qu'une pure liberté d'intelligence. C'est
» dans l'idée d'une telle liberté, à laquelle l'hom-
» me est élevé par son union avec l'intelligence
» Divine, que nous appercevons que nous som-
» mes réellement libres; & que dans l'ordre na-
» turel, nous ne sommes libres effectivement,
» qu'autant que nous pouvons, par notre intelli-
» gence, diriger nos déterminations morales; ap-
» percevoir, examiner, apprécier les motifs lici-
» tes qui nous portent à remplir nos devoirs, & à
» résister aux affections qui tendent à nous jetter
» dans le déréglement : aussi convient-on que

» dans l'ordre moral, les enfans, les fous, les » imbécilles, ne ſont pas libres. Ces premieres » vérités évidentes ſont la baſe des connoiſſan- » ces ſurnaturelles, les premiers développemens » des connoiſſances naturelles, les vérités fonda- » mentales des ſciences, les loix qui dirigent l'eſ- » prit dans le progrès des connoiſſances, &c «.

La foi vient encore nous éclairer, nous apprendre à nous connoître nous-mêmes, & nous aſſurer qu'il ne tient qu'à nous de réprimer nos affections déréglées : » C'eſt elle qui nous enſeigne » que la ſageſſe ſuprême eſt elle-même la lumiere » qui *éclaire tout homme venant en ce monde ;* que » l'homme, par ſon union avec l'intelligence par » eſſence, eſt élevé à un plus haut degré de con- » noiſſance, qui le diſtingue des bêtes ; à la con- » noiſſance du bien & du mal moral, par la- » quelle il peut ſe diriger avec raiſon & équité » dans l'exercice de ſa liberté ; par laquelle il » reconnoît le mérite & le démérite de ſes ac- » tions ; & par laquelle il ſe juge lui-même dans » les déterminations de ſon libre arbitre, & dans » les déciſions de ſa volonté, &c. (1) «

Voilà comme l'Auteur de l'Article *Evidence* s'eſt expliqué, ou à peu près, ſur l'origine de nos ſenſations, la ſpiritualité de l'ame & la liberté. Que M. Chaumeix ne penſe pas comme lui ſur le premier point, c'eſt un malheur pour la vérité, dont le ſort ordinaire eſt d'être méconnue par la plupart des hommes. Les principes les plus lumineux ont été quelquefois combattus : on a vu des hommes qui ſe paroient du titre de Philoſophes, nier l'exiſtence du mouvement ; mais ſur la ſpiritualité de l'ame & la liberté, M. Chaumeix ne

[1] *Dictionnaire Encyclopédique.* Art. *Evidence.*

peut penſer autrement que l'Auteur de l'Article que j'ai cité. Mais pourquoi M. Chaumeix a-t-il accuſé de *Matérialiſme* l'Auteur Encyclopédique ? Je crois en avoir trouvé la cauſe dans cette idolâtrie que tous les hommes ont pour leurs opinions. La vérité coûte tant de peine à découvrir, que quand on croit l'avoir ſaiſie, on voudroit la faire reconnoître de tous les hommes : mais cette vérité tant deſirée, reſſemble à la lumiere ; ſes rayons ſont rompus, briſés par l'atmoſphere des préjugés. Combien peu de gens ſavent ſe placer de façon à les recevoir directement !

CHAPITRE II.

Réponſes à quelques objections de M. Chaumeix.

APrès avoir fait voir combien les accuſations de M. Chaumeix ſont injuſtes, je crois devoir rapporter quelques-unes de ſes objections, pour faire ſentir combien elles ſont peu ſolides. Ce Chapitre pourroit preſque tenir lieu de réponſe au volumineux cours de Métaphyſique de ce nouveau Cartéſien. Comme il n'a fait que répéter ſans ceſſe les mêmes difficultés, je ſerai fort court.

» Quel eſt l'organe, demande M. Chaumeix, » qui peut être affecté de l'idée de juſtice ?.... » Cette idée eſt-elle lumineuſe, colorée ou ſono» re, pour être entrée par les yeux ou par l'o» dorat ? «

Je réponds à cette queſtion, que l'ame, purement paſſive dans la réception des idées ſimples, puiſqu'elle ne peut ſe donner l'idée d'une couleur

qu'elle n'a jamais vue, a cependant la faculté de pouvoir former des idées abſtraites, factices, relatives, morales & phyſiques; que l'idée de juſtice, par exemple, tient à des objets ſenſibles & correlatifs; & que je défie M. Chaumeix d'avoir l'idée de juſtice, ſans avoir en même tems l'idée de quelque choſe de juſte en particulier. Dans la longue diſpute de l'Auteur des *Préjugés Légitime* avec M. Locke, le principe, *il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même-tems*, qu'il veut faire paſſer pour un principe inné, n'eſt reconnu vrai par tous ceux qui y font attention, que parce qu'il n'eſt que le réſultat de pluſieurs idées ſimples, telles que nous les avons reçues par les ſenſations; & que ces mêmes ſenſations ſont toujours vraies, completes & entiérement conformes aux objets.

» Mais, dit M. Chaumeix, en quelqu'inſtant » de ma vie que j'aie pu réfléchir, & dont je puiſſe » me ſouvenir, j'ai trouvé en moi telle & telle » notion: ſi j'avois acquis ces notions, il y au» roit un tems où je ne les aurois pas eues: ce» pendant je ne vois pas de tems dans lequel je » puiſſe dire que je ne les avois pas, ni que je les » aie acquiſes: donc ces idées ſont innées en moi «.

Je demande à M. Chaumeix s'il ſe ſouvient du tems où il s'eſt formé l'idée de corps, d'étendue, de durée, &c. Tout ce que je ſais, c'eſt que ce ſont ſûrement des idées acquiſes, & que j'aimerois autant qu'on demandât à un homme quelle eſt la premiere ſenſation qu'il a eue. Comme on n'a pas encore vu qui que ce ſoit totalement privé du ſens du toucher, il eſt à préſumer que l'exiſtence des corps extérieurs, la diſtinction de ce qui eſt *nôtre*, d'avec ce qui nous environne, ſont des connoiſſances acquiſes de fort bonne-heure; parce

qu'elles ne ſont que le réſultat de nos premieres ſenſations. Car pour établir la différence qu'il y a entre le *moi* & les corps qui m'environnent, je n'ai eu qu'à porter la main ſur une partie de mon corps ; alors ma ſenſation a été double; elle n'a été au contraire que ſimple, quand j'ai touché un corps étranger. D'où il réſulte :

1°. Que le ſens du toucher que j'ai exercé depuis que j'exiſte, m'a toujours donné pluſieurs ſenſations ; puiſqu'il n'eſt pas d'inſtant dont je puiſſe me ſouvenir, où je n'aie touché mon corps, & où je n'aie été touché.

2°. Que deux ſenſations de cette nature ont ſuffi pour me donner la connoiſſance du principe : le corps A n'eſt pas le corps B.

3°. Que quand j'ai fait uſage de ma raiſon, toutes les fois qu'on a réveillé en moi l'idée de ce principe, j'y ai donné mon acquieſcement ; parce qu'il n'eſt que le réſultat de deux perceptions ſimples, & toujours élémentaires.

» Locke a dit, un enfant connoît la vérité » de cette propoſition : Trois & quatre ſont » égaux à ſept ; ſur les mêmes fondemens & de » la même maniere qu'il ſavoit que la *verge* & la » *ceriſe* ne ſont pas la même choſe, & qu'il ſaura » dans la ſuite, *qu'il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit* » *& ne ſoit point en même-tems.*

Voici comme répond M. Chaumeix. » Si vous » mettez devant un enfant ſept boules d'un côté, » & trois & quatre de l'autre, il prononcera à la » ſeule vue attentive, que trois & quatre ſont » égaux à ſept, ſans même ſavoir ce que ſignifie » ni ſept, ni quatre, ni trois : mais il prononce » intérieurement cette égalité, parce qu'il a con- » noiſſance du principe que vous vous efforcez » de combattre, & qu'il applique, en cette rencon-

» tre, de cette maniere : ces choſes étant égales, » elles ne ſont point différentes. Vous êtes le maî- » tre de l'exprimer en maximes philoſophiques : » *ce qui eſt, eſt*, ou *il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & » ne ſoit pas en même tems* «.

Cette réponſe bien analyſée ne ſignifie rien de plus que ce que j'ai déja dit ailleurs, qui eſt, qu'il n'eſt pas en notre pouvoir de dénaturer nos premieres perceptions, qui ſont toujours vraies, claires & diſtinctes. Quand un enfant prononce intérieurement qu'un & trois ſont égaux à quatre, ſans ſavoir ce que ſignifie ni trois ni quatre, il ne fait qu'avoir la perception d'*un*, *un*, *un*; & puis enſuite la perception d'*un* & *un*, ainſi juſqu'à quatre. S'il vient enſuite à prononcer qu'un & trois ſont égaux à quatre, c'eſt uniquement en donnant ſon attention aux perceptions qu'il a éprouvées, & qu'il juge être les mêmes.

Il n'y a perſonne, je crois, qui puiſſe avoir l'idée des nombres deux & trois, qu'autant qu'il ſe repréſente deux & trois objets différens. Quand on paſſe au nombre ſix, on eſt obligé d'en mettre trois d'un côté, & trois de l'autre ; mais ſi l'on cherche à aller plus loin, il faut inventer des ſignes, & les réunir pour cet effet à pluſieurs objets ; car il ne faut pas croire qu'il y ait dans l'eſprit rien autre choſe qui puiſſe réunir pluſieurs unités, que les noms mêmes auxquels on les a attachées. De-là l'ignorance de certains Peuples qui, manquant de chiffres, ou de ſignes quelconques, ne peuvent compter juſqu'à vingt ; ou qui n'en ayant que de fort incommodes, ne peuvent même aller ſi loin; tel eſt, par exemple, le Peuple dont parle M. de la Condamine, qui n'a point d'autre ſigne pour exprimer le nombre trois, que le mot *Poellarrarorincourac*. Suppoſons que je mette

devant un enfant mille boules d'un côté, & de l'autre côté neuf cens quatre-vingt-onze & neuf; je dis que ſans l'uſage d'aucun chiffre quelconque, il ne pourra prononcer ſur l'égalité de ce nombre; car il ne pourroit le faire qu'en répétant toujours un, un, &c. ainſi juſqu'à mille; & de même de l'autre côté. Or, il eſt impoſſible qu'il puiſſe être aſſuré en procédant ainſi, qu'il ne s'eſt pas trompé, & qu'il a toujours répété les unités: donc, ſans l'uſage des ſignes, il ne pourroit prononcer que neuf cent quatre-vingt-onze & neuf, ſont égaux à mille, quand même je mettrois mille boules d'un côté & mille boules de l'autre; parce qu'il eſt impoſſible à l'eſprit de pouvoir raſſembler en même-tems un auſſi grand nombre de perceptions. Qu'on ne diſe point que cet exemple eſt trop compliqué; car ſi c'eſt en vertu d'un principe quelconque, qu'un enfant, ſans l'uſage d'aucun ſigne, en voyant ſept boules d'un côté, & trois & quatre de l'autre, prononce que trois & quatre ſont égaux à ſept, (ce que je n'affirme pas) on doit lui faire prononcer enſuite, & dans le même inſtant, que ſept, trois & quatre ſont égaux à quatorze, & ainſi juſqu'à mille; ce que je crois démontré impoſſible. D'où il faut conclure que ce n'eſt point en vertu d'aucun principe, qu'un enfant pourroit prononcer en voyant trois boules d'un côté, & une & deux de l'autre, qu'un & deux ſont égaux à trois; mais parce qu'il eſt peut-être poſſible de raſſembler & réunir ce petit nombre de perceptions à la fois.

» Mais, répete ſans ceſſe M. Chaumeix, qu'eſt-» ce qu'un Etre ſpirituel qui n'a point d'idées dès » l'inſtant qu'il exiſte? Locke & tous ſes Diſci-» ples ſoutiennent que toutes les connoiſſances » de l'homme lui viennent des ſens: c'eſt-à-dire,

» que l'eſprit ſans corps n'auroit aucune connoiſ-
» ſance : comment peut-on reconnoître un eſprit
» où on n'admet point de connoiſſances ? &c. «

Il eſt facile de répondre à toutes ces queſtions. 1°. N'ayant point d'idée diſtincte de la nature de l'ame, il ne me convient point de décider s'il eſt de la nature d'un Etre ſpirituel de penſer toujours. M. Chaumeix connoît-il aſſez parfaitement l'eſſence de l'ame, ou ſes différentes modifications, pour oſer affirmer qu'elle doit toujours penſer ? 2°. Il eſt vrai que les Diſciples de Locke ſoutiennent que nous devons toutes nos idées à nos ſenſations ; mais il eſt faux qu'ils ſoutiennent que l'eſprit ſans corps, n'auroit aucunes connoiſſances. Ils diſent, ces Diſciples, & que M. Chaumeix le retienne bien, qu'en vertu des loix de l'union de l'ame & du corps, dans l'état actuel, en un mot, » l'ame a des propriétés qu'elle n'auroit pas, ſi » elle n'étoit qu'un pur eſprit, un eſprit non uni » à un corps « : qu'ayant plu à l'Etre ſuprême d'unir deux ſubſtances auſſi différentes que le corps & l'ame, il a donné à cette union toute la perfection poſſible : que l'action & la réaction de ces deux ſubſtances, unies par la volonté du Créateur ; que leur dépendance réciproque eſt auſſi entiere que la nature de l'ame & du corps a pu le permettre ; qu'en conſéquence, l'ame reçoit par le canal des ſens, les perceptions produites par la préſence des objets ; qu'en uniſſant, combinant, à ſon tour, ces différentes perceptions, elle vient à bout de former toutes les idées abſtraites poſſibles. Mais quelles ſont les propriétés que l'ame pourra recouvrer après ſa ſéparation du corps ? Quel ſera l'ordre de ſes idées ? Quelles ſeront ſes connoiſſances ? Elles ſeront ſûrement d'une nature différente de celles qu'elle a actuellement.

Voilà ſur quoi les Diſciples de Locke, & ſur-tout ceux que critique M. Chaumeix, n'ont jamais oſé prononcer.

» L'ame eſt immortelle, ont-ils dit, ces prétendus *Matérialiſtes*; la Philoſophie fournit des arguemens preſſans de la réalité d'une autre vie; nous avons de très-fortes raiſons de croire que notre ame ſubſiſtera éternellement, parce que Dieu ne pourroit la détruire ſans l'anéantir; & que l'anéantiſſement de ce qu'il a produit une fois, ne paroît pas être dans les vues de ſa ſageſſe, & que les corps même ne ſe détruiſent qu'en ſe transformant. D'un autre côté, l'exemple des animaux, dans leſquels la ſubſtance immatérielle périt avec eux, & ce grand principe que rien de tout ce qui eſt créé n'eſt immortel de ſa nature, ſuffiſent pour nous faire ſentir que Dieu pouvoit ne créer notre ame que pour un tems: ainſi l'impénétrabilité des decrets éternels nous laiſſeroit toujours quelque eſpece d'incertitude ſur cet important objet, ſi la Religion révélée ne venoit au ſecours de nos lumieres, non pour y ſuppléer entiérement, mais pour y ajouter le peu qui leur manque: d'un côté, la vertu ſouvent malheureuſe en ce monde, exige de l'Etre ſuprême des récompenſes après la mort: de l'autre, la révélation nous a fait connoître pourquoi Dieu, qui doit des récompenſes à la vertu, ne les lui accorde pas dès cette vie même, & ſouffre qu'elle ſoit malheureuſe ſans l'avoir mérité. La Religion ſeule, dit Paſcal, empêche l'état de l'homme en cette vie, d'être une énigme. Voilà ce que le Philoſophe ne doit point perdre de vue, en traitant la queſtion de l'immortalité de l'ame, pour diſtinguer, comme dans l'exiſtence de Dieu, les

» preuves directes qui ſont du reſſort de la rai-
» ſon, d'avec les objections dont la révélation
» fournit la réponſe «.

Voilà ce que M. Chaumeix devoit lire, avant de décider ſur l'orthodoxie des prétendus Diſciples de Locke. M. d'Alembert lui auroit encore appris que dans l'homme il n'y a que l'ame qui ſoit capable de ſentiment, & que tout ſentiment conſidéré dans l'ame, eſt quelque choſe de ſpirituel; & que » pour qu'un Etre ne ſoit pas maté-
» riel, il ſuffit même qu'il ſoit capable de ſentir;
» cette faculté ne pouvant appartenir (de l'aveu
» de tous les Théologiens) qu'à une ſubſtance
» ſpirituelle «.

Je ne continuerai point à examiner les autres objections de M. Chaumeix, qui s'eſt répété ſans ceſſe, parce qu'il vouloit faire un livre. Ces objections ſont en partie réſolues dans ce Chapitre, ou dans le précédent.

CHAPITRE III.

Du Syſtême de M. de Buffon.

MR. *de Buffon* ſemble avoir découvert dans l'action de l'intelligence qui a produit l'Univers & les animaux, la plus grande ſimplicité de moyens, & la plus grande variété dans les effets; mais ces loix générales, ces preuves ſublimes ſont celles de Newton: tout le monde n'eſt pas à même de trouver, dans le premier verſet du Pſeaume 18, *Cœli enarrant gloriam Dei*, la conviction la plus intime de l'exiſtence de l'Etre ſuprême. Quelle loi plus ſimple & plus générale que celle qui établit,

que le même moyen qui porte l'animal à ſe nourrir, le rend fécond, & qu'il trouve dans tout ce qui le nourrit de quoi ſe perpétuer.

Voilà le point de vue ſous lequel un Ecrivain reſpectable, judicieux, & partiſan zélé de la Religion qu'il a ſi bien défendue, a conſidéré le ſyſtême de M. de Buffon, & principalement celui des molécules organiques. Il n'a point, comme M. Chaumeix, traité l'Hiſtorien de la nature d'*impie*, & ſes opinions d'*extravagantes* (1). » Dans le ſyſ-
» tême des Molécules organiques, a-t-il dit, la
» réproduction de l'animal eſt une ſuite de ſa nu-
» trition & de ſon développement. Après que le
» corps a reçu tout l'accroiſſement dont il eſt ca-
» pable, le ſuperflu du ſuc qui le nourrit, eſt
» renvoyé de toutes les parties du corps dans un
» réſervoir commun .... Lorſqu'on enviſage ce
» ſyſtême ſous ce point de vue, on découvre
» dans l'action de l'intelligence qui a produit les
» animaux, la plus grande ſimplicité de moyens,
» & la plus grande variété dans les effets. Elle a
» créé une multitude infinie de Molécules organi-
» ques ; avec ces Molécules organiques elle a
» formé les animaux, dans leſquels elle a placé
» un réſervoir propre à contenir les Molécules
» ſuperflues qui, renvoyées de toutes les parties
» du corps, arrivent dans le réſervoir, chacune
» avec les directions, les figures & le degré de
» mouvement qu'elles ont reçus de chacune des
» parties du corps de l'animal ; & par conſé-
» quent, toutes avec la force & la détermina-
» tion néceſſaires pour ſe ranger entre elles dans
» l'ordre qu'elles avoient dans l'animal. Voilà, par
» cette organiſation ſi ſimple, la génération des

(1) *Préj. lég.* Tom. II, pag. 123.

» animaux assurée pour l'éternité. Le même moyen » qui porte l'animal à se nourrir, le rend fécond. » Voilà certainement la loi la plus générale, la » plus simple, la plus féconde & la plus bel- » le (1) «. En voilà assez pour faire voir à M. Chaumeix que *tout Chrétien* ne regarde point les opinions de M. de Buffon, comme *impies* & *extravagantes*. Cet ouvrage est autant au dessus d'une justification de ma part, qu'il est au dessus de la critique de l'Auteur des *Préjugés Légitimes*.

CHAPITRE IV.

Du Droit naturel.

» SI j'avois un plan Encyclopédique à tracer, » dit gravement *M. Chaumeix* (1), & qu'il fallût » y faire entrer l'exposition de la maniere dont » la société a été établie chez les hommes, j'a- » voue que je n'en saurois pas davantage que de » dire tout simplement : Dieu a créé l'homme, » & lui a donné une compagne semblable à lui. » Ce premier homme instruit par Dieu même, a » imposé à ses descendans l'obligation d'habiter » avec leurs femmes ; & telle est l'origine de la » société. Je crois même qu'il ne se trouveroit » personne assez savant dans le monde, pour en » dire davantage. Je ne connois point de sources » desquelles on puisse tirer d'autres connoissances » à ce sujet «.

Si une *Encyclopédie* formée & exécutée sur un pareil plan, avoit le malheur de passer à la posté-

(1) *Examen du Fatal.* Tome III, pag. 82.
(1) *Préjugés légitimes.* Tome II, pag. 48.

rité,

rité, & qu'on pût ignorer qu'elle eût été écrite au ſein d'une Nation inſtruite, polie & Philoſophe, on attribueroit ſûrement cette production informe à quelques-uns de ces ſiecles d'ignorance & de barbarie, où il étoit défendu même d'examiner la vérité; où l'on regardoit comme un crime de ſe frayer une route pour s'inſtruire de ſes devoirs, & de faire écouter la raiſon par laquelle le premier Etre intelligent a parlé à l'Univers.

L'Etre ſuprême a ſans doute ſerré les premiers nœuds de la ſociété; mais l'homme a bientôt après rompu ces liens formés pour ſon bonheur. Que M. Chaumeix jette ſeulement les yeux ſur les plaines de Sennaar; il verra les Architectes de *Babel* déſunis, & ne parlant plus le même langage, ſe ſéparer, & ſe répandre dans différens climats, pour remplir les vues de l'Etre ſuprême, qui venoit de rompre le ſeul lien qui les uniſſoit. Toutes ces familles ainſi diſperſées & iſolées, ne tarderent point à tomber dans l'ignorance la plus profonde & la plus affreuſe. » On vit alors les hommes errer, » diſperſés dans les bois, ſans police & ſans chef. » Leur férocité devint ſi grande, que pluſieurs » ſe porterent au point de ſe manger les uns les » autres. Ils négligerent tellement d'entretenir les » connoiſſances les plus communes, que quel- » ques-uns oublierent juſqu'à l'uſage du feu (1) «.

En parcourant les différentes relations des Voyageurs, nous voyons qu'il exiſte même encore dans certaines parties du monde des hommes nés avec un caractere ſi féroce, qu'ils n'ont entre eux ni commerce, ni ſociété, abandonnés à eux-mêmes, peu différens des bêtes brutes, dénués des notions les plus communes, n'ayant de l'homme que

(1) *Origine des Loix.* 1 Vol.

la figure. Ces Sauvages, pour comble de barbarie, ſe détruiſent en ſe mangeant les uns les autres.

» Les Barbares que la Providence m'a chargé » de cultiver, dit le P. *Stanislas Artel* (1), ſe nom- » ment Caniſiens; ce ſont des hommes tous Sau- » vages & peu différens des bêtes pour la ma- » niere de vivre & de ſe conduire. Ils vont nuds, » hommes & femmes; ils n'ont point de demeu- » res fixes, point de loix, point de gouverne- » ment. Egalement éloignés de la Religion, ils » ne rendent aucun honneur à Dieu, ni aux Dé- » mons, quoiqu'ils aient quelques idées groſſieres » de la Divinité «.

Cet état honteux pour l'humanité, & qui ſubſiſte encore pour quelques familles iſolées, n'a probablement pas duré long-tems pour la plus grande partie du genre-humain. Mais quels ſont les motifs qui ont concouru à rapprocher les hommes ainſi diſperſés? Comment cette réunion s'eſt-elle faite? Alors ſe préſente la grande queſtion ſur l'origine des ſociétés. Comme il ne reſte guere de monumens certains de ces premiers événemens, le Philoſophe ne peut former que des conjectures, & établir des hypotheſes plus ou moins ingénieuſes, ſans pour cela être taxé d'*impie* & d'*extravagant*; puiſqu'il n'a pas plu à l'Etre ſuprême de faire un miracle à la réunion de chaque famille, depuis la diſperſion des hommes. Cependant M. Chaumeix s'éleve aujourd'hui contre ces principes, & veut interdire à tout homme le pouvoir de faire des recherches ſur l'origine des ſociétés, ou de conſidérer ce que ſeroit devenu l'homme abandonné à lui-même; comme ſi l'hiſtoire hypothétique du genre-humain ne pouvoit pas ſervir elle-même à nous conduire à re-

(1) *Lettres Édif.* Tome II, pag. 174.

mercier l'Etre ſuprême des bienfaits qu'il nous a accordés, particuliérement en corrigeant nos inclinations perverſes, & en donnant une aſſiette inébranlable à un Etat qui fait tout à la fois notre bonheur & celui des autres.

Après l'introduction de M. Chaumeix, qui vient de donner matiere à cette digreſſion, ſuit immédiatement l'examen critique de l'Article *Droit Naturel*. Je vais donner ici le réſumé des huit paragraphes de *M. Diderot*. On ne doit point attendre de moi que j'aille réfuter M. Chaumeix article par article; cette forme ſeroit trop longue, & ſûrement ennuyeuſe : mais j'attends cependant de l'équité de mon Lecteur, qu'il voudra bien faire attention que ce réſumé contient exactement les conſéquences immédiates de l'Article de *M. Diderot*.

De toutes les notions de morale, celle du *Droit Naturel* eſt une des plus compliquées, & des plus difficiles à déterminer. Qu'eſt-ce que le Droit? Le Philoſophe interrogé, répond à cette queſtion: *le Droit eſt le fondement ou la raiſon premiere de la juſtice :* mais qu'eſt-ce que la Juſtice? C'eſt l'obligation de *rendre à chacun ce qui lui appartient*: mais qu'eſt-ce qui appartient à l'un plutôt qu'à l'autre, dans un état de choſes où *tout ſeroit à tous*, & où peut-être l'idée diſtincte d'obligation n'exiſteroit pas encore, & que devroit aux autres celui qui leur permettroit tout? C'eſt ici que le Philoſophe commence à ſentir la néceſſité d'établir des principes à l'aide deſquels il puiſſe réſoudre les difficultés les plus conſidérables, qu'on a coutume de propoſer contre le *Droit Naturel*; mais pour éviter les contradictions qui regnent entre les Ecrivains qui ont traité cette importante matiere, il faut néceſſairement faire découler les principes

de la ſcience du *Droit Naturel*, de la Nature même de l'homme, & des idées relatives à la conſtitution d'un être moral libre & intelligent.

L'étude de l'homme originel eſt donc la plus convenable pour nous guider dans la recherche de la collection des regles auxquelles on a donné le nom de *Loi naturelle*. Cette connoiſſance eſt plus compliquée qu'on ne l'imagine ; & malgré les mauvaiſes plaiſanteries de M. Chaumeix, il eſt aſſez difficile, dans l'état actuel de dépravation cauſée par nos inclinations perverſes, & celles de nos ſemblables, de reconnoître dans la collection des Loix qui nous obligent, celles qui parlent immédiatement par la voix de la Nature.

Nous voulons être heureux : mais l'homme injuſte & paſſionné ſe ſent porté, à chaque inſtant, à faire à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît. En vain, pour obtenir le pouvoir de ſatisfaire ſes paſſions, accorderoit-il le même droit aux autres ; en vain leur permettroit-il même de ſe défaire de ſon exiſtence, ſi elle leur étoit importune, pour acquérir à ſon tour le droit de ſe défaire de celle des autres individus ; il faut toujours qu'il convienne que quand ſa vie ſeroit un bien dont il pût diſpoſer à ſon gré, cet échange de ſa vie contre celle de tous, ſeroit à peine équitable, s'il n'y avoit que lui & un autre méchant ſur la terre : qu'il eſt abſurde de faire vouloir aux autres ce que l'on veut : qu'il ſe conſtitue juge & partie dans la queſtion du *Droit Naturel*, & que c'eſt au tribunal de la raiſon, qui s'explique dans le ſilence des paſſions, qu'il faut porter cette grande queſtion ; ſans quoi il faut l'étouffer ſans lui répondre. Mais l'uſage que chaque individu peut faire de ſa raiſon, étant proportionné au degré d'amour qu'il a pour l'équité, au degré de force qu'il oppoſe à

ſes paſſions ; ſa rectitude naturelle étant ſans ceſſe oblitérée par ſes inclinations perverſes ; ſa conſcience *déciſive*, ou ſa raiſon pouvant être bonne ou mauvaiſe, inquiete ou erronnée ; enfin, étant décidé qu'il n'y a point d'avantage à ce que l'individu ſoit tout à la fois le juge & le vengeur des torts qu'il pourroit prétendre avoir reçus ; à qui donc appartiendra le droit de décider définitivement ſur la notion du juſte & de l'injuſte ? Où devra-t-on porter cette queſtion importante ? Où ? Devant le genre-humain, parce que le bien de tous eſt la ſeule paſſion qu'il ait ; parce que les volontés particulieres ſont ſuſpectes ; parce qu'en un mot, ce qui eſt accordé par l'eſpece entiere eſt vraiment juſte.

Si l'on demande, où eſt le dépôt de cette volonté générale ? Où peut-on la conſulter ? . . . . . Dans les principes du Droit écrit des Nations policées, dans les actions des Peuples ſauvages & barbares, *qui poſſedent dans un degré plus vif que nous, ce ſens moral* qui n'eſt point corrompu par les vices des ſociétés, & qui eſt le premier don que nous ayons reçu, comme dit *Burlamaqui*, pour diſcerner le *bien* & le *mal* moral, & que la raiſon vérifie, quand elle n'eſt point abâtardie par les paſſions : enfin, dans les conventions tacites des ennemis du genre-humain entr'eux. *M. Diderot* a dit, dans les conventions tacites ; car il ne faut pas croire que les *Loix Naturelles*, dans les principes de cet Auteur, ſoient le fruit de quelques délibérations confirmées par des actes ſolemnels. Les conventions tacites ſont le moyen le plus ſimple & le plus univerſel que les hommes emploient pour s'engager à l'exécution d'une loi quelconque ; l'autorité politique ne s'eſt elle-même établie que de cette façon. Ainſi tombent les mauvaiſes plai-

ſanteries que fait M. Chaumeix ſur la maniere dont devroit *voter* le genre-humain aſſemblé, pour décider ſur la notion du *juſte* & de l'*injuſte*. Des principes que je viens de rapporter, & qui ſont répandus dans les huit paragraphes de l'Article *Droit Naturel*, *M. Diderot* a conclu (& je conſerve ici ſes expreſſions) que celui qui veut raiſonner doit être convaincu,

» 1°. Que l'homme qui n'écoute que ſa volonté » particuliere eſt, l'ennemi du genre-humain (1) «.

» 2°. Que la volonté générale eſt dans chaque » individu un acte pur de l'entendement, qui raiſonne dans le ſilence des paſſions, ſur ce que » l'homme peut exiger de ſon ſemblable, & ſur ce » que ſon ſemblable eſt en droit d'exiger de lui.

» 3°. Que cette conſidération de la volonté » générale de l'eſpece & du deſir commun, eſt » la regle de la conduite relative d'un particulier » envers la ſociété dont il eſt membre, & de la » ſociété dont il eſt membre, envers les autres » ſociétés.

» 4°. Que la ſoumiſſion à la volonté générale » eſt le lien de toutes les ſociétés, ſans en excepter celles qui ſont formées par le crime. Hélas! » la vertu eſt ſi belle que les voleurs en reſpectent l'image dans le fond même de leurs ca» vernes.

» 5°. Que les loix doivent être faites pour » tous, & non pour un; autrement cet être ſolitaire reſſembleroit au raiſonneur violent que » nous avons étouffé dans le paragraphe V.

» 6°. Que puiſque de deux volontés, l'une » générale, & l'autre particuliere, la volonté gé» nérale n'erre jamais; il n'eſt pas difficile de

(1) *Dictionnaire Encyclopédique*. Art. *Droit nat.*

» voir à laquelle il faudroit, pour le bonheur » du genre-humain, que la puiſſance légiſlative » appartînt, & quelle vénération l'on doit aux » mortels auguſtes, dont la volonté particuliere » réunit l'autorité & l'infaillibilité de la volonté » générale.

» 7°. Que quand on ſuppoſeroit la notion des » eſpeces dans un flux perpétuel, la nature du » *Droit Naturel* ne changeroit pas, puiſqu'elle ſe- » roit toujours relative à la volonté générale & » au deſir commun de l'eſpece entiere.

» 8°. Que l'équité eſt à la *Juſtice*, comme la » cauſe eſt à ſon effet, ou que la *Juſtice* ne peut » être rien autre choſe que l'équité déclarée.

» 9°. Enfin, que toutes ces conſéquences ſont » évidentes pour celui qui raiſonne; & que celui » qui ne veut pas raiſonner, renonçant à la qua- » lité d'homme, doit être traité comme un être » dénaturé. «

M. Chaumeix s'eſt diſpenſé de rapporter ce ré- ſumé de M. Diderot; il a ſans doute eu ſes rai- ſons; & il n'eſt pas difficile de les deviner. Au reſte, quelles qu'elles ſoient, je garderai là-deſſus un ſilence rigoureux, ainſi que ſur les plaiſanteries groſſieres, & ſur les jeux de mots qu'il a oppoſés pour réponſe aux quatre premiers Paragraphes de *M. Diderot*. Je vais tâcher de tirer de ce fatras d'injures les raiſons que l'Auteur des *Préjugés Légi- times* a oppoſées à l'Auteur *Encyclopédique*. Je vais expoſer les principes avec leſquels M. Chaumeix a combattu *M. Diderot*. Je ne renfermerai point la juſtification de ce dernier dans une ſimple dé- fenſe; j'attaquerai même l'agreſſeur, quand je croi- rai qu'il le mérite.

Si vous êtes curieux, dit M Chaumeix, de ſa- voir ce que je penſe ſur le *Droit Naturel*, le voici:

1°. Ce n'eſt ni à l'individu, ni à l'eſpece que je donne le pouvoir légiſlatif ſur cette matiere. (1) Ce n'eſt point à l'individu, parce qu'il faudroit accorder l'infaillibilité à chaque homme ſur ce point; ce n'eſt pas non plus à l'eſpece, parce que je défie au genre-humain de prononcer aucune loi à cet égard, puiſqu'il faudroit: 1°. Que cette loi fût propoſée par une volonté particuliere, qui peut ſe tromper; qu'elle fût approuvée par des volontés particulieres, & cela ſucceſſivement. 2°. Parce qu'il eſt impoſſible qu'on ſoit aſſuré que tous les hommes de tous les ſiecles ſe réuniront à convenir de telle loi.

Avant de répondre à M. Chaumeix, on doit obſerver: 1°. Qu'il n'eſt pas ici queſtion, ni dans l'Article de *M. Diderot*, des devoirs que nous devons à Dieu: c'eſt l'objet de la Théologie *Naturelle*, qui eſt elle-même inſuffiſante à cet égard, puiſqu'il a plu à Dieu de nous indiquer d'autres regles de conduite par une révélation particuliere. Il n'eſt donc queſtion ici que de cette morale univerſelle qui eſt uniforme chez tous les peuples, & qui eſt une ſuite néceſſaire des ſociétés, puiſqu'elle a pour objet ce que nous devons aux autres hommes. Or, c'eſt ſur cette morale que M. Chaumeix prétend que l'individu ne peut pas prononcer.

1°. Je réponds que cette propoſition eſt fauſſe, puiſque tout homme qui veut faire uſage de ſa raiſon, parviendra infailliblement à découvrir ce qu'il doit aux autres. Ainſi les Païens, les Sectes de Philoſophes qui nioient l'exiſtence de l'Etre ſuprême, ont pratiqué quelques vertus *morales*: & *Zénon*, chef des Stoïciens, qui n'admettoit

(2) *Préjugés légitimes*, Tome II, pag. 73 & 74.

d'autre Dieu que l'Univers, enſeignoit la morale la plus pure que la lumiere naturelle ait pu inſpirer aux hommes.

2°. En ôtant à l'individu le pouvoir de *prononcer* ſur le *Droit Naturel*, ou ſur la morale de l'homme, M. Chaumeix ne s'apperçoit pas qu'il poſe un principe deſtructif de toutes ſociétés : je m'explique.

Dieu a mis en nous deux moyens de diſcerner le *juſte* & *l'injuſte* ; l'un eſt un *inſtinct moral* qui nous porte à regarder une choſe comme bonne ou mauvaiſe, indépendamment de toute réflexion. Ainſi, à la vue d'un homme qui ſouffre, avons-nous un ſentiment de compaſſion qui nous fait trouver beau de le ſecourir. Ce ſentiment eſt plus vif & plus vrai dans l'homme ſauvage, que dans l'homme policé. Les animaux mêmes ſemblent partager avec nous, au moins juſqu'à un certain degré, ce ſentiment toujours plus prompt que le raiſonnement ou la réflexion.

Le ſecond moyen, & qui eſt plus ſûr, eſt la raiſon, quand elle s'explique dans le ſilence des paſſions, comme l'a dit *M. Diderot*. Il entre dans le plan d'un Etre ſouverainement bon & ſage, de créer un Etre capable d'un bonheur auſſi parfait que le comporte ſa nature. Mais l'homme ne peut-être heureux qu'en calculant ſans ceſſe les biens qu'il doit ſe procurer, & les maux qu'il doit éviter ; ce n'eſt qu'en méditant ſur ces différentes façons d'être ; ce n'eſt qu'en connoiſſant les différens rapports, les convenances, ou les diſconvenances des choſes avec ſa félicité, qu'il peut ſe rendre heureux. Or, ces différens calculs, ces différentes méditations, ne ſont rien autre choſe que raiſonner. La raiſon eſt donc, à cet égard, le ſeul moyen de parvenir au bonheur, qui eſt la fin

que nous nous propoſons ſans ceſſe. C'eſt donc à elle à nous indiquer la vraie regle des actions humaines, ou ſi l'on veut, la regle primitive, & les principes du *Droit Naturel*, qui n'eſt rien autre choſe que la collection de ces regles, que la raiſon regarde comme eſſentielles à notre bonheur, & qu'elle approuve comme telles.

Nous avons des beſoins, & les autres hommes en ont de ſemblables aux nôtres. C'eſt donc ſur ces beſoins réciproques, qu'eſt fondée la connoiſſance de nos devoirs envers la collection des êtres qui nous environnent. Ainſi la définition de l'*injuſte eſt tout ce qui tend à nuire à la ſociété, en troublant le bien-être phyſique de ſes membres.*

Si quelqu'un nie cette vérité, comme l'obſerve *un Savant* de nos jours (1); qu'il ſuppoſe un inſtant l'homme impaſſible, & qu'il lui faſſe acquérir la notion de l'*injuſte*. Ce n'eſt que ſucceſſivement, & en calculant les différens rapports que nous pouvons avoir avec les autres hommes, que ſe ſont développées les premieres loix dans l'origine des ſociétés. Mais ces loix ne pouvoient être ſuffiſantes pour procurer à tous le bonheur & la tranquillité, parce que l'homme abandonné à lui-même écoute ſes paſſions, & qu'il eſt ſujet à ſe tromper, ſoit dans l'application, ſoit dans l'exécution de la *Loi*. D'ailleurs, il eſt à craindre, & l'expérience nous le prouve, que l'homme qui eſt tout à la fois le juge & le vengeur d'un tort qu'il a reçu, tranſgreſſe la regle, & paſſe les bornes de l'*équité*. Les *Loix Naturelles* ne pouvoient donc ſervir que foiblement au bonheur des ſociétés. Delà l'homme, quoique né libre, a compris que, pour ſon propre intérêt, il devoit renoncer à l'uſage

(1) D'Alemb. *Elémens de Philoſ.* Tome IV.

illimité de ſa volonté, & qu'il falloit qu'une certaine portion de la ſociété ſe rendît dépendante de l'autre. C'eſt à ces principes que les différentes formes de Gouvernement doivent leur naiſſance. Mais les hommes en confiant à *un*, ou à *pluſieurs*, le dépôt de la *volonté générale*, n'ont pu ſe ſoumettre ainſi, que parce que chaque individu a trouvé que cet abandon d'une partie de ſes droits étoit eſſentiel à ſon bonheur, & que ſa raiſon l'approuvoit. Cette approbation n'a point été le fruit d'une délibération tumultueuſe du genre-humain (propoſition chimérique que M. Chaumeix combat); mais les premieres conventions ont été purement tacites; & c'eſt ainſi que ſe ſont liés les hommes lors de la réunion des familles. Ainſi, croire que l'homme qui fait uſage de ſa raiſon, ne puiſſe pas établir les principes du *Droit Naturel*, c'eſt croire qu'un être peut être *obligé* ſans connoître la nature de l'*obligation*; c'eſt croire que nous ne pouvons pas remonter, à l'aide de la raiſon, aux premiers principes qui ſont la baſe ſur laquelle porte toute ſociété, tout gouvernement; c'eſt croire enfin, que Dieu nous a donné un deſir vif pour notre bonheur, ſans nous avoir mis en main le flambeau qui doit nous guider dans nos recherches, & qu'il ne s'explique jamais à l'homme par le canal de la raiſon; ce qui eſt évidemment faux, & répugne à la bonté de l'Etre ſuprême.

L'individu dont la raiſon eſt quelquefois altérée par des paſſions, ou dégradée par des vices étrangers à ſa nature, doit être privé du droit de décider ſur la notion du *juſte* & de l'*injuſte*. Il faut donc qu'il y ait, dans tous les tems, dans toutes les circonſtances, & pour tous les hommes, un tribunal exempt de corruption, & ſans ceſſe exiſtant, où la

grande queſtion du *Droit Naturel* puiſſe être portée. Ce tribunal, dit M. Diderot, c'eſt la *volonté* générale, comme toujours vraie, parce que tout ce qui eſt accordé par l'eſpece entiere, eſt toujours *juſte*.

M. Chaumeix n'a point fait difficulté de traiter cette aſſertion d'erreur, même *monſtrueuſe*. Que lui répondre? Qu'il ſe trompe groſſiérement; & oppoſer en même tems à ſes prétendus principes, des principes vrais & avoués de tout le monde.

En effet, tous ceux qui ont traité la queſtion du *Droit Naturel* conviennent, & il y auroit de l'*imbécillité* à le nier :

1°. Que l'utilité univerſelle & commune ſe trouve toujours d'accord avec la *juſtice*.

2°. Que fondée ſur la raiſon, elle ne ſe borne pas au préſent, elle s'étend auſſi à l'avenir.

3°. Que la raiſon ne conſidere comme vraiment utile, que ce qui eſt tel à tous égards.

4°. Que la volonté générale n'étant que la raiſon, qui ne ſuit pas l'inſtinct aveugle des paſſions, la volonté particuliere ne peut être dans tous les cas la regle sûre de notre conduite envers les autres.

» Je crois, pourſuit M. Chaumeix, que le *Droit* » *Naturel* eſt éternel, immuable; qu'il a précédé » non-ſeulement toute ſociété, & toute conven- » tion, mais encore l'exiſtence du premier homme, » &c. «

C'eſt aſſurément une prétention frivole que de faire exiſter le *juſte* ou l'*injuſte* depuis toute éternité, & antécédemment à toute loi, comme ſi le *juſte* & l'*injuſte* n'étoient pas des idées abſtraites, & qu'il eſt impoſſible de réaliſer, qu'en les combinant avec des actions humaines. Or, les actions humaines ſuppoſent manifeſtement l'exiſtence de

l'homme ; autrement l'effet ſeroit antérieur à la cauſe ; ce qui eſt abſurde.

La Loi Naturelle eſt auſſi ancienne que la nature humaine, puiſqu'il y a eu quelque choſe de *juſte* & d'*injuſte*, dès qu'il y a eu un ſujet capable d'admettre ce *prédicat*, c'eſt-à-dire, dès qu'il y a eu des actions humaines.

» Vouloir donc appeller quelque choſe *juſte* ou » *injuſte* indépendamment de toute loi, c'eſt vouloir » déterminer les propriétés d'un château en l'air. » Car ce n'eſt pas dire beaucoup que de dire que » l'idée du *juſte* & de l'*injuſte* a exiſté depuis toute » éternité dans l'entendement divin. L'on en peut » dire autant, non-ſeulement de tout ce qui exiſte, » mais encore de tout ce qui eſt poſſible. (1) «

» Je ne dis pas (ajoute l'Auteur des *Préjugés* » *Légitimes*) (2) que telle loi eſt juſte, parce qu'elle » eſt approuvée par tous les hommes ; mais que » tous les hommes ont été obligés de l'approuver, » parce qu'elle étoit de *Droit Naturel* «. C'eſt à peu près comme ſi M. Chaumeix avoit dit : je ne crois point que telle *loi* ſoit raiſonnable, parce qu'elle eſt approuvée par la raiſon, mais que la raiſon l'a approuvée, parce qu'elle étoit raiſonnable. Ce *galimatias* porte en lui-même ſa réfutation. J'ai cependant une queſtion à faire à M. Chaumeix. Pour interdire l'étude de l'homme *originel*, il a dit plus haut que l'état de ſociété étoit auſſi ancien que l'humanité, & qu'il s'étoit toujours conſervé depuis, tel qu'il nous le dépeint, c'eſt-à-dire, dans la dépendance d'un être à un autre être : la dépendance ou le droit d'*inégalité* eſt donc de même date. Si je lui demande enſuite, ſi le *Droit d'inégalité* eſt

(1) *Eſſais ſur l'Hiſt. du Droit nat.* 1 Vol.
(2) *Préjugés légitimes*, Tome II, pag. 73.

de *Droit Naturel*, & qu'il me réponde *oui*; il dira assurément une fausseté. S'il me répond que ce *Droit* est *juste*, parce qu'il est fondé sur la raison, & approuvé par tous les hommes, comme un lien essentiel à leur bonheur, il se contredit. Je le laisse le maître de choisir, & le renvoie encore pour son instruction, à l'Article *Economie politique* du *Dictionnaire*, qu'il a si injustement critiqué, pour savoir mettre une différence entre les *Loix naturelles* qui regardent l'état originel de l'homme, & son état accessoire; & sur-tout pour avoir une explication détaillée de ce qu'entend M. Diderot par volonté générale.

M. Chaumeix ne s'est pas contenté de nier des principes avoués par tous ceux qui ont traité la question du *Droit Naturel*; il s'est avancé même, dans son sixieme volume, jusqu'à soutenir qu'il étoit impossible de démontrer les premieres maximes de morale; proposition évidemment fausse, pour ne rien dire de plus.

» Pour en venir, dit-il, à démontrer cette propo-
» sition : (1) *ne faites à autrui que ce que vous vou-*
» *driez qui vous fût fait à vous-même*, il faut néces-
» sairement avoir recours à quelque principe gé-
» néral dont convienne celui à qui on veut la dé-
» montrer : sans cela il ne se rendra pas, & ne de-
» vra pas même se rendre. Mais où trouver ce
» principe, s'il n'y en a aucun dont les hommes
» soient obligés de convenir, à moins qu'on ne
» le leur démontre. Il faudra encore nécessaire-
» ment faire voir la *vérité* de celui-ci, & puis
» nous n'en serons pas plus avancés, puisqu'il y
» aura encore la même difficulté à l'égard de ce-
» lui qu'on apportera pour preuve de l'autre «.

[1] Tome VI, pag. 130.

Que répondre à M. Chaumeix ? Ce que Locke, qu'il a ſi libéralement critiqué, va lui répondre ici pour moi.

» On peut définir parfaitement, & avec la der-
» niere exactitude, les modes mixtes qui appar-
» tiennent à la morale ; car ces modes étant des
» combinaiſons de différentes idées que l'eſprit a
» raſſemblées arbitrairement, ſans rapport à au-
» cun *Archétype*, les hommes peuvent connoître
» exactement, s'ils veulent, les diverſes idées
» qui entrent dans chaque combinaiſon, & ainſi
» employer ces mots dans un ſens fixe & aſſuré,
» & déclarer parfaitement ce qu'ils ſignifient,
» lorſque l'occaſion s'en préſente . . . C'eſt ſur ce
» fondement que j'oſe me perſuader que la morale
» eſt capable de démonſtrations, auſſi-bien que
» les Mathématiques, puiſque l'on peut connoî-
» tre parfaitement & préciſément l'eſſence réelle
» des choſes que les termes de *morale* ſignifient,
» &c. (1) «

Il faut aſſurément avoir la raiſon bien obſcurcie pour ne pas, à ſon aide, pouvoir parvenir à connoître les premieres maximes de morale.

» La *Loi naturelle*, dit Burlamaqui (1),
» eſt celle qui convient tellement à la nature
» de l'homme, que ſans l'obſervation de ſes
» maximes, ni les particuliers, ni la ſociété ne
» ſauroient ſe maintenir dans un état honnête &
» avantageux ; & comme cette loi a une conve-
» nance eſſentielle avec la conſtitution de la na-
» ture humaine, on peut parvenir à la connoître
» par les ſeules lumieres de la raiſon : c'eſt pour
» cela qu'on l'appelle *naturelle* «.

[2] Locke, pag. 419.
[1] Pag. 192.

Ce premier principe que cherche M. Chaumeix, eſt celui-ci : *Nous ne faiſons rien qu'en vertu de notre bonheur.* Principe auſſi rigoureuſement démontrable que la premiere des vérités mathématiques. En effet, telle eſt la nature de l'homme, qu'il s'aime néceſſairement lui-même ; qu'il cherche en tout & par-tout ſon avantage ; qu'il ne ſauroit s'en détacher ; & que ce principe eſt le mobile de toutes ſes déterminations.

» Ce ſyſtême de la Providence s'étend à tous » les Etres doués de connoiſſance & de ſenti- » ment. Les animaux mêmes ont un pareil inſ- » tinct ; car ils s'aiment tous eux-mêmes, & tâ- » chent de ſe conſerver par toutes ſortes de » moyens. Le même penchant ſe trouve dans » l'homme, non-ſeulement comme un inſtinct, » mais comme une inclination raiſonnable que la » réflexion approuve & fortifie. Ce deſir de féli- » cité, qui eſt de l'eſſence de l'homme, l'oblige, » comme Etre raiſonnable & intelligent, d'agir » toujours dans une certaine vue & pour une » certaine fin (1) «.

O homme ! nous dit ſans ceſſe la raiſon, quand nous la conſultons dans le ſilence de nos paſſions, tu veux être heureux ; tout annonce en toi ce deſir ; toutes tes déterminations tendent à ce but ; il eſt de la nature de tout Etre vivant de partager ce privilege avec toi. La lumiere vive & pure qui m'accompagne, & dont l'Etre ſuprême t'a doué particuliérement, te ſervira à connoître ce ſentiment, & à te guider dans la recherche de ton bonheur. Mais s'il eſt de ton eſſence de tendre à la félicité, tous ayant la même nature, & le même auteur de leur être, tous ont auſſi un droit

[1] *Princ. du Droit. nat.* pag. 82.

égal

égal au tien. Garde-toi d'enfreindre ce droit, & de porter le trouble au milieu de ceux qui t'environnent. La *réaction* de tous les êtres ſur toi ne tarderoit pas à te faire ſentir qu'on eſt malheureux quand on eſt *méchant*. Il faut que tu te diſes ſans ceſſe à toi-même : j'aurai indiſtinctement pour tous ce ſentiment de *bienveillance* que je deſire que tous aient pour moi ; je ne ferai donc à autrui que ce que je voudrois qu'il me fût fait, & j'écarterai par-là de moi, l'épithete de *méchant*, c'eſt-à-dire, celle de *malheureux* : état qui répugne à ma nature. Quoique libre & indépendant, je renoncerai à une partie de mes droits ; & l'uſage de ma volonté, loin d'être ſans bornes & illimité, ſera toujours d'accord avec celle de mes ſemblables, & reſtreint par la volonté générale, qui eſt toujours bonne & *juſte*, puiſqu'elle eſt fondée ſur la *raiſon*.

Je ne ſais ſi M. Chaumeix regarde ces principes comme *non-démontrables* ; quant à moi, je les regarde comme *démontrés* ; & je penſe, de plus, que pour le croire, il ne faut qu'être raiſonnable, faire taire nos paſſions & nos préjugés, c'eſt-à-dire, ne pas chercher toujours à contredire le ſentiment des autres, préciſément parce qu'ils ne penſent pas comme nous.

CHAPITRE V.

De quelques autres erreurs de M. Chaumeix.

CET Article ſeroit un des plus longs de cet ouvrage, ſi je voulois réfuter toutes les erreurs que M. Chaumeix a commiſes; je vais ſeulement indiquer ici les principales bévues de l'Auteur des *Préjugés légitimes*. Leur ſimple expoſition ſuffit pour les faire trouver condamnables; ainſi mes raiſonnemens ſeront courts.

Les Auteurs Encyclopédiques ont dit, Tome III, pag. 459 : » Que quelques Peres de l'Egliſe ont » jugé à propos d'ajouter quelques réflexions au » récit du Légiſlateur des Juifs; les uns pour » mieux faire connoître la Toute-puiſſance de » Dieu, les autres prévenus de je ne ſais quelle » propriété des nombres. Quand Moïſe aſſure, » dit S. Auguſtin, *Lib.* 2, *de Civit. Dei*, que le » Monde fut créé en ſix jours, on auroit tort de » s'imaginer que ce tems fut néceſſaire à Dieu, » & qu'il n'ait pu le créer tout à la fois : mais » on a ſeulement voulu par-là marquer la ſo- » lemnité de ſes ouvrages.... Il y a même des » Juifs qui ont adopté ce ſentiment : & Philon, » Auteur d'une aſſez grande réputation, a traité » de ridicule l'opinion qui admet la diſtinction » des journées, qui n'eſt rapportée par Moïſe » que pour marquer quelqu'ordre qui donne une » idée de génération.

» C'eſt ainſi, dit M. Chaumeix (1), que les

[1] *Préjugés légitimes*. Tom. II, pag. 124.

» Encyclopédiſtes commentent l'Ecriture. Tout ce » que nous liſons dans le premier Chapitre de la » *Geneſe*, au ſujet de la création & de la diviſion » des œuvres du Tout-puiſſant en ſix jours, n'eſt » qu'une fiction pour donner aux hommes une » idée de génération «. Il eſt faux, 1°., que les Auteurs Encyclopédiques diſent que la diſtinction de ſix jours ſoit une *fiction*. 2°. Quand bien même ils auroient dit que Moïſe n'a parlé d'une création ſucceſſive, que pour nous donner une idée plus diſtincte du développement & de l'arrangement des parties du chaos, ils n'auroient rien avancé d'abſurde, puiſque ce ſentiment a été ſoutenu par des hommes dont l'autorité eſt capable aſſurément de contrebalancer celle de M. Chaumeix. Voici la liſte des principaux Auteurs qui ont penſé que la création ſucceſſive étoit contraire à la Toute-puiſſance du Créateur. *Phil. Alleg. Lib.* 1, *de Mundi Opif. pag.* 6 & 41. *Orig. Lib.* 6, *contra Celſum. Auguſt. Lib.* 4, *de Geneſi. de Civit. Dei.* 6, 7. *Cajet. Melch. Canus. & interp. paſſim.*

» La maniere d'adorer le vrai Dieu, dit M. » Diderot (1), ne doit jamais s'écarter de la raiſon, parce que Dieu eſt l'Auteur de la raiſon, » & qu'il a voulu qu'on s'en ſervît, même dans » les jugemens de ce qu'il convient de faire, ou » ne pas faire à ſon égard.

» Les Encyclopédiſtes croient que la raiſon, » objecte M. Chaumeix (2), eſt le ſeul flambeau » qui doive nous éclairer. Voilà, ſelon eux, le » *guide* que nous devons ſuivre pour rendre à » Dieu le culte que nous lui devons «.

(1) *Dict.* I Vol. pag. 144.

[2] *Préjugés légitimes.* Tome II, pag. 108.

Quoi ! ce culte intérieur fondé ſur l'admiration que cauſe en nous l'idée de la grandeur de Dieu, & le reſſentiment de ſes bienfaits, n'eſt pas une ſuite des lumieres de la raiſon ? Quoi ! ce n'eſt point ſon flambeau qui nous guide, pour nous faire connoître même que tout culte extérieur, inſenſé, ou fondé ſur un alliage impur de ſuperſtition & de ſang, doit être réprouvé ? Ce ſeroit donc en vain que S. Paul nous auroit dit, rendez à Dieu un culte raiſonnable, *rationabile obſequium* (1). Quelle ignorance, ou quelle impiété !

Tout le monde ſait qu'il ſe trouve des difficultés à accorder la Chronologie ſacrée avec la Chronologie profane ; mais la raiſon nous obligeant à regarder la Chronologie profane, ou comme fabuleuſe, ou comme réductible à la Chronologie des Livres ſacrés, l'Ecriture-Sainte doit être notre guide. Quelques différences que l'on trouve, à cet égard, dans les trois textes, ont fait naître pluſieurs ſyſtêmes. Tels ſont ceux d'Euſebe, de Jule Africain, de S. Epiphane, du P. Petau, de Marsham, de Pezeron, de l'Abbé de Prades (Syſtême cenſuré par la Faculté de Théologie de Paris, & combattu par les Auteurs Encyclopédiques, & enfin celui que M. d'Alembert expoſe dans l'Article *Chronologie Sacrée*. Je n'entrerai point dans le détail de ce ſyſtême ingénieux ; cela eſt inutile à la cauſe que je défends ; mais ce qu'il eſt néceſſaire de ſavoir ici, c'eſt que M. Chaumeix renvoie ſans ceſſe M. d'Alembert à la *Vulgate*, & l'accuſe de manquer au reſpect qu'il doit aux Livres ſacrés, en cherchant à corriger un texte par l'autre. M. Chaumeix ignore, ſans doute, que, quoique le Concile de Trente ait déclaré la *Vul-*

[1] *Ep. B. P. ad Rom. Cap.* 1, 2.

gate authentique, il ne s'enſuit pas delà qu'il l'ait préférée aux originaux, ni qu'il ait voulu autoriſer les fautes qui y étoient alors, & qui y ſont encore aujourd'hui. La déciſion du Concile de Trente ne tombe que ſur le corps entier de la *Vulgate*, & non pas ſur tous les mots. On peut la confronter aux originaux, & les originaux entre eux. Voilà ce qui eſt permis à ceux qui cherchent à accorder la Chronologie ſacrée avec la Chronologie profane.

M. Chaumeix accuſe les Auteurs Encyclopédiques de ſoutenir » que tout le récit de Moïſe *n'eſt* » *pas différent* de ce qu'Ovide nous débite «: mais ſur quel fondement eſt appuyée cette accuſation grave ? Le voici. » Vous oſez nous aſſurer, dit-il, » 1°. que quelques Savans ont cru que dans le » premier verſet de la Geneſe, il faut lire, ſuivant l'Hébreu, *formavit*, *diſpoſuit*, au lieu de » *creavit* : 2°. que c'eſt une choſe permiſe que de » ſoutenir, ſuivant le récit même de Moïſe, que » le chaos a exiſté avant la ſéparation que Dieu » a faite de ſes différentes parties : 3°. que cette » idée n'a rien d'hétérodoxe «.

Parmi la quantité de raiſons que je pourrois apporter contre le ridicule de la critique de M. Chaumeix, je me bornerai à dire : 1°. que la traduction du mot Hébreu *Bara*, a exercé pluſieurs Savans, & qu'Oleaſter, habile dans la langue Hébraïque, & Inquiſiteur de la Foi à Lisbonne, l'a traduit par *dividere*, *diviſer* : ainſi les Auteurs Encyclopédiques n'ont avancé rien de *nouveau*, *ni d'impie*.

2°. Qu'il eſt permis de ſoutenir que le chaos a exiſté avant la ſéparation que Dieu a faite de ſes différentes parties, & que le P. Calmet, après avoir traduit, *Terra autem erat inanis & vacua*,

par, *la Terre étoit ſans ornement*, dit que rien ne revient mieux à l'idée de Moïſe que le chaos des Anciens : *Rudis indigeſtaque moles* : paſſage qu'il rapporte lui-même. 3°. Que cette idée n'a rien d'hétérodoxe ; que Deſcartes, Auteur favori de M. Chaumeix, ſoutenoit que les Planetes & la Terre avoient été des Soleils, qui s'étoient enſuite encroutés : que la Religion abandonne à nos diſputes tous ſyſtêmes de Phyſique à cet égard, pourvu qu'on admette Dieu comme Créateur de la matiere & du mouvement ; que je conſeille à M. Chaumeix de lire l'Article *Création* dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, & qu'il y voie les efforts heureux que ces Auteurs ont faits pour arracher juſqu'aux racines de l'Athéiſme, & qu'il daigne mettre ſa Métaphyſique en parallele avec celle de M. de Formey.

CHAPITRE VI.

Concluſion.

COmme il s'agiſſoit de l'accuſation la plus grave contre les Auteurs Encyclopédiques, j'ai cherché leur juſtification dans les Articles mêmes qui ont paru à M. Chaumeix les plus repréhenſibles : j'ai rapporté les paſſages qu'il lui avoit plu de traveſtir en autant d'*impiétés*, pour faire voir juſqu'à quel point il les avoit altérés. C'eſt au Public actuellement à être juge entre le Cenſeur de l'*Encyclopédie* & moi.

Je crois devoir faire obſerver ici que je n'ai réfuté de l'ouvrage de M. Chaumeix que les endroits qui intéreſſent le plus la Religion, ou ceux où il a

joint à des ſoupçons hardis quelque apparence de raiſonnement ; j'oſe affirmer (& je ſuis à même de le démontrer) qu'il n'eſt pas un ſeul Article extrait du *Dictionnaire Encyclopédique*, où M. Chaumeix n'ait commis les mêmes infidélités & les mêmes erreurs que je lui ai déja reprochées.

On ne m'accuſera point non plus de m'être ſervi de la méthode que l'Auteur des *Préjugés Légitimes* a jugé *néceſſaire* pour mettre ſes Lecteurs dans le cas de l'écouter. Des plaiſanteries ameres peuvent échapper à l'Auteur d'une Satyre ; mais tout honnête homme ſait ce qu'il doit aux autres, ce qu'il ſe doit à lui même, quand il annonce la vérité.

Qu'importoit, en effet, à la cauſe que défendoit M. Chaumeix, que les ouvrages de *Mr. de Marmontel lui fuſſent inconnus*, que les Tragédies de M. de Voltaire fuſſent *ennuyeuſes à la lecture*, & que le Journaliſte de Liege fût un *Ecrivailleur obſcur & refugié* ? Ces traits odieux ne ſont pas faits pour être lancés par un homme qui s'annonce comme un Apologiſte de la Religion. D'ailleurs, les lauriers poétiques de M. de Voltaire ſont placés trop haut pour être actuellement flétris par le ſouffle impur de tout critique obſcur & jaloux. Pour Mrs. de Marmontel & Rouſſeau de Toulouſe, ils doivent ſe conſoler d'être maltraités dans un ouvrage où les d'Alembert, les Buffon, ſont traités d'ignorans, & Locke de mauvais raiſonneur.

Je ſais qu'un zele impétueux & véhément peut emporter celui qui s'y livre au delà du cercle étroit où le circonſcrit la Charité ; mais ce zele, quelqu'ardent qu'il ſoit, ne nous mene pas encore ſi loin que cette fureur que nous avons d'ériger en dogmes nos opinions, ou nos erreurs.

Que d'hommes imitent, à bien des égards, les excès coupables de cet Arabe impoſteur, qui, l'*Alcoran* dans une main, & le glaive dans l'autre, diſoit à qui oſoit le contredire, *lis*, *crois ou meurs.*

Le zele qui outrage, eſt un zele barbare. Plus la vérité que nous défendons nous eſt chere, plus nous devons être indulgens pour ceux qui la combattent : » Que ceux-là vous traitent avec rigueur, » dit S. Auguſtin, qui ignorent combien il eſt pé- » nible de faire ceſſer les fantômes de l'imagina- » tion ; que ceux-là vous traitent avec rigueur, » qui ne connoiſſent point avec quelle difficulté » on rend l'homme capable de voir ſon ſoleil, » c'eſt-à-dire, la vérité «. *Aug. Cont. Epiſt. Fund. Cap.* 2, *t.* 8. *Edit. Benedict.*

Fin du quatrieme Volume.

TABLE
DES
MATIERES

Contenues dans le quatrieme Volume.

LES BIJOUX INDISCRETS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I. *Naiſſance de Mangogul.* 5
CHAP. II. *Education de Mangogul.* 8
CHAP. III. *Qu'on peut regarder comme le premier de cette Hiſtoire.* 10
CHAP. IV. *Évocation du Génie.* 13
CHAP. V. *Dangereuſe Tentation de Mangogul.* 15
CHAP. VI. *Premier Eſſai de l'Anneau, ou Alcine.* 19
CHAP. VII. *Second Eſſai de l'Anneau, ou les Autels.* 24
CHAP. VIII. *Troiſieme Eſſai de l'Anneau, ou le petit Souper.* 27
CHAP. IX. *Etat de l'Académie des Sciences de Banza.* 31
CHAP. X. *Moins ſavant, & moins ennuyeux que le précédent. Suite de la Séance Académique.* 35
CHAP. XI. *Quatrieme Eſſai de l'Anneau, ou l'Echo.* 37
CHAP. XII. *Cinquieme Eſſai de l'Anneau, ou le Jeu.* 41
CHAP. XIII. *Sixieme Eſſai de l'Anneau, ou l'Opéra.* 46

CHAP. XIV. *Expérience d'Orcotome.* 49
CHAP. XV. *Les Bramines.* 54
CHAP. XVI. *Les Muſelieres.* 58
CHAP. XVII. *Les deux Dévotes.* 61
CHAP. XVIII. *Retour du Bijoutier.* 67
CHAP. XIX. *Septieme Eſſai de l'Anneau, ou le Bijou ſuffoqué.* 69
CHAP. XX. *Huitieme Eſſai de l'Anneau, ou les Vapeurs.* 71
CHAP. XXI *Neuvieme Eſſai de l'Anneau, ou les Choſes perdues retrouvées.* 74
CHAP. XXII. *Echantillon de Morale de Mangogul.* 80
CHAP. XXIII. *Dixieme Eſſai de l'Anneau, ou les Gredins.* 85
CHAP. IV. *Onzieme Eſſai de l'Anneau, ou les Penſions.* 93
CHAP. XXV. *Douzieme Eſſai de l'Anneau, ou Queſtion de droit.* 99
CHAP. XXVI. *Eſſai de Métaphyſique, ou les Ames.* 107
CHAP. XXVII. *Suite du Chapitre précédent.* 117
CHAP. XXVIII. *Treizieme Eſſai de l'Anneau, ou la petite Jument.* 120
CHAP. XXIX. *Rêve de Mangogul, ou Voyage dans la Région des Hypotheſes.* 123
CHAP. XXX. *Quatorzieme Eſſai de l'Anneau, ou le Bijou muet.* 128

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Mangogul avoit-il raiſon?* 135
CHAP. II. *Quinzieme Eſſai de l'Anneau, ou Alphane.* 140
CHAP. III. *Seizieme Eſſai de l'Anneau, ou les Petits-Maîtres.* 144

CHAP. IV. *Dix-ſeptieme Eſſai de l'Anneau, ou la Comédie.* 152
CHAP. V. *Entretien ſur les Lettres.* 156
CHAP. VI. *Dix-huitieme & dix-neuvieme Eſſais de l'Anneau. Spéroïde l'Applatie, & Gergiro l'entortillé.* 169
CHAP. VII. *Rêve de Mirzoza.* 173
CHAP. VIII. *Vingtieme & vingt-unieme Eſſais de l'Anneau. Fricamone & Callipiga.* 179
CHAP. IX. *Les Songes.* 183
CHAP. X. *Vingt-deuxieme Eſſai de l'Anneau, ou Fanni.* 190
CHAP. XI. *Les Voyages de Sélim, & la Mort de Codindo.* 201
CHAP. XII. *Vingt-troiſieme, vingt-quatrieme, & vingt-cinquieme Eſſais de l'Anneau. Bal maſqué, & ſuite du Bal.* 217
CHAP. XIII. *Selim à Banza.* 222
CHAP. XIV. *Vingt-ſixieme Eſſai de l'Anneau, ou le Bijou Voyageur.* 228
CHAP. XV. *Cydaliſe.* 235
CHAP. XVI. *Vingt-ſeptieme Eſſai de l'Anneau. Fulvia.* 246
CHAP. XVII. *Evénement prodigieux du Regne de Kanoglou, Grand-Pere de Mangogul.* 253
CHAP. XVIII. *Vingt-huitieme Eſſai de l'Anneau. Olympia.* 261
CHAP. XIX. *Vingt-neuvieme Eſſai de l'Anneau, Zuléïman & Zaïde.* 267
CHAP. XX. *L'Amour Platonique.* 270
CHAP. XXI. *Trentieme & dernier Eſſai de l'Anneau. Mirzoza.* 279

LETTRE ſur le Matérialiſme. 285

REGRETS ſur ma Vieille Robe de Chambre. 319

JUSTIFICATION de pluſieurs Articles du Dictionnaire Encyclopédique, ou Préjugés légitimes contre Abraham Chaumeix. 333

PREMIERE PARTIE.

Introduction. 338
CHAP. I. *De l'Article* Athée. 342
CHAP. II. *De l'Article* Bonheur. 249
CHAP. III. *De l'Article* Fanatiſme. 352
CHAP. IV. *De l'Article* Forme. 356
CHAP. V. *De l'Article* Foi. 360
CHAP. VI. *De l'Article* Chriſtianiſme. 364
CHAP. VII. *De l'Article* Eclectique. 369

SECONDE PARTIE.

Introduction. 373
CHAP. I. *Que le ſyſtême de nos idées viennent des ſens, n'eſt point contraire à la Religion.* 378
CHAP. II. *Réponſes à quelques objections de M. Chaumeix.* 391
CHAP. III. *Du ſyſtême de M. de Buffon.* 398
CHAP. IV. *Du Droit naturel.* 400
CHAP. V. *De quelques autres erreurs de M. Chaumeix.* 418
CHAP. VI. *Concluſion.* 422

Fin de la Table du quatrieme Volume.